

F. DENIS

RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DU PORTUGAL
ET DU BRÉSIL



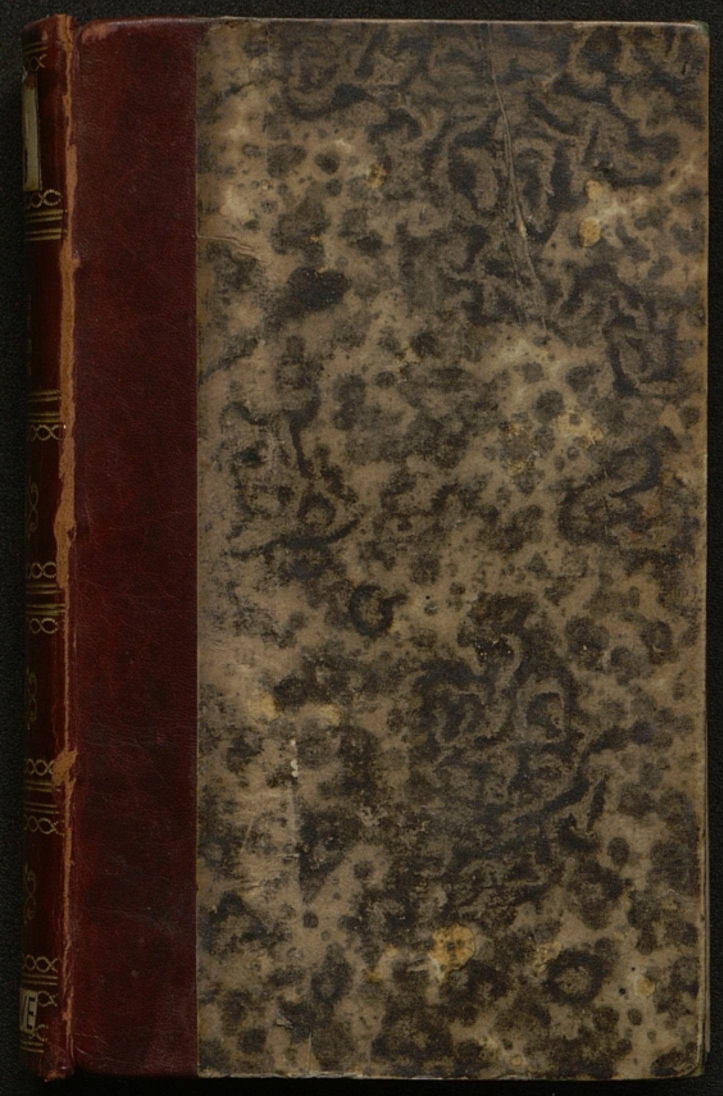




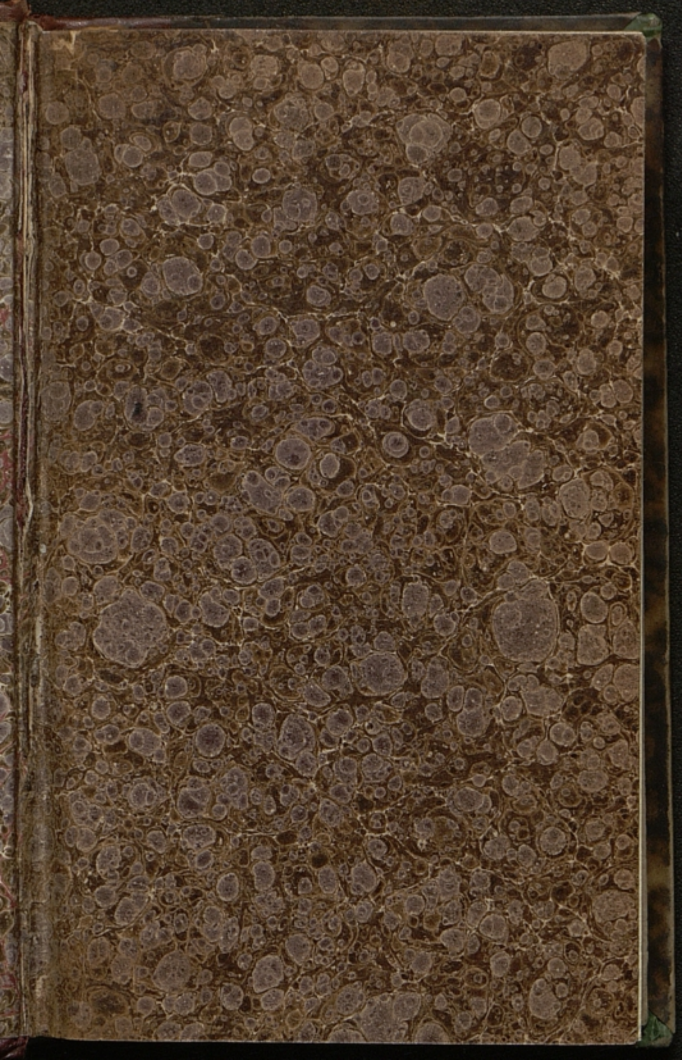


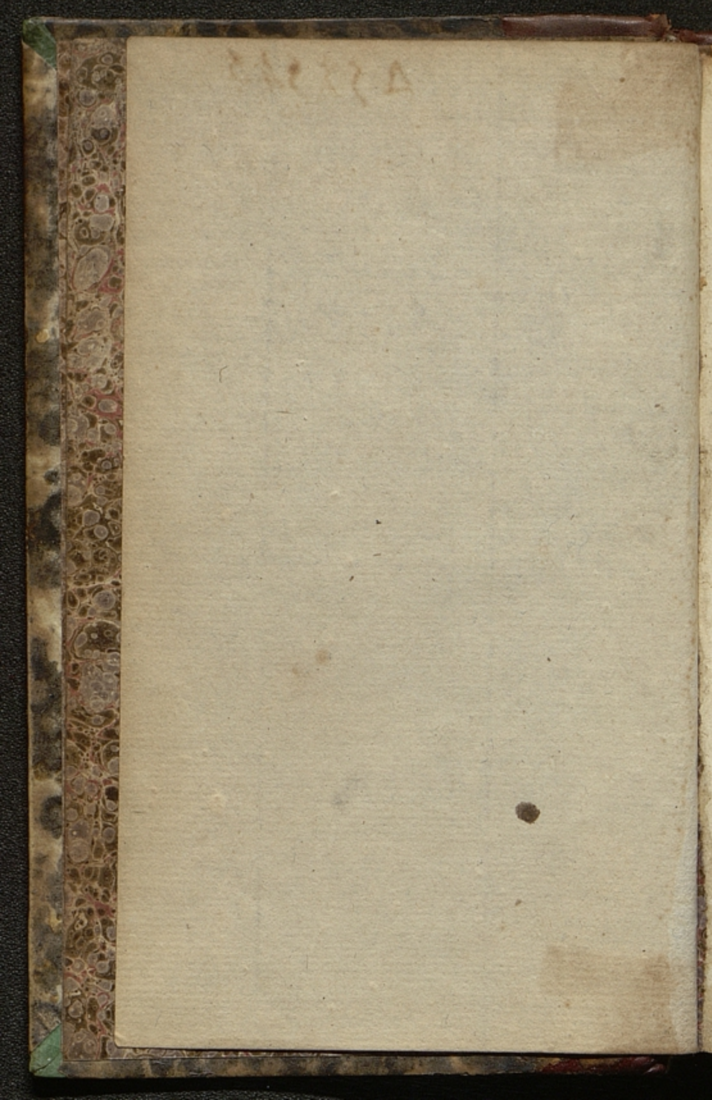


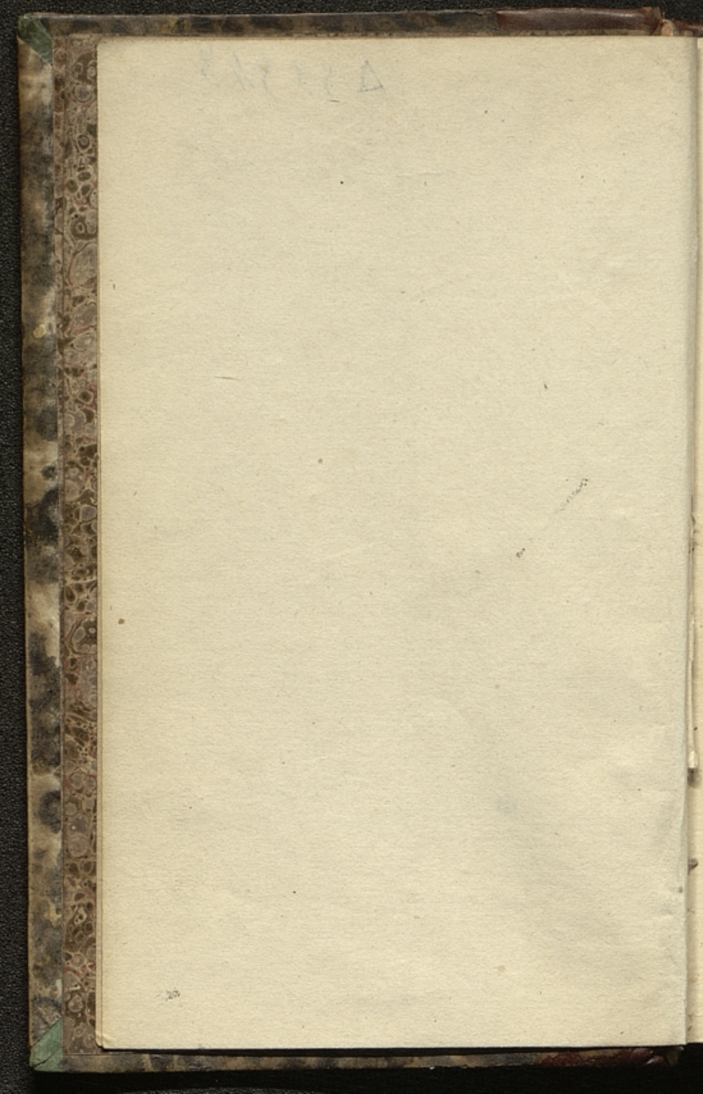


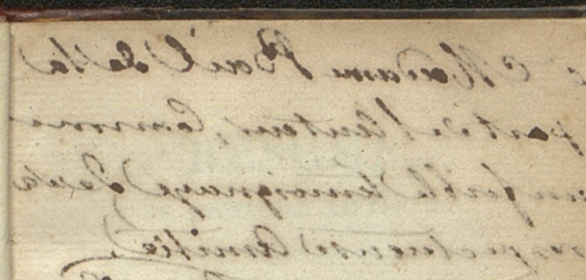












RÉSUMÉS

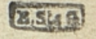
DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DU

PORTUGAL

ET DU

BRÉSIL.



a Madame Bail de la part de l'auteur, Comme un foible temoignage de sa respectueuse Amitié.

F. Denis

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT, rue d'Erfurth, n. 1, près l'Abbaye.

RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
DU
PORTUGAL,
SUIVI DU
RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
DU BRÉSIL;

PAR FERDINAND DENIS.



PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1826

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Remplie d'une admiration exclusive pour ses grands écrivains, fière de l'influence qu'elle exerçait en Europe, la France a dédaigné pendant long-temps les littératures étrangères ; on semblait même, vers le milieu du dix-huitième siècle, oublier complètement les obligations que nos premiers génies avaient aux peuples voisins. Telle était notre manière de voir, que nous soumettions aux formes françaises les divers auteurs dont on transmettait les œuvres dans notre langue ; et il faut avouer que les autres nations aidaient puissamment à développer notre dédaigneuse prévention : comme elles adoptaient nos idées et nos systèmes, qu'elles suivaient l'impulsion que nous donnions, elles cessaient d'être originales, et nous étions toujours supérieurs,

parce que c'était nous que l'on imitait. On s'est lassé de cette uniformité ennuyeuse qui se répandait sur les productions littéraires de tous les pays. Une nation, dont la littérature était naissante, l'Allemagne s'est livrée à ses propres impressions; des hommes de génie ont puisé dans leur cœur cette énergie, cette originalité qui illustre un siècle et qui fonde une littérature; les peuples, dont les idées s'étaient développées plus rapidement, ont cherché dans leurs anciens souvenirs, ils ont interrogé les temps de gloire, et ils ont senti qu'il fallait encore mieux imiter leurs vieux poètes, que de payer sans cesse un tribut d'admiration à une nation étrangère que son influence avait rendue peut-être trop exclusive.

Quand les peuples ont dit: Nous voulons être nous-mêmes; quand ils ont eu le sentiment de leur propre force, nous avons compris qu'ils pouvaient devenir de puissans rivaux, et nous avons voulu les connaître.

D'ailleurs, par la marche que nous suivions, nos idées devaient s'étendre; nos connaissances se sont développées; nous avons senti le mouvement général; soumis

à sa puissance, nous avons vu que chaque siècle, chaque pays a son genre de beautés littéraires; que les événemens politiques ont de l'influence sur les esprits, de même que le climat; que toutes les formes distinctives de style doivent être conservées; qu'en étudiant les littératures enfin il fallait étudier le génie des nations, et que ce qui avait été jugé jusqu'alors avec un esprit prévenu devait l'être sans préjugé. Alors la critique s'est élevée, elle a rejeté les discussions de mots pour se livrer à l'examen des pensées : en agrandissant le cercle de ses observations, elle a assigné à chaque peuple le caractère qui le distinguait.

Au dix-neuvième siècle, presque toutes les nations ont senti que leurs richesses devenaient trop considérables pour ne pas être classées, que l'on ne pouvait plus se servir de simples dictionnaires biographiques, et qu'il y avait des réflexions à faire, des analyses à donner, où l'on se contentait d'une vaine nomenclature d'ouvrages. Dans ce changement, M. Ginguené a exercé un grand pouvoir; il a montré surtout comment la littérature marchait avec les événemens politiques. Il a fait

sentir comment l'influence des grands poètes se répand sur leur siècle : son admirable talent, son esprit droit, sa persévérance, ont fait connaître l'étendue de ces génies dont souvent on n'osait entreprendre la lecture, parce qu'il fallait acquérir pour les comprendre trop de connaissances préliminaires. Si la mort eût respecté ce célèbre écrivain, il eût analysé toutes les littératures de l'Europe, et cet immense travail eût été un des plus beaux monumens de l'état des lettres au dix-neuvième siècle.

Alors que la littérature espagnole était plus connue en France que toutes les autres littératures étrangères, celle des Portugais ne l'était nullement. Enfin, l'esprit d'investigation qui caractérise notre siècle donna le désir d'étudier ce peuple extraordinaire, dont chaque effort réalisait un succès; qui ne se signala qu'un instant, mais qui remplit le monde de sa gloire, et que de nobles institutions vont faire briller de nouveau parmi les nations.

Un auteur comparait avec assez de justesse le Portugal littéraire à une de ces îles dont les navigateurs ont vu les côtes, mais

dont on ignore complètement les richesses. Bouterweck a fait les premiers pas, M. de Sismondi l'a suivi; toutefois ils n'ont consacré au Portugal qu'une faible partie de leurs estimables ouvrages; on leur aura toujours l'obligation qu'on a aux premiers explorateurs qui ont vu rapidement, mais qui ont vu les premiers: l'histoire littéraire de Portugal est encore à faire.

En m'occupant de l'ouvrage que j'offre maintenant au public, je me suis convaincu de la nécessité qu'il y aurait à la donner: étonné des richesses qui se présentaient devant moi, il m'est toujours resté le regret de n'en pouvoir faire connaître qu'une faible partie: cette fois il fallait rassembler la plupart des documens nécessaires à une histoire littéraire avant d'en faire le résumé. Obligé de rejeter une foule de détails, de voir sans cesse, sans pouvoir dire ce que je découvrais, il m'est resté la certitude de n'avoir fait sur la littérature portugaise qu'un travail montrant la nécessité d'un ouvrage plus étendu. Le mien peut-être pourra devenir de quelque utilité aux amis des lettres, parce que j'ai toujours puisé aux sources.

Quoique les auteurs qui ont écrit pré-

cédemment sur la littérature portugaise n'aient indiqué que quatre périodes, j'en ai formé une de plus ; elle se compose des successeurs immédiats de Camoens, et précède la décadence : il m'a semblé qu'elle était fort distincte. Je vais jeter un coup d'œil rapide sur les hommes les plus remarquables qui aient brillé aux diverses époques.

(Première période.) On verra, en parcourant cet ouvrage, combien, dans un faible espace de temps, la littérature portugaise offre de révolutions et de changemens complets dus aux circonstances politiques. Après avoir présenté d'informes essais, elle est encouragée, sous un roi législateur qui lui-même est poète. C'est alors qu'on voit briller ce Lobeyra, auteur d'un roman de chevalerie qui, traduit par le père du Tasse, exerce une si grande influence dans toute l'Italie[1]. Dès lors la littérature commence à se développer, mais elle est quelque temps sans offrir rien de remarquable, jusqu'à ce que la nature ait créé un poète. Au quin-

[1] J'ignorais d'abord cette circonstance rapportée par Couchu; je ne l'ai pas indiquée dans le corps de l'ouvrage.

zième siècle, paraît Bernardin Ribeiro, et c'est en s'adressant au cœur qu'il fait goûter le charme de sa poésie. Doué de la qualité la plus précieuse que puisse avoir un écrivain, il signale une période brillante. Sa mélancolie chevaleresque peint un siècle d'agitation: il est poète sans art; l'art naît après lui.

(2[e] période.) Au seizième siècle on voit paraître deux législateurs du Parnasse portugais: Sá e Miranda, Antonio Ferreira méritent ce titre. Présentant la réunion des qualités les plus heureuses et les plus brillantes, ils parlent à l'âme et à l'esprit; ils perfectionnent le langage. En méditant sur les anciens, ils introduisent de nouveaux rhythmes; ils rajeunissent d'anciennes idées. L'un, doué d'une sensibilité exquise, d'une naïveté touchante, d'une harmonie admirable, se laisse guider par les anciens, mais s'abandonne à une rêverie qui dénote l'admirateur passionné de la nature, et le sage ami des hommes, qu'il cherche à corriger. L'autre, brillant dans sa poésie, correct, élégant, joint la dignité du langage au charme de la versification; il s'occupe essentiellement des formes du style; on sent qu'il les a méditées. Une

ſois il laisse parler davantage son cœur, il met, de côté les règles qu'il cherche à imposer, et il donne un cheſ-d'œuvre. Son génie lui révèle la seconde tragédie régulière que voie naître l'Europe: se livre-t-il encore au théâtre, la première comédie de caractère paraît, et la véritable route dramatique est trouvée.

Comme contemporain de ces deux grands hommes, moins imitateur, parce qu'il s'adresse au goût de la nation, Gil Vicente se voue aux jeux de la scène, et il crée ses règles, ou plutôt il n'en écoute aucune; il fronde les vices du temps de manière à être compris de tout un peuple. Après l'avoir instruit, il l'anime par sa gaîté, de même qu'il l'intéresse par ses tableaux de religion et de chevalerie.

Autour de ces hommes qui commencent la gloire du siècle, on voit se grouper plusieurs auteurs moins célèbres, mais qui brillent par leur correction, par leur harmonie, par cette mélancolie contemplative qui signale les méridionaux; chez eux souvent la prétention est à côté du naïf, et une imagination orientale les éloigne quelqueſois, à nos yeux, de la vérité. Diogo Bernardes

est de ce nombre, plutôt qu'Andrade Caminha.

Mais tandis que ces poètes jouissent des faveurs de la fortune, tandis qu'ils peuvent chanter au sein des cours des exploits qui causent l'admiration du monde, un homme ignoré de tous, errant, pauvre, ne voulant devoir rien qu'à son courage, partage ces exploits qu'il veut célébrer; toujours agité par une passion qui fait le destin de sa vie, il n'oublie son amour que pour chanter les victoires de ses compatriotes; s'il songe un instant à sa misère, il pense à la gloire, le saint amour de la patrie lui fait tout oublier; il ne demande rien aux rois que de l'écouter, parce qu'il veut leur faire partager les plus nobles pensées qui aient jamais agité un cœur: c'est Camoens. Il échappe aux tempêtes, donne à son pays *les Lusiades,* et meurt dans un hôpital le jour où la patrie succombe. Jamais je ne dirai que la vérité! Jamais je ne flatterai le pouvoir! telle est la devise du grand homme qui, en donnant les plus sages conseils à un jeune prince, lui dit que son bras est prêt à le défendre, comme sa lyre peut le chanter. Quiconque a lu Camoens a dû

admirer je ne sais quel sentiment de courage et de vertu répandu dans ses vers; il a dû comprendre que c'était bien ce poète de la patrie dont on répétait les chants en combattant pour elle; il a compris peut-être pourquoi les Portugais ne le nomment jamais sans une visible émotion. L'avouerai-je? ce sont encore moins les détails des Lusiades que j'ai voulu faire connaître que l'âme du poète. Il y a quelques défauts dans le poème, il n'y en a point dans les sentimens qui le colorent et qui s'adressent à la nation dont ils attestent l'héroïsme. Ce n'est point seulement l'harmonie touchante du style, la grandeur des images, qui ont fait survivre Camoens au temps, c'est ce feu d'une âme noble qui pénètre les cœurs, de quelque siècle qu'ils soient.

(3e période.) Camoens est mort, mais il a animé son siècle : il semble qu'il ait donné quelque chose de sa rêverie chevaleresque, de son ardente sensibilité, à quelques âmes. Rodriguez Lobo chante et nous émeut; il nous entraîne avec lui au sein des campagnes; il emprunte à la nature ses images les plus touchantes. Comme tous ceux qui sen-

tent davantage qu'ils ne peuvent exprimer, il a du vague dans sa poésie et trop peu de mouvement dans sa pensée.

Corte Real est encore le contemporain de Camoens ; c'est un poète guerrier, et son cœur lui révèle les seules beautés qui brillent dans ses ouvrages ; car le fardeau imposé par l'antiquité est trop pesant pour lui ; tour à tour il fait sourire de dédain et il fait verser des larmes de douleur : il suffit de le sentir, il ne faut pas chercher à le critiquer.

La gloire du Portugal est tombée ; elle n'existe plus que dans le souvenir de quelques poètes : ils parlent, ils la rappellent, on comprend sa grandeur et ses revers. Quebedo chante Alphonse l'Africain ; mais il chante aussi la bataille d'Alcacer Kebir, et l'admiration se change en un frémissement involontaire. Il faut de l'énergie, et non des larmes, pour peindre un tel malheur ; Quebedo a la force de ne pas pleurer.

La nation est asservie, mais elle est dans le repos : Pereira de Castro nous transporte au milieu des magnificences de l'Olympe. On admire avec lui cette splendeur mythologique ; on se lasse d'admirer son har-

monieuse poésie rappelle celle des anciens; il chante quelquefois les modernes, mais il produit peu d'émotion; il est poète, mais sa pompeuse magnificence s'adresse plutôt à l'imagination qu'à l'âme ou à l'amour de la patrie.

Sá de Menezes a reçu encore une étincelle du feu qui embrasait Camoens; mais vague dans son plan, quelquefois incorrect dans son style, on le jugerait mal si l'on ne s'abandonnait plutôt au mouvement chevaleresque qui l'anime qu'au désir d'examiner le développement de sa composition. Je m'arrête ici, quoiqu'il y ait bien des noms à citer: la décadence a commencé, et quelques années de mauvais goût ou de langueur n'ont besoin que d'être signalées. Déchu de tous ses avantages politiques, le Portugal ne présente plus que des productions infestées de mauvais goût, que quelques ouvrages estimables ne peuvent empêcher de triompher. L'inutile cruauté de l'inquisition étoufferait tout ce qui voudrait s'élever.

(4e période.) Je ne sais s'il faut nommer Violante de Ceo, Faria e Souza, Vasconcellos leurs ouvrages attestent une décadence complète. Peu à peu le siècle de

Louis XIV exerce son empire sur cette littérature comme sur tant d'autres.

(5e période.) Un ami de Boileau veut imposer les règles du goût à ses compatriotes; mais c'est le goût français qu'il importe parmi eux; il rectifie peut-être leur jugement, et ne sait point ranimer leur verve. Le comte d'Eryceira rend un vrai service au bon sens, mais il n'en rend que de faibles à la poésie. C'est un réformateur sans génie, et toutefois un écrivain habile, qui sait varier son talent.

Vers la même époque on voit paraître un de ces esprits indépendans auxquels les règles seraient vraiment nécessaires, mais qui ne feraient plus rien si on cherchait à les asservir. Antonio Jozé est trop imparfait, trop négligé, trop trivial, pour survivre à son siècle; mais il a de l'originalité. L'infâme inquisition lui donne un gage bien funeste d'immortalité. Enfin, les jésuites, qui tenaient le Portugal asservi, sont renversés; leur odieux pouvoir, qui comprimait la pensée, n'est plus rien; les esprits se réveillent. Un ministre habile donne une impulsion nouvelle aux études, la réforme projetée par Eryceira va s'opérer : la société des Arcades est fondée; plusieurs imitateurs

des anciens illustrent sa fondation : Garcaõ, Diniz da Cruz sont les plus remarquables. Ils ressuscitent le goût de l'ancienne littérature; leur brillante versification rappelle de bons modèles; par le fond de leur pensée plutôt qu'à leur style, on voit qu'ils ont lu les auteurs français. Francisco Manoel do Nascimento est un des chefs de cette école; sa pensée est énergique, élevée; il s'applique à la réformation du langage; souvent il fait triompher ses idées. Bocage, son contemporain, appartient à peu près à la même période; mais ce jeune poète, voyageur comme le Camoens, comme lui malheureux, laisse rarement apercevoir l'art dans ses écrits; l'infortune lui arrache des plaintes amères; il attendrit, parce qu'on sent qu'il est vrai. C'est un poète de la nature, doué de toutes les heureuses qualités que donnent l'habileté du talent.

J'ai présenté un coup d'œil rapide sur les poètes vivans ; on verra que quelques hommes honorent encore le Parnasse portugais.

Enfin, une nation nouvelle réclamait l'histoire de sa littérature; j'ai essayé d'en tracer les traits principaux : en indiquant le

chemin que doit prendre la poésie dans le Nouveau-Monde, j'ai pensé qu'il était convenable de faire connaître rapidement le caractère poétique des races diverses; ceci sera développé dans un autre ouvrage. La littérature brésilienne naît au dix-septième siècle; au dix-huitième, on voit paraître deux poèmes.

Duraõ fait connaître d'une manière pittoresque et intéressante les usages des anciens peuples; Basileo da Gama, détesté par les jésuites, chante ces contrées où ils avaient fondé un empire. Ses tableaux variés offrent de l'intérêt; son style est correct, élégant: enfin, je rappelle des poètes qui méritent l'attention des littérateurs, tels que Caldas, l'infortuné Gonzaga, et l'élégant auteur des poésies adressées aux dames bahianoises.

L'histoire des prosateurs portugais n'offre pas moins d'intérêt peut-être que celle des poètes; les mêmes causes développent leur talent, les mêmes circonstances les font briller; mais dans cette contrée où l'Orient semble avoir animé de sa brillante imagination l'exaltation chevaleresque de l'Europe, les divers écrivains ne se sont point toujours

soumis aux lois de la raison et de la philosophie : étonnés des faits surprenans qu'ils ont à transmettre à la postérité, les historiens se croient obligés d'emprunter à la poésie son langage, et s'ils montrent souvent de l'exagération dans le style, il faut s'en prendre plutôt à la grandeur des événemens qui agissent sur leur âme ardente qu'aux écarts de l'imagination. Au quinzième siècle, alors qu'une foule de guerriers mêlent à l'ardeur des combats l'amour de la poésie, quand les chevaliers troubadours commencent à illustrer le nom portugais, on voit naître le père de l'histoire, ce Fernand Lopez, naïf, exact, touchant et philosophe : avec lui, on sent que la prose suffira pour illustrer de grands écrivains. Azurara raconte les conquêtes en homme qui a vu les lieux où elles se sont passées. Enfin, Bernardin Ribeiro paraît, et si nous ne le considérons que comme prosateur, il est supérieur à son siècle, ou plutôt il prépare la gloire des autres.

Le seizième siècle, l'âge d'or de la littérature portugaise, est enfin arrivé. Tout ce que la gloire peut avoir de prestiges s'empare de la nation. Fier de ses souvenirs, ivre

de brillantes espérances, chaque Portugais aurait besoin d'un historien; mais aussi chaque Portugais aurait besoin d'entendre souvent le langage de l'humanité: alors paraissent les deux hommes dont ce peuple réclame les conseils. Osorio déplore la cruauté de ses contemporains, Barros exalte encore le courage; il a visité cette terre de l'Afrique, où, selon ses expressions, il n'y a pas un rivage, pas un rocher qui ne soit teint du sang des Portugais; il est idolâtre de sa nation: comme un éclatant courage absout de tout à ses yeux, il doit approuver sans cesse: on dirait un chevalier qui parle à ses compagnons d'armes, et qui ne prend la parole que pour les entraîner à de nouveaux exploits.

Autour de ces historiens, on voit se grouper des hommes qui ne croient pas pouvoir rendre compte des événemens sans les avoir vus, et qui ont servi dans ces contrées qu'ils décrivent. Les Castanheda, les Couto, les Albuquerque ont toujours cette éloquence qui vient de la vérité; enfin, durant cette belle période, on voit un diplomate, conteur plein d'intérêt, Damian de Goes; un voyageur, Mendez Pinto, que son style fait

..a

absoudre des écarts de son imagination.

Ces grands historiens ont des successeurs remarquables; mais, prenant un caractère différent, ils paraissent quand la patrie est asservie. J'ai essayé de les caractériser. Frey Luiz de Souza, Jacinthe Freire d'Andrade, sont les plus remarquables. Après eux se montre Vieyra, l'homme le plus éloquent de son siècle.

Le mauvais goût qui s'est fait sentir dans la poésie se montre dans la prose; elle se relève avec le comte d'Eryceira; mais l'inquisition, les jésuites, s'opposent à ce que les esprits reprennent leur essor. Malgré la fondation d'une académie d'histoire, la prose languit jusqu'à ce qu'étant appliquée aux sciences, elle brille d'un nouvel éclat.

On verra aussi que le Brésil possède quelques ouvrages en prose dignes d'être distingués: Rocha, Pitta, Azeredo en offrent l'exemple; mais un monument politique, sorti naguère de ce pays, atteste la noble volonté du jeune prince qui le gouverne; on sent que sous un semblable législateur les lettres doivent s'élever rapidement.

M. de Sismondi s'est plaint avec juste raison de la rareté des divers ouvrages por-

tugais. Grâce à quelques amis des lettres, je suis parvenu à me procurer ceux qu'on peut regarder comme vraiment importans, quant aux renseignemens de détails. Les Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne, ceux de littérature, m'ont été d'une grande utilité; j'ai consulté avec fruit Bouterweck et M. Simonde de Sismondi; j'ai trouvé de précieuses indications dans plusieurs autres livres, tels que la Bibliothèque lusitanienne, de Barbosa; le Dictionnaire biographique de Soares de Brito; le grand Dictionnaire publié par l'académie; Francisco Dias; le Mercure étranger; les Annales des sciences; les Voyages de Link, ceux de Duchâtelet et de Dumourier [1]; l'ouvrage de M. Andrès; enfin, celui de M. Balbi.

A l'exception de MM. Bouterweck et Sismondi, ces divers auteurs ne renferment guère d'analyse : on verra que j'ai examiné

[1] Le savant ouvrage de M. Ad. Balbi n'est pas suffisamment connu en France: il ne contient pas seulement une description complète du Portugal, l'auteur compare toujours ce pays aux autres contrées de l'Europe, et il contient les documens les plus précieux pour la géographie générale.

complètement plusieurs poèmes pleins d'intérêt mais presque inconnus hors du Portugal.

Je crois devoir faire observer qu'en citant les divers auteurs, j'ai toujours écrit le nom principal selon l'orthographe portugaise, quelquefois l'emploi du *til* devenait nécessaire[1]. Les personnes qui ignorent la valeur de ce signe doivent se rappeler qu'il change le son de la lettre sur lequel il est placé, ou plutôt qu'il tient lieu d'une autre lettre; ainsi on écrit souvent Liaō, Liam ou Liaon; Joaō, Joam; Garcaō, Garçaon; Duraō, Duraon. Ce signe a été l'objet de longues discussions. Dans la plupart des nouveaux ouvrages on le place sur l'avant-dernière lettre; M. de Souza, dans sa belle édition du Camoens, a tranché la difficulté en le plaçant entre les deux lettres.

Malgré le vif désir que j'avais de donner le texte des morceaux que je citais, cela m'a été impossible, il importait de faire connaître le plus grand nombre de passages possibles; l'espace m'était refusé.

[1] Les Portugais font très-bien sentir sa valeur par la prononciation; il a quelque chose de nasal, qui n'est point toujours agréable.

Tel est à peu près l'ensemble de ce travail, que je regrette de n'avoir pu rendre plus complet : puisse-t-il donner le désir d'étudier la littérature d'un peuple que ses institutions ont rendu en peu de temps si intéressant pour le reste de l'Europe !

RESUMÉ
DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE
PORTUGAL.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi la littérature portugaise est peu connue.
— Origine de la langue; ses progrès.

Quand on lit les chefs-d'œuvre de la littérature portugaise, et que l'on admire dans une langue noble et harmonieuse des poètes, des historiens, des romanciers, qui existaient bien avant que nos auteurs donnassent l'essor à leur génie; quand on se rappelle chez combien de peuples les Portugais avaient porté leurs coutumes et leur langage, l'on se demande comment il se

fait que la littérature dont nous allons nous occuper soit si peu connue, et l'on cherche par quelle raison elle cessa d'être momentanément cultivée même dans le beau pays dont elle est encore la gloire.

Souvent la puissance des Espagnols a fait tort à la renommée militaire que s'étaient acquise les Portugais, il en est peut-être ainsi pour la littérature : les deux langues eurent une même origine, les chefs-d'œuvre qui les ont fixées ont brillé à peu près vers la même époque; et cependant Cervantes, Lope de Véga, Calderon, furent plus connus en Europe que Sa de Miranda, Ferreira, et même Camoens, qui les avaient précédés. Cela tient sans doute à la position géographique du Portugal, et plus encore aux relations politiques des deux pays. Les Portugais, puissans en Asie, n'étaient rien en Europe; l'Espagne imposa ses lois et ses arts à une partie des peuples voisins.

Quelqu'ignorée que soit de nos jours la littérature portugaise, je ne crains point d'affirmer qu'on peut la regarder comme aussi riche que celle des Espagnols, et qu'elle eût acquis bien plus de célébrité si une affreuse commotion politique n'avait arrêté

son essor; elle a d'ailleurs le mérite incontestable d'avoir donné à l'Europe son premier épique moderne.

Quoique nous n'ayons point de grands détails sur la langue des anciens habitans de la Lusitanie, il paraît, d'après le témoignage de Strabon, que ce langage était déjà assez avancé, puisque les Turditains avaient un grand nombre de lois écrites en vers, et qu'ils possédaient même, selon cet auteur, des ouvrages de la plus haute antiquité.

Il est probable, comme le fait observer Faria, qu'il arriva dans la Lusitanie ce qui arrive chez toutes les petites nations conquises. Les peuplades changèrent d'idiomes comme elles changeaient de princes étrangers. Cette contrée fut plus sujette à de semblables révolutions que le reste de l'Espagne, en raison du nombre de ses ports, visités alors si fréquemment.

Bientôt, cependant, les invasions des Romains exercèrent sur le langage une influence durable; le latin fut adopté [1] presque généralement, et les conquêtes des Goths et des Africains ne purent changer

[1] *Europa portugueza*, tome 4.

entièrement le caractère d'une langue tout à la fois noble, sonore et harmonieuse, dont la perfection avait suffisamment frappé des peuples encore barbares, pour qu'ils ne l'oubliassent plus. Dès lors le latin devint le modèle du portugais; il se modifia selon les peuples conquérans, mais il n'a point subi autant de changemens que dans l'Italie, et depuis les bons écrivains ont fait constamment leurs efforts pour ramener son harmonie dans le langage qu'ils perfectionnaient. Plusieurs auteurs se sont même exercés à composer des morceaux qui sont également latins et portugais; j'en ai rassemblé les preuves dans les notes de cet ouvrage [1].

Le latin corrompu par les conquérans, qui cependant ne purent d'abord y introduire les sons gutturaux de l'arabe, devint la langue que l'on parlait en Galice, en Portugal et en Castille. Le français vint encore modifier cet idiome avec l'arrivée du comte Henri de Bourgogne. Il ne reste point

[1] Camoens, Faria, Baretto, Balbi, Sané, etc. Consulter également à ce sujet le morceau intitulé *Memorias e Louvores da lingua portugueza*, qui précède le grand dictionnaire donné par l'académie. *Voy.* aussi *Mem. de litt. portugueza.*

de monumens littéraires antérieurs à cette époque. Il faut en excepter toutefois le fragment d'un poème sur l'occupation de l'Espagne par les Arabes; on l'attribue à Rodrigue, roi des Goths, et il appartient, dit-on, également aux deux littératures, dont il marque l'origine. Il a été cité par Faria y Souza, Boutserweck, Sismondi et Balbi; je ne le placerai point ici, mais on le trouvera à la fin de ce volume: il est plus curieux encore pour les antiquaires que pour les littérateurs, si toutefois on ne doit point le regarder comme étant d'une date beaucoup moins ancienne [1].

La langue fut long-temps dans la même barbarie : on ne nous apprend même point si le latin se conservait dans sa pureté parmi les classes élevées, et s'il fournissait quelques monumens littéraires. Cependant les mouvemens politiques commencèrent à avoir une influence marquée : deux cours différentes modifièrent leur langage. Parmi les Espagnols l'arabe exerça toute son in-

[1] Il est fort douteux qu'il ait l'antiquité que lui attribue Faria, et ceux qui l'ont suivi. M. Raynouard le regarde comme d'une date postérieure. *Voy.* également Andrès, t. 2, p. 26.

fluence, les sons gutturaux furent adoptés et donnèrent à la langue cette noblesse énergique qui lui a valu tant d'admirateurs. Le portugais conserva peut-être plus d'harmonie, il laissa entrevoir ce qu'il pourrait être un jour. Sous le règne de don Sanche I[er], mort en 1211, le galicien resta à peu près le même, et Faria attribue le peu de changemens qu'il éprouva à l'éloignement des cours, où se polit toujours le langage.

Un très-petit nombre de morceaux nous sont restés de cette époque, ils offrent cependant une preuve de la tendance que la nation aurait un jour à célébrer l'amour chevaleresque, ou plutôt ils nous indiquent que chez tous les peuples la plupart des premiers monumens littéraires sont l'expression d'un amour malheureux. Je ne citerai point la chanson de Gonzalo Hermiguiez, celle d'Egaz Moniz Coelho présente plus d'intérêt; mais il serait très-difficile d'en donner une traduction exacte. En général, ces fragmens sont beaucoup plus curieux pour la philologie et la science des antiquités que pour l'histoire de la littérature. Cependant les origines sont toujours précieuses à faire connaître, et l'on trouvera

plus loin ces morceaux, qui nous ont été transmis par Faria, Bouterweck et Sismonde de Sismondi [1].

Nous allons voir comment la langue hispano-portugaise, d'abord incertaine dans ses formes, prit assez rapidement un caractère qui lui était particulier, et arriva bientôt à ce degré de perfection qu'elle devait obtenir, grâces au génie des grands écrivains qui la cultivèrent.

Presque tous, dans leur reconnaissance, ils lui ont consacré leur tribut d'éloges [2]; elle est surtout propre à rendre les sentimens tendres, pathétiques ou passionnés, et Ferreira, qui lui a fait faire tant de progrès, conçoit son charme principal, quand il s'écrie que la muse portugaise, héritière des muses de la Grèce et de l'Italie, chante avec douceur et doucement soupire [3].

[1] Je rappellerai ici que M. de Balbi a réuni une nombreuse collection, inconnue jusqu'alors, de ces monumens des premiers âges. *Voy.* Statistique du Portugal.

[2] Voy. *Louvores da lingua portugueza*, morceau fort curieux qui précède le grand dict. in-f°.

[3] *A musa portugueza, docemente suspira docemente canta*, liv. 2, cart. 10.

Cependant on est surpris de l'énergie qu'elle prend dans la bouche de Camoens et de Mauzinho Quebedo: singulièrement rapprochée de la langue romane, elle a quelquefois la naïveté du langage si poétique des troubadours, et M. Raynouard, dans un savant ouvrage, a trop bien démontré cette vérité pour qu'elle soit révoquée en doute [1].

Telle qu'elle a été fixée par les grands écrivains du seizième siècle, la langue portugaise a certainement de l'analogie avec l'espagnol, et le sonnet de Monte-Mayor [2], que l'on peut lire également dans cette langue et en portugais, en offrirait une preuve suffisante; mais on doit dire cependant, sans entrer en discussion sur la supériorité des deux langues, que leur génie est différent, et que le portugais a conservé beaucoup plus les formes du latin.

1 *Voy.* Gramm. de la langue romane.

2 *Voy.* le gr. dictionnaire publié par l'académie de Lisbonne. L'espace m'empêche d'entrer ici dans de longues discussions sur les progrès et la décadence de la langue portugaise; les lecteurs trouveront sur cet objet les documens de la plus haute importance dans la préface du poëme de l'*Hyssope*, dans les notes des *Lettres de Hyeronimo Osorio*, et, enfin, dans la tra-

duction portugaise de l'*Ode à Camoens*, de M. Raynouard; elles sont dues à un savant modeste, qui ne s'est point nommé, et que les amis de la littérature portugaise ont vu avec peine quitter la France. M. V. indique surtout d'importantes réformes à faire dans l'orthographe moderne, et il puise toujours ses exemples dans les écrivains du grand siècle. En rappelant également l'immense travail des auteurs du dictionnaire in-folio, dont il a paru un volume, je signalerai le discours préliminaire; il jette un grand jour sur la construction de la langue portugaise. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque de l'Institut. *Voy.* aussi les grammaires de Sané et d'Hammonière.

CHAPITRE II.

Des premiers encouragemens que reçut la littérature portugaise.

La supériorité que les Portugais avaient acquise sur les autres peuples frappe l'imagination, et l'on ne peut guère s'empêcher d'en chercher la cause. On la trouvera peut-être dans cette étonnante impulsion qui fut donnée par des rois amis de la science à un peuple ami de l'indépendance et de la victoire. En effet, on est surpris du nombre d'hommes extraordinaires qui tinrent les rênes du gouvernement. Je ne parlerai point des rois du grand siècle : qui ne connait pas leurs travaux et leurs conquêtes? J'occuperai mes lecteurs de ces monarques législateurs, poètes et guerriers, qui lui préparèrent tant de grandeur.

Je nommerai d'abord cet Alphonse Ier, qui fut proclamé roi sur le champ de bataille à Ourique, et que sauva plus tard, par un noble dévoûment, Egaz de Moniz. Il est

auteur, à ce que dit Barbosa, d'un ouvrage intitulé la Conquête de Santarem.

Don Sanche Ier fut aussi le protecteur des lettres; mais la situation du pays exigeait trop qu'il se livrât aux soins de l'agriculture, pour qu'une littérature naissante l'occupât entièrement. Sous les deux rois qui succédèrent à celui-ci, le Portugal accrut peut-être sa puissance par quelques victoires remportées sur les Maures et par une administration vigoureuse; mais rien ne nous prouve que les lettres aient reçu de notables encouragemens.

Enfin arriva cette époque que l'on a nommée l'âge d'or du Portugal. Diniz régna [1279], et avec lui on vit les arts et les lettres prendre un nouvel accroissement. Les soins que ce monarque donna à l'agriculture ne purent le détourner de son goût ardent pour la poésie. Le premier peut-être il sentit ce que pouvait devenir le portugais, et il ordonna que plusieurs livres étrangers fussent traduits en langue vulgaire. Ses bienfaits ne se bornèrent point là : il fonda l'université [1290], et il donna ainsi à la littérature une impulsion qui se fit sentir jusqu'au grand siècle.

Ses poésies ont été recueillies dans quelques *concioneiros*, et l'on dit qu'elles égalent par leur douceur et leur naïveté celles des troubadours.

Il est du petit nombre de ces hommes qui vont au-delà de leur siècle, et qui préparent la gloire des autres.

Un fils de Diniz imita son père; mais ce n'était point celui qui était appelé à succéder à ce grand prince. L'illégitimité de sa naissance l'éloignait de la couronne; il sut en obtenir une qui répand encore sur lui une gloire innocente et plus durable sans doute que celle d'un règne agité.

Le comte de Barcellos ne se borna point à la culture de la poésie, il devint un des créateurs de l'histoire en Portugal, et son ouvrage du lignage des hommes renferme des documens encore précieux de nos jours[1].

Honneur à ces essais informes nés dans un siècle d'ignorance! ils supposent des efforts d'esprit plus grands peut-être que ceux de

[1] Il a été publié, en 1640, sous le titre de *Nobiliario de don Pedro conde de Barcellos.* L'original était conservé précieusement du temps de Barboza dans la bibliothèque de la Torre do Tombo; il s'y trouve sans doute encore maintenant.

nos judicieux écrivains, dont ils ont préparé la solide instruction.

L'impulsion avait été donnée, elle ne s'arrêta point. Le Portugal sortait insensiblement de la barbarie, malgré les dissensions auxquelles il était en proie. Alphonse IV fut guerrier, mais il encouragea les lettres; et sous ce don Pèdre auquel un amour malheureux donna tant de célébrité, la poésie fut cultivée peut-être davantage encore. L'époux d'Inès de Castro voulut éterniser lui-même ses infortunes[1],

[1] Voici une romance qu'on attribue à ce prince, et que j'ai traduite :

Il faut que celui qui vous a tuée, madame, soit maudit, puisqu'il nous a causé tant de tristesse et tant de douleur à vous et à moi.

Et puisque je n'ai pu arriver pour empêcher votre triste fin, je vous reçois, ma vie, comme maîtresse et comme reine de ces royaumes et de moi.

Ces blessures mortelles qu'on vous a faites à cause de moi, elles n'ont point terminé une seule vie, elles en ont frappé deux.

La vôtre, qui ne fut point coupable, est déjà achevée, et la mienne, qui demeure encore, sera pour jamais remplie de l'angoisse des tristes souvenirs.

Oh! cruauté affreuse, injustice énorme! vit-on jamais en Espagne une mort si cruelle et si triste?

On le contera comme merveille, que vous soyez

il célébra cette femme intéressante, qui ne fut reine qu'après sa mort.

Sa cour avait une rudesse guerrière, qu'elle conserva encore pendant long-temps; mais les jeux qui devaient conduire bien-

morte de cette manière . . . .
. . . .

Éloignez-vous en repos, madame, puisque je reste dans ce monde; votre mort, si je vis, sera bien vengée; d'ailleurs, c'est pour cela que je veux vivre; si ce n'était pas ainsi, il me vaudrait mieux, madame, mourir tout de suite avec vous.

Qu'est-ce que j'ai, où me suis-je ensanglanté, madame? je vous ai donné la mort et vous me l'avez donnée. Sang de mon cœur, cœur qui m'appartenait et que l'on a frappé, qu'est-ce qui a pu vous déchirer sans raison? A celui-là, je lui arracherai le sien ! *Voy*. Balbi, *Statistique du Portugal*.

J'ai rencontré dans Barbosa, à l'art. don Pédro, une autre chanson de ce prince en espagnol; elle roule également sur la mort d'Inès de Castro, et elle a été extraite du *Concioneiro* du duc de Lafoens. Mais je signalerai ici aux philologues un ouvrage où se trouve la plus grande partie des œuvres poétiques de l'autre don Pèdre. Elles roulent en général sur des sujets moraux, et mériteraient peut-être une exacte analyse. On les a extraites du célèbre *Concioneiro* de Resende, dont on connaît l'excessive rareté. *Voy*. Da Sylva, t. 4, *Bib. Sainte-Geneviève*.

tôt aux représentations dramatiques n'en étaient point bannis, et ce prince exécutait en public avec ses courtisans des espèces de danses guerrières au son des cimbales et des trompettes [1].

Ferdinand eut la gloire d'encourager le premier historien du royaume, et de fonder en quelque sorte les archives.

La dynastie changea : Jean Ier monta sur le trône de Portugal; et dans ces premiers troubles, il est probable que les lettres furent peu cultivées. Mais don Duarte prit les rênes du gouvernement; les études firent de nouveaux progrès. Ce chef de l'Etat peut être considéré lui-même comme l'un des hommes qui à cette époque cultivèrent les lettres avec le plus de succès. Il s'adonna aux études morales, et la liste de ses ouvrages est vraiment extraordinaire pour le temps; elle nous a été conservée dans la Bibliothèque lusitanienne.

On trouve à la Bibliothèque royale un manuscrit du roi don Duarte, fort bien con-

[1] Les rues de Lisbonne étaient le théâtre de ces espèces de pantomimes. Voy. à ce sujet FARIA Y SOUZA, *Europa portugueza*, et TRIGOZO-D'ARRAGAÕ-MORATO, *Mem. da Academia das Sciencias*.

servé, dont une partie roule sur la morale, et dont l'autre est consacré à l'art du cavalier [1]. Cet ouvrage, qu'il faut juger relativement au temps où il parut, montre chez don Duarte une grande instruction et souvent un style remarquable.

Ce roi eut un successeur qui fit faire quelques progrès aux sciences et à la navigation. Sous Alphonse V les mœurs acquirent plus de politesse. Ce prince, qui porta ses conquêtes en Afrique, encouragea puissamment l'étude de l'histoire. Non-seulement il envoya le célèbre Azurara en Afrique pour y recueillir les documens de ses chroniques, mais il fut le premier roi de Portugal qui ordonna qu'on transmît en latin l'histoire du royaume; il écrivit lui-même sur la tactique militaire et sur l'astronomie [2].

Je ferai connaître plus tard les causes principales qui agirent sur la nation, et qui

[1] Il est sous le n° 7007; on lira dans les *Annaes das sciencias* une dissertation curieuse sur ce manuscrit, t. 7.

[2] *Barbosa*, 4 vol. in-fol., t. 1, pag. 19. Il protégea également l'étude du portugais. *Voy*. la lettre curieuse qu'il écrivit à Eannez de Azurara. BALBI, *Statistique du Portugal*, t. 2.

lui firent acquérir la gloire littéraire dont elle a brillé. Ses efforts furent encouragés par Emmanuel et par Jean III. Cependant cette gloire fut indépendante, et le plus grand génie ne dut rien aux chefs de l'Etat.

Mais nous ne sommes point encore sortis de la barbarie, et il n'est point temps de porter nos regards vers l'époque où les lettres parvinrent à leur plus haut degré de perfection. Nous allons rétrograder pour suivre les progrès indiqués par le temps.

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur la littérature portugaise au commencement du quinzième siècle.—Macias et son école.

[1407 à 1410] Dès les premières années du quinzième siècle la gloire littéraire de Portugal répandit quelques lueurs, qui firent présumer ce qu'elle pourrait être un jour. Elle commença à se répandre comme la gloire militaire de la nation ; elle ne devait guère lui survivre. Il s'en fallait de beaucoup alors que la langue fût fixée : quoique les monumens littéraires qui nous sont parvenus soient peu nombreux, ils attestent suffisamment les communications qu'on avait eues précédemment avec les Arabes ; elles avaient donné à la littérature et aux arts une foule de mots qui se sont modifiés pour la plupart, et qui étaient plus nombreux encore.

L'étude du latin faisait d'assez grands progrès, et des professeurs habiles étaient appelés d'Italie pour enseigner la littératture

ancienne. Les formes adoptées dans la poésie semblent aussi prouver qu'à la même époque on avait lu Pétrarque et les autres auteurs italiens.

On conçoit aisément ce que devait offrir la littérature. Les discussions théologiques, la culture de quelques branches des sciences, enseignées par les Arabes, occupaient les têtes les plus réfléchies, mais en développant les esprits, ne perfectionnaient point beaucoup la langue vulgaire; car on croyait, comme dans le reste de l'Europe, devoir employer le latin pour exprimer les pensées les plus graves.

C'était donc à l'amour chevaleresque à polir le langage, à lui donner une force et une grâce nouvelle. Mais l'amour dans ce temps n'employait point toujours le portugais pour exprimer ses plaisirs ou ses plaintes. Le galicien semblait aux poètes espagnols et portugais infiniment plus propre que leur langue à faire comprendre les passions douloureuses; le galicien fut adopté chez les deux nations pour peindre ces sentimens exaltés qu'enfantait l'esprit chevaleresque, et que rendaient plus actifs encore les peintures brûlantes des

Arabes; car les Orientaux introduisaient alors en Europe des images poétiques, peut-être exagérées pour nos climats, quoiqu'elles fussent naturelles chez eux [1].

On ne cultivait alors la poésie en Portugal que comme un délassement, ou plutôt c'était le langage qu'empruntaient des hommes fortement émus et qui avaient un besoin réel de répandre au dehors le feu qui les dévorait. La gaîté burlesque se montrait à son tour avec une exagération singulière. Tout était extrême; c'est le propre des esprits que rien ne règle encore; l'on ne peut pas se dissimuler toutefois qu'il n'y ait un grand charme dans ces premiers jets d'une imagination naïve. Malheureusement l'imprimerie ne nous a presque rien fait parvenir des monumens littéraires qui datent du commencement de ce siècle; l'on est presque forcé de s'en rapporter à des traditions et à une célébrité que le temps n'a pu éteindre [2].

[1] *Voy.* ce que j'ai dit à ce sujet dans les Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie.

[2] On doit consulter à ce sujet le *Concioneiro de*

Au milieu des poètes de cette époque, dont il ne nous est guère parvenu que les noms, on distingue le fameux Macias, surnommé l'*Enamorado;* son histoire est l'histoire de tous les poètes qui ont donné un intérêt durable au récit de leurs infortunes. Les siennes étaient véritables.

Poète et guerrier, Macias s'était distingué durant les guerres de Grenade. Le titre de chevalier devint sa récompense, mais il en ambitionnait une plus douce, qu'il ne put obtenir. Il était devenu éperdûment amoureux d'une jeune dame qui avait été élevée dans la maison du marquis de Vilhena, gouverneur despotique de l'Aragon et de la Castille [1].

On lui fit un crime de sa passion; il fut enfermé dans la prison de Jaën; mais une injuste captivité donna une force nouvelle à son amour. Ce fut alors que son génie poétique trouva des expressions plus tendres et plus mélancoliques pour peindre ses

Resende et le *Concioneiro dos Nobres*. Ces ouvrages sont fort rares.

[1] Macias était attaché à sa personne et le servait dans les affaires d'État.

malheurs et sa constance. Ces chants célèbres parvinrent aux oreilles d'un époux offensé, qui se vengea d'une manière tout à la fois lâche et cruelle. Ivre de jalousie, il se rendit au lieu ou était renfermé Macias, et le frappa d'un coup de javeline qu'il lança à travers les barreaux de la prison. L'infortuné tomba baigné dans son sang : en rendant le dernier soupir au fond d'un cachot, il éternisa son amour, ses malheurs et l'infamie du meurtrier.

Sa tombe s'éleva dans l'église de Sainte-Catherine. On y grava une inscription, éloquente par sa simplicité. *Aqui yace Macias el enamorado* : ci gît Macias, celui qui aima.

Les chants de douleur du poète se répandirent après sa mort. Il excita l'admiration et la pitié. Les âmes tendres ne pouvaient plus l'oublier. Son nom était répété de bouche en bouche; et le souvenir de sa grande infortune ajoutait encore au charme de ses écrits. Il fut un des plus célèbres, comme il avait été l'un des plus malheureux du siècle.

Ainsi que cela arrive toujours à ceux qui ont fortement occupé les esprits, il eut de nombreux imitateurs parmi les Espagnols et surtout parmi les Portugais, pour lesquels

il était presque national. Ceux qui n'avaient point de maux réels à peindre créèrent des maux imaginaires. Cet enthousiasme presque exclusif pour le genre de poésie de Macias eut une assez grande influence; comme les cœurs avaient été fortement émus par des compositions poétiques qui ne présentaient pas de très-grandes difficultés, les essais se multiplièrent; ils avaient peut-être le défaut d'une bizarre exagération; mais du moins ils accoutumaient à se servir de la langue usuelle. Comme ils étaient compris de tous, ils répandaient quelques lumières.

Comment croire, après la célébrité que Macias avait obtenue, qu'il ne nous est presque rien resté de ses œuvres? Une seule chanson, celle qui causa sa mort, nous est parvenue [1]. Il y a un abandon de douleur

[1] M. A. La Beaumelle, dans ses excellentes notices sur Lope de Véga et sur Calderon, où beaucoup de faits obscurs sont éclaircis, a rétabli, à l'aide de M. Debeux, le texte fourni par Sanchez, et donné ensuite par M. de Sismondi. Il a traduit avec bonheur ce monument curieux de l'antique littérature galicienne : on le trouvera dans les notes de cet ouvrage. *Voy.* Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.

qu'on ne peut rendre que difficilement en prose, et la concision des vers ne permet guère d'en présenter une version littérale. Nous allons donc passer à un autre objet, dont l'influence fut encore plus grande.

CHAPITRE IV.

Introduction de l'imprimerie.

On a pu voir que dès cette époque d'ignorance les Portugais se livraient avec ardeur à la culture de la poésie; on pourra se convaincre qu'ils avaient des historiens auxquels la langue eut bientôt de grandes obligations.

Les esprits se trouvaient dans cette situation où les moindres encouragemens font faire des pas hardis vers le perfectionnement, quand une invention qui a eu tant d'influence sur les destinées du monde commença à répandre ses bienfaits en Portugal. L'imprimerie s'introduisit à Leyria vers la fin du quinzième siècle [1] [1470 ou 1474], et l'on vit bientôt les productions poétiques de divers auteurs se répandre dans le royaume, malgré l'imperfection de la typographie

[1] *Voy.* à ce sujet une curieuse discussion dans le recueil intitulé *Memorias de litteratura portugueza*, t. 8, p. 7.

naissante, qui n'est jamais parvenue à un haut degré de perfection. Resende donna dans le commencement du seizième siècle [1516] un concioneiro, où il rassembla les inspirations poétiques qui étaient échappées à la muse des gens les plus distingués du royaume. Mais cet ouvrage précieux, d'une impression presque illisible, est devenu tellement rare qu'on ne le trouve plus dans aucune bibliothèque [1].

L'impulsion était donnée, les livres commencèrent à se répandre; mais il ne paraît point qu'on employât la typographie à de grandes entreprises, et que les œuvres de Fernand Lopes et d'Azurara fussent imprimées. Les chroniques de ces deux écrivains, qu'on peut regarder comme les pères de l'histoire, restaient ensevelies dans la Torre do Tombo, d'où elles n'ont été tirées que dans le dix-neuvième siècle, par le zèle infatigable de l'académie des sciences [2].

Alors sans doute on craignait de dévoiler

[1] Voy. *Catologo dos autores, etc.*, qui précède le grand dictionnaire de l'académie. Sir Charles Stuart possède un exemplaire de ce concioneiro général.

[2] Voy. *Correa de Serra, etc.*

à la masse de la nation la véritable situation du royaume; mais les poètes étaient plus heureux; ils se multiplièrent, et bientôt on en vit un surpasser tous les autres par le charme de son style et par celui de ses idées : je veux parler de Bernardin Ribeiro, que Camoens appelait son Ennius [1].

[1] Faria y Souza.

CHAPITRE V.

Historiens du quinzième siècle.

Alors que la poésie commençait à prendre en Portugal ce caractère qu'elle conserva pendant si long-temps, des hommes habiles écrivaient l'histoire d'une manière vraiment remarquable pour le temps.

A leur tête on doit mettre Fernand Lopes, qui donna la chronique des rois, et qui commença dès lors à imprimer un nouveau caractère à la langue imparfaite dont il devait faire usage[1]. Les critiques portugais paient un juste tribut d'hommages aux services qu'il rendit; l'un d'eux s'exprime en ces termes à son sujet et le fait connaître en quelques mots. « Son style fut plein de clarté, et tellement différent de celui qui avait été adopté par les écrivains antérieurs, qu'on eût dit un autre idiome, et il sert encore à établir d'une manière

1 *Memorias de litteratura portugueza*, t. 4, p. 33.

exacte l'état du langage avant le temps où florissait Sa de Miranda. »

La Torre do Tombo, qui d'abord avait été destinée à recevoir les trésors du royaume, changea de destination sous Ferdinand, et renferma les archives.

Fernand Lopes fut un des premiers gardiens de ce précieux dépôt, et il l'enrichit de ses chroniques, qui ont été naguère imprimées dans une collection du plus haut intérêt pour ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire[1].

J'ai lu surtout avec curiosité la chronique de ce don Pèdre, si célèbre par son amour pour Inès de Castro, par sa constance et par ce désir de vengeance qui ne s'éteignit qu'au milieu des plus horribles cruautés.

C'est dans le récit naïf de Fernand Lopes qu'on apprend à connaître ce caractère étonnant qui alliait l'ardent amour de la justice aux plus terribles excès du despotisme : c'est ainsi que, s'écartant de l'esprit de son siècle, et en gardant toute l'âpreté, il ordonne qu'on tranche la tête à un de

[1] Voy. *Correa de Serra, Colleccao de livros ineditos da historia portugueza*. Bib. de l'Inst.

...

ses serviteurs pour avoir volé un Israélite, tandis que dans une autre circonstance il fait mettre à la torture un évêque surpris en adultère.

La manière dont il se venge des meurtriers de dona Inès, les honneurs qu'il rend à cette épouse infortunée, tout est raconté avec une noble simplicité, et l'historien ne craint point de tenir un langage sincère, quand il dit, en parlant des ministres d'Alphonse, que le récit de leur supplice présenterait un tableau bien étrange et bien cruel[1].

A cet historien, vraiment supérieur au siècle où il vivait, succéda un homme qui hérita de son emploi et d'une partie de son talent. Je veux parler de Gomez Eannez de Azurara; il devint grand chroniqueur du royaume. Barros, qui était

[2] Francisco Dias a raison de dire que ce fut le premier qui écrivit dignement l'histoire en Europe. Voy. *Obras poeticas.* Francisco Dias, que j'aurai souvent occasion de citer, était, malgré ses imperfections, considéré à peu près comme le seul critique portugais au commencement du dix-neuvième siècle. *Voy.* l'ouvrage périodique qui se publiait à Paris sous le titre d'*Annaes das sciencias e litteratura*, 15 vol. in-8°, t. 7, p. 22.

à même de l'apprécier, dit qu'il méritait essentiellement ce titre, non-seulement par son style, mais par les soins qu'il mettait à remplir son emploi.

Cet historien donna une relation intéressante de l'expédition d'Alphonse V, surnommé l'Africain.

L'on peut consulter dans le même volume un mémoire du plus haut intérêt sur l'arrivée de Christophe Colomb, à son premier retour du Nouveau-Monde, qui est désigné sous le nom d'Antilia et de Cipango. On y voit comment on accusa alors d'une coupable négligence le roi de Portugal, pour avoir négligé l'occasion d'obtenir cet or, que rapportait le plus hardi des navigateurs [1].

Ce mémoire, trop court pour l'importance de son objet, est dû à Ruy de Pina, qui marche naturellement avec les deux chroniqueurs dont j'ai déjà parlé. Ruy de Pina eut un fils qui suivit ses traces, et qui,

[1] Dans M. Balbi, *Essai sur la statistique de Portugal*, on voit une lettre curieuse de ce monarque à l'historien, à qui il témoigne sa satisfaction, en lui rappelant qu'il y avait beaucoup d'hommes alors qui se livraient aux armes et peu aux lettres. *V.* t. 2, p. 9, *Appendice de géographie littéraire.*

après avoir été secrétaire d'ambassade en Angleterre [1482], fut chargé de la réforme des tribunaux sous Emmanuel, et reçut enfin comme récompense les emplois qu'avait obtenus son père. Mais l'envie les lui fit perdre; il laissa un ouvrage d'un haut intérêt sur l'état des tribunaux en Portugal et sur leur réforme.

Je ne parlerai point des autres historiens de cette époque. Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur les poètes qui commencèrent la gloire du seizième siècle.

CHAPITRE VI.

Coup d'œil sur les causes qui durent exciter le génie poétique des poètes du seizième siècle. — Bernardin Ribeiro. — Christoval. — Falcam.

Si, comme premier mobile de leurs inspirations poétiques, les Portugais avaient de nobles traditions, la nature leur offrait tour à tour les scènes les plus gracieuses et les plus imposantes. Après avoir contemplé les rivages de l'Océan, après avoir admiré le courage du pêcheur et son industrie, si le poète suivait les rives du Tage, le plus doux spectacle frappait ses regards. Il admirait des vallées fertiles que la charrue n'avait point encore sillonnées, des forêts qui les protégeaient contre les aquilons, et que l'on commençait à renverser pour construire ces flottes qui allaient soumettre le monde.

Ce pays, peu cultivé, n'était cependant point sauvage : des coteaux plantés de vignes, quelques champs couverts de moissons dorées, attestaient que la nature avait accordé l'abondance à ce royaume,

comme elle avait accordé à ses habitans la valeur et le génie. Cependant on y remarqua de tout temps un plus grand nombre de bergers que de laboureurs, et le paysage était sans cesse animé par la multitude des troupeaux qui couvraient d'immenses pâturages. Sous ce beau ciel, les bergers ressemblaient aux bergers de la Grèce; leurs loisirs, leurs richesses, les noms qu'ils portaient, leur donnaient quelque chose de plus poétique que dans le Nord. Obligés de repousser quelquefois les agressions des Maures, ils avaient des souvenirs de gloire, comme ils avaient des pensées d'amour.

Quand on a vu les habitans des campagnes méridionales, quand on a senti l'influence qu'exerce sur eux le climat, la poésie pastorale des anciens et de quelques modernes paraît bien moins exagérée; on conçoit que de simples bergers trouvent des expressions d'enthousiasme et de tendresse. Le langage du pasteur n'est point si différent de celui du chevalier.

La poésie pastorale fut de tout temps cultivée en Portugal; on s'en occupa même presque exclusivement pendant quelques années. Avant de célébrer des conquêtes, on

chanta les troupeaux, et l'on peut dire que la littérature dont nous nous occupons offre les modèles les plus gracieux dans ce genre. Malgré la monotonie des sentimens qui y sont exprimés, les églogues portugaises présentent une heureuse variété dans les scènes et dans les principaux personnages. Les productions du bord de la mer sont décrites comme celles du rivage des fleuves. Le pêcheur conte ses périls au berger, et le berger vante à son tour les moissons du laboureur.

La vie champêtre paraît sous mille formes, sans fatiguer le lecteur. On peut affirmer que les poètes bucoliques de cette époque ont souvent produit de vrais chefs-d'œuvre, et qu'ils laissent bien loin d'eux tous ceux qui se sont exercés chez nous dans le même genre. Ils avaient leurs modèles sous les yeux.

Je me suis étendu sur l'origine du genre, parce que le premier poète qui ait illustré le grand siècle de la littérature portugaise est un poète bucolique. Bernardin Ribeiro avait déjà trouvé des modèles, mais par la suite il servit lui-même de modèle à tous ceux qui lui succédèrent ; et il y a bien peu d'auteurs célèbres dans la nation qui n'aient

produit quelques pastorales. Ceux-mêmes qui tenaient davantage à la noblesse du langage qu'à la peinture des sentimens, se sont exercés dans l'églogue [1].

Bernardin Ribeiro fut donc le premier poète portugais qui acquit une grande réputation en se livrant à ce genre de poésie. C'est lui qui commença les brillantes illustrations de la littérature. Camoens l'avait en grande estime, et ce fut lui, en effet, qui donna l'impulsion à la poésie pastorale du seizième siècle que l'on vit fréquemment servir de modèle aux Espagnols, comme ils l'avouaient eux-mêmes [2].

Mais aussi les vers de Bernardin Ribeiro offraient l'expression naïve de ses sentimens. Il était poète, parce qu'il aimait; et l'on trouve surtout chez lui cette tristesse sincère qui émeut.

L'on sait que Ribeiro naquit à la ville de Torraō, dans la province d'Alem-Tejo. Il était gentilhomme de la chambre d'Emmanuel, et l'on pense qu'il adressa ses vœux à

[1] *Voy.* Faria y Souza.

[2] Lope de Véga disait que les écrits de Diego Bernardes lui avaient enseigné à faire des vers bucoliques. Francisco Dias, p. 292.

dona Béatrix, propre fille du roi. Cette passion, qu'il mit tous ses soins à cacher, fit le destin de sa vie. Au milieu de l'agitation d'une cour nombreuse, des mouvemens de l'ambition, de l'espoir qu'éveillaient de nouvelles conquêtes, il se retirait dans la solitude, il errait au milieu des campagnes qu'il a tant de fois célébrées, et peut-être aussi cherchait-il à oublier dans la contemplation de la nature l'horrible fanatisme qui déshonorait un temps de gloire.

Rien ne nous instruit de la fin de ses amours; on sait cependant qu'il fut marié: et quoique ses biographes aient vanté sa fidélité conjugale, on n'ignore point que durant cette union d'anciens souvenirs venaient encore l'agiter. Une de ses *cantigas* en offre la preuve [1].

Bernardin Ribeiro a donné cinq églogues, et il a placé ses bergers sur les bords du Tage et du Mondego. On voit qu'il se complaît à retracer sans cesse le lent désespoir d'un amour malheureux; il y aurait même une monotonie fatigante dans ces plaintes répétées, s'il ne savait varier ses tableaux, et

[1] *Voy.* Bouterweck et M. de Sismondi.

charmer par la grâce de sa poésie. La plupart de ses églogues sont écrites en *redondillas*, le vers de quatre trochées, le couplet de neuf ou dix vers.

Je vais donner un fragment de la quatrième églogue, qui est particulièrement empreinte de ce caractère que j'ai indiqué [1].

« Un pasteur, appelé Iano, était transporté d'amour pour la belle Dina, et pour d'autre il n'avait plus de pensée; mais le bien qu'il désirait l'empêcha de se garder du mal qu'il devait craindre. Tout-à-coup sa vue s'aveugla.

» Elle l'exila dans une terre lointaine. Ce fut uniquement de son mal qu'il fut accompagné. A un grand chagrin se joignit un autre chagrin; et se voyant ainsi exilé, souvent il se retirait dans un lieu désert où personne n'allait, à moins de s'être égaré.

» Là, plongé dans la tristesse, il s'asseyait; son petit troupeau l'entourait en paissant à l'aventure; mais lui, pauvre berger, il ne pouvait goûter une heure de repos: la tête appuyée sur la main, les yeux fixés vers la terre, Dina toujours au fond du cœur, c'est ainsi qu'au sein des montagnes il disait ses vaines plaintes:

» Ma Dina, ou si je me trompe, au moins Dina

[1] *Hum pastor chamado Jano, etc.*

chérie, si là-bas je vous regardais comme toute mon existence, quoique ce fût sans espoir, aujourd'hui vous en êtes le tourment. Chagrins mystérieux, je pourrais sans crainte vous dévoiler maintenant, s'il y a quelque secret en vous : ce secret peut être confié du moins au désert. Pour mon malheur, je ne puis vous porter en aucun autre lieu. Elle a pris tout le bonheur, elle m'a laissé tout le chagrin. . . .

. . . .

»Qui m'a mis dans ce piége, pour que je ne puisse jamais en sortir? la crainte m'a embarrassé de ses liens. Malheur doit m'arriver si je m'abandonne entièrement à elle; je redoute un autre mal en ne l'écoutant pas. Ma fin est déjà certaine; ma vie est en péril; je suis fatigué de moi-même : et qui me vengera de moi? Malheureux, je ne sais plus ce que je désire. Je ne vais nulle part que je ne trouve la fatigue, elle seule m'est restée.

» Du souvenir de mon amie le désert est peuplé, tout est plein de mes maux. Je suis venu, dans mon accablement, au sein de ces montagnes, et dans ces vallées il n'y a pas un endroit où je n'aie répandu des larmes. O mes chagrins, par où commencerai-je à vous conter? Comment exprimerai-je le mal que je fus chercher? je ne sais même plus me plaindre : ma langue, mon esprit, tout s'arrête : ma langue, mon esprit, tout est si fatigué, que je dirai bien mal ce que je n'ai point mérité de ressentir.

» Je gardais mes troupeaux sur les rives du Tage; le jour du désir n'était point encore venu, quand je me sentis entraîné vers l'état en lequel je me vois.

Le changement fut si grand, que, quand je me réveillai, l'espérance avait disparu [1].

Bernardin Ribeiro laissa un autre ouvrage, qu'il semblait avoir composé pour lui-même, et qui ne vit le jour que longtemps après sa mort. Je veux parler d'un roman intitulé Menina e Moça, que je regarde comme une production fort remarquable pour le style, et qui jouit d'une juste célébrité.

Dans cet ouvrage, l'auteur donna un nouveau caractère à la prose, il sut la ployer à de nouvelles formes, et il est malheureux que la conception ne réponde pas toujours au mérite du style; mais pour bien comprendre ce petit roman, il faudrait connaître la cour d'Emmanuel, et les événemens qui agitèrent la vie de Bernardin Ribeiro. Il paraît qu'il eut l'intention de rappeler les amours d'une cour galante et la passion dont il fut victime [2]. C'est ce que nous

[1] *Egloga quarta*, p. 315, éd. de Manuel da Sylva. M. de Sismondi a traduit aussi un morceau en vers de Bernardin Ribeiro, *la Cantiga*, dont j'ai déjà parlé. Voy. *de la Litt. du midi*, t. IV, p. 285.

[2] Voy. *Prologo;* il a fort peu déguisé les noms,

prouve l'éditeur de ses œuvres, Manuel da Sylva Mascarenhas. « Ses récits sont fondés sur la vérité, dit-il; mais il a déguisé les événemens sous les formes d'un roman de chevalerie, tel qu'on en écrivait alors. Le fond de l'histoire a surtout rapport à lui, et rappelle un amour malheureux, dont le souvenir lui donna la mort. »

Il règne, en effet, dans ce petit ouvrage une teinte mélancolique et chevaleresque bien différente du caractère que nos écrits avaient alors en France. La nature y est associée à toutes les impressions; j'en donnerai un exemple tiré du commencement de l'ouvrage. C'est une jeune fille qui raconte comment elle s'est retirée dans la solitude, et la manière dont se passait une existence que le chagrin avait déjà troublée.

» C'est sur ce mont le plus élevé de tous que j'ai choisi, à cause du charme particulier que je lui trouve, c'est sur ce mont que je passais ma vie

---

car souvent il s'est contenté de changer les lettres qui les composent. C'est ainsi qu'il se nomme Arbindel; Avalor désigne Alvaro, Aoia, Joana. Deux éditions s'écoulèrent dans l'origine : la dernière fut défendue.

comme je le pouvais. Tantôt je descendais dans les vallées profondes qui l'entourent, tantôt je me plaisais à gravir le sommet le plus élevé [1].

» De là, je regardais comment la terre allait se perdre dans l'océan, et comment ensuite la mer s'étendait loin d'elle, pour finir où personne ne peut la voir. Mais quand la nuit venait recevoir mes pensées, quand je voyais les oiseaux chercher leur retraite et s'appeler les uns les autres, comme s'ils s'invitaient à donner le repos à la terre; alors, toujours attristée par ces souvenirs cuisans que le réveil m'avait apportés, je me retirais dans ma pauvre habitation, où Dieu est témoin des nuits que je passais.

» C'est donc ainsi que pour moi le temps s'écoulait. Il y a peu de jours, en gagnant la hauteur, je vis comment l'aurore s'élevait, comment elle étendait gracieusement sa lueur entre les vallées. Je gagnai la cime; là, le soleil, élevé jusqu'aux mamelons, prenait possession des hauteurs, comme s'il avait voulu se rendre maître de la terre. Les oiseaux, en agitant leurs ailes, se cherchaient; les pasteurs, entourés de leurs troupeaux, commençaient, en jouant de leur flûte, à inviter les animaux à brouter. Il semblait que pour tout le monde ce jour dût être heureux; mais alors que je l'admirais, comme si mes chagrins avaient senti ce qui leur était opposé, ils se pressèrent dans mon âme, et ils me mirent devant les yeux tout le contentement, tout le plaisir que m'aurait apporté ce jour si tout pour moi ne s'était

[1] *Neste monte mais altoque todos*, chap. 2.

point changé. Ce qui réjouissait la nature, à moi seul causait de la tristesse; et comme mes chagrins commencèrent à rentrer dans mon âme avec les souvenirs d'un temps qui fut et qui n'aurait jamais dû être, ils s'emparèrent tellement de moi, que je ne pus souffrir davantage le voisinage de mon habition, et que je voulus m'en aller dans des lieux solitaires, où je pusse donner un libre cours à mes soupirs. Le jour n'était point encore avancé, quand je me décidai à descendre au pied de cette montagne embellie de tant d'ombrages délicieux, de tant de vertes pelouses. C'est là que court un petit ruisseau que l'été ne déssèche jamais, et qui, dans les nuits silencieuses, envoie son murmure mélancolique jusqu'au sommet de la montagne, où, bien souvent, il me ravit le sommeil.

Si je ne me trompe, on sent dans ce morceau quelque chose qui attache et qui émeut, et il me semble qu'il a bien le caractère de la poésie moderne chez les Anglais, où l'on voit si souvent les sentimens se modifier selon l'aspect de la nature. J'y retrouve cet amour d'une contemplation rêveuse qui se montre aussi chez nous parmi les écrivains du dix-neuvième siècle.

D'ailleurs, ce caractère de la prose portugaise vers la fin du quinzième siècle est fort remarquable; il marche avec les grands événemens qui avaient agité les esprits et

qui leur donnaient des idées nouvelles. La contemplation de la nature devenait nécessaire à ceux qui avaient senti l'agitation des découvertes et des conquêtes, car il n'y a qu'une voix qui ne varie point pour célébrer certaines impressions.

On regarde comme un des plus dignes émules de Bernardin Ribeiro un habitant de Madère, nommé Christoval Falcam. Il ne nous reste que fort peu de choses de ses œuvres; mais on trouve dans ce qui nous est parvenu une naïveté touchante que la traduction ne pourra peut-être point rendre, et que j'ose à peine essayer de faire sentir.

Falcam fut encore une victime de l'amour : il se trouva retenu pendant cinq ans en prison, pour s'être marié contre la volonté de ses parens; et ce fut sans doute durant cette longue captivité qu'il se livra avec le plus d'ardeur à la poésie. Voici une de ses *voltas*.

« Je ne puis dormir durant les nuits; amour, non, je ne puis dormir.

» Depuis qu'en vous mes yeux ont trouvé leur mal et leur bien, s'ils ont reposé quelque temps, maintenant ils n'ont plus aucun repos. Les jours s'écoulent et les nuits viennent, sans vous voir,

sans vous entendre : durant ces nuits comment pourrais-je dormir ?

» Ma pensée, tout entière dans l'objet qui l'occupe, ranime toujours ses chagrins, et ne peut jamais les éloigner. Ces nuits, temps de repos, il me semble que ce soit le jour : durant ces nuits je ne puis dormir.

« Mon bonheur est passé, il s'est changé en un mal toujours présent. Le sentiment trompé, le cœur mécontent, la raison qui sent tout comme elle doit le sentir, voilà ce qui m'empêche de dormir.

N'ai-je point vu ce que je vois avec les yeux de l'âme ? je ne me couche point sans désirs, je ne me lève point sans passions. Les jours viennent sans que je vous voie, les nuits s'en vont sans que je vous entende ; oh ! non, je ne puis dormir [1]. »

Christoval Falcam a rappelé dans une longue églogue ses malheurs sous un nom supposé, et la manière dont il raconte sa séparation d'avec son épouse est aussi naïve que touchante.

« En disant ces mots : O pauvre petite, comment peut elle être si cruelle ? elle me tint embrassé, son visage se colla contre mon visage, ses lèvres touchèrent mes lèvres. Elle avait versé des larmes, je

[1] *Nao posso dormir as noites*. Voy. Bouterweck.

les reçus, et quoique je sache que les larmes soient amères, celles-là je les trouvai douces.

» Je laissai couler les miennes avec bien des paroles de tristesse; et enfin, mon âme, je me demandai pourquoi tu ne partais point : tu en avais tant de raison! Elle aussi elle pleurait de me voir tant de douleur; d'une voix compatissante elle tâchait de me donner du courage, et me parlait ainsi :

» Amour de ma volonté, plus de larmes. Crisfal, mon jeune ami, je connais toute ta loyauté. Hélas! c'est un grand soulagement que de pouvoir parler avec sincérité. Je sais bien que tu ne me trompes point, le mensonge est bien différent : celui qui trompe ne parle pas le langage de l'ami Crisfal. Crisfal, ne te désoles plus, si tu veux que je sois contente [1].

[1] *E dizendoi o mesquinha*, etc.

CHAPITRE VII.

Encouragemens donnés aux études. — Buchanan, Gouvea appelés à l'Université. — Sá e Miranda. —Antonio Ferreira.

Il y avait eu, comme on le voit, des poètes assez distingués en Portugal; cependant, depuis don Pèdre et Alphonse V, la littérature n'avait jamais reçu d'encouragemens puissans. Sous le règne qui prépara celui de Jean III elle commença à recevoir une impulsion qui ne s'arrêta plus jusqu'aux malheurs de la monarchie; et, comme on le verra, les infortunes de Camoens tinrent bien moins à l'esprit de son siècle qu'à un concours déplorable de circonstances.

Sous Emmanuel, l'infante dona Maria déployait le plus grand zèle pour la prospérité des lettres; elle écrivait elle-même correctement en latin, et elle donna bientôt ses goûts littéraires aux dames qui l'environnaient. Bientôt aussi quelques-unes d'entre elles se distinguèrent. Dona Sygea écrivit

en latin un poème intitulé Cintra, qui jouit alors d'une grande réputation[1].

Jean III fit beaucoup pour les lettres, car il prit la résolution d'établir la littérature sur les bases d'une instruction solide. Il agissait pour la poésie comme il agissait pour les conquêtes : sa sagesse voulait mettre à profit un esprit ardent, mais déréglé.

Par ses soins, des savans nationaux et étrangers vinrent se fixer à Coimbre, et donner une nouvelle impulsion aux études, qui furent réformées. Parmi eux on remarqua Diogo de Teive, les frères Gouvea, et l'illustre Buchanan, qui devint probablement le professeur des Sá e Miranda, des Ferreira et des Camoens, et dont l'inquisition, dans son stupide acharnement, récompensa le zèle par une longue persécution[1].

1 *Voy.* la Notice sur la littérature portugaise qui précède les odes de Francisco Manoel do Mascimento.

2 Buchanan était l'ami des frères Gouvea, de Diogo de Teive, et d'autres Portugais, fixés en qualités de boursiers au collége de Sainte-Barbe de Paris; il fut appelé avec eux à Coimbre, et il y professa les humanités et la philosophie. *Voy.* les excellentes notes du poème de l'Hyssope, p. 175. On peut voir dans les œuvres complètes de l'abbé de

Sous les hommes habiles que j'ai nommés, les études subirent une réforme à peu près complète, et le grand siècle fut ainsi préparé. Mais ce puissant auxiliaire n'aurait point suffi, il y en avait un peut-être plus puissant encore dans cet amour de la gloire qui s'était emparé de tous les esprits, et qui se fondait déjà sur d'illustres souvenirs.

Une nature plus belle que dans le reste de l'Europe, des traditions nobles et imposantes, voilà donc ce qui devait d'abord exercer une grande influence sur les écrivains, leur donner le goût de la contemplation qui convient aux poètes, et cette ardente énergie qui entraîne vers la poésie la plus élevée.

Les Portugais du seizième siècle interrogeaient-ils l'avenir, tout semblait promettre à leur nation une gloire durable : leur langue était répandue dans toutes les parties du monde ; on célébrait partout leurs conquêtes et leurs découvertes : rien ne devait donc arrêter l'essor de leur imagination.

Trois hommes paraissent au commencement de cette période, et ils préparent la

Radonvillers les services que de Teive rendit à la France sous le rapport de l'éducation publique.

voie aux poètes originaux qui continuèrent à l'illustrer. Ferreira, Sá de Miranda, Gil Vicente, s'exercèrent dans des genres différens, mais ils marchèrent souvent vers le même but. Il faudrait peut-être commencer par faire connaître Gil Vicente, comme le plus ancien : cependant je remets à une autre occasion d'en parler, le considérant comme le père de la poésie dramatique en Portugal, et l'on pourrait même dire en Europe, si l'on en excepte l'Italie.

Sá de Miranda et Ferreira sont en quelque sorte les législateurs du Parnasse portugais; ils joignirent l'exemple au précepte, et leur poésie est remarquable par son charme ainsi que par sa correction. Ils fixèrent promptement la langue sur des bases solides; ils donnèrent de nouveaux mètres à la poésie : quoique Camoens fût leur contemporain, sans eux, il n'eût peut-être pas été tout ce qu'il est devenu.

En les lisant on est surpris de l'étude qu'ils firent des anciens; ce fut ainsi qu'ils parvinrent à épurer le langage, et qu'ils surent lui donner un degré d'harmonie dont jusqu'alors on ne l'aurait point cru susceptible. C'est probablement à ces qualités que

l'on doit attribuer l'espèce de culte que les littérateurs portugais ont voué à Sá e Miranda ainsi qu'à Ferreira, qui ne brillent peut-être pas autant par de grandes conceptions que leurs successeurs, mais dont les poésies sont restées comme de vrais modèles.

Ces deux auteurs ont été également poètes dramatiques : nous les considérerons comme tels en parlant du théâtre portugais, et des progrès qu'il fit faire aux nations voisines.

Francisco de Sá e Miranda naquit à Coimbre dans les dernières années du quinzième siècle [1495]. Quoique son goût l'emportât vers la culture de la poésie, il obéit d'abord aux ordres paternels, et s'occupa de l'étude du droit. Bientôt il professa cette science à l'université célèbre où il avait été élevé. Son père mourut, et le goût de la poésie triompha chez le jeune Miranda des sacrifices qu'il avait faits à l'obéissance.

En devenant poète il devint voyageur ; il alla puiser des inspirations dans la belle Italie, dans la brillante Espagne. De retour à Lisbonne, l'accueil que lui fit Jean III l'engagea à demeurer à sa cour. Il y jouit quelque temps de la faveur du monarque; mais l'orgueil et l'envie le firent retourner

aux lieux qui convenaient à son esprit mélancolique et rêveur.

En quittant la cour d'un roi puissant, il en emporta une leçon qu'il nous a transmise, et qui peint du moins la conduite qu'il sut y tenir.

« Un homme invariable dans son opinion, n'ayant qu'un seul visage, qu'une seule foi, rompant plutôt que de plier, peut être tout, mais n'est pas homme de cour[1]. »

Ce poète, que la nature avait doué d'une imagination si tendre et si rêveuse, n'était donc point resté long-temps dans cette cour trompeuse et brillante; mais le malheur l'atteignit au fond de sa retraite; il perdit un fils qu'il chérissait, et mourut, à ce qu'il paraît, dans la même année[2].

Rien ne peint mieux, à ce qu'il me semble, la touchante impression qu'il avait laissée

[1] *Homem de Hum só parecer*, etc.

[2] L'auteur de la Vie qui précède ses œuvres dit qu'il mourut de chagrin d'avoir perdu sa femme. Après ce cruel événement, il ne voulut plus voir qui que ce fût, et il descendit dans la tombe rongé par une sombre mélancolie.

dans le cœur de ses amis que ces vers d'un contemporain, Diogo Bernardes :

« Il a vécu toutes ses années, parce qu'il ne craignait ni n'espérait rien. Aimable habitant de nos retraites, qui peut avoir suivi tes traces dans ces montagnes et dans ces bois ? tu charmais par la douceur de tes chants tout ce qui s'offrait sous tes pas. Revenu des terres étrangères, tes vertus ont excité l'envie et causé l'admiration : maintenant un long sommeil te ferme les yeux, il ouvre les miens aux larmes, et tout pleure ici avec moi[1].

Le tombeau qu'on lui éleva attesta aussi les regrets de la nation reconnaissante.

Sá e Miranda avait été l'élève d'habiles professeurs; son instruction était vraiment remarquable, et il possédait à un haut degré les auteurs de l'antiquité. Familier avec le grec et le latin, il modifia ses idées en méditant la littérature italienne. Il écrivit long-temps en espagnol, mais il sentit ce que pouvait devenir le portugais [2], et il se consacra dès lors au perfectionnement

[1] Fragment traduit dans le journal étranger de juin 1757.

[2] *Voy.* M. Das Neves Perreira, *Memorias de litteratura portugueza, ensaio sobre a philologia, etc.*

de sa langue. Domptant la rudesse de la phrase, dit un critique portugais, et l'adaptant à une infinité de combinaisons, il établit de nouvelles lois pour la césure métrique, et il détermina l'harmonie que devait avoir désormais la poésie portugaise. Se débarrassant de l'usage commun qui prescrivait strictement l'emploi des vers de huit syllabes, il fixa le mouvement de l'endécasyllabe, presque entièrement inconnu, et prouva qu'il devait être désormais le plus puissant auxiliaire de l'harmonie poétique chez les Portugais.

Sá e Miranda a donné des sonnets, des épîtres, des hymnes à la Vierge, des *cancaoes.* Il déplora par une touchante élégie la mort de son fils.

Dans ces différens genres de poésie, on reconnaît sans cesse l'homme qui a médité sur les anciens. Mais, comme l'a fort bien dit un critique judicieux, Miranda, qui écrivait d'après son cœur, était original, et jamais imitateur. Je donnerai la traduction d'un de ses sonnets, où l'on retrouve quelque chose de cette mélancolie qui se confie à la nature, et qui emprunte d'elle ses images.

« O choses vaines! choses changeantes! quel est le cœur qui peut se fier à vous? Un jour passe, un autre jour passe : ils sont plus incertains que le vent enflant les voiles d'un navire.

» J'ai vu ici des ombrages, des fleurs; j'ai vu des fontaines, des eaux, de la verdure; j'ai vu des oiseaux ne chanter que l'amour. Tout est muet, tout est desséché; et moi-même, sujet à ce changement, j'ai varié. Tout se renouvelle : à cela il n'y a point de remède. »

Quoique le génie de Sá e Miranda s'élève jusqu'aux plus hautes inspirations, il semble appelé surtout à célébrer les charmes de la vie pastorale; il les fait sentir avec une admirable naïveté, et je suis persuadé, avec un critique de sa nation, que s'il se fût livré à l'apologue, on l'eût considéré comme le La Fontaine des Portugais [1].

Je donnerai un court exemple de cette simplicité; je la trouve dans l'endroit où il compare l'existence de l'homme à celle des animaux que nous soumettons à un joug cruel.

[1] Das Neves Perreira, *Mem. de litt. port.* Les Portugais, dont la littérature est si riche dans tous les genres, manquent de fabulistes, et c'était à Sá e Miranda qu'il appartenait de combler cette lacune.

« Le jeune veau bien nourri, plein de lait, court et saute parmi les prés; ensuite il travaille avec paresse, il tire lentement le char; avec les jours et avec le travail, il oublie ses anciens jeux. Il n'est plus ce qu'il était, même sous le joug; le bœuf vieillit, on le livre au couteau, et il meurt. »

Je ferai observer ici que tous les objets de la vie pastorale sont ennoblis aux yeux des Portugais; que, dans leurs églogues, ils introduisent tous les genres d'animaux; qu'une ridicule délicatesse ne leur fait point chercher de prétentieuses dénominations[1], pour désigner ceux qui n'ont rien de noble. Ils agrandissent ainsi le domaine de la poésie bucolique : et qui cependant a plus de vraie délicatesse dans le langage? A une époque où tous nos ouvrages étaient remplis d'expressions que leur indécence a fait supprimer, ils évitaient déjà les mots trop libres, et un style chaste était leur apanage, alors même qu'ils peignaient le délire de l'amour le plus exalté.

J'ai dit que Sa de Miranda savait s'élever

[1] J'ai fréquemment admiré chez lui de très-heureuses imitations des fables anciennes. *Voy.* entre autres, le Rat de ville et le Rat des champs, 3e épit.; le Cerf et le Cheval qui demande un maître, t. 1, p. 198.

jusqu'à la plus haute poésie ; on verra combien alors ses expressions deviennent nobles et énergiques. J'offrirai d'abord la traduc tion d'un sonnet où il engage le roi à protéger les lettres.

« [1] Accorder ses faveurs au génie et aux beaux-arts, voilà ce qui peut rendre les rois immortels sur la terre ; grâces à la renommée, la poésie va plus loin, elle en fait des dieux ou des héros. Le grand Scipion conduisait au milieu des batailles les muses amantes de la paix, car il savait que sans armes elles sont encore d'un puissant secours. Ce sont elles qui nous transmettent les faits du temps passé. Les statues de bronze sont tombées : que pouvait-on attendre de cet airain muet ? »

Cependant la muse de Miranda ne fut jamais vendue au pouvoir, et nous avons fait voir avec quelle dignité il sut conserver sa droiture, quand ce pouvoir voulut le soumettre à ses caprices. Du fond de sa retraite, il adressait les vers les plus énergiques à ses compatriotes, que l'ardeur des conquêtes emportait, et que le goût du luxe commençait à corrompre.

1 *Dar favor a engenho se a toda a arte, etc.*

« Esclaves, plus qu'esclaves, s'écrie-t-il, que la raison et que la justice vous éloignent de tant de piéges : la cupidité vous a vendus à la mer irritée et aux vents en fureur. »

Dans la deuxième épître il s'adresse encore aux Portugais ; il parle du luxe qui régnait dès lors à Lisbonne.

« Vois-tu, Viriatus, le changement qui s'est fait dans les coutumes de ta patrie ? les lits, les tables, les flambeaux, tout exhale une douce odeur. Où j'offre un simple présent, d'autres arrivent, ils apportent des parfums.

» Est-ce là le costume de berger avec lequel tu allais aux combats, quand tu savais vaincre de tels vainqueurs ? Il est changé, et personne ne porte plus envie aux louanges que tu méritas.

» La pauvreté, dans le commencement, nous vit vaincre et la mer et les vents ; elle nous fit presque vaincre la nature, et j'ai peur maintenant que la richesse ne nous soumette à l'esclavage [1]. »

Je terminerai ces citations, que je regrette de ne pouvoir rendre plus nombreuses, par quelques mots qui font comprendre le caractère du poète.

« De l'antique cité, dit-il, je suis l'enfant, je suis

[1] *Ouvis, Viriato, o estrago*, épit. 2.

l'ami, mais plus que tout le reste j'aime la vérité. »

Nous reviendrons encore à Sá de Miranda, en parlant de la poésie dramatique.

Après l'avoir fait connaître, nous devons nous occuper d'Antonio Ferreira, car ces deux poètes marchent toujours ensemble, comme législateurs du Parnasse portugais ; ils brillèrent vers la même époque, et ils acquirent à peu près le même genre de gloire, quoique leur génie fût différent [1].

[1528] Ferreira naquit à Lisbonne. Comme celui dont il devait être l'émule, il étudia d'abord le droit à Coimbre, et il devint professeur à l'université de cette ville : sa vie n'offre rien de très-remarquable ; il mourut vers la fin du seizième siècle.

Je ne parlerai point en ce moment de Ferreira comme poète dramatique, je dois le signaler d'abord comme un des fondateurs de la littérature : il est considéré de nos jours comme éminemment classique

[1] Sá e Miranda a donné un assez grand nombre de poésies en espagnol.

parmi les Portugais, et voici les obligations qu'ils lui eurent.

A une époque où la plupart des gens instruits préféraient encore exprimer leurs pensées en espagnol, ou dans la langue de Virgile, Ferreira sembla n'étudier les grands écrivains de l'antiquité que pour faire passer leurs beautés dans la langue vulgaire. C'était un poète éminemment national, et il l'était à une époque où il fut beau de le devenir. Ses efforts se trouvèrent pleinement couronnés de succès; il donna à ses compatriotes le goût de la langue portugaise, par les beautés qu'il leur y fit découvrir. Il acquit une pureté de diction vraiment surprenante; et, selon moi, on lui a beaucoup trop reproché son manque d'entraînement poétique : il donne souvent des preuves que chez lui la correction du style s'alliait avec la grandeur des idées.

Admirateur zélé d'Horace, et peut-être trop souvent son imitateur, il rejetait ces formes orientales, qui s'étaient introduites depuis long-temps dans l'espagnol et dans le portugais. Il eut la sévère rigidité d'un législateur, et il craignit trop souvent peut-être de se livrer à son enthousiasme. Cependant il donne plus d'essor à ses idées dans la tragédie; et

la dignité de pensée et de langage qu'il y montre se retrouve dans toutes ses poésies.

Ferreira, outre ses œuvres dramatiques, nous a laissé des épîtres, des odes, des sonnets, des élégies, où l'imagination n'est point toujours la qualité la plus saillante; elles jouissent cependant, à juste raison, d'une grande estime chez un peuple que cette imagination a quelquefois égaré, et qui la voit soumise alors par un homme d'un vrai talent, qui prouva que sa sagesse n'était point de l'impuissance.

La partie la plus considérable de ses œuvres diverses se compose des épîtres; on sent en les lisant que le poète avait longtemps médité sur les hommes, et qu'il vivait au sein d'une société brillante, où ses observations pouvaient se multiplier : il marie toujours une heureuse philosophie à l'élégance du langage. Dans ses odes on reconnaît trop les pensées d'Horace, mais on remarque sans cesse de nouvelles formes introduites dans le langage.

J'offrirai ici un morceau dont le style est fort remarquable; c'est un des chœurs de son Inès.

« La triste pauvreté personne ne la désire. Les

richesses aveugles, que personne ne les recherche. Dans un honnête milieu se trouve la félicité de la terre.

» Rois puissans, princes, monarques, posez vos pieds sur nous, écrasez-nous; la fortune est toujours au-dessus des souverains, et nous ne redoutons pas ses effets.

» C'est dans les édifices élevés que les vents mugissent davantage. Les arbres les plus grands sont renversés. Les voiles les plus gonflées se déchirent à la mer. Les tours les plus hautes tombent.

» Les pompes, les vents, les vains titres ne donnent ni le repos ni un plus doux sommeil; ils fatiguent plutôt, ils procurent plutôt la crainte et le danger.

» Si je pouvais former mon destin selon ma volonté, je ne souhaiterais que d'assurer ma vie par un agréable nécessaire.

» Celui qui désire, désire davantage, se trouve bien souvent triste et trompé; il dort rarement, craignant sans cesse le feu, les vents, l'air, l'obscurité; craignant les hommes.

» Roi puissant, pourquoi désires-tu de ne jamais avoir de royaume? Cette couronne, pourquoi l'appelles-tu pesante? c'est à cause du poids dont ton âme est chargée. »

Le morceau suivant n'est pas moins remarquable par le mouvement poétique et par le style.

LE CHOEUR.

« Crains tes erreurs, aveugle jeunesse, fuis de

toi-même; rappelle-toi le temps qui t'abandonne en courant et en volant avec ses ailes.

» Oh! combien quelque jour tu désireras peut-être en vain une heure, un seul moment fugitif! épargne le présent, garde-le comme un trésor jusqu'à ce qu'il soit certain.

» Tout l'or, tout l'argent, toutes les pierres précieuses, que tant d'insensés, sans craindre la mort, vont chercher à travers l'eau et les flammes, dans le sein de la terre, ne pourraient point, ne pourraient jamais acheter un seul instant de ce temps indépendant de toutes choses qui laisse derrière lui les princes, les seigneurs, comme les moindres mortels.

» Égal pour tous, il fuit également tout le monde: la force ni la beauté ne peuvent rien sur lui. Partout où il passe, il foule, il détruit tout et personne ne le retient.

» Avec sa faux cruelle il tranche la vie des jeunes gens, il interrompt les travaux des vieillards.

» La seule bonne renommée, la seule chaste vertu peuvent davantage que lui; oui, la vertu peut trouver son salut en elle-même; c'est elle que l'esprit doit suivre, et qui vit toujours; en la suivant, tu triompheras du temps, tu pourras te rire de la mort. »

Peut-être que dans ses élégies, Ferreira ne laisse point assez parler son cœur, et qu'un nom illustre suffit trop souvent pour les lui inspirer. Elles n'en offrent pas moins encore une nouvelle preuve de son

talent. Ses sonnets indiquent qu'il avait lu les Italiens, et dans ses poésies bucoliques on reconnaît plutôt un tribut payé au goût de l'époque, qu'un véritable entraînement vers l'expression mélancolique du chant pastoral[1]. En parlant du théâtre, nous verrons comment le talent de Ferreira s'élève jusqu'aux conceptions du génie, car il crée alors, et il mérite une nouvelle reconnaissance de la nation.

Ces fondateurs de la langue et de la littérature furent secondés par un grand nombre de poètes qui étendirent leur réputation, qui les célébrèrent en suivant leurs traces, et qui donnèrent bientôt au seizième siècle des ouvrages dont s'agrandit le domaine de la littérature. J'analyserai les œuvres d'Andrade Caminha, de Diogo Bernardes, de Rodrigues Lobo, de F. Alvares, de Oriente; mais il est temps de parler

[1] On pourrait en quelque sorte appliquer à Ferreira ces paroles judicieuses d'un critique portugais: « De grands poètes se sont livrés avec succès à l'églogue, et il n'est point facile d'expliquer ce qui leur manque pour avoir la naïveté du style pastoral, mais on sent bien qu'elle leur manque. » Das Neves Pereira, *Mém. de litt.*

d'un homme qui s'éleva au-dessus d'eux tous, et qui ne reçut d'eux aucune louange, qui fit la gloire de son pays, et que son pays méconnut, et qui mourut enfin sans jouir de la gloire que les siècles lui réservaient [1]. On l'a déjà nommé; car le Camoens s'élève au milieu des autres poètes du Portugal et de l'Espagne, comme Homère domine sur les auteurs de l'antiquité.

[1] On pourrait ajouter: Et sans lequel il n'y aurait peut-être pas de poésie portugaise, ainsi que le dit le meilleur critique du dix-huitième siècle, Francisco Dias Gomez.

CHAPITRE VIII.

Camoens. — Sa vie. — Analyse des Lusiades.

Ma lyre sera plus célèbre qu'elle ne doit être heureuse [1] : ces paroles prophétiques échappées au grand poète disent toute son histoire. En effet, si quelque chose égala sa gloire, ce furent ses malheurs; il comptait sur la justice de la postérité, mais il savait aussi qu'il devait souffrir.

Avant d'analyser ses ouvrages jetons donc un coup d'œil sur cette vie orageuse, que flétrit un amour malheureux, et qu'empoisonna la calomnie.

Louis de Camoens naquit en 1525. On croit que Lisbonne fut sa patrie. Son père comptait d'illustres aïeux, mais il ne possédait qu'une très-médiocre fortune, et dans cette honorable indigence, il dut, en bien des occasions, s'imposer de nombreux sacrifices pour donner à son fils cette éducation bril-

[1] *Aquelle cuja lyra sonorosa.*
Sera mais asamada que ditosa. Cant. 10.

lante qui développa si rapidement un puissant génie.

Camoens fut envoyé fort jeune encore aux écoles de Coimbre. Tout nous prouve qu'il s'adonna de bonne heure à la poésie, et que les souvenirs nobles ou touchans qui lui rappelaient sa belle patrie se gravèrent profondément dans son âme ardente.

Camoens alla bientôt à la cour, et ce fut là que commencèrent tous ses maux. Comme le Tasse, il aima, et il dut aimer sans espoir. Un cœur tel que le sien ne pouvait point soumettre ses sentimens aux entraves imposées par le rang. Il adora, dit-on, Catherine d'Ataïde : il eût aimé une bergère du Tage. Les souvenirs poétiques qu'il a consacrés à cette amie, si long-temps regrettée, nous prouvent qu'elle était digne d'un tel amour.

La famille d'Ataïde était puissante; elle n'était pas plus illustre que celle de Camoens. Il est probable qu'elle se fût honorée de l'alliance du grand poète dont le nom honore sa patrie; mais le temps n'avait point consacré sa gloire. On ne se contenta pas de repousser ses vœux, il fut exilé : comme Ovide, il chanta ses maux.

Hélas! combien ses premiers chants eussent

été plus douloureux, s'il eût prévu les maux que lui réservait le temps! L'amour seul causait ceux qu'il éprouvait alors, et du moins l'espoir de la gloire lui restait. Il la chercha dans les armes [1546]. Il alla combattre en Afrique, où don Pèdre de Ménézès était gouverneur de Ceuta. Un coup de feu lui fit perdre un œil dans un combat naval où il s'était distingué.

Il revint à Lisbonne : on ignore ce qu'il y éprouva; mais sans doute que sa valeur fut méconnue, comme son amour était dédaigné; sans doute qu'il y fut abreuvé de bien des amertumes, puisqu'il résolut de ne jamais revoir sa patrie, et que son adieu fut un adieu éternel [1].

Il partit pour l'Inde, et dans sa modestie, il semble vouloir nous faire oublier ses exploits. Ce poète était éloigné depuis quelque temps de tout ce qu'il avait de cher au monde, quand il apprit la mort de don Antonio de Noronha. C'était son meilleur ami. A la manière dont il la cé-

[1] Comme Scipion, il s'écria : *Ingrata patria non possedebis ossa mea.* 2e éd. de M. de Souza. *Voy.* la 2e élégie.

lébra, on vit ce que peut être un semblable malheur pour certaines âmes.

Ne jouissant pas même de ces illusions que donne quelquefois un amour malheureux, privé des consolations que prodigue encore l'amitié, malgré l'éloignement, Camoens erra dans l'Orient et combattit jusqu'à ce que la calomnie l'obligea à s'éloigner d'un lieu d'exil. De retour à Goa, il avait peint d'une main hardie les vices qui souillaient cette cité brillante, maintenant si déchue. Sa franchise déplut à Francisco Baretto, il eut ordre de quitter la capitale des Indes.

On enlevait à Camoens la possibilité de poursuivre la glorieuse carrière des armes; mais on n'asservit point la pensée, et le génie sait conquérir une gloire indépendante des hommes. Après avoir erré dans les îles de l'Océan indien, après avoir été témoin des crimes des vainqueurs et de la stupide indolence des vaincus, Camoens quitta cet archipel pour se réfugier sur les côtes de la Chine, où les Portugais commençaient à bâtir Macao. Il arriva sur cette terre hospitalière, et il parvint enfin à y goûter quelque repos. L'esprit rempli de nombreuses observations, l'âme exaltée par les souvenirs des

guerres auxquelles il avait pris part, le poète donna plus que jamais l'essor à son génie. Il paraît qu'il composa alors une partie des Lusiades, et l'on montre encore une grotte solitaire où il recevait ses touchantes et sublimes inspirations.

Ce fut peut-être l'époque où Camoens fut le moins malheureux. Don Constantin de Bragance l'avait revêtu d'un emploi honorable dans le nouvel établissement. Ce gouverneur ne voulut point réparer une injustice à demi : il rappela le poète dans la capitale des Indes portugaises. Telle était la destinée de cet homme malheureux, qu'il devenait tour à tour victime de l'iniquité et de la compassion. Après avoir réalisé sa faible fortune, il abandonna Macao ; mais au bout de quelques jours de navigation, le navire qui le portait fit naufrage sur les côtes de Camboge ; tous ses biens furent engloutis ; un seul bien lui resta, c'était celui qu'il léguait à une patrie ingrate. Au milieu des flots courroucés, d'un bras ferme il élevait encore les Lusiades, et le courage sauvait l'œuvre du génie.

Mais telles sont les âmes vraiment fortes que leurs inspirations deviennent sublimes

quand les autres se sentiraient accablées. On pense que ce fut sur cette terre barbare où il s'était réfugié, que Camoens paraphrasa le cantique où un poète sacré nous représente les exilés de Sion attachant leur lyre aux saules qui bordent le fleuve de Babylone.

[1561] Un navire le recueillit, il arriva à Goa, et le vice-roi le reçut avec bonté. Ce fut à la protection de ce seigneur qu'il dut quelques momens de tranquillité; mais il ne faut pas croire que toutes les traverses qu'il avait éprouvées eussent dissipé les souvenirs de son amour, ses poésies nous prouvent que Ataïde était toujours présente à son esprit.

Don Constantin s'éloigna; les calomnies qu'il méprisait se réveillèrent. Qui le croirait? Camoens fut jeté en prison; et plus malheureux que le Tasse, on l'accusait d'une action flétrissante [1].

Son innocence fut promptement reconnue; mais il ne recouvra pas pour cela sa liberté. D'avides créanciers le retinrent, et

[1] On l'accusa d'avoir détourné à son profit les deniers de l'État durant le temps de son administration.

il fallut une telle circonstance pour qu'il se décidât à demander quelques secours au vice-roi ; il le fit sans bassesse, le bienfait lui fut accordé avec générosité.

Après avoir recouvré la liberté, Camoens goûta pendant quelque temps les douceurs d'une vie plus tranquille; cependant, toujours poète et toujours guerrier, s'il se livrait au culte des muses, il n'abandonnait point le parti des armes, et il nous est permis de croire que ses plus belles inspirations furent une noble conquête de sa valeur.

Mais ce guerrier qui avait résisté à tous les événemens, cet homme fort dans l'adversité, était le faible jouet de ses anciens souvenirs : il triomphait du destin et s'abandonnait à une passion de sa jeunesse; il faisait ployer le sort devant son impassible courage, et il gémissait dans la solitude en se rappelant ses amours. Toujours entraîné par son cœur vers sa patrie, il se trouvait cependant encore dans l'Inde quand Catherine d'Ataïde mourut, et ses regrets nous prouvent qu'il implora alors cette mort qu'il avait tant de fois bravée.

Camoens, à cette époque, nous offre en-

core une preuve de la puissance de cet étrange instinct qui entraîne vers les lieux où l'on fut malheureux, mais où l'on fut aimé. Alors aussi son poème était fini; sans se l'avouer peut-être, il sentait que la gloire de la nation le réclamait. Il voulut revoir Lisbonne; la fortune le contraria encore dans ce touchant désir, et peut-être n'eût-il jamais revu sa patrie, si Pedro Baretto ne l'eût emmené à Sofala [1], dont il venait d'être nommé gouverneur. Ainsi, par une singulière contradiction du sort, cet homme qui montra bientôt la bassesse de son caractère, servit à accomplir le plus noble des vœux.

Camoens devint le débiteur de son compagnon de voyage, et Camoens fut son prisonnier jusqu'à ce que des compatriotes généreux eussent payé à ce Baretto, comme le dit Faria, le prix de son honneur.

Durant cette espèce de captivité le poète exhala des chants plus mélancoliques; il rappelait surtout le passé : à la tristesse profonde de ses vers, on dirait plutôt qu'il lisait dans l'avenir.

[1] Sur la côte d'Afrique.

Il revint en Portugal. Ce qui se passait alors en Europe eût suffi pour remplir son âme d'amertume : un grand roi venait d'expirer, la peste ravageait Lisbonne. Au milieu du désastre commun, Camoens fut d'abord méconnu; il ne s'en plaignit point alors. Le fléau cessa; il publia son poème [1572], et pour toute récompense il obtint une de ces faibles gratifications qu'on accorde quelquefois au génie pour le laisser languir et végéter encore quelque temps sur une terre où il est abreuvé de dégoûts [1].

Quoi qu'il en soit, ce fut sans doute aux légers secours qu'on lui accorda que Camoens dut la possibilité de perfectionner les Lusiades; félicitons-nous donc de ce qu'un peu d'or soit tombé de mains avides, il a soutenu le poète dans ses nobles travaux. Mais ce faible secours l'abandonna, il tomba dans une profonde détresse, et elle fut plus grande qu'on ne saurait l'imaginer.

Il y a des choses tellement vulgaires, qu'en parlant d'un homme de génie on n'ose

[1] Pour prix de ses services militaire on lui fit une pension annuelle de 15,000 reys, environ 100 francs. Sébastien régnait alors.

point les rapporter ; cependant, lorsqu'elles peignent sa véritable situation, on doit les dire, c'est le repentir de la postérité.

Un des seigneurs de la cour de Sébastien venait presser Camoens de terminer une traduction des psaumes qu'il lui avait commandée : « Autrefois je l'aurais pu, dit le poète; mais voyez cet esclave, il vient me demander deux *moedas* pour acheter du charbon, je n'ai pu les lui donner. » Et ce noble esclave, qu'il devait souffrir alors, lui que l'on vit tant de fois aller implorer la charité publique pour son maître! il souffrait sans doute, mais sa pitié n'était point infructueuse comme celle de ces grands qui lisaient Camoens, l'admiraient et détournaient les yeux de sa misère[1].

Ne les détournez point! le poète n'a plus besoin de votre pitié, sa fin est marquée pour l'époque où toutes les gloires du Portugal finissent!

Don Sébastien alla en Afrique [1578], tout le monde connaît l'issue malheureuse de la bataille d'Alcaçar-Kebir, où périt l'élite

1 Vous n'eussiez pas été de ce nombre, vous, âme grande et généreuse qui avez élevé un monument à la gloire du poète.

de la nation, où succomba la gloire portugaise. *Au moins je meurs avec elle*, s'écria le poète, quand on lui apprit cette nouvelle fatale. Quelque temps après il entra dans un hôpital, et il y mourut; mais ces paroles, sorties de l'asile de la misère, ont retenti dans le Portugal, elles ont traversé les siècles; maintenant elles nous font comprendre toute la grandeur d'âme de celui qui nous a légué un chef-d'œuvre.

Pour bien analyser ce poème, pour en faire concevoir les beautés, il faudrait être transporté un moment au sommet de cette colline où Vasco de Gama est conduit par une divinité, qui lui fait contempler les glorieuses destinées du Portugal.

En examinant cette vaste conception, on voit se dérouler tous les événemens qui rendirent si puissante une nation faible d'abord, et bientôt supérieure à toutes les autres, parce qu'elle réunit la constance au courage. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les beautés de cette épopée brillante se présentent sans montrer les efforts de l'art; c'est le poète voyageur, le soldat qui chante des navigateurs et des guerriers.

La nature lui a donné un profond sentiment de l'harmonie; il est du nombre de ceux qui fixent une langue par le charme de leur style; il est encore du petit nombre de ceux qui animent tout un peuple par une grande pensée.

Le plus beau privilége d'un poème épique, c'est d'ennoblir une nation à ses propres yeux, c'est de fixer dans les cœurs les leçons données par le courage et par l'honneur; c'est d'attendrir sur les fautes, et d'inspirer de l'horreur pour les crimes. Camoens a mérité peut-être de grands reproches dans le cours de sa composition; mais il a rempli le véritable but que doit se proposer un poète national.

L'événement qui venait d'élever sa nation au-dessus des autres peuples était celui que naturellement il devait choisir: Gama devint son héros.

Un de nos poètes modernes, capable de bien comprendre l'auteur des Lusiades et de le faire sentir, nous a montré la forme adoptée par lui dès le commencement. « Le début de Camoens, dit M. Raynouard, est original, noble, poétique; il a une forme majestueuse, en ce qu'il indique, groupe et accumule les faits,

les exploits qui doivent être reproduits dans le poème; et c'est seulement quand ce tableau a frappé l'imagination du lecteur, que le poète annonce qu'en le chantant il en sèmera la renommée dans l'univers [1]. »

Après une invocation digne de l'épopée, Camoens nous conduit au milieu de l'Océan. La grande entreprise qui doit livrer l'Inde aux Portugais est commencée; la flotte de ces hardis navigateurs sillonne les flots : il fait contempler un moment cette scène imposante. L'Olympe s'ouvre, les dieux sont rassemblés, ils parlent de nouveau le langage que leur prêtait Homère.

Jupiter rappelle la gloire des Portugais, les ordres du destin qui leur promettent un nouvel empire. Il veut que les vents soient calmes et que les vagues, s'écartant, leur ouvrent une paisible route. Mais un dieu jaloux craint de voir sa gloire affaiblie; Bacchus regarde les voyageurs avec colère, et l'on sent que son courroux est celui de l'envie. Cependant d'autres dieux protégent les navigateurs : à Vénus, ils rappellent les Romains, qu'elle aima, et Vénus se souvient

[1] Journal des savans; juillet 1825.

aussi que par eux son empire doit s'étendre. Mars a écouté la déesse de la beauté, les Portugais ont un nouveau protecteur. Le poète nous fait comprendre combien il est puissant:

« Il s'avance tout armé vers le trône de Jupiter. D'un bras terrible il soulève sa lance; sa lance en retombant frappe les marches du trône : le ciel en trembla; Apollon effrayé laissa un instant pâlir ses rayons [1]. »

Il parle, la cause des Portugais devient celle d'une partie de l'Olympe. Les dieux se retirent; et l'esprit encore étonné du spectacle dont le poète vient de ranimer la grandeur au bout de tant de siècles, on contemple de nouveau les voyageurs qui se dirigent vers les côtes de l'Afrique.

Puisque pour la première fois nous voyons paraître ici les dieux du paganisme, dans un sujet où de nos jours sans doute on n'eût fait intervenir que les puissances de la religion chrétienne, souvenons-nous encore cette fois qu'il faut juger les hommes selon

[1] Traduction de M. Millé. Si nous n'avions eu que les deux anciennes versions, j'aurais essayé de retraduire les passages que je citais; mais depuis que nous possédons la nouvelle, il y aurait de la témérité à le faire.

les temps, et ne nous montrons point trop sévères quand de grandes beautés nous sont offertes. Peut-être n'est-il point hors de propos de rappeler ici la manière dont Mme de Stael explique l'emploi du merveilleux mythologique, uni à celui qui était indiqué par la religion chrétienne; probablement que la pensée du poète est tout entière dans cette phrase, surtout en l'appliquant à l'époque où mourut Camoens. « On lui a fait un tort de cette alliance; mais il ne nous semble pas qu'elle produise, dans sa Lusiade, une impression discordante; on y sent très-bien que le christianisme est la réalité de la vie, et le paganisme la parure des fêtes [1]. »

Une terre paraît à l'horizon, et les chefs de l'expédition vont s'éloigner de ses rivages sans la visiter, quand une foule de nacelles fendent l'océan, et se dirigent vers les navires. Bientôt les étrangers sont reçus à bord de la flotte; ils s'informent du but de son voyage, ils engagent les Portugais à visiter le pays qu'ils voient devant eux. Ce pays, c'est l'île de Mozambique, soumise naguère par les Arabes, qui y ont établi leur

[1] Voyez la Biographie.

empire et fait triompher leur religion. Ils promettent aux navigateurs un pilote habile pour continuer leur voyage. Tout fait croire à leur franchise, tout donne espoir en leur bonne foi. Bientôt les navires se pavoisent pour recevoir le chef de ces nouveaux hôtes. Un festin est préparé, des présens sont offerts, et tout se réunit pour donner à ce prince d'un peuple encore barbare une noble idée de la puissance des Européens. Dès cette première description de l'attitude et des usages d'un peuple étranger, Camoens nous montre quelle exactitude, quelle teinte locale il doit conserver dans ses nombreuses peintures des contrées lointaines.

Cependant le musulman apprend quels sont ces guerriers qu'un infatigable courage entraîne loin de leur patrie. Leur religion lui fait horreur. Cette active persévérance qu'ils viennent de montrer, et qui peut lui ravir les richesses du commerce, tout les lui fait craindre. La trahison est entrée dans son cœur, la haine en prépare les funestes effets; mais s'il a vu quelle est la confiance des Portugais, il a aussi des preuves de leur intrépidité. Sa haine se sent impuissante. Un dieu descend sur les rives de

l'Afrique, et cette haine il la ranime de ses propres fureurs. Il fait voir au musulman comment il peut la satisfaire, et comment elle doit être récompensée. Bacchus, déguisé sous les traits d'un vieillard, a parlé; le plan de la trahison se forme, se développe; les Portugais vont être surpris sur le rivage où ils doivent se rendre afin de puiser l'eau pure des fontaines; mais Vasco de Gama joint le courage à la prudence, c'est lui-même que l'on voit diriger les chaloupes qui se rendent vers la terre. Déjà les insulaires sont répandus sur la plage, et tout annonce les intentions perfides dont ils sont animés. A leur agitation, aux clameurs épouvantables dont ils font retentir les airs, les voyageurs ne peuvent plus conserver de doute sur leurs desseins; c'est un devoir de les prévenir. Ils s'élancent sur le rivage : l'artillerie tonne, et les Maures éperdus fuient bientôt en abandonnant leurs armes. S'ils cherchent un asile sur l'océan, la foudre des Européens les poursuit encore. Ils périssent tous au milieu des vagues ou sur les sables ensanglantés; et les enfans de Lusus retournent paisiblement vers les navires, qu'ils enrichissent de leurs trophées.

Cependant le chef des musulmans implore la clémence de ceux qu'il a trahis; mais c'est encore la guerre qu'il leur envoie sous les apparences de la paix. Un pilote, aussi perfide que lui, doit servir ses projets. Sa lâcheté se réjouit en songeant que les Portugais périront sur une terre étrangère, et que jamais les rives de l'Inde ne paraîtront à leurs regards. L'imposteur est à bord, et il promet aux chrétiens de les diriger vers des rivages habités par des hommes adorant leur Dieu et suivant leur culte ; mais c'est à Quiloa qu'il veut les conduire, et à Quiloa des musulmans doivent leur donner la mort.

Les navigateurs sont pleins d'espoir, et cet espoir causerait leur perte, si leur divinité protectrice ne veillait pour eux, si elle ne les détournait point de ces perfides rivages, en ordonnant aux vents contraires de souffler. Cependant ils ne peuvent point éviter complètement leur destinée, le port de Monbaze va les recevoir, et là encore Bacchus a soufflé ses poisons. La perfidie triomphera sous les dehors de la bonté ; de nouveaux piéges attendent Gama.

Au second chant, un envoyé du roi de

Monbaze vient offrir aux Portugais l'hospitalité. Il leur peint les avantages que leur présente une terre heureuse où la nature a rassemblé ses plus belles productions. Gama est séduit par cette description brillante; mais il conserve encore la juste défiance qui l'a sauvé dans Mozambique; avant de se rendre aux instances du roi, il envoie deux de ces bannis que l'on confiait alors aux flottes portugaises, et dont l'existence n'était point toujours respectée. Ils partent, ils sont chargés de présens; mille cris d'allégresse les accueillent, tout sert à les tromper. Ils voient dans un temple imaginaire le Dieu des chrétiens révéré. Un prestige impie leur offre les images les plus saintes; Bacchus lui-même est le prêtre de ce lieu, où il insulte au culte, en rappelant ses mystères. « Dans sa trahison, dit le poète, le dieu du mensonge adore le Dieu de la vérité. »

Les envoyés viennent rendre compte de leur message, et ils trompent parce qu'ils ont été trompés. La plus constante tranquillité règne au sein de la flotte, quand tout se prépare en tumulte dans la ville pour une affreuse trahison. Déjà les navires s'avancent vers le port; leur perte serait assurée,

si la divinité protectrice ne veillait encore sur eux; mais Vénus est descendue des cieux vers cet océan où elle prit naissance, et où tout lui obéit; à sa voix les nymphes se rassemblent, elles s'élancent au-dessus des vagues, et veulent pousser bientôt loin du bord les navigateurs imprudens. Cependant le navire de Gama est porté sur un écueil, il va périr; sa perte entraînera celle des guerriers; mais, dans les efforts qu'ils font pour éviter le péril, les Africains rassemblés sur le rivage croient voir le signal des combats, ils fuient en désordre. Les ruses de la perfidie, les craintes de la lâcheté, tout révèle à Gama un complot qu'il n'a point assez redouté, il le voit, il en rend grâces au ciel; et Vénus, dont la tendresse est toujours active, remonte vers les cieux; elle fait passer dans le cœur de Jupiter l'émotion qu'elle a ressentie. On comprend, en lisant cette peinture, que rien ne peut résister à la déesse, que tout est soumis à son empire, les dieux comme les mortels. Elle pleure, et ses larmes suffisent pour gagner la cause des Portugais; leur gloire lui est prédite, leur triomphe est assuré; mais, avant d'accomplir leur brillante destinée, ils doivent trouver

un asile assuré dans Mélinde. Le fils de Maïa le leur prépare; et, continuant sa course d'un vol rapide, il apparaît en songe au chef des Portugais, auquel il promet cet accueil favorable. Le héros se réveille; par ses ordres les voiles vont se déployer, mais la trahison fait encore un dernier effort; les habitans de Monbaze essaient de couper les câbles, et ils fuient en entendant les cris des matelots.

Les vaisseaux fendent déjà la mer, bientôt ils atteignent deux navires montés par les Maures : l'un d'eux tombe au pouvoir des Portugais. C'est en vain qu'ils demandent un pilote à ces étrangers qu'ils viennent de vaincre : ceux-ci ne connaissent point les rivages de l'Inde; et Mélinde, l'heureuse Mélinde, peut seule offrir aux Portugais l'objet de tous leurs vœux.

Cette terre fertile, elle paraît enfin, et l'hospitalité y est franche, les offres y sont vraies : des présens ne récompensent point la perfidie de ses dehors trompeurs. Une alliance se prépare entre cette contrée et le Portugal. Les envoyés de Gama se présentent devant le monarque de Mélinde, qui ne peut assez admirer le courage de ses

nouveaux hôtes; il le leur témoigne bientôt, en allant lui-même visiter leurs navires, et les assurer d'une constante amitié.

La nuit a offert le spectacle éclatant d'un feu d'artifice, les heures se sont passées au milieu de ces concerts guerriers qui rappellent aux Portugais les combats. Le jour arrive, une fête nouvelle commence; le roi vient visiter les voyageurs, Gama va le recevoir. Personne mieux que Camoens ne sait varier tous les mouvemens d'une poésie brillante : si dans le commencement il nous a révélé les pompes de l'Olympe, maintenant il déploie à nos yeux tout le luxe de l'Europe et des contrées voisines de l'Asie; ses peintures sont précieuses pour notre siècle, et sans cesse il les a variées.

Déjà le monarque est dans la chaloupe du héros portugais; dès les premiers momens d'une entrevue si heureuse, il lui prouve que la gloire de sa nation ne lui est point inconnue; il lui parle des exploits de ses compatriotes dans Tyngis et dans Abyla. Gama le remercie d'une manière à la fois noble et touchante de son accueil. Le vaisseau les a reçus, le monarque a tout admiré; mais bientôt une ardente curiosité lui fait de-

mander l'histoire de ces voyageurs, dont le courage l'étonne, qui savent se faire craindre et se faire aimer; Vasco se prépare à le satisfaire. Telle est la fin du second chant.

On a beaucoup critiqué la manière dont est annoncé ce récit. De grands écrivains ont même donné à entendre qu'il était absurde, et qu'un barbare ne pouvait point comprendre Gama. On semble avoir oublié le degré d'instruction qu'avaient alors les Arabes. Le roi de Mélinde connaît d'ailleurs les Portugais, le bruit de leurs exploits est parvenu à ses oreilles; il est naturel qu'il désire connaître entièrement une nation dont la renommée s'est étendue si loin.

Ce récit, qui occupe à peu près les deux tiers du poème, semble avoir été la partie la plus importante aux yeux de Camoens, qui voulut en faire des fastes nationales. Là son esprit se laissa guider sans cesse par l'équité, et ce fut en cherchant à être vrai qu'il devint sublime. Mais il ne faut plus exiger de lui l'intérêt des autres épiques modernes et les situations attachantes; tout est sacrifié à une noble et touchante instruction.

Le troisième chant et ceux qui le sui-

vent deviennent donc fort difficiles à analyser; leur grand mérite est dans le style: alors quelques mots font comprendre une grande action. Mais il faudrait citer continuellement, l'espace nous est refusé.

Gama décrit d'abord l'Europe. La poésie de Camoens prend alors un caractère d'élévation vraiment digne du sujet. Quand, après avoir parlé de l'Espagne, il arrive à la Lusitanie, toute sa sensibilité se réveille. On voit que quelques années ont suffi pour lui faire oublier les torts du Portugal, et l'adieu qu'il lui adressa.

« C'est mon pays, mon cher pays; puisse le Ciel y ramener mes heureux navires! puissé-je à la fin de ma laborieuse entreprise revoir ses doux rivages, les fouler et mourir[1]! »

Mais, après cet élan de l'âme, le poète revient à la sévérité de Clio. Il nous déroule l'histoire de tous les rois qui fondèrent la gloire nationale : il nous a montré Henri recevant de la Castille la Lusitanie comme prix de sa vaillance; il nous fait sentir l'au-

[1] *Esta he a ditosa patria minha amada*, Cant. III, Est. 21.

dacieux courage de cet Alphonse Ier, que le plus noble devoûment trompe pour lui conserver sa couronne. C'est sous lui que les Maures sont anéantis dans cette fameuse bataille d'Ourique, ou 13,000 Portugais eurent à combattre 300,000 Maures, et les battirent, en délivrant leur territoire d'un joug doublement odieux. Cette bataille, admirablement décrite, nous fait comprendre tout l'héroïsme des premiers temps de la monarchie. Après avoir porté ses conquêtes dans l'Espagne et dans le Portugal, Alphonse tombe dans les fers; et, quand il retrouve sa liberté, on le prive de ses conquêtes; les ans se sont amassés sur son front vénérable, mais son fils a besoin de secours, il part, et les Maures sont encore vaincus.

Don Sanche porte dignement le nom de son père. Alphonse II soutient la gloire de son aïeul. Mais sous le règne suivant, un roi, plongé dans l'indolence, laisse flotter les rênes du gouvernement; son frère s'empare du sceptre, que lui remet la nation, et la victoire, qui se réveille, chasse pour jamais les Africains.

Diniz, dont le règne paisible a été préparé par tant de combats, Diniz porte tous les

titres dus à un roi pacifique qui sait devenir guerrier.

Alphonse IV n'a point toutes les vertus de son père, mais son indomptable courage devient un bienfait de la Providence, quand il faut anéantir ces Maures dont la Castille est infestée. C'est dans les champs de Tariffe que l'Africain trouve son tombeau, et la bataille où il a succombé a tout le caractère chevaleresque dont les deux partis étaient animés.

Alphonse est de retour dans sa patrie. Le poète, qui jusqu'à présent nous à tenu dans une perpétuelle admiration, nous montre maintenant qu'il sait faire couler les larmes.

Je veux parler du célèbre morceau qui termine le troisième chant.

En lisant ce touchant épisode où sont réunis tant de genres de mérite, qui ne se sentirait pas ému. Voltaire lui-même l'a proclamé un chef-d'œuvre, quoique souvent il n'ait point rendu justice aux autres beautés du poème. Il semble, tant il y a de mélancolie dans ce chant plaintif, que ce soit un dernier cri de douleur échappé à l'infortuné don Pèdre, que sa constance fit

survivre au désespoir. De même qu'on ne lui voit négliger aucun des faits qui assurent la gloire de la nation, Camoens recueille tout ce qui peut exciter une noble tristesse; mais il est simple dans ses regrets, et l'on voit qu'il s'adresse à des hommes déjà vivement touchés d'une ancienne tradition. Il ne s'efforce point d'augmenter la douleur, il rappelle ce qui a fait déjà tant de fois couler des larmes.

La fin d'Inès est une de ces catastrophes pathétiques dont le souvenir est répandu chez toutes les nations. Je ne ferai donc qu'en rappeler ici les traits principaux.

Chez les Portugais ses malheurs et ceux de don Pèdre sont aussi célèbres que ceux d'Héloïse et d'Abailard parmi nous. Mais le rang de la victime, sa résignation, sa fin tragique, tout devait la rendre l'objet des chants les plus nobles et les plus touchans. Aussi les poètes illustres de la nation ont-ils éternisé ses malheurs. Et en effet, quelle histoire peut produire une impression plus vive et plus profonde. Une femme douée de la beauté la plus ravissante, du caractère le plus touchant, devient un objet de haine pour quelques êtres féroces

dont une odieuse politique est le seul guide. Son crime est d'avoir aimé et d'être aimée. Comme son existence s'oppose à une alliance entre la Castille et le Portugal, son trépas est froidement résolu. Un monarque inflexible en ordonne les apprêts : mais il n'a pas encore vu la victime, mais il n'a pas serré dans ses bras les innocentes créatures auxquelles on veut arracher leur mère. Inès de Castro paraît, et l'inflexible rigueur d'Alphonse s'évanouit : il pardonne. La lâcheté et l'ambition ne pardonnent point; la haine des ministres survit à celle de leur maître. Ils demandent bassement la mort d'une femme, comme on implorerait une grâce. Ce n'est point assez d'avoir obtenu l'épouvantable sacrifice, ils veulent jouir de tous leurs droits, et leurs droits sont ceux du bourreau; ils frappent eux-mêmes la victime.

Pendant plusieurs années le Portugal offre un spectacle épouvantable : le fils est armé contre son père, et répond par le nom d'Inès à toutes propositions qu'on ose lui faire. Le sang coule partout où ce nom est répété. Bientôt le prince monte sur le trône, et sa dignité suprême ne lui fait perdre aucun

de ses souvenirs. C'est alors que sa longue fureur va éclater; c'est alors qu'il doit étonner l'Europe. Et en effet, sa vengeance est aussi épouvantable que le crime. Ses ennemis lui sont livrés; ce n'est point seulement la mort qu'il leur impose : au milieu des flammes où ils périssent, des mots insultans redoublent leur supplice, et ils expirent sans entendre un mot de pitié.

Quelle scène imposante succède à cette scène d'horreur! Elle suffit pour éterniser le nom d'un prince qui fût peut-être resté inconnu; elle l'unit aux plus nobles souvenirs. A la fin des siècles elle rappelle encore son amour, pour nous attendrir sur ses malheurs.

Celle qu'une alliance secrète unissait au prince est déclarée reine devant tous les grands du royaume. La mort ne peut enlever à Inès un sceptre que la constance lui réserve. La mort ne peut lui ravir aucun des hommages qui lui sont dus. Elle sort de la tombe pour les recevoir, et ces honneurs on les lui rend.

Tel est le fait historique que Camoens a rendu plus célèbre encore. Mais, en retraçant les malheurs d'une femme innocente, ses

vers lui prennent une nouvelle harmonie; en lisant les plaintes d'Inès on croirait entendre ses soupirs douloureux.

« [1] O toi, qui reçus de la nature les traits et le cœur d'un homme (si le cœur d'un homme a pu vouloir la mort d'une femme timide et sans défense, dont tout le crime est de captiver celui qui fut son vainqueur), seras-tu sans pitié pour les tristes enfans d'Inès? Ah! sois touché de leur misère et de la mienne. Que leur innocence te désarme, puisque celle de leur mère n'a pu trouver grâce à tes yeux!

» Ta main victorieuse a su, dans les combats, donner la mort aux infidèles; ne saurais-tu donc accorder la vie à une infortunée qui n'a point mérité de la perdre? Si mon amour t'offense, qu'un éternel exil m'en punisse. Relègue-moi aux glaces de la Scythie, aux sables brûlans de l'Afrique, dans un désert sauvage, où je puisse ensevelir à jamais mon infortune et mes larmes.

» Relègue-moi parmi les lions et les tigres; et peut-être trouverai-je en eux la pitié que je n'ai pas trouvée chez les hommes. Là, seule avec ma douleur, avec le souvenir de celui qui m'est si cher, j'élèverai les enfans que m'a donnés son amour : ils me parleront quelquefois de leur père, et je ne serai pas tout-à-fait malheureuse. »

[1] *O tu que tems de humano o gesto, e peito.* Cant. III, Est. 127.

Dans le quatrième chant, le poète nous montre le Portugal livré à des divisions intestines, fomentées par la passion coupable d'une reine, et cette invasion des Espagnols, qui veulent placer, au détriment de Jean Ier, une autre reine qu'on haïssait, sur le trône de Portugal. Ici, le poète nous fait connaître ce héros que les Portugais mettent au-dessus des autres héros. Le connétable Nuno Alvarès Pereira paraît, harangue ses soldats, combat les Castillans, et sauve la monarchie. La bataille d'Aljubarota est peinte avec de nouvelles couleurs. On y sent je ne sais quel amour plus ardent de la patrie qui défend la gloire nationale. Le roi Jean a reconquis son trône, et conduit chez les Africains ces guerriers qu'ils ont tant de fois bravés en Europe. Sous Edouard, le malheur est le partage du trône, c'est toujours le temps de l'héroïsme. Ferdinand, le frère du roi, doit rendre Ceuta aux infidèles pour prix de sa liberté.

« Apportez-moi des fers, dit le prince magnanime ; et il livre à l'esclavage des jours destinés aux grandeurs. »

Alphonse V règne, et la Lusitanie relève

son front humilié. Azilla, Tanger, Alcaçar, l'ont vu vainqueur; quand il retourne en Europe, il est vaincu à son tour par les Castillans. Mais alors le courage de son fils le console de sa défaite.

Sous Jean II commence une nouvelle ère pour le Portugal. Ce roi veut acquérir une gloire différente de celle qui a illustré ses ancêtres. Il porte sans cesse un œil investigateur sur l'océan. Par ses ordres, d'intrépides voyageurs vont visiter les contrées inconnues de l'Afrique. Sous Emmanuel la route de l'Inde doit s'ouvrir, et le poète sent se ranimer encore la puissance de son génie pour nous peindre un songe de ce roi, où les fleuves qui baignent les terres de l'Inde, le Gange et l'Indus, lui promettent une facile conquête. Le roi accepte l'augure, son conseil s'assemble; Gama est chargé de découvrir la route qui conduit à ce nouvel empire. Ici le caractère de l'amiral se montre tout entier. On sent qu'il est digne d'une semblable entreprise.

La flotte est équipée, les navires vont partir, les pleurs vont couler. On comprend que le poète quitta sa patrie, et que lui aussi il vit des mères embrasser leurs enfans, des

femmes sanglotter dans les bras de leurs époux. Camoens, doué de la plus belle âme, retraçant toujours ce qu'il a senti, Camoens là encore est admirable. S'il peint la puissance des liens de la nature, il peint aussi le pouvoir de l'ambition, et les malheurs qu'elle peut causer; il les fait annoncés par un vieillard qui s'adresse aux navigateurs; et ce vieillard, que le prestige des conquêtes ne peut séduire, qui parle d'une autre gloire à acquérir, il est sublime dans ses expressions, comme dans ses pensées. Sur ce rivage, où il instruit un peuple rempli d'une folle ardeur, il a ce langage puissant que doit conserver la sagesse soutenue par le génie. Il ne veut point qu'on aille chercher si loin des hommes à combattre. Il les voit en Europe, aux portes du Portugal, dans des contrées saintes qui sont opprimées.

Mais ses paroles sont inutiles, la flotte part, et le cinquième chant nous représente les Portugais voguant sur des mers alors bien peu connues. Bientôt ils dépassent Madère, « l'orgueil de l'Océan qui l'embrasse, et des Portugais qui l'ont peuplée ; » ils visitent les îles Fortunées, dont les sources leur fournissent une eau pure. Ils côtoient l'Afrique,

et déjà ils ont dépassé la ligne. Le poète n'a encore décrit aucun de ces phénomènes qu'on remarque durant une longue navigation. Mais ses peintures vont être neuves, elles ne rappelleront aucune de celles qui étaient connues alors. Pour décrire une trombe, il ne pouvait trouver des couleurs chez les anciens. Sa profonde observation les lui fournit. Moi-même je fus témoin, il y a quelques années, de ce spectacle qui cause aux voyageurs tant d'admiration et d'effroi. J'ai relu Camoens, et j'ai senti qu'il était un des plus grands peintres des phénomènes de la nature.

Si nous suivons Vasco de Gama dans sa navigation, nous le voyons visitant les côtes de l'Afrique, et décrivant le stupide étonnement des sauvages qu'il rencontre. Par un récit qui n'est peut-être pas entièrement digne de l'épopée, mais que la plus gracieuse plaisanterie anime, le poète semble avoir voulu rendre plus inattendue et plus forte la scène imposante qu'il nous prépare. Un jeune guerrier rempli d'une folle témérité vient de visiter les sauvages de la côte; obligé de fuir, il est devenu l'objet des railleries de ses compagnons. Une chaloupe

s'avance pour le recevoir, et la flotte continue son voyage. Velloso racontait son aventure, lorsqu'un nouveau tableau frappe les voyageurs. Ici, pour être compris, il faut citer, rien ne peut remplacer les moindres expressions du poète.

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé, nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes; assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage obscurcit tout-à-coup le front des étoiles et jeta l'effroi dans nos âmes.

» La mer ténébreuse faisait entendre un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. Dieu puissant! m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête.

» Je finissais à peine: un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier, ses lèvres sont livides; sous de noirs sourcils, ses yeux roulent étincelans.

» Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle: sa voix formidable semble sortir des gouffres de Neptune. A son aspect, à ses

terribles accens, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

» O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête. Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais, et dont l'entrée m'est interdite à moi-même!

» Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science ni le génie n'avaient pu encore lui ravir! Eh bien! mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse et sur les terres lointaines où vous allez porter vos fureurs.

» Malheur au navire sacrilége assez hardi pour s'élancer sur vos traces! je déchaînerai contre lui, j'armerai les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir! à peine aura-t-elle paru sur mes ondes, qu'elle sera frappée, abîmée, dispersée dans les flots.

» Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure et vous révéla mon existence. Et ce terrible châtiment ne sera que le prélude des malheurs que l'avenir vous prépare. Si j'ai su lire dans le livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux désastres; la mort sera le moindre de vos maux.

» C'est ici qu'un guerrier long-temps couronné par la victoire trouvera une éternelle sépulture;

c'est ici que, par un secret jugement du Ciel, le destructeur des flottes ottomanes viendra déposer ses trophées, et payer de son sang la ruine de Monbaze et de Quiloa.

» Un autre héros le suivra; chevalier généreux, amant passionné, une jeune beauté l'accompagne; doux présent de l'amour, elle devait embellir sa vie. Quelle affreuse destinée l'a conduite sur ses bords! Ils survivront à leur naufrage, mais pour éprouver d'inexprimables douleurs; et leur lente agonie ne suffira point à ma vengeance.

» Leurs enfans, dévorés par la faim, expireront sous leurs yeux. Le Cafre avare et féroce dépouillera de ses vêtemens la chaste beauté, exposée nue aux ardeurs du jour, à la fraîcheur des nuits; foulant de ses pieds délicats le sable brûlant du désert, elle fuira dans l'épaisseur des forêts.

»L'impitoyable solitude ensevelira les deux époux. C'est là qu'ils mouilleront de larmes les rochers attendris. C'est là que, réfugiés dans les bras l'un de l'autre, ils confondront leur désespoir et leurs derniers soupirs. Les tristes témoins de tant d'infortunes les rediront aux rives du Tage.

» Il continuait ses horribles prédictions. Qui es-tu, monstre? lui dis-je, en m'élançant vers lui: quel démon vient de nous parler par ta bouche? L'affreux géant jeta sur moi un regard sinistre. Ses lèvres hideuses se séparent avec effort et laissent échapper un cri terrible; il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée:

« Je suis le génie des tempêtes, etc. etc. . . . . . »

Montesquieu a dit que ce poème renfermait des beautés dignes de l'Énéide et de l'Odyssée : c'est bien ici qu'on sent la justesse de cette réflexion. Et comme le style se modifie! comme ce géant va faire sentir toute l'ardeur dont il brûla pour l'épouse de Pélée! comme il fait comprendre toute sa fureur, en peignant la manière dont il fut trompé! il avait porté ses ravages dans tout l'empire de l'océan, lorsque la nymphe lui promet de combler ses vœux. Laissons-le encore parler :

« Plus de guerre, plus de courroux, Doris m'avait désarmé.... Une nuit, cette nuit cruelle devait couronner mon ardeur! je vis à travers les ombres s'avancer l'aimable Thétis; elle était seule, les bras tendus, le cœur en délire; je m'élance vers cette beauté céleste, je couvre de baisers ses yeux, son front, sa chevelure. O honte! ô désespoir! je n'avais saisi qu'une montagne affreuse, hérissée d'une épaisse forêt. Un rocher sourcilleux recevait les brûlantes caresses destinées à une tête divine. Tous mes sens furent glacés d'horreur, je restai muet, immobile comme un rocher qui presse un autre rocher. »

Après nous avoir peint sa fuite des lieux où la honte le poursuivait, il nous dit quel fut son châtiment.

. . . .

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en rocher, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui domine ces vastes ondes. Et pour accroître mes tourmens, pour insulter à ma douleur, Thétis vient chaque jour me presser de son humide ceinture.

» A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes, et disparut; avec lui s'évanouit la nuit ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. »

Je n'ajouterai aucune réflexion à cette citation du plus beau morceau des Lusiades; je me contenterai de dire, avec un de nos auteurs, que c'est peut-être le chef-d'œuvre de l'épopée [1].

Les héros poursuivent leur voyage; le long des côtes de l'Afrique ils voient de nouvelles contrées, et commencent à éprouver de nouveaux malheurs. Les calmes, les tempêtes, les maladies rendent plus terrible leur navigation sur ces mers inconnues; et si la terre leur offre un asile d'un moment, bien des guerriers trouvent la fin de leurs maux sur ces rives étrangères.

[1] Parseval de Grandmaison, *les Amours épiques*.

« Ils y dorment d'un éternel sommeil. Oh! que l'homme aisément trouve ici-bas sa dernière demeure. Un peu de sable remué sur le rivage, quelques vagues fugitives reçoivent indistinctement la dépouille mortelle d'un héros, et les restes d'un obscur soldat [1]. »

Vasco de Gama rappelle ensuite la perfidie de Moubaze; il se réjouit d'avoir enfin trouvé un asile; mais on sent qu'il va se préparer à de nouveaux travaux, et qu'il méprise les périls qu'il aura bientôt à braver. Le poète, en retraçant la gloire de son héros, a la noble conscience de celle qui lui appartient, et qu'on semblait alors refuser au génie.

Le sixième chant nous fait voir Gama dédaignant les délices dont cherche à l'environner un roi qui admire son courage. Il quitte ce pays hospitalier, et ses vaisseaux voguent de nouveau sur des mers inconnues. Les hardis navigateurs touchent déjà au terme de leur voyage quand le dieu qui les persécute cherche encore à leur susciter de nouveaux périls. Bacchus descend dans le palais de Neptune; il implore

[1] *Emfim que nesta incognita espessura*, etc. Cant. 5.

sa puissance; il allume sa haine en excitant sa jalousie. Par ses ordres, Triton va rassembler tous les dieux de l'humide empire, et le conseil s'assemble dans le palais éclatant qui offre des merveilles inconnues à la terre. Bacchus parle, son discours respire l'envie et la colère. Malgré sa haine, il paie un tribut d'hommage à la valeur des Portugais : il sent que ces guerriers le déposséderont de son empire, comme ils deviendront les dominateurs de l'océan. Sa haine n'est point infructueuse. Bientôt les dieux partagent sa fureur. C'est en vain que Protée veut parler en leur faveur, il n'est point écouté : les navigateurs doivent périr, un messager de Neptune ordonne au fougueux Éole d'en purger à l'instant même la surface des mers.

Camoens nous fait bientôt quitter les profondeurs de cet océan, où son talent flexible a su rassembler des dieux différens de ceux qu'il avait déjà peints. Nous remontons à la surface des flots que les navires fendent paisiblement. Il est nuit. Il faut charmer les loisirs du voyage. Bientôt un jeune guerrier va prendre la parole; c'est Velloso; son esprit ardent se plaît à des récits d'aventures et de combats, et il rappelle avec

une brillante imagination l'histoire de ces douze Portugais qui allèrent venger dans Londres les offenses faites à la beauté. Rien de plus animé que cet épisode, rien de plus chevaleresque que la peinture des tournois, et que les fêtes qu'on doit célébrer. Je regrette encore que l'espace m'empêche de le citer en entier, mais j'en dirai le sujet.

Au temps de Jean Ier une querelle s'était élevée à Londres entre les jeunes beautés de la cour et quelques chevaliers dont les insultes avaient été graves; mais ils étaient redoutés, et personne n'osait accepter le combat qu'ils avaient offert. Les dames offensées s'adressent à Lancastre; il connaissait la valeur des Portugais, et souvent avait partagé leurs périls, en admirant leurs exploits. Il engage ses belles compatriotes à réclamer le courage de douze chevaliers qui brillent à la cour de Lisbonne. Le message part, et les jeunes chevaliers acceptent avec joie cette nouvelle occasion de signaler leur valeur et leur galanterie. Ils partent. Un seul d'entre eux voudrait de plus hardis exploits, son ardente valeur demande d'autres dangers. Il ira combattre pour les filles d'Albion; mais durant son voyage il cher-

chera d'autres aventures, il verra d'autres contrées. On part, on arrive. Le jour du tournois est marqué. Magrice ne vient point, et l'instant du combat s'avance. La cour est rassemblée, les beautés offensées triomphent. Une seule est dans la tristesse, c'est celle que devait venger le chevalier absent, que ses compagnons ont attendu en vain. Tout-à-coup un bruit sourd se fait entendre : c'est lui, il va remplir sa promesse, il se range parmi les Portugais. La dame qu'il devait défendre, au lieu de ses habits de deuil, revêt l'or et le pourpre. Le signal se donne, et le combat est commencé.

« Les guerriers sont aux mains. L'un, du premier choc, est lancé dans les airs, l'autre tombe, et gémit sous le poids de son cheval abattu. Celui-ci, d'un ruisseau de pourpre, inonde sa blanche armure; celui-là, le corps renversé, laisse échapper les rênes, et son panache bat la croupe de son coursier; un autre a roulé sur le sable, le sommeil de la mort a pressé sa paupière.

» Les rangs se mêlent et se confondent; chevaux et cavaliers courent en désordre, séparés les uns des autres. Ces fiers Bretons ne se croient plus invincibles, plusieurs d'entre eux ont abandonné la lance, les autres tirent l'épée; mais les Portugais ne se bornent point à leur opposer les brassards, les boucliers et les cottes de mailles.

» Les epées se brisent sur les épées, des coups terribles sont portés et rendus. Comment redire tant de prouesses, comment retracer l'ardeur des Lusitaniens, les vains efforts des Anglais? Un cri d'admiration s'élève : La victoire est à nous, et la cause des dames est vengée.

Velloso dit encore les fêtes brillantes par lesquelles on célèbre la valeur des Portugais. Mais il presse son récit, de funestes présages font prévoir la tempête : l'ordre de Neptune a été écouté, l'orage éclate, et des cris de détresse ont remplacé les histoires du marin. Cette peinture de l'agitation des élémens est faite avec une admirable énergie, et l'on pensera avec M. Millé que Camoens s'y montre presque toujours l'égal de Virgile [1].

On pourra en juger, du reste, par ce trait qui termine en quelque sorte le tableau. Vasco de Gama invoque le Ciel, il envie la mort de ceux dont le trépas ne fut point livrée à l'oubli, et qui gagnèrent une éternelle renommée en combattant pour la foi.

« Ainsi parlait le héros, et les vents continuaient de mugir, des sifflemens aigus retentissaient dans

[1] *Voy.* Note du chant sixième, p. 383.

les cordages, de sinistres éclairs sillonnaient la nue; on eût dit, au fracas de la foudre, que les élémens ramenaient le chaos. »

Ici l'on retrouve, d'une manière qui n'est point heureuse, les effets du merveilleux employé par Camoens. Il a invoqué la céleste Providence, le Dieu qui sauva jadis Israël; et c'est Vénus qui sauve encore la flotte portugaise. Mais la manière dont elle apaise les flots est charmante, et l'on est désarmé par tant de grâce.

Camoens, dont le goût peut s'égarer, mais qui est toujours noble, toujours rempli de la plus haute morale, Camoens s'adresse, à la fin de ce chant, à ses compatriotes, avec l'autorité d'un guerrier qui a blanchi dans les combats[1]. La grande entreprise est presque conduite à sa fin, et il dit comment on acquiert la gloire qui la signala.

« Vous êtes grands par vos aïeux, osez l'être aussi par vous-même. Il faut, pour plaire à l'immortelle, ceindre l'épée, supporter les veilles, braver les tempêtes, endurer, sans abri, les glaces du pôle et les feux de l'équateur, vivre du pain grossier que la faim dévore et que la fatigue assaisonne. »

---

[1] *Mas com buscar co seu forçoso braço.*

Dans le chant suivant, les rivages de l'Inde apparaissent aux Portugais : si le poète a excité ses compatriotes à la persévérance, il célèbre maintenant leur gloire, en les comparant aux autres nations ; et quand il porte ses regards vers la plus noble des contrées, c'est ainsi qu'il s'adresse aux rois :

« [1] Ces foudres d'airain qu'inventa le démon de la guerre, tournez-les contre les remparts de Byzance, rejetez dans les antres des monts Caspiens, dans les froides cavernes de la Scythie, le vainqueur farouche qui, des rives du Bosphore, menace la civilisation et les arts de l'Europe »

» N'entendez-vous point les Grecs qui vous appellent? les peuples de la Thrace, de la Colchide et de l'Arménie vous annoncent à grands cris, qu'un ravisseur sacrilége infecte leurs enfans des poisons de Mahomet. Allez punir des barbares, et renoncez à la gloire odieuse de subjuguer vos frères.»

Oui, dans ce noble élan, je reconnais tout le caractère du poète : il appelle les chrétiens au secours des Grecs; dès le seizième siècle, il impose aux nations le devoir de les rendre libres. Qu'aurait-il dit,

[1] *Aquellas invencões feras e novas*, Cant. 7 est. 12.

s'il eût été, comme nous, témoin de ces exploits qui effacent ceux de l'antiquité? Après avoir prêté à une cause sainte le secours de son génie, il lui eût offert le secours de son courage; comme un poète que nous regrettons, il eût voulu combattre et chanter pour la noble Grèce; et, par ces deux exemples, l'Europe aurait eu à rougir doublement de son indifférence.

On est parvenu dans un port de l'Inde; la flotte a touché le rivage; un envoyé de Gama va, par ses ordres, apprendre au monarque de ces contrées l'arrivée des Portugais. Le messager rencontre un jeune Maure qui visita jadis la Lusitanie. Mozaïde est son nom. Bientôt Gama peut l'interroger. C'est de lui que le héros apprend dans quelle contrée il est parvenu, quelle est son nom, quels sont ses habitans. Mozaïde lui décrit l'empire de Calicut. Mais déjà le Samorin, instruit de l'arrivée des étrangers, veut les connaître. Gama débarque sur le rivage, où il est reçu par le Catual, auquel tout obéit après le souverain. Il traverse la ville; à chaque moment son étonnement redouble, et les tableaux les plus variés forment un heureux con-

traste, par leur nouveauté, avec ceux que l'on a déjà vus. Enfin Gama est conduit par un brame au pied du trône; pour la première fois, un guerrier de l'Europe offre au souverain des Indes l'amitié de son roi. Il lui peint les avantages que le commerce de ces contrées peut lui offrir. Le monarque hésite, mais Mozaïde est son interprète, et il retrace avec chaleur la gloire de ces étrangers.

« Tu trouveras chez eux, lui dit-il, la politesse unie au courage, et les arts de la paix mêlés à l'appareil de la guerre. »

Ses discours décident le Catual à visiter la flotte des Portugais. On le reçoit sur le vaisseau amiral, les bannières sont déployées [1]. Le ministre du Samorin porte ses regards sur les hauts faits que la peinture y a retracés. Camoens, toujours national, trouve

[1] Ce huitième chant n'a point, à beaucoup près, le mouvement qu'on remarque dans celui qui l'a précédé; mais on y retrouve une heureuse et brillante peinture des mœurs de l'Orient; et à l'époque ou le poëme parut il offrait encore plus d'intérêt que de nos jours. La fin, comme on le verra d'ailleurs, émeut profondément. C'est une grande leçon que cette noblesse de sentimens unie à une profonde misère.

encore moyen de rendre ici hommage à la valeur des Portugais. Mais, avant de s'abandonner à son amour patriotique, il laisse échapper quelques regrets; il retrace ses souffrances, et il déchire tous les cœurs, en faisant sentir que son malheur est l'ouvrage des ingrats qu'il chantait. Cependant son ardent amour pour la patrie n'en est point affaibli; il tend sa lyre pour de brillans accords, et bientôt sa voix plaintive prend une force nouvelle : il a des victoires à chanter. Il vient de nous dire :

« [1] Oh! non, jamais vous ne m'entendrez célébrer celui qui, sans craintes et sans remords, sacrifie à de vils intérêts et le prince et l'État; ni l'ambitieux qui n'aspire aux grandeurs que pour en faire l'instrument de ses vices. »

En effet, ce ne sont point les illustres du temps qu'il va célébrer; on ne le verra point accorder sa louange aux hommes qui pouvaient éloigner la misère de son modeste asile. C'est l'antique gloire de la nation qu'il chantera. On voit qu'il a porté ses regards vers toutes les époques, qu'il a cherché

[3] *Naõ cres nymphas; naõ que fama desse.*

les belles actions des Lusitaniens, jusque dans l'obscurité des siècles. Pour exalter l'âme de ses compatriotes, on dirait qu'il essayait de lire dans l'avenir.

Ses nobles inspirations étaient consacrées aux Portugais : que les étrangers ne l'oublient point ; qu'ils ne cherchent pas uniquement dans ce chant l'intérêt de l'action, l'imagination qui amuse ; ils y trouveront l'enthousiasme qui entraîne et qui fonde l'esprit national.

Le frère de Gama montre d'abord au Catual le vieux Lusus, qui vint chercher un asile dans les vallées du Douro et de la Guadiana ; Ulysse, qui fonda Lisbonne ; et ce Viriatus, qui, en échangeant sa houlette contre une lance, fit trembler les maîtres du monde ; Sertorius, qui guida les phalanges lusitaniennes contre son injuste patrie. Bientôt il arrive au fondateur de la monarchie, à ce don Henri, qui alla sanctifier sur le tombeau du Christ la tige des rois du Portugal. Il amène ensuite Alphonse, qui chassa les Maures du royaume que lui laissait son père, et il élève davantage la voix pour célébrer son courage.

Egaz de Moniz savait dire la vérité aux

rois, il est chanté comme eux. Don Fuas, le Lutatius portugais, voit ses actions inscrites parmi celles des autres héros. Théotonio, prêtre et soldat, frappe de sa foudroyante épée les Maures d'Aronchez; Mem de Moniz imite son digne père; « sa figure est à bon droit sur les drapeaux de la Lusitanie, car il renversait les étendards des ennemis, et conservait toujours le sien. » Camoens nomme aussi Giraldo, le chevalier sans peur des Portugais; don Mathieu, pasteur des peuples et vengeur de son troupeau; Correa, qui sut conquérir les Algarves; Ribeiro, vainqueur des chevaliers castillans; il s'anime encore pour nous parler de ces champs d'Aljubarota où la puissante armée des Castillans fut anéantie. Il nomme Nuno Alvarès Pereira, et il s'écrie : « Heureuse patrie, qui possède un tel fils, ou plutôt un si glorieux père! » Rodrigue de Landroal, Fernand d'Elvas, Pereira, qui fit tête à une escadre formidable, sont ensuite les héros qu'il chante; et ces dix-sept Portugais qu'on vit se défendre contre quatre cents Castillans, lui font dire à juste raison que le Portugais ne compte jamais ses ennemis. Don Pèdre, don Henri,

illustres Menezes, vous êtes nommés : le poète s'arrête devant le nombre de héros qui lui restent à chanter encore.

Cependant le Samorin assemble les prêtres, et les consulte sur l'arrivée des étrangers. Ils prédisent leur victoire, et bientôt Bacchus vient, de son côté, attiser la haine que les musulmans doivent conserver pour les chrétiens. En horreur aux deux peuples qui habitent le pays, ils doivent périr. L'esprit du souverain est prévenu contre les navigateurs. On feint de regarder Gama comme un vil pirate; on exige de lui des présens qui attestent le pouvoir de son roi; mais le noble Gama parle, et la confiance rentre dans l'esprit du Samorin. Cependant au moment où l'amiral va retourner vers les vaisseaux, le Catual veut le retenir; il insiste pour que les navires s'approchent de terre, et la prudence du guerrier sauve la flotte des plus grands périls. Néanmoins, pour obtenir sa liberté, il consent à envoyer les marchandises qu'on lui demande. Alvare et Diégo en surveilleront la vente. Ils doivent en recevoir le prix. Ici le poète s'indigne avec éloquence contre cet amour de l'or, qui flétrit tant de cœurs, qui anime tant de trahisons.

Le neuvième chant va commencer.[1] « Le but secret des Maures était de retenir la flotte portugaise jusqu'à l'arrivée des vaisseaux qu'ils attendaient de l'Égypte ; » et ils seraient les victimes de la perfidie, si Mozaïde ne venait leur donner un heureux avertissement. Alvare et Diégo sont rappelés par l'amiral, mais le ministre les retient, et Gama, usant d'une juste représaille, garde à bord des navires plusieurs marchands indiens qui venaient y trafiquer. Cette mesure a un heureux effet ; bientôt la flotte peut partir. Les navigateurs vont revoir leur patrie. Ils sillonnent de nouveau les mers ; et Vénus, heureuse de leurs succès, leur prépare un doux repos dans une île qu'elle a pris plaisir à embellir elle-même. Rien de plus gracieux, rien de plus poétique que ce charmant épisode. On ne conçoit guère comment un grand écrivain a pu dire que, dans cette occasion, les peintures de Camoens étaient plus dignes de ces lieux où se rassemblent les matelots d'Amsterdam[2], que de l'épopée. On ne peut

[1] *Que todo seu proposito e vontade*, Cant. 9, est. 1.

[2] Voltaire, Essai sur le poème épique.

concevoir non plus comment l'abbé Delille [1] a pu répéter cette critique inconvenante, et ceux qui ont lu Camoens aiment à redire avec M. Mickle, son traducteur anglais :

« Tous les tableaux que présente l'île de Vénus rappellent les formes pures de la Vénus de Médicis. Les descriptions sont vives et animées, mais chastes comme les premières amours d'Adam et Ève dans Milton, et entièrement dégagées de ces expressions hardies que l'on trouve souvent dans le Dante, l'Arioste, Spenser, et Milton lui-même [2]. »

Je regrette encore que l'espace m'empêche d'emprunter à l'excellente traduction de M. Millé ce charmant épisode. J'en

[1] Septième note de la traduction de l'*Énéïde*.

[2] *Voy.* aussi ce que dit M. Gilibert de Merlhiac dans le discours remarquable qui précède la traduction de l'Araucana. Ce jugement est aussi rapporté par M. Millé. Il n'y a pas joint celui de l'abbé Andrès; mais cet auteur, dans son Histoire générale de littérature, écrite en italien, me paraît avoir mal compris, malgré son admiration pour Camoens, le passage dont il est question. Voy. *del Origine dei progressi dello stato attuale d'ogni litteratura*, t. 2.

donnerai une rapide analyse. Les Portugais naviguent depuis quelque temps, quand l'île délicieuse que Vénus vient d'embellir se présente à leurs regards; elle est peuplée de mille nymphes charmantes, qui fuient d'abord à leur aspect, et que les guerriers poursuivent. Mais la victoire ne sera point long-temps indécise. « Vénus est au milieu des airs, enveloppée d'un nuage d'or. Elle jette à pleine main les touffes de roses sous les pas glissans des Néréides, et précipite les pas des guerriers. » Rien de plus gracieux que les discours d'un jeune soldat que l'amour a toujours maltraité, et qui implore en vain une nymphe qui le fuit. Cependant bientôt le plus doux accord règne au sein de cette île de délices; Thétis elle-même, la belle Thétis est réservée par l'amour au conquérant des mers, et elle va bientôt lui révéler les plus nobles secrets. Elle le conduit au sommet d'une montagne, dans un palais d'or et de cristal, où le fils de Vénus a rassemblé tous les plaisirs, où l'avenir lui sera révélé.

Nous sommes arrivés au dixième chant. Nous allons voir encore se dérouler les annales de l'héroïsme. Les chants ont succédé

aux festins. Aux acccords ravissans de la lyre, l'une des nymphes marie tout-à-coup une voix plus mélodieuse que la voix des Syrènes. Mais ici le poète s'arrête un moment, il a besoin de prendre des forces pour célébrer de nouveaux exploits. Ses tristes années déclinent vers leur penchant. Encore quelques jours, il aura vu fuir son été. « L'infortune, dit-il, a glacé son génie. Il veut cependant achever ce monument qu'il élève à la gloire de sa patrie. » Il invoque la reine des Muses de la manière la plus touchante.

Elle lui donne une force nouvelle, et il rappelle les chants de la jeune divinité, qui lit dans l'avenir. Elle montre à Gama les villes du Samorin livrées aux flammes[1]. Le grand Pacheco, l'Achille de la Lusitanie, arrive, et les Indiens sont vaincus par une

[1] Là, sans doute, on aimerait à voir dans Camoens plus de pitié pour ces peuples que l'on anéantissait. Mais il faut le juger en se rappelant les funestes idées du seizième siècle. Du reste, la patrie fut bien ingrate envers Pacheco, ce guerrier qui avait fait sa gloire, et que le poète chante ici sans savoir qu'il partagerait son destin : il mourut dans l'hôpital des pauvres, où il soignait les malades.

poignée de combattans. Mille exploits succèdent à ces premiers exploits, et le grand homme est persécuté. La déesse s'écrie avec douleur :

« Bélisaire ! toi qui seras toujours grand parmi les filles de mémoire, si l'impure calomnie a flétri tes lauriers, si ta gloire a connu l'outrage, viens te consoler avec Pacheco. »

Nous ne suivrons point la nymphe dans toutes ses inspirations prophétiques, on y sent les secrets de la plus haute poésie. Elle nous conduit au milieu des mers de l'Inde, dans les îles qu'elles entourent, et partout elle voit de grands exploits à raconter. Mais enfin elle arrive au jour où Gama doit trouver la mort. Le héros ne s'émeut point[1] : les chants prédisent de nouveaux combats, honneur de la Lusitanie.

Enfin la nymphe n'a plus de victoires à raconter, et Thétis va faire voir aux Portugais des merveilles plus grandes que toutes celles qui ont enflammé leur imagination. Ils parviennent à des hauteurs jusqu'alors inaccessibles.

1 Cette réflexion est due à Duperron de Castera, le premier traducteur de Camoens; elle peint admirablement la noblesse du héros.

« Ils croient fouler le parvis de l'Olympe. Au milieu des airs apparaît un globe immense qu'une vive lumière environne et pénètre : le centre en est aussi visible que la surface. »

C'est l'édifice du monde; sa rayonnante surface c'est Dieu[1]. La déesse, dans une poésie brillante, raconte la construction du monde, la marche des corps célestes; elle fait voir au guerrier les contrées les plus célèbres de la terre; elle dirige ses regards vers les lieux saints que le chrétien révère, ils lui rappellent d'antiques traditions. Mais, par une bizarrerie bien étrange, et de bien mauvais goût, Thétis célèbre le martyre de saint Thomas. Après ce morceau singulier, la déesse continue ses descriptions, et elle fait voir au héros le fleuve secourable dont les bords hospitaliers recevront un poète malheureux. La Chine, Ceylan, le Nouveau-Monde se présentent tour à tour aux regards des guerriers, et leur attestent la gloire à venir de la nation.

[1] Un peu plus loin, le poète explique d'une manière ingénieuse pourquoi il a usé dans son merveilleux des dieux de la mythologie. « L'épopée qui nous charme et nous instruit tour à tour, la noble épopée a conservé ses divinités et leurs noms. »

Les Portugais viennent de jouir du plus beau spectacle qu'on ait pu offrir à des mortels. La déesse leur rappelle la patrie; ils partent, et bientôt le Tage les reçoit dans ses eaux.

Le poète termine son poème de la manière la plus modeste et la plus philosophique, il donne de sages conseils à un jeune monarque que ses courtisans trompaient, et ce langage il fait sentir avec noblesse qu'il a droit de le tenir.

« Pour te servir, dit-il à Sébastien, j'ai un bras fait aux armes; pour te chanter, une lyre consacrée aux Muses [1]. »

Tel est ce poème que l'on connaissait à peine en France, et dont l'excellente traduction de M. Millé [2] fera comprendre toutes les beautés.

Je ne prétends point répéter ici les éloges et les critiques dont les Lusiades ont été l'objet. Mais cette épopée a été long-temps mé-

[1] *Para Servir vos braço as armas feito :*
Para cantar vos mente as musas dada.

[2] Castera écrivait fort mal. La Harpe n'entendait point le portugais. Dans la nouvelle traduction on trouve l'exactitude et le charme du style.

connue. Il appartenait à un de nos grands écrivains, qui a observé une nature étrangère, de dire l'un des premiers, après plus de deux siècles, qu'il y avait des choses touchantes et quelquefois sublimes dans Camoens. Il appartenait à madame de Staël de tenir le même langage. M. Lemercier ne pouvait point être insensible aux élans du grand poète; il les admira. Camoens fut donc suffisamment vengé des critiques du père Rapin, de celles d'Adrien Baillet, et même des censures injustes de Voltaire et de La Harpe. Je ne me dissimule point ses défauts. Je sais qu'il est peut-être trop souvent historien; qu'il n'attache point assez par l'action principale; qu'il pèche quelquefois par le goût; mais il faut rappeler, avec M. de Châteaubriand, qu'il fut le premier épique moderne [1].

J'ajouterai que si l'on considère la haute poésie du côté de son heureuse influence sur le moral, des peuples, aucun poète ne doit

[1] *Voy.* aussi ce que dit Andrès. « C'est le premier épique parmi les modernes qui ait entraîné les applaudissemens de toutes les nations et le premier qui mérita l'étude des vraies poètes. » *Del Origine dei progressi dello stato attuale d'ogni litteratura*, t. 4, p. 241.

être loué à l'égal de Camoens. Il n'amuse point comme l'Arioste, il n'intéresse point comme Le Tasse; mais il eut plus qu'eux cet ardent amour de la patrie qui pénètre de ses feux tous les cœurs et leur donne un noble enthousiasme [1].

Le vrai Portugais qui a élevé naguère un si beau monument au poète de la patrie, nous a fait connaître en quelques mots le genre de mérite qui l'honorera davantage.

Au célèbre siége de Columbo à Ceylan, où l'antique valeur des Portugais brilla de ses dernières lueurs en Asie, on assure que les soldats, accablés par la faim et par le travail, soulageaient leurs maux et ranimaient leur courage, en répétant en chœur les stances du poème[2].

De la création et de la composition de l'homme, poème en trois chants attribué à Camoens.

Très-peu de personnes en France connaissent ce singulier ouvrage, et je n'en au-

[1] C'est en le considérant sous ce rapport que M. Félix Bodin l'a mis au-dessus des poètes italiens, qui lui sont peut-être supérieurs par la conception poétique.

[2] *Ed. de don Souza Botelho, vida do autor.*

rais peut-être point parlé s'il n'avait pour auteur, au dire de quelques personnes[1], le plus grand poète de la nation. C'est une erreur du génie, dont il faut attribuer surtout la bizarrerie au seizième siècle.

Ce poème est une composition mystique, assez difficile à entendre, et plus difficile encore à analyser. Je veux néanmoins tâcher d'en donner une idée rapide.

L'auteur est au milieu d'une campagne, et il décrit l'époque de l'année où l'on se trouvait, ainsi que l'aspect de la nature. J'offrirai

---

[1] Je me sers de cette expression, car il y aurait de la témérité à affirmer que le poème de la création de l'homme est de Camoens. Depuis mon travail, j'ai fait des recherches à ce sujet; les littérateurs portugais étaient partagés dans leurs avis quand je les consultai. J'avouerai que mes perquisitions ont été infructueuses. L'incertitude reste la même. Dans le savant mémoire sur les diverses éditions de Camoens, qui a été publié par l'académie des sciences de Lisbonne, il est dit que Surrupita, en donnant les œuvres complètes du poète, y introduisit le poème dont il s'agit ici, quoique Camoens ne l'eût jamais écrit. Rodrigo de Cunha, à qui le volume était dédié, détrompa, dit-on, l'éditeur; mais l'impression était commencée, et Surrupita la fit continuer, en se contentant d'avertir le public. L'auteur de l'article ne donne point d'autres

ici cette description, dont le style est assez remarquable.

« L'on était parvenu à l'époque la plus agréable de l'année, qui a été consacrée par les anciens à Vénus, Vénus, les amours de Mars et de Vulcain, étoile brillante de l'océan et de la terre, la divinité dont la douce et favorable influence fait naître l'amoureux printemps, tandis que le souverain créateur de l'univers guide la main de la nature.

C'était le moment où la terre libérale, humide de la rosée du ciel, et revêtue de la verdure et de l'émail le plus varié, fait naître l'espérance de recueillir des fruits délicieux; à l'aspect des plantes

---

détails, et une semblable assertion n'est point suffisante pour établir la fraude littéraire. J'ai trouvé la Création de l'homme dans plusieurs éditions, sans qu'on l'eût fait précéder d'aucun avertissement; elle est, entre autres, dans celle de 1720, petit in-f°, avec les Commentaires de Manoel Correa; elle se trouve également dans l'édition en 3 vol. in-18 de Dubeux. Les laborieux auteurs du grand dictionnaire de l'académie, que j'ai eu souvent occasion de citer, avouent leur incertitiude à ce sujet; j'ajouterai que plusieurs Portugais instruits croient que le poëme est de Camoens; sa bizarrerie ne serait point une raison suffisante pour affirmer le contraire; elle est parfaitement en harmonie avec les idées du temps, et j'avouerai qu'il y a quelques parties dans les descriptions qui font pencher vers l'idée que ce petit ouvrage n'est point apocryphe.

et des arbres couronnés d'une innombrable quantité de fleurs odorantes, elle paraissait plus brillante et plus belle sous la douce influence de l'amoureuse étoile.

» C'était aussi l'époque où les oiseaux, errant en liberté, remplissent l'air de leurs chants joyeux, et rendent plus agréables et plus gracieuses les fraîches matinées d'avril. Elles invitent à un doux sommeil les hommes fatigués, et leur amènent de vaines et légères illusions, au bruissement de la fontaine limpide qui descend dans la verte prairie du haut de la montagne.

» Dans une de ces matinées, une profonde et grande pensée s'était tout-à-coup emparée de moi; elle roulait sur l'admirable prévoyance, sur la haute conception du créateur de tout ce qui a été créé. Je me demandais comment, après avoir donné un ordre et des lois certaines à la sphère, il avait tout-à-coup, de son profond savoir et de son admirable industrie, créé un autre monde plus petit. »

Après avoir admiré les lois principales qui régissent l'univers, le poète s'endort : il a une vision, cette vision est tout le poème.

Il voit d'abord un brillant édifice au milieu de la campagne; mais cet édifice, solidement bâti et muni de tout ce qui doit le conserver, s'écroule bientôt par la faute de deux gardiens qui mangent un fruit défendu.

L'auteur ne voit plus que ruines et désolation. Mais bientôt un autre édifice plus brillant et plus noble va être construit; cependant il conserve quelque chose de l'imperfection de l'ancien. La tour s'élève, une jeune dame en prend possession et doit y commander; elle est brillante de splendeur. La tour, c'est l'édifice humain; la dame, sans doute c'est l'âme.

Au second chant, après quelques strophes assez belles sur la différence qui existe entre les œuvres de Dieu et celles des hommes, le poète retourne à son rêve; il veut voir l'édifice de plus près. Un esprit céleste qui l'avait guidé jusqu'à ce moment cesse de l'accompagner, et c'est alors que commence la description la plus bizarre du corps humain, considéré comme un vaste édifice divisé en trois parties, où dominent des maîtres qui font agir leurs nombreux serviteurs. Je ne suivrai pas le poète dans ses singulières peintures, que j'ai été, je l'avoue, assez long-temps à comprendre; mais, pour en donner une idée, je traduirai ce qui a rapport aux yeux.

«On voyait, sur un ivoire poli, deux fenêtres, dont les vitres étaient d'un pur cristal, qui les rendait et

plus claires et plus brillantes; et, pour les défendre d'un air dangereux ou d'autres choses funestes, de beaux rideaux à franges se fermaient et pouvaient s'ouvrir quand cela était nécessaire. [1] »

Je ne poursuivrai point les citations de ce genre, qu'il me serait facile de multiplier, elles offriraient sans cesse de nouvelles preuves d'une bizarrerie inconcevable; cependant il faut ajouter que si l'on met un moment de côté cet excès de mauvais goût, il est impossible de ne point être surpris de l'observation et de la singulière adresse qu'il a fallu pour trouver des descriptions si extraordinaires.

Mais, au troisième chant, le poète a retrouvé de sa noblesse, et il s'écrie :

« [2] Vie humaine, si chancelante et si rapide, dont la gloire est si imparfaite et si fausse. La plus longue est un songe léger. Elle est assujétie au temps, au destin, et enfin à la mort. C'est celui qui l'estime le plus, qui l'aime davantage, qui la voit aussi s'évanouir avec le plus de tristesse et le plus de douleur. Elle passe, et sa fin se termine par des angoisses et par des sanglots : c'est une fumée, et elle nous remplit les yeux de larmes.

---

1 *Assentados estavaõ sobre fino*, etc. Cant. II, est. 36.

2 *Vida humana taõ caduca e breve*, Cant. III.

« Sa fortune heureuse ou contraire lui a-t-elle fait éviter la terre, à ce tyran superbe? l'a-t-il évitée, ce grand sceptre de Rome, et la Grèce, et la Médie, et la Perse? Ont-ils échappé à l'heure incertaine d'un désabusement certain, à cette heure terrible, fatale et qui finit tout? Elle est triste, elle est odieuse aux hommes, et sous un peu de terre elle engloutit tout dans un long oubli. »

De semblables pensées feraient peut-être reconnaître l'auteur des Lusiades. Mais après cette lueur fugitive qui rappelle ses belles inspirations, le poète se jette de nouveau dans les descriptions bizarres : le songe continue, il voit par degrés la tour vieillir et tomber en ruines, il nous montre dans ce triste état les portions de l'édifice que l'on a vues naguère présenter l'aspect de la solidité.

Enfin l'édifice est renversé, un peu de terre le recouvre.

Alors l'esprit céleste qui avait guidé le poète lui apparaît de nouveau, et il lui reproche la douleur qu'il ne peut contenir.

« Que fais-tu ici, être faible? que penses-tu, dans ta tristesse, mortel aveugle et imprévoyant? pourquoi, instruit par les maux des autres, ne mets-tu pas à profit ce que tu viens de voir? »

Il lui explique encore ce que Dieu a fait pour l'âme immortelle, et les actions de grâces qu'on doit au Rédempteur. Pendant ce discours, l'édifice, quoique renversé, est encore entier; l'ange en fait sortir la dame qui y demeure depuis si long-temps, car elle voudrait encore veiller à la conservation de son ancienne demeure; mais l'esprit l'entraîne, l'édifice s'écroule, et le poète se promet qu'un tel exemple ne lui sera point inutile.

Si l'on se rappelle le goût du temps, je ne vois point que la singularité de ce poème puisse empêcher de croire qu'il est véritablement de Camoens. Qu'on se souvienne du Dante, tout à la fois si sublime et si bizarre; le langage du poète portugais étonnera moins.

CHAPITRE IX.

OEuvres diverses de Camoens.

Nous allons retrouver ici tout le talent de Camoens, et nous sentirons son génie se réveiller : c'est qu'il laisse parler son cœur; c'est que toujours il peint ses propres infortunes. Cependant, au milieu de grandes beautés, souvent les défauts dus à son siècle se font vivement sentir; mais ce n'est jamais quand il est fortement ému, et les *concetti* qui déparent quelques-uns de ces morceaux, ne se montrent qu'à l'instant où le cœur cesse de parler, et où l'imagination se livre à tous ses caprices.

J'ignore si La Harpe avait jamais essayé de lire les poésies diverses de Camoens. On a la preuve qu'il était hors d'état de les comprendre[1], et le jugement rigoureux qu'il en a porté offre une preuve bien curieuse

1 Du reste La Harpe affirmait que Camoens manquait du génie qui invente, et il avait lu l'épisode d'Adamastor.

de la manière dont on savait apprécier alors la littérature étrangère[1]. Je me trompe en qualifiant ce jugement de rigoureux; il est ridicule, et des écrivains d'un vrai mérite en ont déjà fait justice. D'ailleurs Camoens se venge lui-même quand on peut le lire. J'ai traduit un choix de ses morceaux, qui paraîtra incessamment[2]; mais ce genre de poésie où le sentiment est tout, où l'invention n'est rien, perd sans doute beaucoup dans une version privée de l'heureuse harmonie qui en fait souvent le charme principal.

Dans les poésies de Camoens on retrouve le poète tout entier, on surprend ses affections, on s'afflige de ses douleurs, on s'émeut de ses fortes pensées. C'est un de ces hommes privilégiés sûrs d'intéresser toujours en parlant d'eux, parce qu'ils font sentir un ardent besoin d'exhaler leurs plaintes, ou de célébrer de nobles impressions.

Souvent Comoens s'est oublié cependant,

[1] *Voy.* à ce sujet la défense de Camoens contre les critiques de cet auteur, par M. Aranjo de Azevedo, Cte da Barca. *Mem. de litteratura portugueza.*

[2] Chez Louis Janet.

il a pris part à de grandes afflictions; on le voit digne interprète des plaintes d'une nation, d'une mère ou d'un ami, et il est bien grand alors, quand il écarte ses souvenirs pour prendre part aux douleurs des autres, et qu'il y unit la sienne.

Dans quelques momens, on sent qu'il a fallu bien des infortunes, pour lui ravir les illusions d'une imagination brillante et d'un cœur tendre; on comprend qu'il était fait pour la douce joie, et qu'il eût animé les plaisirs comme il a déploré les chagrins : c'est une âme susceptible de toutes les impressions, et qui fut triste parce que le sort la fit telle.

La collection des œuvres diverses de Camoens est assez considérable, et il paraît prouvé qu'on lui a attribué plusieurs morceaux qui ne sortirent jamais de sa plume. Il est aisé cependant de distinguer les choses qui lui appartiennent, de celles qu'on a offertes sous son nom; il y a un caractère particulier qui les fait reconnaître [1].

Je pense que c'est principalement dans les sonnets qu'on sent la fraude littéraire, et

1 *Voy.* la belle édition de M. de Souza.

le choix doit être fait avec circonspection. Jamais Camoens ne put corriger ses œuvres diverses. Elles furent publiées, seize ans après sa mort, par Fernand Rodrigues Lobo Surrupita. Un peu plus tard, Manoel de Faria recueillit plusieurs morceaux, qu'il ajouta à ceux que l'on avait déjà donnés; il dépouilla même Diogo Bernardès de quelques pièces, qu'il prétendait avoir été prises au grand poète. Cette incertitude fait doublement regretter que le malheureux Camoens ait été volé à Mozambique, où on lui prit le manuscrit de ses œuvres diverses, qu'il avait préparé sous le titre de Parnasse portugais.

Le recueil, tel qu'il nous est parvenu dans la dernière collection, contient trois cent un sonnets, seize cancões ou romances, douze odes : elles sont pour la plupart élégiaques; quinze églogues, où domine une teinte locale très-remarquable, et une grande observation de la nature; quatre sextines : les sentimens de l'auteur se montrent là avec énergie; vingt et une élégies, dans lesquelles on peut assez facilement retrouver les principales circonstances de la vie du poète.

Le recueil est terminé par des stances, des redondilhas et d'autres poésies légères, parmi lesquelles on remarque cette espèce de satire intitulée : *Disparates da India*, qui fit exiler l'auteur de la capitale des Indes portugaises. Je parlerai des comédies de Camoens en m'occupant de la poésie dramatique.

L'espace dont je puis disposer est trop peu considérable pour faire de nombreuses citations. J'offrirai cependant ici quelques morceaux, sans m'astreindre toujours à l'ordre qu'ils gardent dans le recueil, mais en essayant de rappeler par le sujet l'époque où ils durent être composés.

«[1]Je suis dans un état si incertain, que je frissonne en éprouvant un feu brûlant. Je pleure et je ris dans le même moment, sans aucun sujet apparent. Ma pensée embrasse le monde entier, et elle ne peut rien saisir. Tantôt je délire, tantôt ma raison revient: tout ce que j'éprouve semble être l'effet de la folie; mon âme exhale un feu terrible, des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux. Je suis sur la terre, et ma pensée s'élance dans l'espace. Tantôt j'espère, tantôt je me décourage. Dans une heure, je trouve

---

1 *Tanto de meu estado me acho incerto.*

mille années, dans mille années je ne pourrais point trouver un instant qui me satisfît. Si quelqu'un me demande pourquoi je suis ainsi, je répondrai que je l'ignore. Je soupçonne cependant, madame, que c'est pour vous avoir vue. »

Si ce sonnet est l'expression d'un ardent amour, qui commençait à naître, voici un fragment plus important qui nous fait sentir les premières infortunes de Camoens, et que l'on peut regarder comme un des morceaux qu'il composa à l'époque où il commençait à se livrer à la poésie.

Élégie première.

« Ovide, exilé dans le triste pays du Pont, et se rappelant qu'il était séparé de ses pénates, qu'il avait laissé une épouse chérie, des enfans bien-aimés; Ovide, en jetant un dernier regard sur sa patrie, ne pouvait se dérober à ses sentimens, il se plaignait aux montagnes et aux fleuves de son obscure et triste naissance. Il contemplait les étoiles, et cet ordre admirable que conservaient les élémens; il voyait les poissons traversant l'Océan, les bêtes fauves parcourant la montagne, comme leur instinct les y engageait. Il considérait les fleuves limpides naissant de leurs sources, et se dirigeant à leur volonté. Lui seul, jeté sur une terre étrangère, se trouvait li-

vré à la contrainte. Dans sa douleur profonde il ne voyait rien de comparable à son exil; il n'y avait que sa muse compatissante qui le suivît, quand il traçait ses vers mélancoliques, quand il baignait la campagne de ses larmes.

C'est ainsi que mon imagination me fait voir l'existence que je mène dans mon exil, loin du bien que je possédais autrefois. C'est ici que je contemple un bonheur passé, mais qui ne s'éloignera cependant point d'une mémoire où il reste gravé profondément. C'est ici que je vois une gloire faible et périssable me détromper de mes erreurs, en me rappelant les changemens d'une vie éphémère.

« C'est ici que le souvenir vient me représenter combien je fus peu coupable, et m'attrister encore en me rappelant que c'est sans raison que j'endure une semblable peine.

« Une peine que l'on souffre à juste raison, la cause en ôte le sentiment; mais combien elle fait souffrir, celle que l'on n'a point méritée. Quand l'éclatante Aurore, brillante d'or et de beauté, ouvre les portes du soleil, que la rosée se répand, que Philomèle recommence ses plaintes, ces chagrins que le sommeil a fait évanouir reparaissent dans mes songes. Ce qui donne le repos à tant d'autres me condamne à de nouveaux travaux, et après m'être éveillé péniblement, ou, pour mieux dire, après avoir tâché de m'oublier, car un malheureux jouit bien peu du bonheur de se retrouver avec lui-même, je m'avance à pas lents vers une colline élevée, et là je m'asseois en donnant la liberté à tous mes soucis.

Après m'être rassasié de mon propre tourment, j'étends mes regards mélancoliques vers les lieux où se portait toute ma pensée. Je n'aperçois que des montagnes rocailleuses. Ces champs que j'ai vus couverts de fleurs, et que la grâce ornait, sont maintenant sans fleurs et sans charme pour moi. Je vois le Tage, fier de sa pureté et de sa richesse, couvert de barques profondes qui se dirigent à leur volonté : les unes naviguent poussées par un vent caressant; les autres fendent les eaux limpides au moyen de rames légères. De l'endroit où je suis placé je parle au flot qui ignore quelle peine ce cœur ressent, quand il se fond en larmes.

Ondes fugitives, attendez si vous ne pouvez m'emporter, recevez au moins mes pleurs jusqu'à ce que je sois parvenu à cet heureux jour où je pourrai, libre et satisfait, retourner où vous allez. Mais ce temps, qui pourrait l'attendre? Un aussi grand bonheur ne peut pas arriver tout-à-coup, et ma vie s'achèvera avant que mon cruel exil se termine. »

Ce morceau, outre l'avantage qu'il a de nous rappeler le point de départ d'un grand génie, est encore un modèle de poésie. L'original a une grâce inimitable.

Quels que fussent les motifs qui entraînèrent Camoens dans l'Inde, il est difficile de croire que l'amour n'eut point de part à cet exil volontaire; car on le voit regret-

ter sans cesse, durant ses longs voyages, les illusions qui embellirent sa jeunesse, et dont il s'était si rapidement désabusé. Peut-être le sonnet que j'offre ici précéda-t-il son exil.

« [1] Quand il voit arriver l'heure qui doit mettre un terme à sa vie, le cygne élève sa voix sonore sur le rivage solitaire; il voudrait voir son existence se prolonger, il pleure son triste départ, il célèbre douloureusement la fin de son funeste voyage. C'est ainsi, ô madame, qu'en voyant la fin de mes amours, en me trouvant au plus haut degré de la douleur, je déplorais par des chants plus harmonieux et plus doux votre foi affaiblie et mon amour trompé. »

Et ce voyage qu'il entreprit avec un sentiment si profond de douleur et de regrets, comme il l'a décrit! c'est bien le départ du poète malheureux, que les Muses consolent un moment, et qui cherche toujours en elles quelque soulagement à ses maux. Après avoir peint les sentimens qui l'agitèrent durant la traversée, il nous raconte les discours qu'il adressait aux Néréides qui suivaient le navire; il décrit aussi les tem-

[1] *O Cisne, quando sente ser chegada*, etc.

pêtes qui retardèrent son voyage, et enfin il nous dit son arrivée dans l'Inde :

« [1] Nymphes charmantes! m'écriai-je, si votre âme a senti les douces pensées de l'amour, si vous ne les avez pas encore oubliées, et que vous retourniez quelques jours où le Tage paie son tribut à Thétis, votre reine; soit que vous contempliez ses rives toujours couvertes de verdure, soit que vous recueilliez l'or brillant qu'il roule dans ses ondes, tracez sur le sable avec un coquillage des vers harmonieux où vous peindrez l'état en lequel vous m'avez vu. Peut être existe-t-il des cœurs qui s'attendriront; peut-être, lorsque vous rappellerez mon triste souvenir, les pasteurs du Tage, accoutumés à m'entendre, apprendront-ils de vous les regrets que je vous ai confiés.

» Les nymphes, qui me comprenaient déjà par ma contenance, me montraient, dans le mouvement des eaux, qu'elles consentaient à ma demande.

» Ces souvenirs dont j'étais accompagné au milieu d'un temps paisible ne m'abandonnèrent pas dans la tempête, car, en arrivant au cap de Bonne-Espérance, je sentis se renouveler mes souvenirs, en me rappelant une longue et cruelle inconstance. Nous étions déjà sous l'étoile qui resplendit dans le nouvel hémisphère en prouvant l'existence d'un second pôle; les nuages amènent une nuit obscure; tout-à-coup le jour fuit de l'air, l'Océan entier s'élève

---

[1] *Dezia : o claras Ninfas! se o sentido.* Éleg. 3e.

en fureur : il semblait que la machine du monde allait se rompre au milieu de la tourmente. La mer se couvrait de tous côtés de montagnes. Le redoutable Borée, l'effrayant Notus, en luttant ensemble, accroissaient la tempête mugissante, et déchiraient les voiles enflées du navire. Les cordages se frappaient avec bruit; les matelots désespérés faisaient retentir les airs de leurs cris. Le redoutable et terrible Jupiter lançait les foudres fabriqués par Vulcain, et faisait trembler les deux pôles. L'Amour, qui se montrait tout-puissant, même en ce lieu, ne fuyait pas devant la terreur. C'était au milieu du plus pénible travail que j'étais le plus constant. Voyant donc la mort présente, je me disais à moi-même : Ah! madame, si vous vous souveniez quelque jour de moi, j'oublierais tout ce que j'ai souffert. Enfin rien n'eut le pouvoir de changer l'amour ferme, inaltérable, qu'un solide jugement avait fait naître. Je puis vous assurer une chose avec certitude, seigneur, c'est que jamais la passion ne s'épure tant que l'objet qui l'inspire est présent.

» C'est ainsi que mon destin me fit parvenir à cette terre lointaine et désirée, sépulture de l'homme honorable quoique pauvre. Je vis tout ce que notre cœur renferme de vanité, et combien peu il y en a chez les habitans; nous fûmes obligés tout-à-coup d'avoir la guerre contre eux; nous allâmes reprendre une île que le roi de Porca avait conquise sur celui de Pimenta, et la chose nous réussit. »

Voici maintenant les regrets de l'exil. Le poète est en Arabie.

« [1] Si encore j'avais obtenu, pour prix de tous ces travaux, la certitude que je suis quelquefois présent à ses yeux remplis d'éclat; si j'étais assuré que cette triste voix, traversant l'espace, allât frapper les oreilles angéliques de celle près de laquelle j'ai vécu, et que, faisant un retour sur elle-même, rappelant à son esprit agité de souvenirs le temps déjà passé de mes douces erreurs, de mes maux chéris, de ces fureurs souffertes et cherchées pour elle; si, écoutant la pitié, quoique ce fût bien tard, elle eût quelque regret, elle se jugeât intérieurement sans indulgence; si je savais, en un mot, toutes ces choses, je pourrais supporter ce qui me reste d'existence, cela adoucirait mes souffrances. Ah! madame, madame, vous qui êtes si brillante, vous dont la douce mémoire me soutient ici, je suis éloigné de toute satisfaction; mais dès que ma pensée vous représente à mon cœur, mes travaux s'évanouissent, ma peine s'enfuit; par votre unique souvenir, je me trouve rassuré et rempli d'un nouveau courage, même à l'affreux aspect d'une mort redoutable. Tout-à-coup l'espoir m'environne, et mon visage devenu plus serein exprime les douces souvenances au lieu des pénibles soucis.

« C'est rempli de cette espérance, que je m'informe de vous, madame, aux vents amoureux qu

[1] *Se de tanto trabalho so tirasse.*

arrivent des lieux où vous êtes, que je demande aux oiseaux qui volent s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, quels étaient vos discours, où, comment, avec qui, quel jour, à quelle heure. Ma vie fatiguée s'améliore ici : je recueille un nouveau courage, qui m'aide à vaincre la fortune et le travail, uniquement pour vous revoir un jour, uniquement pour aller vous servir et vous adorer ; le temps me dit qu'il aplanira tous les obstacles ; mais le désir ardent, qui ne souffrit jamais de retard sans calculer, ouvre de nouveau les plaies qui me font souffrir.

« C'est ainsi que je vis, et si quelqu'un vous demande pourquoi je ne meurs pas, vous pouvez répondre que je souffre tous les tourmens de la mort. »

Ce sont les vers qu'il composa durant son séjour dans l'Inde qui portent davantage ce caractère de mélancolie profonde dont on se sent si fortement ému, en pensant que les maux de Camoens n'étaient point des maux imaginaires. Partout il ne conserve point autant d'espoir que dans le morceau que j'ai cité, et plusieurs sonnets nous prouvent les regrets que lui donna bientôt la mort de cette amie dont il ne perdit jamais le souvenir[1].

[1] Je l'ai indiqué dans un des épisodes de mes

Dans la quinzième *cancaō*, il récapitule tous les maux qu'il a soufferts, et je pense qu'il était alors de retour dans sa patrie; il s'écrie :

« L'illusion a cessé : je n'ignore point que les plaintes n'apportent aucun remède ; mais il faut bien qu'il crie celui qui souffre, si sa douleur est grande. »

Dans un autre moment, il dit encore :

« La pitié des hommes me manqua[1], les peuples amis m'étaient contraires. Dans cette situation périlleuse, je ne trouvais plus de terre où porter mes pas; on me refusait l'air que respirent tous les autres êtres; enfin, le temps et le monde m'abandonnaient. Quel secret profond et difficile à comprendre! naître pour vivre, se voir manquer de tout ce qui serait nécessaire afin de poursuivre cette existence, et ne pouvoir la perdre[2]; et ces maux, je ne les rappelle point comme celui qui, après une tempête furieuse, en raconte les circonstances par un temps favorable; la fortune incertaine m'en-

---

Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie. *Voy.* Camoens et Jozé Indio.

[1] *A piedade humana faltava*, etc.

[2] *Naō conto tantos males, como aquelle.*

traîne encore maintenant vers de telles misères, que je crains de faire un seul pas. Je ne cherche plus à éviter le mal qui me menace; je ne prétends plus au bien qui me manque; je brave la méchanceté des hommes; car je dépends d'une providence divine. En songeant à cette vérité, en y pensant bien, je trouve quelquefois une consolation à tant de maux. Mais quand, dominé par la faiblesse humaine, je jette les yeux sur le temps, je ne puis obtenir qu'un souvenir des années déjà passées. Alors des larmes de tristesse sont mon unique soutien, et je ne peux les dissiper qu'en laissant mon imagination se créer une image fantastique de la joie.

» Ah! s'il était possible que le temps allât en rétrogradant comme la mémoire, qui retrouve les traces du premier âge; s'il était possible que, renouvelant l'ancienne histoire de mes erreurs, il m'emportât au milieu de ces fleurs que je vis dans ma jeunesse, et qu'alors le souvenir d'un long et mélancolique sentiment devînt ma plus douce satisfaction; que je retrouvasse l'aimable conversation de mon amie, que je lui expliquasse mes nouvelles pensées, que je revisse la campagne, nos promenades, les signes d'intelligence qu'elle m'accordait, sa beauté, ses regards, son charme, sa grâce, sa politesse affable, que je sentisse cette amitié sincère qui éloigne toute intention basse et terrestre, et comme je n'en ai jamais eu depuis! Ah! vains souvenirs : où l'emportez-vous ce faible cœur qui ne peut pas encore dompter le désir inutile que vous faites naître?

» N'en dis point davantage, *cancaõ*, n'en dis

pas davantage; je pourrais parler ainsi sans m'en apercevoir durant des siècles; et si, par hasard, l'on t'accuse d'être longue et fastidieuse, réponds que je ne chante point de froides galanteries avec le désir de la louange, mais que je dévoile le simple récit des événemens qui me sont arrivés. Plût à Dieu que ce fût un songe! »

Je pourrais encore laisser le poète raconter ses dernières douleurs, la religieuse espérance dont il cherchait à adoucir une vie qui n'avait plus aucun espoir d'obtenir les biens de ce monde. Je regrette de ne point présenter ces morceaux sublimes où il peint la mort de Menèzes et de don Tello; mais bientôt le choix que j'ai fait de ses œuvres paraîtra, il ne me restera que le regret de n'avoir pu interpréter dignement celui qu'on peut considérer vraiment comme un grand poète autre part que dans les Lusiades [1].

[1] Lord Strangford publia, il y a quelques années, à Londres, des poésies diverses de Camoens; mais quelle ingénieuse imitation peut valoir la vérité. *Voy.* ce que dit, à ce sujet, la Revue d'Édimbourg.

CHAPITRE X.

De la poésie dramatique en Portugal au seizième siècle. — Gil Vicente, Sá e Miranda, Antonio Ferreira.

Dès l'époque où ils parvinrent à secouer le joug des Maures, les Portugais se livrèrent avec ardeur aux jeux guerriers adoptés par les vainqueurs. Les danses mauresques, animées par une pantomime expressive, donnèrent probablement la première idée des représentations théâtrales. Fernand Lopes, Gomez Eannez de Zurara, et Resende, parlent de ces *mourarias*, qui divertissaient les grands seigneurs durant les festins royaux [1].

M. d'Arragaõ Morato ne réclame point en

1 *Voy.* le savant mémoire sur le théâtre portugais, par M. Trigozo d'Arragaõ Morato, 1817, *Mem. da Academ. das sciencas,* deuxième partie du tome 5, p. 44. Je ne connaissais point encore cet ouvrage lorsque je publiai une notice sur le théâtre portugais; il renferme une foule de détails précieux.

faveur de sa nation la priorité pour l'invention de l'art dramatique en Europe, après les Italiens. Il avoue que le marquis Henrique de Vilhena avait composé une comédie allégorique, à l'occasion du mariage de Ferdinand Ier, dans les premières années du quinzième siècle, 1412, et il pense que la farce de l'Avocat patelin, et la représentation de la Vie du Christ, par Jean Michel, purent bien donner au premier dramatique portugais l'idée de se livrer à des compositions théâtrales; mais il croit que Gil Vicente peut réclamer à juste droit le mérite de la supériorité, et plus encore celui d'avoir répandu le goût de la poésie dramatique, en multipliant ses productions, qui firent les délices de deux cours brillantes.

Cependant, quand on examine quel fut le pays en Europe qui vit vraiment renaître la littérature dramatique, on tourne les yeux vers l'Italie, où de nombreux souvenirs réveillèrent les anciennes idées avec le plus de puissance[1]; mais, dans ce genre, les premiers essais ne furent que le résultat des traditions,

1 Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, t. 6, p. 171.

et les pièces de l'Arioste, de Machiavel, rappellent tellement les anciens, que l'originalité en est à peu près bannie. On n'y voit guère ce que devait être le théâtre national. Le même reproche peut s'appliquer au Bibbiena, à qui l'on doit en faire un autre, celui d'avoir méconnu complètement, dans sa Calandrina, le véritable esprit de la poésie dramatique, et d'avoir offert le tableau le plus immoral, quand des leçons si utiles pouvaient être données.

Gil Vicente parut vers la même époque[1]; il fut moins correct, mais plus original que les dramatiques italiens. Il puisa fréquem-

1 Chaque nation réclame pour elle la gloire d'avoir donné à l'Europe la première pièce dramatique moderne. Les Anglais peuvent faire remonter l'origine de leur théâtre de deux siècles plus loin que les autres peuples, s'il est vrai que vers l'an 1110 un maître d'école de Dunstable ait composé un drame intitulé Sainte-Catherine. Au commencement du quinzième siècle [1515], on joua à la cour d'Écosse une comédie de sir David Landsay. Lord Berner, mort en 1532, est considéré comme un des plus anciens dramatiques anglais. Ainsi, il vivait à l'époque où florissait Gil Vicente. *Voyez* la Vie du cardinal Wolsey, par Jean Galt, *Bibliot. britannique*, t. 58, p. 181.

ment ses sujets dans l'histoire moderne; il imprima à ce genre de poésie le cachet particulier du siècle, et devint le maître de Lope de Vega et de Calderon. Peut-être fut-il celui de quelques auteurs français.

Ce père du théâtre naquit dans le quinzième siècle, et ce fut sous Emmanuel qu'il donna ses premières pièces [1505]. On lui décerna alors le surnom de Plaute; mais Erasme, qui avait appris le portugais pour lire ses productions, trouve qu'il avait plutôt adopté la manière de Térence.

Quant à moi, je pense que ce n'était point un génie capable de se soumettre au joug de l'imitation. Sa marche était originale et convenait au siècle.

Comme notre admirable Molière il jouait, à ce qu'il paraît, dans les pièces qu'il avait composées, et il sentait mieux que personne ce qui convenait au public de son temps. C'était surtout l'héroïsme chevaleresque, uni aux mystères de la religion, qui pouvait émouvoir. Aussi composa-t-il, outre ses comédies, des tragi-comédies, et des *autos* sacrés et profanes.

Ce serait peut-être ici l'occasion d'expliquer ce que c'était alors qu'un *auto*. Je

crois que nos anciens mystères peuvent en donner une idée assez juste. Il s'agit d'abord de représenter une action de l'histoire sainte, dans laquelle on faisait intervenir les personnages les plus sacrés ; mais ensuite on adopta chez les Portugais d'autres sujets ; et probablement Gil Vicente fut un des principaux innovateurs en ce genre. Comme dans les mystères, les lois imposées par les anciens ne se trouvaient nullement suivies. Le Plaute portugais ne s'embarrassa guère par la suite de se soumettre à une règle toujours gênante. D'ailleurs on sait combien est ancienne chez les Indiens la culture de la poésie dramatique. Je soumettrai ici de nouveau une idée que j'ai indiquée dans un autre ouvrage. Les conquérans de l'Inde furent témoins à Saint-Thomas de représentations théâtrales, qui leur causèrent une vive impression [1]. Leurs rapports vinrent peut-être modifier le système qu'on eût adopté en Europe. Ceci mériterait d'être examiné.

Gil Vicente eut trois fils et une fille. Deux de ses enfans héritèrent en partie de

[1] *Voyez* Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie.

ses talens. Son fils, dit-on, lui eût été supérieur; mais, pour que la gloire du père ne fût point obscurcie, on l'envoya dans l'Inde, où il mourut. Il avait déjà composé plusieurs pièces estimées[1]. La fille de Gil Vicente se nommait Paula, et devint la plus célèbre actrice de son temps; ce fut alors une innovation que de voir paraître une femme sur la scène; car il n'y avait primitivement que les hommes qui fussent admis à représenter les *autos*.

Les œuvres de Gil Vicente ne furent point publiées de son vivant. Par la suite ses fils les donnèrent au public, en un volume in-folio [1562]. La collection fut divisée en cinq livres, comprenant les *autos*, les comédies, les tragi-comédies et les farces, et enfin les pantomimes. Je serais réduit à citer quelques titres indiqués par la Bibliothèque Lusitanienne, si Bouterweck et Morato ne nous avaient conservé quelques fragmens de ce poète, dont les œuvres sont devenues si rares en Europe.

J'ignore toutefois si Bouterweck avait lu complètement Gil Vicente. Il semble plutôt

[1] Voyez *Bibliot. Lusit.*

avoir voulu nous donner une preuve de sa bizarrerie que de son talent; et l'*auto* dont il fait l'analyse offre un assemblage de profane et de sacré plus monstrueux que dans les poèmes épiques portugais où on l'a tant condamné.

Dans la première scène, Mercure vient expliquer le mouvement des planètes d'après le système adopté alors. Mais bientôt un séraphin, messager du ciel, paraît; il invite les habitans de la terre à une foire qui se prépare en l'honneur de la sainte Vierge, et il gourmande alors le clergé de l'époque, dont le luxe allait toujours croissant.

« A la foire! à la foire! églises, monastères, pasteurs des âmes, papes endormis; achetez des étoffes, changez de vêtemens, reprenez les simares des anciens, changez cette physionomie de brillante santé; ministres de celui qui a été crucifié, rappelez-vous la vie des saints pasteurs du temps passé; princes élevés, empires brillans, gardez-vous de la colère du Seigneur des cieux: achetez en quantité la crainte de Dieu à cette foire de la Vierge, maîtresse du monde, exemple de paix, guide des anges, lumière des étoiles. A la foire de la Vierge, dames et demoiselles! vous devez savoir que l'on apporte à ce marché les choses les plus belles[1]. »

[1] *Aa Feyra, aa Feira, ygrejas, Mosteyros*, etc.

Le diable, qui a aussi ses marchandises à vanter, vient bientôt, et il a une dispute avec l'envoyé du ciel. Il est sûr d'avance du goût des hommes pour ce qu'il va leur vendre. Il leur apporte les vices et les moyens de satisfaire leurs passions. Par une bizarrerie plus grande que tout le reste, c'est Mercure qui appelle Rome, comme représentant l'Eglise, pour juger dans cette discussion orageuse. Elle offre la paix de l'âme, mais le diable ne veut pas l'accepter, et Rome s'éloigne pour faire place à deux paysans portugais, dont l'un veut vendre sa femme; une paysanne voudrait être également débarrassée de son mari : c'est dans ces discussions que semble résider le comique de la pièce. Mais, à coup sûr, le dénoûment qui se prépare est aussi brusque qu'inattendu dans nos habitudes théâtrales. Le diable vient encore offrir des marchandises aux paysannes; il ne peut les tromper : l'une d'elles redoute sa maligne influence, et le met en fuite en prononçant le nom de Jésus. Bientôt cependant le séraphin reparaît; c'est en vain qu'il offre ses vertus à vendre : au village comme dans les villes on leur préfère l'or; toutefois on espère en la générosité

de la Vierge, à laquelle appartiennent toutes les marchandises, et la pièce finit par une chanson en son honneur.

Ces représentations avaient lieu dans les églises, on elles succédaient souvent au service divin. Quant aux comédies purement profanes, on les jouait sur des théâtres dont la construction permettait d'offrir la pompe d'un spectacle assez complet. On connaissait l'usage des coulisses et des diverses machines qui contribuent à l'illusion théâtrale.

Les acteurs se transportaient alors chez les grands seigneurs, et ils donnaient des représentations particulières. Mais il ne paraît point que, dans ce temps de simplicité, on fût très-sévère sur les allusions; car, durant la maladie dont mourut la reine Marie, on représenta dans sa chambre le Voyage de l'Enfer (*Viagem do Inferno*). Le prince royal, connu depuis sous le nom de Jean III, ne dédaigna point lui-même d'être interlocuteur dans une comédie où il devait décider laquelle des deux filles d'un marchand

[1] *Voyez* Trigozo-d'Arragaõ-Morato, *Mem. da Acad.*, t. 5, partie deuxième, p. 52.

de Burgos devait épouser un prince étranger, qui ne sait à laquelle donner la préférence.

On connaît un autre *auto* intitulé *Mofina Mendes*, qui fut représenté à Lisbonne, devant le roi Jean III, durant les matinées de Noël. On le considère comme étant remarquable; je vais en offrir l'analyse, d'après le Mémoire de l'Académie des sciences.

Un moine entre d'abord et donne en forme de sermon l'argument de l'*auto*, dans lequel il fait entrer une foule de noms d'auteurs sacrés et profanes, qui semblent rassemblés là comme critiques du style défectueux dont usaient les prédicateurs du temps. Enfin le frère explique les raisons qui l'ont fait entrer sur la scène [1].

Au commencement de l'*auto*, la Vierge Marie entre accompagnée de ses dames, qui sont la Pauvreté, la Foi, la Prudence, et

« [1] On m'a envoyé ici, sur ce saint amphithéâtre, pour introduire les personnages qui vont venir avec toute leur pompe. Vous devez vous rappeler que ceci est une contemplation hors de l'histoire générale, mais qu'elle est fondée sur la piété. »

[1] *Mandaram me aqui subir*, etc.

l'Humilité. On voit paraître ensuite l'ange Gabriel, qui fait l'Annonciation. Alors on ferme le rideau, et les pasteurs se réunissent pour le moment de la naissance, après avoir récité un long dialogue.

Ils s'endorment. La sainte Vierge apparaît de nouveau. Elle est suivie de saint Joseph, de la Foi, et des Vertus, qui récitent un psaume en vers, à genoux. La Vierge ordonne qu'on allume la lumière de l'Espérance, et saint Joseph, continuant l'allégorie, lui répond dans les mêmes termes. Le critique portugais affirme que le dialogue est plein de sel et de comique; mais ces qualités tiennent sans doute à l'expression originale, qui ne peut guère se traduire.

« Autant vaudrait semer du mil dans les fleuves, que de vouloir faire entrer des choses vraiment divines dans la tête de ces grosses bêtes. Ordonnez-leur d'allumer les lumières qu'ils appellent l'or et les biens de ce monde, et vous verrez bondir les baleines; car ils iront tirer de leur sein de quoi les alimenter; et aux religieux, envoyez-leur des bougies épiscopales dont la cire soit les grosses redevances, et la mèche des grasses métairies[1]. »

[1] *Senhora nam monta maïs*
Semear milho nos bugios, etc.

Après cette scène, l'enfant Jésus pleure dans son berceau; les Vertus le bercent en chantant; un envoyé céleste s'annonce aux pasteurs. A la fin de la pièce, les anges jouent de divers instrumens; les Vertus accompagnent ce concert de leurs voix; les bergers dansent, et bientôt se retirent.

Peut-être, du reste, aucun poète de cette époque n'offre-t-il un aussi bizarre assemblage que Gil Vicente du sacré et du profane. C'est ainsi qu'on le voit réunir la hiérarchie des anges, les quatre saisons de l'année, et le Jupiter de l'antique mythologie, qui viennent adorer l'enfant Jésus, tandis que David entre bientôt pour chanter des psaumes. Un *Te Deum* termine cette bizarre composition.

Gil Vicente s'est donné également une pleine liberté relativement aux unités de temps et de lieu. Dans la vie de Cismena, l'héroïne naît au pays de Campos en Castille, paraît nouvellement née sur le théâtre, où elle garde bientôt les troupeaux. Avant d'avoir atteint quinze ans elle est enlevée par des ravisseurs, conduite en Crète, adoptée par une grande

dame, et en dernier lieu mariée à un prince de Syrie qui était venu visiter incognito la ville qu'elle habitait.

Je regrette sans doute de ne pouvoir pas asseoir le jugement de mes lecteurs sur le mérite du père de la poésie dramatique en Portugal, par des analyses et des citations plus nombreuses et plus détaillées; mais je leur offrirai le jugement d'un homme qui paraît impartial, et qui m'a fourni plusieurs des détails que j'ai rassemblés ici.

« De quelque manière que l'on considère la régularité d'une pièce dramatique, on la chercherait en vain dans les pièces de Gil Vicente. Ce qu'on est convenu d'appeler le nœud de la fable lui est presque inconnu. Les interlocuteurs paraissent sur le théâtre, parlent, se retirent quand le poëte a l'intention que cela se passe ainsi. Les épisodes souvent n'ont aucune relation avec l'objet principal de l'action. Enfin ces pièces sont écrites simultanément en espagnol et en portugais, en rédondilhas, en stances inégales ou en endécasyllabes. . . . .

. . . .

Mais la richesse d'invention, la vivacité et la vérité du dialogue, la douceur et l'harmonie poétique du langage, la beauté des allégories et l'usage de ces sentences que les siècles suivans ont conservés et en quelque sorte consacrés, la délicatesse, de comique qui se rencontre dans la plus grande partie

de ses drames, principalement dans les *autos* et dans les farces ; voilà les qualités qui constituent le mérite réel de ce poète, et qui expliquent l'enthousiasme qu'il a fait éprouver, non-seulement aux nationaux, mais encore aux étrangers [1]. »

Gil Vicente devint le chef d'une nombreuse école, qui triompha souvent de celle que Miranda commença à élever vers la même époque. Elle était plus en rapport avec les besoins du temps : elle s'alliait davantage aux idées religieuses et au goût des aventures, qui dominaient plus que jamais. Parmi ses imitateurs, Gil Vicente compta don Luiz, fils du roi don Manuel; Braz de Rezende, Henrique Lopes, Jorge Pinto, Antonio de Azevedo, Antonio Ribeiro Chiado, et Jeronymo Ribeiro [2]. Ces auteurs seraient curieux à connaître pour l'histoire du théâtre. Leurs œuvres ont été réunies par Alfonso Lopes da Costa, sous le titre de première partie des *autos* et comédies portugaises. Cet ouvrage est devenu d'un prix excessif à cause de son extrême rareté.

[1] Trigozo d'Arragaō Morato, *Mem. da Academia das sciencias*, t. 5, p. 36, partie deuxième.

[2] On trouvera sur ces auteurs des détails précieux dans Barbosa. *Bibliot. lusitanienne.*

Tandis que Gil Vicente se livrait aux caprices de son imagination, Sá e Miranda étudiait les anciens, et méditait de former une école nouvelle. Mais il fut trop imitateur peut-être. Son style fut toujours vif, animé, élégant; ses compositions manquèrent d'originalité. Le comique souvent en fut exagéré, et la lecture des anciens s'y fit trop souvent reconnaître. On vit aussi qu'il avait emprunté à l'Arioste, et il le confesse.

Sá e Miranda n'a laissé que deux comédies; l'une est intitulée les Étrangers *os Estrangerios*. L'autre porte le titre d'*os Vilhalpandos* [1]. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent point de donner ici l'analyse de ces deux pièces. Je dirai cependant que dans la première l'auteur fait voir clairement son intention de régénérer le théâtre, et d'établir la comédie classique en Portugal. Dans le prologue, le personnage de Thalie fait connaître son origine, et se plaint de l'accueil qu'on lui a fait en Portugal.

1 On trouvera un examen critique de ces deux pièces dans les Mémoires de la littérature portugaise (*Mem. de litt. portugueza*), par Francisco Dias.

Les Vilhalpandos offrent de fréquentes intentions comiques, et le style est encore l'objet de l'admiration des Portugais ; mais on y trouve aussi l'imitation exacte des anciens, et l'on remarque le personnage d'un soldat fanfaron, qui est absolument le *Miles gloriosus* de Plaute.

Antonio Ferreira avait toujours regardé Sá e Miranda comme son maître ; il n'est pas étonnant qu'il cherchât à suivre ses traces dans la poésie dramatique ; et d'ailleurs il y était naturellement porté. Mais contre l'opinion d'un savant critique portugais, je trouve qu'il fut supérieur à Sá e Miranda, en ce qu'il sentit le premier ce que devait être la bonne comédie, et qu'il eut la gloire de l'indiquer.

Le genre de comique employé dans *le Jaloux* était infiniment plus élevé que celui qu'on adoptait alors, et il offrait l'heureuse indication de ce qui peut être utile dans la poésie théâtrale. Je vais tâcher d'en offrir la preuve.

CHAPITRE XI.

Le Jaloux, première comédie de caractère, en Europe; *Inès de Castro*, deuxième tragédie régulière. —Camoens, considéré comme poète dramatique.

Le milieu du seizième siècle vit donc éclore un phénomène littéraire bien digne d'attirer l'attention des critiques de notre époque : il s'agit de la première comédie de caractère qui ait paru en Portugal, et peut-être en Europe. Ferreira fronda un vice que l'on reprochait surtout à ses compatriotes et aux Espagnols : il peignit les erreurs de la jalousie, et tira souvent un heureux parti des précautions extravagantes qu'elle inspire. Dans cette pièce, où l'on rencontre une imitation assez naïve des anciens, il ne faut pas s'attendre à trouver un plan fort régulier. Comme *Inès de Castro*, *le Cioso*, le Jaloux, pêche par l'action ; mais le style en est varié, souvent comique, et souvent empreint de cette teinte locale qu'on ne s'attendrait peut-être point à trouver chez

un imitateur des anciens : l'influence du temps perce peut-être malgré l'auteur [1]. Je ne peux point résister au désir de faire connaître la manière de Ferreira par une citation ; c'est Julio le jaloux qui quitte sa femme, et qui est tourmenté plus que jamais par sa funeste passion :

« Ah! que de peines il m'en coûte pour sortir de cette maison! mon corps va dans les rues, et mon âme reste en sentinelle aux fenêtres. Ce qui me fait porter le plus envie aux rois et aux princes, c'est qu'ils sont assez heureux pour que les gens d'affaires et les passe-temps viennent les trouver dans leurs habitations. Si je ne craignais d'introduire une coutume étrange, je fermerais les portes, et je ferais mettre quelques traverses à ces fenêtres ; mais, à cause des sots, il faut que cela reste comme cela est. Je ne garderai pas comme mon trésor mon honneur et ma renommée ? Ils en rient, les aveugles ; ils ne voient pas quelle différence il y a entre une femme et une bourse ; ils meurent sur un peu d'or trouvé dans la terre ; ils creusent pour l'obtenir ; ils le cachent, ils veillent sur lui ; ils le gardent comme des reliques, et ne se permettent pas même

---

1 J'ai donné l'analyse de cette pièce dans la Collection des théâtres étrangers. *Voy.* la Notice sur le théâtre portugais, dont j'ai fait précéder ma traduction.

d'y toucher ; et la femme, qui est bien un autre trésor, ils l'abandonnent, ils la dédaignent, ils semblent l'offrir aux larrons; ils appellent impertinent un homme d'esprit qui estime sa femme, qui est éperdu d'amour pour elle. Gens peu expérimentés dans les choses de ce monde, ces fausses idées n'entrent que dans votre maudite cervelle. Qui a parcouru les terres étrangères agira comme je le fais. Oh! que l'expérience est une bonne maîtresse! C'est pour cela que cet auteur avait tant raison de dire que les gens d'esprit recevaient plus de profit des sots, que les sots des gens d'esprit. Les imprudens m'ont instruit, et je n'en trouve pas un seul qui veuille être instruit par moi.

» Laissons vivre à leur manière ces gens si sûrs d'eux; je ne veux me confier qu'à moi et à mes yeux: ce n'est pas encore une garde trop sûre; mais je n'en ai pas d'autre. Ma femme, depuis le moment où elle est venue avec moi aux portes de l'église, ne doit sortir que pour entrer dans la fosse. Si je meurs le premier, et qu'elle soit assez heureuse pour cela, alors elle pourra mener joyeuse vie. Je puis croire que mes enfans sont les miens; quant aux autres, leurs femmes le savent; et cependant, au moment où je fais la garde la plus exacte, il me semble, comme si c'était un fait exprès, que je vois passer continuellement par cette rue les galans, les amoureux, les fainéans, les gens à figure suspecte, et que j'entends davantage les tapages qui se font ordinairement durant la nuit, les cris, les concerts et mille autres inventions, tandis qu'il ne se passe

rien dans les autres endroits. Où a-t-on jamais vu de la fumée sans feu? »

Quelle que soit la faiblesse de l'exécution, l'idée qui a fait naître cette comédie n'en était pas moins forte : suivre un caractère dans ses développemens, montrer les suites que peut amener une des erreurs les plus malheureuses de l'esprit humain, égayer en peignant une faiblesse déplorable, essayer enfin de corriger ses compatriotes, telle était la pensée qui guidait Antonio Ferreira à une époque où l'imagination avait besoin avant tout d'être exaltée, où de brillantes erreurs étaient signalées comme devant servir de modèles, où peut-être enfin la gaîté dégénérait trop souvent en licence, où l'on cherchait surtout à amuser un public ami de l'exagération, parce qu'il y avait de l'exagération dans ses sentimens chevaleresques, et l'on pourrait même dire dans ses besoins de conquêtes.

Il paraît certain que *le Jaloux* et les autres pièces imitées des anciens étaient plutôt représentées à la cour et dans l'intérieur des écoles que devant la masse du public; il fallait déjà un certain degré d'instruction

pour les comprendre, et elles ne pouvaient flatter les goûts du peuple. On trouverait peut-être de nos jours que les plaisanteries de Ferreira en étaient souvent assez dignes : là encore, pour être juste, il faut toujours juger selon l'esprit du temps.

C'est d'après cette manière de voir que je suis bien loin de refuser toute espèce de mérite à ces petites pièces connues sous le nom de *Farças*, où le sacré s'alliait au profane, où l'extravagance se mariait à une admirable naïveté. Ce genre de drames était plus particulièrement consacré aux représentations générales : il faisait les délices de la nation ; et des guerriers, sans cesse exposés à de nouveaux hasards, ne pouvaient manquer d'applaudir à des pièces qui les délassaient un moment de leurs travaux.

L'auteur du *Jaloux* a donné une autre pièce intitulée *Bristo*, que l'on représenta à l'Université, et qui est bien inférieure pour la marche à celle dont je viens de parler ; elle offre une preuve nouvelle que, dans le style comique, Ferreira était inférieur à Sá e Miranda, de même qu'il le surpassa une fois dans la première conception.

Mais nous allons bientôt le voir s'élever dans un genre où il efface tous ses rivaux. C'est quand il devient poète tragique qu'il est vraiment admirable, parce que sa noblesse égale sa sensibilité.

Cet événement qui a fourni à Camoens son plus touchant épisode, cette grande infortune que les autres peuples ont adoptée comme mobile poétique, la mort d'Inès de Castro inspira à Ferreira la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe[1]. Il voulut toucher par un sujet vraiment national. Il se livra à tout l'enthousiasme poétique dont il était susceptible, parce qu'il sentit que cet enthousiasme serait partagé, malgré les lois nouvelles qu'il allait imposer au théâtre.

Cependant, en cherchant à s'éloigner des effets dramatiques demandés par l'époque, il ne sut point tirer de son sujet tout le parti qu'on en exigerait de nos jours. Mais sa simplicité a quelque chose d'antique: C'est, comme le dit avec justesse M. Sané,

1 La première due au Trissin, et intitulée *Sophonisbe*, n'est antérieure que de bien peu d'années. *Voyez* Ginguené, et également Sismondi, *Litt. du midi*.

une noble émanation de l'école grecque [1]; et cependant, à mon avis, il y a quelque chose de plus entraînant. On y trouve tout le caractère chevaleresque du seizième siècle uni à la gravité des temps héroïques. Peut-être, en examinant attentivement cette pièce, y trouverait-on plus de véritables beautés poétiques que dans Gomes, qui avait de nos jours tant de modèles sous les yeux, et dont l'ouvrage est infiniment plus propre à la représentation.

Ce qui nuit surtout à l'intérêt dramatique, c'est que Ferreira, qui avait déjà tant de difficultés à vaincre, a reculé devant les fortes situations que lui offrait l'amour de don Pedro et celui d'Inès. En admirant sa simplicité, l'on sent combien il est inhabile.

Le prince ne paraît qu'au commencement et à la fin de la pièce; il laisse aux assassins le temps de couronner leur forfait, et il n'arrive de nouveau que quand il faut ajouter à la catastrophe par d'effrayantes imprécations. Tout cela vient sans doute des entraves imposées par les unités que Ferreira voulut observer : leur joug l'effraie, il ne le respecte

[1] *Mercure étranger*, t. 1er.

qu'avec faiblesse; on sent qu'il n'était point encore assez habile pour les ployer à tous les mouvemens de l'imagination. En donnant dans ce système dramatique, il devait employer les chœurs comme se liant à l'action; c'est ce qu'on est le moins disposé à lui pardonner, car c'est ce qui devait être le plus étranger à son siècle. Mais dans la poésie de ces chœurs il y a tant de dignité! Malgré le froid qu'il répandent quelquefois sur la pièce, on sent qu'un grand talent sait se faire absoudre de tout.

Dès le commencement de la pièce, Ferreira se rend maître de la pensée, et son exposition est bien noblement faite pour un poète de cette époque. La scène est sur les bords du Mondego. Inès se promène avec ses compagnes et sa nourrice; la joie anime ses regards; elle invite les jeunes filles au plaisir; sa nourrice va recevoir l'aveu de son bonheur; le prince doit l'épouser. Je ne puis résister au désir de citer cet admirable début :

INÈS.

« [1] Cueillez des fleurs, mes charmantes compagnes

[1] *Colhey*, *Colhey*, *alegres*, etc.

tressez les lis et les roses, pour en orner vos blondes chevelures; que leurs parfums suaves embaument l'air; que de doux concerts se fassent entendre; vos voix enchanteresses doivent se mêler aux sons de la lyre, pour célébrer le jour heureux où je retrouve ma gloire. »

LA NOURRICE.

» Quelles nouvelles fêtes, quels nouveaux chants demandez-vous?

INÈS.

» Toi qui m'as élevée, toi dont le cœur a toujours été celui d'une mère, aide-moi à jouir de mon bonheur.

LA NOURRICE.

» Je vois, hélas, deux choses bien différentes! vous parlez de fêtes, et des larmes brillent dans vos yeux. Qui peut donc ainsi vous faire éprouver en même temps la tristesse et la joie?

INÈS.

» Celle que tu vois heureuse peut-elle encore se plaindre?

LA NOURRICE.

» Quelquefois le destin mêle les regrets aux plaisirs.

INÈS.

» Mon âme ne connaît que les ris, que la plus douce satisfaction.

LA NOURRICE.

» Les larmes cependant indiquent la douleur.

INÈS.

» Ce sont aussi les preuves d'un destin plus heureux.

LA NOURRICE.

» Elles sont naturelles à l'infortune.

INÈS.

» Elles sont douces au plaisir.

LA NOURRICE.

» Quels plaisirs indiquent donc vos regards?

INÈS.

» Je me vois assurée d'un bien que je craignais de perdre »

Peu à peu la grande catastrophe qui doit arracher à don Pedro son épouse se prépare. Inès en est avertie par un songe. Les cruels conseillers entourent le roi et veulent le forcer à condamner la victime qu'ils poursuivent avec tant d'acharnement. Alphonse consent à recevoir Inès. Et ici il devient bien curieux de savoir comment un auteur du milieu du seizième siècle a traité cette situation qui fit la fortune de la pièce de La Mothe, et qui s'est présentée naturellement à ceux qui ont adopté le même sujet.

Le chœur des jeunes filles engage Inès à obéir au roi, et elle s'écrie [1] :

INÈS.

« J'y vais, mes amies; mais vous, accompagnez-moi; aidez-moi à implorer leur miséricorde; pleurez l'abandon de mes fils si jeunes et si innocens. Enfans malheureux, voyez le père de votre père : voici votre aïeul, notre maître; baisez-lui les mains, demandez-lui qu'il ait pitié de vous et de votre mère, dont il vient vous dérober la vie.

LE CHOEUR.

» Qui peut te voir sans pleurer et sans s'adoucir ?

INÈS.

» Mon seigneur, je suis la mère de tes petits-fils. Ces enfans sont ceux de ton fils, que tu aimes tant. Celle qui te parle est une femme infortunée, sans appui, contre laquelle tu viens armé de cruauté. Tu m'as en ton pouvoir. Il suffisait de ton ordre pour que, pleine de confiance en toi et en mon innocence, je t'attendisse avec sécurité. Tu n'as pas besoin, seigneur, de tout cet appareil d'armes et de cavaliers. L'innocence ne craint ni ne fuit la justice. Si mes

---

[1] J'ai traduit ce morceau assez littéralement, parce que la poésie dramatique me paraît devoir surtout être transmise ainsi d'un langage dans un autre. Je pense que le système de traduction doit varier selon les morceaux que l'on a à rendre.

péchés m'accusaient, j'aurais été au devant de toi; j'aurais regardé comme une faveur de recevoir de toi la mort. Maintenant je vois que tu viens me chercher : je baise ces mains royales qui dispensent la clémence. Puisque tu as voulu venir t'informer toi-même de mes fautes, connais-les, seigneur, comme un bon roi, comme un roi juste, clément, comme le père de tous tes sujets, à qui tu n'as jamais refusé la pitié ni la justice.

» Que vois-tu en moi, seigneur? que vois-tu en celle qui se remet avec tant de confiance entre tes mains? Quelle est cette colère, quelle est cette fureur avec laquelle tu me cherches? tu n'en mettrais pas autant à poursuivre l'ennemi qui ravagerait tes états par le fer et par le feu. Je tremble, seigneur, de me voir devant toi comme je me vois. Femme innocente, ton esclave, je suis seule, et n'ai personne qui me défende. Que ma langue ne se hasarde point trop : l'esprit craint quand on est en ta présence. Mais que ces enfans, tes petits-fils, puissent me défendre; qu'ils parlent en ma faveur : écoute-les seuls. Mais, que dis-je, ils ne te parleront pas, seigneur; leur langue ne peut articuler aucune parole ils te parlent avec leur âme, avec leur âge si tendre. Ils te parleront par leur sang, qui est le même que le tien. Leur délaissement te demande la vie; ne la leur refuse pas, ce sont tes petits-fils : tu ne les avais point vus jusqu'à présent, et tu les vois dans un tel moment, que tu leur ôtes la gloire et le plaisir que Dieu révèle à leur esprit au moment où ils peuvent te connaître.

LE ROI.

» Tristes furent tes destinées, dona Inès ; elle est triste ta fortune ! . . . .

INÈS.

» Ah ! dis plutôt qu'elle est heureuse, seigneur, puisque je me trouve devant tes yeux dans un moment aussi pénible : porte-les maintenant sur une infortunée ; écoute encore les derniers accens de cette âme ! J'embrasse tes genoux, je ne fuis point : tu m'as tout entière en ton pouvoir.

LE ROI.

» Que me veux-tu ?

INÈS.

» Que puis-je te vouloir que tu ne le saches point ? Demande-toi à toi-même ce que tu me fais, la cause qui te porte à une telle rigueur : ta conscience a parlé en ma faveur. Si les yeux de ton fils se sont égarés en ce qu'ils ont pu voir en moi, où est ma faute ? J'ai payé son amour d'un juste retour ; mais c'est une faiblesse pardonnable dans tous les états. Si j'ai péché envers Dieu, ce n'a point été envers toi. Je n'ai pas su me défendre ; je me suis donnée tout entière, non à tes ennemis, non à des traîtres auxquels j'aurais pu livrer des secrets qui m'eussent été confiés ; mais à ton fils, héritier de ce royaume. Quelle force pouvais-je opposer à tant de force ? Je ne croyais point t'offenser, seigneur ; si tu m'avais imposé quelque défense, je t'aurais obéi. Quoique jamais l'amour extrême ne se commande, il a été égal entre nous deux ; nos âmes se sont

échangées avec une mutuelle ardeur : celle qui te parle maintenant, c'est celle de ton fils : tu la fais périr en moi ; elle te demande la vie par ces enfans conçus dans un si grand amour. Ne vois-tu pas combien ils ressemblent à ton fils ? Seigneur, tu les fais tous périr en me donnant la mort : tous mourront. »

Elle invoque ensuite le caractère de chevalier dont sont revêtus Coelho et Pacheco ; mais c'est en vain. Elle les supplie d'implorer le roi en sa faveur, et ils méditent déjà de lui donner la mort. En effet, le roi a pardonné ; mais bientôt on lui fait honte de ce moment de pitié. L'infortunée Inès est assassinée. Don Pedro revient bientôt dans Coimbre ; il se plaît à penser au moment où il va revoir l'épouse qu'il adore ; un messager paraît, et c'est de lui qu'il apprend la nouvelle fatale. Sa fureur égale l'attentat. Dans ses imprécations prophétiques, il annonce la vengeance qui peut seule satisfaire sa douleur ; il prédit l'événement qui éternisera la mémoire d'une femme malheureuse ; il cherche à consoler son ombre en parlant au cœur d'une mère :

« Tu seras reine ici comme tu l'aurais été, s'é-

crie-t-il; tes fils, seulement parce qu'ils sont tes fils, deviendront infans; ton corps innocent recevra les honneurs royaux. »

D'après les usages adoptés depuis longtemps au théâtre, je doute que la tragédie d'Antonio Ferreira supportât aisément la représentation; mais je suis complètement de l'avis d'un littérateur que j'ai déjà cité plusieurs fois; il y a des momens où l'on croirait reconnaître le langage d'Alfieri [1].

Les critiques portugais reprochent dans cette circonstance à Ferreira une certaine dureté de style [2]. Francisco Dias, en avouant qu'on peut faire ce reproche à une centaine de vers, loue tout le reste de l'ouvrage avec un enthousiasme qu'on partage aisément.

Il ne serait point impossible que cette tragédie eût été connue à nos grands auteurs; car j'ai acquis la preuve qu'elle fut traduite autrefois en français, et imprimée à Paris. Il m'a été toutefois impossible de me la

1 *Littérature du midi*, t. IV, p. 308. M. de Sismondi admire avec juste raison les passages où Alphonse est combattu par la pitié et l'amour de son devoir.

2 *Voy.* ses œuvres diverses. *Voy.* également M. Das Neves Perreira, *Mem. de litt.*

procurer. Il serait assez curieux de savoir si elle a exercé quelque influence en France à l'époque où elle parut 1.

Parmi les auteurs auxquels il servit de guide, Gil Vicente eut la gloire de compter Camoens, quand celui-ci voulut se livrer à la poésie dramatique. Sans doute les pièces qu'il laissa ne peuvent point ajouter beaucoup à sa gloire littéraire; mais elles contribuèrent probablement à donner cette heureuse impulsion qui se fit sentir avec tant de force en Espagne. Nous allons

1 Voyez *Bibliotheca lusitana*. Elle fut dédiée au comte d'Atouguia par le traducteur, qui enseignait le latin au fils de ce seigneur. Malgré les recherches obligeantes de M. Vanpraet, je n'ai pu me la procurer. Un auteur espagnol ne se fit point scrupule de la traduire, de se l'attribuer; telle est du moins l'opinion de M. Morato. Voyez *Memorias da Academia real das Sciencias*. « Parmi les Espagnols, le premier qui composa une tragédie régulière, après la mort de Ferreira, imita fidèlement (scènes pour scènes) son *Inès de Castro*. Cet auteur est Antonio da Sylva, qui la publia, en 1577, sous le titre de *la Nize Lastimosa*; il donna sur le même sujet une autre pièce intitulée *la Nize Laureada*. Alors le Portugal était plongé dans l'infortune et oubliait sa littérature. »

jeter un coup d'œil rapide sur ces singulières productions, plutôt en nous attachant à leur degré d'importance, qu'à l'ordre dans lequel elles furent publiées.

Camoens a laissé trois pièces de théâtre, *les Amphitryons*, *Séleucus* et *Filodemo.* La première est une imitation des anciens, souvent heureuse par le style, fort imparfaite quant à l'action. Séleucus est un petit drame, dont les personnages grecs parlent trop souvent comme les Portugais au seizième siècle. Dans cette pièce, le style bouffon s'allie aux situations les plus mélancoliques. C'est le trait d'Antiochus mourant d'amour pour Stratonice, épouse de son père : il est suivi dans toute sa simplicité. On peut en lire une rapide analyse dans ma Traduction du Théâtre portugais.

Alors qu'il peint les passions, le style de Camoens devient remarquable. Dans ces occasions, on sent toujours que c'est l'homme qui a si vivement aimé qui parle.

J'ignore si *Filodemo* a été jamais représenté; mais cette pièce, tout imparfaite qu'on la trouverait maintenant, était cependant celle qui répondait davantage aux besoins de l'époque. On y vit ces personna-

ges aventureux du temps, mis en scène avec les sentimens exagérés qu'on trouvait alors dans le Portugal et dans l'Espagne; c'était ce langage qui exprimait à la fois les langueurs et les fureurs de l'amour; c'était cette tristesse des bergers de l'églogue portugaise, qui succédait au langage impétueux des chevaliers de roman, dont on voyait alors tant de modèles.

Il y avait de la noblesse dans les sentimens, parce qu'il y en avait dans la situation politique. Il y eut de la gaîté bouffonne et souvent triviale, parce que l'on ne connaissait guère alors les nuances, et que, dans ces temps où se passaient des actions héroïques, on s'amusait d'une plaisanterie outrée, comme on s'exaltait par la peinture des rêveries chevaleresques.

Tout ceci prouve sans doute qu'il est bien difficile de spécifier exactement quel est le langage de la nature pour certaines choses. Il varie selon les temps, il est toujours bon quand il peint une époque. Il y a chez la plupart des nations des momens où l'on s'est trouvé dans une situation tellement hors des lois communes, que le langage ne pouvait manquer de subir un notable change-

ment, même chez le peuple; et voudrait-on maintenant que le Grec, avec son héroïsme et sa pauvreté, pût tenir le langage du Hollandais jouissant de sa paisible aisance. Si, dans quelques années, la Grèce, heureuse et libre, se livre aux jeux du théâtre, qu'on interroge ses écrits, l'on ne trouvera point l'exaltation de certains peuples si étranges.

J'offrirai l'analyse de *Filodemo*, parce que sa construction dramatique fait assez bien comprendre le système du théâtre romantique de ce temps, et que d'un grand poète tout est bon à connaître.

Le héros se trouve faire partie des serviteurs d'un personnage puissant, nommé Luzardino, dont il aime la fille Dionysa, qui le paie de retour à son insu; il ne tarde pas à apprendre cette heureuse circonstance, par les rapports que lui fait la suivante de l'agitation de sa maîtresse, et du plaisir qu'elle éprouve à l'entendre chanter ses plaintes, en s'accompagnant de la guitare; il lui fait remettre bientôt, avec assez d'adresse, un billet qui lui découvre sa passion, et l'on voit que Dionysa est loin de s'en irriter.

Pendant ce temps, une autre action se prépare; le fils de Luzardino, Vénardoro, s'é-

gare en chassant un cerf dans les montagnes; c'est en vain que ses compagnons font leurs efforts pour le retrouver. Comme il se repose près d'une fontaine, il aperçoit une jeune fille venant y puiser de l'eau; il l'admire, il lui parle, il se sent bientôt embrasé d'un amour si violent, qu'il se décide à garder les troupeaux, pour vivre toujours près d'elle. Cependant Luzardino, inquiet sur le sort de son fils, remet le soin de sa maison à Filodemo, et part pour le chercher dans l'endroit où il a disparu aux yeux de son domestique. Il y a long-temps que le vieillard erre dans les montagnes, quand il aperçoit une noce de village. C'est son fils qui se marie avec la bergère Flomerina. Un vieux pasteur lui apprend alors qu'il a trouvé autrefois cette jeune fille avec un enfant d'un autre sexe, près de leur mère expirante, et que l'art des enchantemens, dont il fait profession, lui prouve que cette femme malheureuse était une grande princesse; il lui offre même de lui en apprendre davantage sur cet objet, et il dit que le jeune garçon, désirant s'élever au-dessus de l'état qu'il pouvait lui offrir, l'a quitté pour aller à la cour. Luzardino ne sait pas mauvais gré à

son fils de cette alliance; il emmène tout le monde chez lui, où l'on ne tarde pas à apprendre que Flomerina est sœur de Filodemo, tandis que Luzardino reconnaît en eux les enfans de son propre frère. Ce frère, envoyé autrefois en Danemarck, avait eu une intrigue avec la fille du roi, qui s'était vue obligée de s'enfuir avec son époux sur une galère partant pour le Portugal; mais comme ils apercevaient la côte, une tempête s'était élevée, et le navire donnant contre des écueils, tout l'équipage avait péri, à l'exception de la princesse, qui s'était vue poussée par les flots sur le rivage. Après avoir erré long-temps dans le désert, les douleurs de l'enfantement l'avaient surprise, et elle était accouchée, peu d'instans avant de mourir, des deux enfans trouvés par le pasteur. On sent qu'après avoir appris ces merveilleux événemens, Luzardino ne refuse plus sa fille à Filodemo; c'est avec d'autant plus de raison, qu'il les a surpris ensemble lors de son retour. La pièce se termine par une double union [1].

[1] Il est probable que *Filodemo* ne fut point joué. Le cardinal-roi favorisa surtout le théâtre classique

Je regrette de ne pouvoir donner quelques citations de cette singulière pièce; mais continuellement circonscrit par l'espace, je tache d'offrir à mes lecteurs les masses principales de l'édifice littéraire, et de lui faire comprendre surtout quel était l'esprit du seizième siècle, où, comme de nos jours, il y avait en Portugal un perpétuel combat entre les stricts imitateurs des anciens et les écrivains originaux, soumis cependant eux-mêmes, quant au style, aux auteurs de l'antiquité.

A peu près vers ce temps on vit paraître un auteur dramatique qui eut peut-être l'intention de réunir les deux genres, et que son style a fait survivre à l'oubli.

George Ferreira composa trois comédies, que leur inconcevable longueur empêche de lire maintenant, et qui présentent la plus absurde accumulation de citations pédantesques et de sentences morales mises indistinctement dans la bouche de chaque inter-

imité des anciens pour l'action. On représentait devant lui et devant une assemblée ecclésiastique assez nombreuse, les pièces de Sá e Miranda; et, selon l'esprit du temps, les plaisanteries assez hasardées de cet auteur ne paraissaient point étranges. *Voy.* Barbosa

locuteur. *L'Ufrosina d'Ulissypo*, *l'Aulografia*, ne rendirent donc pas un bien grand service à la littérature dramatique, mais ils concoururent du moins aux progrès du langage dans le style comique[1].

Malgré les efforts de ces différens auteurs, les farces et les *autos* sacrés continuèrent à avoir le plus grand succès pendant tout le seizième siècle, et ils étaient représentés fréquemment avec une pompe qui attestait le goût du peuple pour ces drames sacrés. Avant même que la monarchie portugaise passât sous une domination étrangère, le théâtre prit naturellement une direction qui tenait à l'ancien esprit national et à l'influence plus active alors d'une société religieuse qui devenait puissante dans tous les empires. Les tragi-comédies écrites en vers latins se multiplièrent : elles étaient presque toujours tirées de la Vie des Saints, et se représentaient surtout dans les colléges des Jésuites.

Les comédies-féeries [*comedias magieas*]

[1] L'unité de lieu est si peu respectée par George Ferreira, qu'on voit deux interlocuteurs aller, sans quitter le théâtre, de Lisbonne à une maison de campagne située à l'Estrada da Luz, qui en est encore à une assez bonne distance.

eurent aussi alors une vogue extrême; elles enchantèrent par la multitude de tableaux qu'elles offraient aux regards. Mais on observait encore moins de vraisemblance que dans les *autos*. Simon Machado fut le chef de cette nouvelle école, qui eut de l'influence jusque dans le dix-huitième siècle, et qui fit repousser l'excellent comique des auteurs français, que les gens instruits proposaient pour modèle.

Quand la gloire des Portugais s'anéantit en Afrique, que le royaume se trouva plongé dans le deuil, hors de la cour on cessa pendant long-temps de se livrer aux jeux du théâtre; et lorsque le goût de la poésie dramatique se montra de nouveau, les dominateurs du Portugal voulurent étendre leur pouvoir même sur la scène. Lope de Vega et Calderon brillaient en Espagne; on ne joua plus que leurs pièces à Lisbonne. Les acteurs espagnols furent seuls protégés par les vice-rois. La littérature dramatique des Portugais fut oubliée, après avoir donné l'impulsion à celle de l'Europe; l'oubli fut tel, qu'il a été complet jusque dans le dix-neuvième siècle, où les diligentes recherches de Bouterweck ont montré au monde litté-

raire des richesses qui lui étaient inconnues[1]. Parvenus à la fin d'une période qui a été glorieuse pour tous les genres de poésie, nous allons continuer à examiner les autres productions littéraires de l'époque, et nous reviendrons sur l'histoire du théâtre, en parlant du temps où commença sa régénération.

[1] Je ne sais trop pourquoi Shlegel ne dit pas un mot du théâtre portugais dans son ouvrage sur la poésie dramatique. L'abbé Andrès, qui parle des théâtres suédois et danois, ne fait pas mention de celui-ci. Voy. *Storia d'ogni litteratura.*

CHAPITRE XII.

Poètes qui se sont distingués au seizième siècle dans différens genres de poésie, et principalement dans l'églogue. — Diogo Bernardes. — Andrade Caminha—.Fernand-Alvares do Oriente. — Rodriguez Lobo. – Manuel de Veiga.

Après avoir fait connaître les poètes que l'on regarde comme les véritables fondateurs de la littérature portugaise, jetons un coup d'œil sur ceux qui illustrèrent encore le seizième siècle, et qui coopérèrent à fixer la langue poétique. Presque tous les auteurs dont nous allons nous occuper se sont livrés à l'églogue, à l'élégie et au roman pastoral; on ne trouve pas chez eux la naïveté du siècle précédent, mais ils ont plus d'harmonie, plus d'élégance et plus d'idées. Comme leurs prédécesseurs, on voit qu'ils se sont livrés à la contemplation de la nature, mais que leur esprit s'est porté vers des idées brillantes de gloire et d'amour. Leurs pasteurs parlent trop sou-

vent comme des chevaliers; ils ont cette exaltation mélancolique qui n'appartient guère qu'aux hommes froissés continuellement dans leurs affections et dans leurs espérances par les événemens. Pour exprimer leur amour, ils multiplient sans cesse les comparaisons les plus exagérées, parce que ce sentiment, déjà si romanesque chez eux, était encore exalté par les expéditions guerrières. Et l'on pourrait leur appliquer ce qu'un écrivain célèbre [1] a dit en parlant des premiers poètes italiens : « Instruits aux écoles du platonisme, ils s'éloignèrent tellement, dans leurs poésies amoureuses, de tout ce qui est vulgaire et terrestre, qu'ils s'écartèrent même souvent de ce qui est intelligible et humain. Les femmes qui étaient l'objet de leurs chants se trouvaient flattées de cette élévation de style comme de celle des sentimens. »

Cependant, par une heureuse réunion, l'élégance s'unit fréquemment chez eux à l'éclat du style; et dans la poésie descriptive, on sent toujours les observateurs de la nature, peignant avec charme ce qu'ils

[1] Ginguené, *Hist. litt. d'Italie.*

avaient sous les yeux [1] : de belles forêts, l'Océan, et les rivages fertiles des fleuves.

Parmi tous les poètes bucoliques de ce temps, on remarque Diogo Bernardes, Andrade Caminha, Fernand Alvarez do Oriente, Rodriguez Lobo et Manuel de Veiga; tous ne fleurirent point précisément à la même époque, mais ils sont pour la plupart du seizième siècle, et l'on peut dire qu'au seizième siècle ils furent peut-

[1] Je le rappellerai ici avant de continuer l'examen des poèmes bucoliques, que nulle part ce genre de poésie ne peut sembler naturel comme en Portugal, où les habitans des campagnes sont si différens des nôtres. Écoutons un moment un voyageur allemand qui les a observés. M. de Linck, après avoir parlé de cette mélodie plaintive et douce qui distingue les chants des cultivateur portugais, s'exprime ainsi : « Il est surprenant d'entendre souvent un simple paysan déguenillé, dans un langage qui s'éloigne bien moins que tout autre de celui des gens de distinction, chanter : O ma bergère ! écoute mes plaintes, écoute mes soupirs. La syllabe finale aõ, prononcée d'un ton mâle, reçoit, surtout dans le mot Coracaõ (cœur), un accent tendre et agréable ; leur minha menina est l'expression la plus douce qu'on trouve en aucune langue. » Voyez *Voyage en Portugal*, t. 2, p. 46.

être plus connus que Camoens. On accuse même plusieurs d'entre eux de s'être approprié quelques-uns des vers que le grand poète laissait échapper de sa muse au milieu des voyages et des combats, et auquels il dédaignait souvent d'attacher son nom. J'indiquerai sommairement jusqu'à quel point ces imputations sont fondées.

Diogo Bernardes naquit à Ponte de Barca, bourgade située dans la province de Entre Douro et Minho. Sa vie fut assez agitée, et il nous a donné lui-même une idée de son caractère dans une de ses épîtres.

« Lorsque je naquis, dit-il, la Fortune étendit aussitôt sur moi sa main redoutable; elle me nourrit d'un lait amer. La Tristesse fut ma nourrice et mon inséparable compagne. »

Bernardes était secrétaire d'ambassade en Espagne, mais il revint quand la patrie le réclama, et son génie chevaleresque l'entraîna en Afrique, où il assista à la bataille d'Alcaçar Kebir.

Après avoir fait des prodiges de valeur durant cette journée malheureuse, il devint prisonnier des Maures, qui ne le rendirent à la liberté qu'au bout d'un certain temps;

mais il ne survécut pas de longues années à cette épouvantable catastrophe, et il mourut à la fin du seizième siècle [1596].

Le principal ouvrage de Diogo Bernardes est intitulé *O Lyma*[1]. Ce sont des bergers qui errent le long de ce fleuve, et qui se racontent leurs joies, leurs espérances, leurs infortunes. Il y a une singulière harmonie dans les vers de Bernardes, mais l'amour des *concetti* les dépare trop souvent; et cependant il revient quelquefois à la naïveté; plus souvent il enchante par le tour heureux, par l'élégance de ses vers. Il a trop de recherche; mais je pense que M. de Sismondi l'a traité sévèrement[2], en disant qu'il a voulu être poète plutôt que satisfaire aux besoins de son cœur. Je crois au contraire qu'il y avait souvent de l'exaltation dans sa manière de sentir, et qu'elle l'éloignait de la simple vérité, comme divers poètes de son temps. Cet auteur brille donc surtout par l'exquise pureté de son style, par l'élégance de ses formes poétiques; il excelle à peindre avec charme les

[1] *Le Lyma* contient vingt églogues.
[2] *Histoire de la Littérature du midi.*

paysages qu'il avait sous les yeux. J'offrirai un exemple de sa grâce dans le genre descriptif.

« Que de myrtes sauvages, que d'arbousiers, que de frênes ! comme le lierre les entoure ! de combien de manières il s'entrelace ! Et ces lis, nés sur les bords du rivage, quelle grâce ils ont parmi ces humbles fleurs ! Ils sont entremêlés sans ordre ; mais l'ordre aurait-il tout ce charme ? »

Voici un autre petit fragment qui est regardé en portugais comme un modèle pour le bonheur d'expression [1] :

« On dit que quand la mer cesse d'être tranquille, le navire qui s'approche d'une terre désirée court plus de périls : ma vie m'en a donné la preuve. L'avenir, dans ma pensée, fut certain et toujours heureux ; le présent fut triste et me traite en ennemi. »

J'engage les amateurs de la belle littérature portugaise à lire dans l'original l'églogue *Cantava Alcido*, où le poète, au dire des meilleurs critiques, se montre le digne rival de Virgile.

Diogo Bernardes est au nombre de ceux

[1] *Dizem que quando o mar Bonanca Nega.*

que l'on a accusé de s'être approprié les vers de Camoens. Faria y Souza l'a dépouillé de quelques morceaux pour les introduire dans les œuvres diverses du grand poète. Mais M. de Souza ne voit point que l'accusation soit suffisamment motivée pour que l'on y ajoute foi.

Les poètes que nous allons examiner jouissent, comme Diogo Bernardes, de la plus haute estime chez les Portugais, qui les mettent au rang de leurs classiques. Ils auront un grand défaut aux yeux des Français, ce sera de s'être livrés presque exclusivement au genre bucolique. Nous ne pouvons guère comprendre ce besoin de rappeler sans cesse les douceurs de la vie pastorale. Plus rapprochés du nord nous répandons moins notre existence au dehors; le tableau des villes nous convient davantage; nous ne nous livrons pas assez à la contemplation de la nature, pour exiger qu'on nous y ramène sans cesse.

Il est vrai de dire aussi que chez bien des poètes la langueur de l'églogue est devenue fatigante, et que les Portugais n'ont peut-être point assez varié la peinture des sentimens, pour être goûtés chez les autres na-

tions, alors que le charme de la poésie a disparu.

C'est surtout le style qui a consolidé la réputation des poètes que nous allons examiner; mais il serait à désirer qu'ils eussent conservé davantage la touchante simplicité de Sá e Miranda, qui remplaçait fréquemment la peinture des rêveries amoureuses par l'expression d'une philosophie douce et naïve. Je vais faire connaître un auteur auquel cette qualité manque trop souvent, et qui brille plutôt par le choix des expressions que par le naturel des pensées.

Pedro Andrade Caminha ne fut point un de ces poètes qui ont à vaincre la fortune avant tout, qui luttent sans cesse contre le génie qui les entraîne et la misère qui les poursuit.

Il naquit d'une famille illustre, et vécut dans une heureuse position à la cour. Il était lié avec les hommes les plus distingués du siècle. Il faut cependant en excepter Camoens, ignoré de tous ses contemporains, et donnant alors la preuve, comme le dit un écrivain portugais, que la supériorité fut odieuse dans tous les temps; car les poètes de cette époque ne font aucune mention de leur

illustre contemporain, et cependant ses ouvrages ne pouvaient leur être inconnus.

Caminha, dont on vante les qualités morales, fut aussi toujours heureux; il semble n'avoir pas même connu le malheur quand une funeste catastrophe ravit sa gloire au Portugal : Sébastien, avant de partir pour l'Afrique, le recommandait vivement à celui qui devait lui succéder. Je me suis arrêté un moment sur la vie de ce poète, pour reposer des infortunes que j'ai eu à retracer. Son existence n'offrit rien de mémorable. Il mourut douze ans après la bataille d'Alcaçar [1589].

La réputation d'Andrade Caminha avait traversé les siècles, sans que les modernes sussent bien parfaitement en quoi elle était méritée. On ne connaissait que des fragmens peu considérable de ses poésies, lorsque l'Académie des Sciences fit publier, il y a quelques années, les œuvres complètes[1], d'après deux manuscrits différens : l'un existait dans la maison du duc de Cadaval; l'autre fut trouvé par MM. Joaquim Forjaz et Correa de Serra dans la bibliothèque d'un couvent de Lisbonne.

[1] *Poesias de Pedro Adrade de Caminha prologo.*

Les poésies d'Andrade Caminha se distinguent par le charme de la diction, par l'harmonie. Francisco Dias Gomes lui refuse le mérite d'avoir perfectionné la langue, comme ses contemporains; mais il sut bien s'en servir. Il n'entraîne guère par son enthousiasme poétique, mais il charme l'oreille par son élégance et par sa correction. On sent que c'était un poète de cour, habile à faire des vers, aimé de ceux qui l'entouraient, et qu'il loue assez souvent. On voit en lui l'homme qui regardait comme premier mérite de la poésie l'harmonieuse combinaison des vers, en oubliant que le génie la soumet à sa puissance, et que sa pensée n'en est point asservie. On trouvera dans Andrade Caminha tous les mouvemens d'un esprit fin et délicat, adaptés à la vie pastorale; mais ces peintures parviendront rarement à émouvoir. C'est presque le Fontenelle de la littérature portugaise. Je traduirai un morceau qui est un peu moins entaché des défauts que j'ai signalés; c'est un pasteur qui parle à une bergère insensible.

« [1] Les nymphes de ces bocages solitaires te dé-

[1] *As nymfas d'estes Bosques Apartados.*

sirent et t'attendent; leurs mains sont prêtes à t'offrir des présens destinés à toi seule.

» Les fontaines et les ruisseaux laissent couler pour toi des ondes plus abondantes; mais c'est là que, dans la solitude, tu te plais avec toi seule.

» Les humides vallées et les collines se couvrent de mille fleurs; mais tu n'aimes que toi.

» C'est pour toi que chantent tant de bergers, dont l'amour anime la voix et le chalumeau; mais tes amours à toi, c'est toi-même. »

Andrade Caminha a donné un grand nombre d'épitaphes, et c'est là, à mon avis, où il déploie le plus de talent. En voici une remarquable par le bonheur de l'expression:

A Joaõ Lopes de Leitaõ, qui avait fait naufrage.

« [1]Toi qui passes, contemple ce tombeau! il est orné de palmes; on y voit aussi le lierre et le laurier : mais il est vide; ainsi l'a voulu le sort. Le corps de Joan Lopes devait y reposer, et ce corps est dans l'océan; son âme fut pure, elle s'éleva vers les cieux; elle y attend sa dépouille mortelle. La couronne de Lopes devait être tressée de deux lauriers, celui du chevalier et celui du poète. »

La Bibliothèque lusitanienne [2] attribue à

[1] *Vês tu que passas, esta sepultura.*
[2] Barbosa.

Andrade Caminha un poëme dans le genre burlesque, intitulé *Nigralamio*.

On place au nombre des poètes les plus remarquables de ce temps Fernand Alvares do Oriente, qui naquit à Goa. Habitant des Indes portugaises, il devait être guerrier. Le capitan Mor Fernand Telles lui confia le commandement d'un navire durant l'expédition qu'il fit vers le nord. Barbosa ne nous apprend point qu'il soit jamais venu en Portugal; et Themudo de Fonseca semble nous prouver qu'il n'y vint pas, en disant qu'il fut le poète pour lequel les muses allèrent le plus loin, en lui portant les richesses que produit l'Europe.

Fernand Alvares do Oriente a donné un ouvrage célèbre, connu sous le nom de *Lusitania transformada*. C'est une pastorale mêlée de prose et de vers, où le charme des tableaux s'allie au charme de la versification. Mais on ne peut s'empêcher d'être surpris qu'un auteur né dans l'Inde ait toujours peint la nature de l'Europe, sans avoir jamais essayé de décrire celle qu'il avait sous les yeux, et qu'il devait admirer [1].

[1] Cet auteur pourrait devenir l'objet d'une discussion fort curieuse, en adoptant l'opinion d'un des

Je traduirai ici deux morceaux d'un genre différent. Le premier est tiré du commencement de l'ouvrage; il est en prose et il peint un de ces charmans paysages que présentent si souvent les bords des fleuves en Portugal.

« Dans cette partie de la belle Lusitanie que la

---

hommes qui connaissent le mieux la littérature portugaise. M. Verdier pense que Fernand Alvares do Oriente a publié sous son nom un ouvrage que Camoens avait perdu, et qu'il composait à l'imitation de *l'Arcadie de Sannazar*. J'ai déjà indiqué cette opinion dans mes Scènes de la nature. *Voy*. Épisode de Camoens et Joze Indio. J'ajouterai que Diogo de Couto, qui a connu le poète durant ses voyages, parle d'un livre auquel il travaillait beaucoup, qui devait rouler sur divers objets, et auquel il donnait le titre de *Parnasse*; cet ouvrage lui fut volé à Mozambique. *Voy*. la Vie de Camoens par M. de Souza. *Voy*. également celle qu'a donnée M. Alexandre Lobo, *Mem. de l'Acad. des Sciences*, et la continuation des décades. Sans asseoir encore un jugement définitif sur les œuvres de Fernand Alvares do Oriente, on peut dire que la manière dont il précise les lieux dans ses descriptions indique une connaissance locale assez étendue. Je ferai observer aussi qu'il place sa première scène sur les bords de ce Zerere chanté par Camoens, *Cancaõ*. 9.

nature semble avoir pris le plus de soin de cacher aux regards; sous ces ombrages frais des bois qui la couvrent, et qui lui donnent tant de charmes; dans ces lieux enfin où le fleuve Nabaõ, plus connu par l'antiquité de son nom que par la grandeur de son cours, mêle ses eaux à celles du limpide Zerere; après avoir uni leur nom et leur cours, les deux rivières vont les perdre dans le Tage; et ce fleuve, qui roule un or funeste aux vrais biens de ce monde, ce fleuve les unit à ses eaux, il les porte un peu plus loin aux flots de l'Océan. Là, près d'une anse, au pied d'une montagne, dont un ruisseau baigne continuellement la base, vivent des bergers réunis sous la direction d'un vieux pasteur nommé Severo.

» C'est dans ces campagnes qu'ils font paître leurs troupeaux. Là on peut contempler, près d'une fontaine, un antique frêne qui étend ses rameaux au-dessus des eaux. On dirait qu'il se mire dans le cristal limpide, et qu'amoureux de lui-même, il étale avec orgueil les charmes que la nature a répandus sur lui [1]. Il semble aussi qu'il

---

[1] Je ferai observer, en passant, qu'on trouve ici une preuve de cette teinte orientale qui se rencontre si fréquemment dans la littérature portugaise. On a pu voir déjà combien les Arabes se plaisent à prêter aux végétaux les sentimens des êtres animés. *Voy.* de nombreux exemples dans Humbert, *An-*

est reconnaissant du bienfait que lui prodigue le ruisseau, et que, par une impulsion naturelle, il cherche à le lui rendre, en étalant ses branches qui entretienne continuellement un doux ombrage au-dessus des eaux. Dans ce lieu le climat est si tempéré, que les fleurs qui y naissent jouissent d'un printemps éternel; jamais elles ne sont exposées au froid glacial de l'hiver; jamais la chaleur accablante de l'été ne les flétrit, grâce à cette heureuse exception dans les lois de la nature. Ce bocage délicieux ne paie aucun tribut aux changemens du temps, auquel tout est soumis. »

Après avoir indiqué le caractère des descriptions poétiques que l'on trouve dans la *Lusitania transformada*, j'indiquerai un de ses plus jolis morceaux en vers; c'est une bergère qui parle à une autre jeune fille [1].

« Si je porte mes yeux sur cette claire fontaine, et que mes regards, s'étendant au loin, suivent l'é-

---

thologie arabe; voyez également *les Oiseaux et les Fleurs*, ouvrage traduit par M. Garcin de Tassy. M. de Chezy retrouve très-fréquemment ces formes orientales dans Camoens. Voy. *Mer. étrang.*

[1] *Se ponho os olhos n'esta clara fonte*, etc.

tendue de ces campagnes, ici je vois des eaux abondantes, là des fleurs; tout semble réuni pour enchanter les sens. Quand j'arrive, le cœur me palpite de plaisir; au moment où je dois m'éloigner, le temps dissipe les illusions.

» Le temps, il court plus rapide que la flèche; il frappe ceux qu'il atteint par des coups répétés et cruels. Il leur remplit les yeux de pleurs[1]; il nous convie à un rapide plaisir, et le flétrit plus vite que les fleurs des campagnes.

» O vous qui ornez le ciel, fleurs éternelles! seules vous n'êtes point sujettes aux coups du temps. Les plus grands biens de ce monde disparaissent bientôt loin de nous, comme le ruisseau qui se perd dans la mer, et ils ne nous laissent que des larmes, que de la douleur.

» Vous qui portez dans le sein le tribut de la mortalité, couronnez-vous joyeusement de guirlandes; et moi, je demande un bien que doit changer le temps. Comme s'éloigne l'eau des fontaines, ainsi disparaissent les plaisirs de la vie. »

Ce morceau appartient encore à l'école des poètes portugais qui ont cherché leurs images dans une rêverie contemplative; mais on trouve ce même mouvement de la pensée dans tous les bucoliques qui succè-

[1] Il y a littéralement : Et leur ouvre dans le sein une fontaine qui ne s'échappe que par la vue.

dent à Camoens, ou que l'on peut regarder comme ses contemporains.

L'époque à laquelle nous sommes arrivés est curieuse pour l'étude philosophique de la littérature. La gloire militaire, après être parvenue à son plus haut degré, a commencé à déchoir. Une affreuse catastrophe a lieu, les esprits s'exaltent encore par de grands souvenirs, mais l'âme est fatiguée. Alors toutes les productions poétiques sont empreintes d'un caractère de mélancolie plus prononcé que dans le siècle précédent. L'impulsion a été donnée et ne peut pas s'arrêter encore, la littérature va produire des ouvrages d'un autre genre. L'étude des anciens s'y fera moins sentir; mais l'observation d'une nature étrangère, l'influence des événemens extraordinaires se montreront davantage. Le langage commence à perdre de sa pureté; néanmoins quelques grands ouvrages présentent peut-être une conception plus originale. La nation a beaucoup senti, on cherche à satisfaire à de nouveaux besoins littéraires, on prévoit qu'une autre période se prépare; malheureusement les mouvemens politiques l'arrêtent dans la plupart de ses conséquen-

ces; mais il eût été bien curieux pour nous de les connaître toutes.

Cependant le changement ne peut être subit; la transition se fait sentir assez lentement. Nous sommes presque hors du seizième siècle; le poète que je vais faire connaître est un des successeurs les plus célèbres de Camoens, mais il vient bien après lui; il a beaucoup vu, il a beaucoup senti; sa poésie entraîne; il fait peu pour la perfection du langage, et peut-être pourrait-on dire qu'il commence à adopter des formes nouvelles de style.

Rodriguez Lobo naquit vers le milieu du seizième siècle : on a fort peu de détail sur sa vie, mais on sait qu'il voyagea et qu'il se livra avec ardeur à l'étude. Sa fin fut malheureuse; il périt dans ce Tage qu'il avait tant de fois célébré.

Rodriguez Lobo a été surnommé le Théocrite portugais, et personne ne peut être tenté de le dépouiller de ce titre, il le remplit dignement à quelques égards. Son enthousiasme pour les beautés de la nature, la manière dont il les peint, le lui ont mérité. Cependant il manque souvent de naïveté, et l'on peut reprocher un vague fa-

tigant à la plupart de ses compositions.

S'il avait réussi dans le plan, son principal ouvrage serait le poème épique qu'il composa sur Nuno Alvarez Pereira, grand connétable de Portugal. C'est la vie de ce héros écrite en vers, et ce n'est point un poème; le style en est même imparfait. L'on a de la peine à retrouver l'auteur des charmantes pastorales que l'on est accoutumé à admirer.

L'on divise ses autres ouvrages en trois classes. La morale l'a occupé pendant quelque temps, et il a publié un livre de philosophie qui n'a rien d'assez lumineux pour être remarqué. Viennent ensuite ses romans pastoraux, mêlés de prose et de vers[1]. Le *Berger voyageur* est le plus célèbre de tous, mais il se refuse à l'analyse, comme la plupart des productions du même genre. Je traduis une des romances les plus remarquables.

« Du haut de ce rocher sur lequel les flots se brisent et se combattent sans cesse, en mon-

[1] *A Primavera de Rodriguez Lobo*, le Printemps de Rodriguez Lobo; *O Pastor peregrino*, le Berger voyageur; *O desengano*, le Désabusement.

trant chaque jour davantage sa solidité, mes yeux se portent souvent vers un esquif que le vent entraîne malgré lui; et voyant la force que ce vent doit conserver pour avoir tant de pouvoir, je me représente le sort sur lequel la volonté ferme, la foi, le désir, l'espérance ont si peu d'empire. Sur cette mer sans route connue, durant ce passage rempli de périls, où l'inconstance du temps nous pousse à toutes voiles, en remettant le gouvernail aux mains d'un aveugle; dans ce passage où, le vent en poupe, il nous jette sans cesse sur des sables perfides où la roche nous brise, que ferai-je pour me maintenir? Cette terre heureuse, où mes désirs aspirent, c'est un cap qu'on ne peut doubler. Si je veux retourner vers le port, il n'y a point de vents pour le retour; et pour tout dire, la fin du voyage, c'est de s'engloutir dans la profondeur des eaux, ou de se briser sur la côte. Douces pensées, trompeuses espérances! que l'on juge ce qui serait le mieux de ne point vous avoir eues ou de vous perdre. La peine ne coûte pas autant à souffrir, qu'il est douloureux d'abandonner la gloire; il est bien plus difficile de supporter ses soucis, que de courir à la victoire : il n'y a que nos maux de vrais; tous nos plaisirs sont des illusions, elles apparaissent sur la terre, et l'on ne peut les fixer. »

Il me semble que l'on retrouve dans ce morceau cette vague mélancolie qui caractérise si bien la poésie de notre époque. En continuant, il m'eût été facile de prouver

que ce genre, chez les Portugais, a les défauts que l'on reproche à la nouvelle école.

A mes yeux, il y a une certaine analogie, pour la pensée, entre Bernardin Ribeiro et Rodriguez Lobo. Ces deux poètes bucoliques viennent à une époque bien différente sans doute; l'un commence le grand siècle, l'autre termine les plus brillantes illustrations. Mais n'oublions point qu'il y eut de grandes commotions politiques au commencement de cette période et à la fin.

Je vais citer encore un morceau de Rodriguez Lobo, qui montre chez lui toujours un grand talent, mais qui décèle une manière plus franche.

Dans la prose du roman pastoral, cet auteur a tout le charme du genre, il en a aussi les défauts; et ses défauts viennent fréquemment de la recherche du style. On voit cependant que le poète observe toujours la nature et qu'il retrouve souvent son langage. Je tâcherai de donner ici une idée des narrations de Rodriguez Lobo. C'est un vieux berger qui raconte à Lereno les tranquilles plaisirs que lui offre sa solitude.

« Il y a plus de soixante ans que je naquis derrière ce rocher qui apparaît au sommet de la montagne : jusqu'à ce jour je n'ai point vu d'autres contrées que celles qu'on peut découvrir de cet endroit, et je n'ai point désiré d'en voir d'autres. Malgré tout ce que j'ai entendu vanter à mes compagnons, il n'y a jamais eu à mes yeux de plus grands biens que de ne pas désirer ce qui m'était étranger. Rien ne m'a donné plus de soucis que ces occasions qui se sont présentées, de pouvoir obtenir ce que les hommes estiment tant, et ce qui leur coûte tant à perdre, les douces erreurs. Je suis si pauvre des biens que la fortune accorde, que si elle me demandait compte de mes longues années, je ne lui devrais pas même un désir. Je vis en gardant le bétail des autres, je suis fidèle à le soigner, diligent à le conduire au pâturage et à chercher des remèdes à ses maux; je suis riche de la laine qui me revient pour mes soins, et du lait qu'on m'accorde : l'une m'habille, l'autre me nourrit. Quand les fruits de la terre sont en petite quantité, je ne me plains pas; quand les moissons sont plus abondantes, je ne suis point non plus ivre de joie : le bien me contente, le mal ne m'agite pas. La cabane où je vis a été construite de mes propres mains, avec les arbres qui s'élèvent sur ces bruyères; vous n'y trouverez rien de ce qui paie un tribut à la vanité, il n'y a que les instrumens nécessaires à mon état de berger, et si vous en voyez quelques autres, ce sont au plus ceux qui sont indispensables à la vie. Là, je me lève content, là,

je me retire tranquille, parce que je ne me réveille pas plus avec des idées de fortune, que je ne m'endors en portant ma pensée vers ces biens qui trompent, et vers les maux que les hommes vont chercher de leur plein gré. Durant la nuit, chaque étoile que je contemple est mon heureuse étoile, parce que toutes me favorisent. Le soleil me donne sans cesse la même clarté, parce que je le vois avec des yeux libres. Voici un instrument au son duquel je chante; quand cela est bien j'y trouve du plaisir, car je ne chante que pour me réjouir; le contraire ne me fait point grand'peine, car je ne joue pas pour la satisfaction des autres. Quand il fait froid, quand il y a de la neige sur la montagne, il y a du bois dans ces forêts, et je trouve du feu avec ces cailloux. Lorsque la chaleur est accablante, je me réjouis encore sous l'ombrage de ces arbres, dans le voisinage de ces fontaines. Les mets dont je me nourris sont simples comme ma vie, elle ne me demande point ceux qui pourraient lui nuire; d'ailleurs je ne les ai pas. Mon vêtement est toujours le même, car dans les moindres choses le changement peut être nuisible. Le plus grand travail que j'éprouve, c'est de traiter avec les bergers; chacun a une volonté et une pensée différente; je n'en ai qu'une pour tout le monde; cependant j'en fais un tel usage, que je ne prends aucun chagrin de ce qui peut arriver. »

Ce morceau, peut-être un peu long, ne donnerait point une idée bien juste du

genre de talent de Rodriguez Lobo, si je n'avais offert une autre citation. Il semble avoir tracé le tableau d'une vie sans aucune agitation, pour servir d'opposition à ces peintures de passions douloureuses qu'on rencontre à chaque instant dans ses écrits.

Ce poète a publié un petit ouvrage de morale intitulé *la Cour au Village* ou *les Nuits d'hiver*, qui offre des preuves de talent, mais qui s'éloigne souvent du genre véritable vers lequel l'auteur se sentait appelé. On y remarque plus de recherche de style que quand il se livre à l'observation de la vie pastorale.

Il y a un autre poète que M. Joaquim de Foyos met au nombre des sept bucoliques [1] qui illustrèrent leur patrie; c'est Manuel de Veiga, né dans les dernières années du seizième siècle.

C'est encore une existence bien douloureuse à retracer : comme Pétrarque, il aima une Laure, et il l'aima dès l'enfance [2]; comme Abélard, il se retira dans un cloître, et il suivit en cela l'exemple de celle

[1] *Memoria sobre os poetas bucolicos de Portugal*, Acad. des Sciences.

[2] A douze ans, dit le *Catologo dos autores* qui précède le grand Dictionnaire.

qu'il aimait. Sa vie offrit bien des traverses; une captivité de cinq mois vint ajouter à ses maux. C'est dans une prison, sépulture du corps et de l'âme, comme il le dit lui-même, qu'il écrivit la plupart de ses poésies. Ses infortunes lui donnèrent une vieillesse anticipée.

« [1] L'envie et les chagrins ont semé l'or de mes cheveux d'un peu d'argent; malgré mes jeunes années un tel changement s'est opéré en moi, que je me verrai bientôt semblable au cigne dont la blancheur éclatante égale celle de la neige. »

Il mourut à l'époque où le Portugal tomba sous la domination espagnole.

Je ne connais que des fragmens de ce poète, qui me paraît avoir un vrai mérite. On lui reproche son peu de correction. Ses odes montrent de l'enthousiasme. L'ouvrage qu'il donna au public parut sous le titre de *Laura de Enfryso.*

[1] *Já invejas e damnos*, etc.

CHAPITRE XIII.

Bandarra, poète populaire.

Il y eut encore dans le seizième siècle une de ces singularités littéraires qu'on voit éclore chez tous les peuples, qui s'adressent d'abord à la portion la moins instruite de la nation, et qui finissent quelquefois, en frappant les imaginations, par trouver des enthousiastes jusque dans les classes élevées. Je dois consacrer ici quelques mots aux rimes de Gonçale de Bandarra.

Ce poète de la nature est considéré comme le Nostradamus et le maître Adam du Portugal. C'était un pauvre savetier du bourg de Trancozo, dans la province de Beira. En se livrant à son feu poétique, il se mêla de faire le prophète, et il attira sur lui l'attention du saint-office, qui ne le fit cependant point brûler. S'il fut persécuté durant sa vie, on lui éleva un petit monument après sa mort. Une inscription rappela qu'il avait prédit le rétablissement de la monarchie [1].

[1] Barbosa, *Bibl. lusit.*

Ses œuvres furent même réimprimées en France [1644]. Le pauvre savetier de Trancoso ne s'était probablement jamais attendu à tant d'honneur dans le temps où il gagnait péniblement sa vie.

Brito, dans son Théâtre des auteurs portugais qui se sont illustrés, est étonné de cette vogue singulière; il ne trouve rien de prophétique dans Bandarra, et croit qu'il ne s'abandonnait à sa verve rustique et joyeuse que pour charmer ses travaux. On lui prêta peut-être une intention qu'il n'avait jamais eue.

Des gens instruits m'ont dit qu'à diverses reprises les poésies de Bandarra avaient exercé une grande influence sur l'esprit du peuple, c'est ce qui m'a engagé à les indiquer ici.

CHAPITRE XIV.

Coup d'œil rapide sur la poésie latine en Portugal.

Une nation dont la langue a une si frappante analogie avec le latin devait produire des hommes familiers avec la poésie d'Horace et de Virgile, et capables d'imiter ces grands maîtres. Les poètes latins qu'a donnés le Portugal sont donc nombreux; on peut en acquérir la preuve dans la collection qui a été faite de leurs ouvrages[1]. Presque tous ces auteurs vivaient dans le seizième siècle, et ils ont pour la plupart écrit avec une rare élégance. Les curieux peuvent lire une traduction en vers latins de sa Lusiades, par Thomas de Faria. Mais ce qui mérite d'attirer vraiment l'attention, c'est un poëme épique de Paiva d'Andrade intitulé *Chauleïdos*. C'est le siége de Chaul qui en est le sujet. De même que dans les Lu-

[1] Sous le titre de *Corpus illustrorum Lusitanorum qui latinè scripserunt, nunc primum in lucem editum ab Antonio doz Reis*, 8 vol. in-4°. Cet important ouvrage se trouve à la bibliothèque de la ville.

siades, la scène se passe aux Indes orientales. Je ne prétends pas offrir ici l'analyse de cette vaste composition, qui ne fait point précisément partie de la littérature nationale; mais je rappellerai qu'elle a excité l'enthousiasme de plusieurs littérateurs, et entre autres de l'auteur des Soirées littéraires, qui s'exprime ainsi à son sujet[1]:

« J'ai lu attentivement les douze chants : le sujet de la Chauléide est grand comme il convient à l'épopée; l'action en est simple dans son imposante majesté, le héros inspire le plus grand intérêt : une magnifique ordonnance, une imagination brillante, de beaux épisodes qui donnent un nouveau lustre à ce qu'on appelle la fable, des images neuves, beaucoup de sensibilité, la peinture animée des mœurs sauvages, des vers harmonieux; voilà ce que j'y ai remarqué d'abord avec le plus grand plaisir. J'ai surtout distingué une héroïne aussi brillante que la Penthésilée d'Homère, que la Camille de Virgile, que la Clorinde du Tasse. » M. Coupé ajoute que la découverte de ce poëme ignoré le rendit l'homme du monde le plus heureux, et qu'il

[1] Coupé, *Soirées littéraires*, tome 11 et 12.

n'eut qu'un seul regret, celui de ne point pouvoir en donner la traduction, à cause des moyens bornés de sa fortune. Il eût voulu la publier avec le texte en regard [1].

En parcourant cette vaste collection, on trouvera plusieurs auteurs qui ont suivi, dans une langue étrangère, le goût dominant de la nation, et qui ont donné de nombreuses églogues, parmi lesquelles on doit distinguer celles de Caiado, qui eut de la réputation même en Italie [2].

Les œuvres latines du célèbre père Macédo offriront aussi de l'intérêt; on y trouvera ces tragi-comédies latines qu'il composa pour la cour de Louis XIV, et qui y furent représentées. Telles sont *Orphée* et *Jacob*.

L'espace m'empêche d'entrer dans de plus grands détails sur l'étude des langues mortes; mais j'ajouterai cependant que les hellénistes trouveront dans les mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne un mémoire fort bien fait sur les progrès et la décadence de l'étude du grec en Portugal.

[1] J'essaierai plus tard de faire connaître ce poème, en tout ou en partie.

[2] *Voy.* à ce sujet un art. du Journal des Savans.

CHAPITRE XV.

HISTORIENS PORTUGAIS DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Hyeronimo Osorio, Jean de Barros, Couto, Albuquerque, Damian de Goes, Castanheda, Resende, etc.

Si le climat, si les circonstances politiques ont une influence naturelle sur la poésie, cette cause agit plus que cela ne devrait être sur les historiens, qui, sans chercher à s'en éloigner entièrement, devraient se défier de son pouvoir. Malheureusement on ne peut guère acquérir cette impartialité, qui fait repousser les préjugés du temps et du pays, qu'après une longue civilisation. Il ne faut guère la chercher à une époque où un peuple sort de la barbarie en politique; il y aurait peut-être de l'injustice à l'exiger des historiens portugais du seizième siècle. Éblouis par de rapides conquêtes dont leur nation tirait toute sa splendeur, entraînés par un zèle religieux qui ne leur permettait guère de discerner ce qui était juste de ce qui ne l'était point, croyant leurs

compatriotes appelés, par une mission particulière, à faire de nouvelles découvertes, ils sont brillans dans la manière dont ils racontent les faits, ils sont quelquefois cruels dans leurs raisonnemens, et ils citent, la plupart du temps, un miracle opéré contre les peuples infidèles, au moment où l'on s'attendrait à voir une réflexion de pitié sur le sort déplorable où on les avait réduits au nom d'un Dieu de paix.

Leurs écrits rappellent la poésie du siècle: tant l'enthousiasme y est porté à un haut degré! Ils n'eurent pas besoin d'aller chercher au dehors des hauts faits à célébrer, ils n'eurent qu'à jeter un coup d'œil sur ce qui se passait autour d'eux. Leur imagination n'eut même pas besoin de s'exalter pour surprendre en inventant, car la vérité de l'histoire était essentiellement poétique parmi eux. Des mers inconnues traversées pour la première fois, des empires immenses découverts, quelques hommes opposés à des armées entières et ces armées vaincues, les trésors de l'Inde s'accumulant dans les ports de Lisbonne, une nature nouvelle étalant sa splendeur aux yeux des habitans de l'Europe, qui se croyaient le plus favorisés par

le climat : voilà ce que les historiens du Portugal eurent à décrire; voilà ce qui en-entraîna leur imagination brillante, et ce qui développa leur caractère original comme écrivains.

On sent que leurs défauts tiennent essentiellement au temps. Tous ne les ont pas au même degré qu'un des plus célèbres, Jean de Barros; mais il y en a bien peu qui en soient exempts. Ces auteurs laborieux n'ont point été de simples chroniqueurs, ils ont presque toujours mêlé de nombreuses réflexions aux récits des événemens qu'ils rappelaient. C'est là qu'ils ont échoué à mes yeux. Maintenant, du reste, on est surpris de leur verve, de leur tact à saisir les usages, et de l'instruction qu'ils déployaient à une époque où il y en avait si peu. Cela tient en grande partie, sans doute, à ce qu'ils avaient voyagé pour la plupart, ou bien à ce qu'ils avaient eu de fréquentes relations avec des hommes ayant beaucoup vu et beaucoup comparé.

Les Portugais avaient, comme on le voit, tous les élémens d'une histoire nationale brillante; et de plus les auteurs étaient encouragés par les souverains. Mais les historiens,

que les rois protégent, disent-ils bien toute la vérité? Il ne faut donc demander, en général, aux historiens portugais, que des récits d'exploits faits d'une manière brillante et énergique. Ils sont si riches en ce genre qu'ils exagèrent rarement la vérité. Cependant il y en eut un qui avant tout parla selon sa conscience.

Comme nous allons jeter un coup d'œil sur le siècle, je ne m'astreindrai pas à une priorité de quelques années dans l'ordre que nous suivrons. Ici, il s'agit de juger des hommes dont le devoir était d'instruire. Le Portugal met à la tête de ses historiens Jean de Barros; mais l'humanité reconnaissante y place le vertueux évêque de Sylves.

Je commencerai donc par Osorio, quoiqu'il ait écrit en latin la plupart de ses ouvrages; et je lui donnerai la première place, quoique l'esprit du siècle le dominât encore. Mais il savait parler au peuple et le porter vers la tolérance; il avait un sentiment profond de la vérité, et il osait la dire aux rois.

Ce doit être sans doute un grand mérite à nos yeux que d'avoir écrit d'après les im-

pulsions d'un cœur droit, à une époque où tant de circonstances contribuaient à fausser le jugement et à faire mépriser les lois de l'humanité.

Hyeronimo Osorio, plus connu sous le nom d'Osorius, naquit au commencement du seizième siècle [1506], et il en parcourut la plus grande partie. Évêque de Sylves, dans le royaume des Algarves, ses dignités ecclésiastiques ne l'empêchèrent point d'élever une voix éloquente en faveur des Juifs, alors qu'ils subissaient encore une odieuse persécution, et dans un moment où personne n'était tenté d'implorer la pitié en leur faveur.

Hyeronimo Osorio a donné une *Vie d'Emmanuel*, très-remarquable sous tous les rapports, et qui est peut-être plus généralement répandue en Europe que les différens ouvrages des historiens portugais, à cause de la langue où elle fut écrite. Elle est trop universellement connue pour que j'essaie de l'analyser. Je citerai seulement un fragment qui fera connaître la manière d'écrire de l'historien.

Après avoir retracé la situation dans laquelle se trouvait les Israélites, les immu-

nités qui leur avaient été accordées par Jean II, et la manière dont Emmanuel, se croyant libre des engagemens pris par son prédécesseur, ordonna à ces infortunés de sortir du royaume dans un terme de peu de mois, il donne ainsi le détail des persécutions qui suivirent cet arrêt effroyable. J'emprunte ce morceau à une ancienne traduction.

« Emmanuel ne pouvant souffrir que tant de milliers d'âmes s'allassent précipiter en damnation éternelle, pour garantir de ce danger les enfans des Juifs, s'avisa d'un expédient inique et injuste à exécuter, et qui procédait toutefois d'une bonne volonté, et tendait à une bonne fin; car il commanda que les enfans mâles juifs qui n'avaient pas encore atteint l'âge de quatorze ans fussent enlevés d'entre les mains de leurs pères et mères pour ne plus les voir, et qu'ils fussent instruits au christianisme. Or cela ne pouvait se faire sans grand trouble, car c'était pitié de voir arracher les petits enfans du giron de leurs mères, traîner les pères [1]

---

[1] Ceci paraît encore bien modéré pour notre époque; mais qu'on lise d'autres historiens, que la pensée surtout rétrograde de quelques siècles, et l'on verra que le mot de pitié était beau dans la bouche de l'évêque de Sylves.

qui les tenaient embrassés, et à grands coups de bâton les contraindre à lâcher prise; les cris horribles résonnans de tous côtés, et l'air rempli des pleurs et lamentations des femmes. Il y en eut qui ne pouvant souffrir telle indignité, jetèrent leurs enfans en des puits profonds; d'autres, transportées de colère et de rage, se tuèrent de leurs propres mains. Et pour accabler du tout cette misérable nation, après les avoir ainsi outragés, encore ne leur voulut-on permettre de s'embarquer pour faire voile et passer en Afrique, car le roi avait un tel désir que ces Juifs se fissent chrétiens, qu'il estimait qu'il les y fallait attirer partie par amour, partie par force. Ainsi donc, combien que, selon l'accord, il fallait permettre aux Juifs de monter sur mer, cela se remettait de jour à autre afin de leur donner le temps pour changer d'avis. Suivant quoi aussi, au lieu que du commencement on leur avait assigné trois ports pour mettre à la voile, le roi fit défense qu'aucun d'eux eût à s'embarquer en autre port qu'en celui de Lisbonne; ce qui fit qu'une multitude innombrable de Juifs se vint rendre là; mais cependant le jour limité échut, par ainsi ceux qui n'avaient eu moyen de déloger furent réduits en esclavage. »

Certes, je le répète, ce fragment est écrit avec une indignation très-calme; mais c'était beaucoup, pour le temps, de ne point chercher à excuser une affreuse mesure politique. L'homme que l'on regarde en général comme le plus remarquable des

historiens portugais, Jean de Barros, est bien loin d'adopter le même système. Entraîné par l'esprit du seizième siècle, il excuse les crimes qui furent commis dans l'Inde, parce que ce furent des infidèles que l'on persécuta. Je pourrais en offrir des preuves nombreuses; mais je l'examinerai sous un autre rapport. Voyons cependant, auparavant, comment, après avoir peint une odieuse persécution, Osorio éleva la voix quand il fallait avertir du danger.

Fidèle à ces principes qui l'avaient presque toujours guidé, le savant Osorio ne vit point sans effroi les funestes projets qu'un jeune monarque imprudent commençait à vouloir exécuter.

Comme vieillard et comme ecclésiastique, ses conseils devaient être écoutés. Sous le règne de Sébastien, les dangers que courait la patrie lui redonnèrent cette vertueuse énergie qu'on croyait sans doute affaiblie par les ans. Il reprit la plume d'une main sûre, et ce fut pour écrire au roi.

A la force de ses discours, on vit que son caractère n'avait point changé. Mais que pouvaient ces éloquentes représentations sur un esprit sans mesure, qui méprisait

même les conseils de vieux guerriers accoutumés à vaincre, et qui faisait assembler des médecins pour leur demander, avec une sanglante ironie, si l'âge ne devait point affaiblir le courage et le changer en pusillanimité! Les discours d'Osorio furent donc inutiles; ils restèrent du moins comme modèles d'une noble éloquence, comme preuves d'un beau caractère. Il y a peu de temps qu'ils ont été publiés sous le titre de *Cartas portuguezas de D. Hyeronimo Osorio, bispo de Sylves*[1]. Ces lettres de l'évêque de Sylves étaient inédites; elles ont été rassemblées en 1 vol. in-12 par un savant Portugais. Toutes roulent sur des sujets politiques, et c'est la première qui est adressée au roi. Comme les autres, elle se distingue par une noblesse admirable de style. « Les grands périls, dit Osorio dans un endroit, n'ont jamais manqué de louange, la faiblesse seule est accompagnée d'une perpétuelle honte. » Mais on voit aussi, plus loin, qu'il engage le roi à prendre cette fermeté qui résiste aux mauvais conseils.

[1] Ce petit ouvrage, publié par M. Verissimo Alvarès da Sylva, est d'un haut intérêt pour l'histoire.

Comme le fait très-bien sentir l'éditeur, un point historique, curieux à examiner dans cette lettre, c'est l'extrême répugnance que la nation avait pour cette guerre, malgré les efforts que faisait le roi afin d'y entraîner ses sujets. Dans l'autre lettre, Osorio parle à Sébastien de son mariage. La troisième est adressée à Camara, confesseur du monarque, et elle se distingue encore par une grande force d'âme. La quatrième, écrite contre le juge de la couronne, Jorge da Cunha, est empreinte de tout l'esprit ecclésiastique du seizième siècle; et de la part d'un esprit sage comme Osorio, la violence qui y règne est une grande preuve de l'influence du temps. La dernière s'adresse à la reine : comme toutes les autres, elle est remarquable sous le rapport du style.

Nous allons passer maintenant à la vie d'un historien supérieur aussi par son style et par ses vues générales à tous ceux du seizième siècle; on a déjà nommé Barros.

La vie de cet écrivain ne peut être complètement indifférente, elle se lie trop essentiellement à l'histoire de ses ouvrages. Ce fut en voyant des terres lointaines, en comparant des mœurs étrangères, qu'il

conçut le projet de retracer l'histoire de ses compatriotes.

Jean de Barros naquit dans les dernières années du quinzième siècle [1496]. Sa famille était noble, et il se trouva bientôt employé à la cour d'Emmanuel. Nous avons déjà vu combien les lettres y étaient encouragées. Le jeune Barros éprouva les effets de cette heureuse influence qui se répandait même loin du trône. Celui qui devait mériter le surnom de Tite-Live portugais commença sa carrière littéraire par un roman. Ce roman était plutôt remarquable par le style que par la puissance de l'imagination; toutefois l'on pouvait prévoir dès lors que l'auteur de *Clarimond* était destiné à écrire l'histoire d'une manière brillante plutôt que sage, chevaleresque plutôt que philosophique, mais en même temps singulièrement utile, parce qu'elle se ferait lire avec ardeur et développerait l'esprit national.

Un homme tel que Jean de Barros ne pouvait pas être dédaigné à la cour de Jean III. Ce prince comprit sans doute qu'il fallait des impressions nouvelles au génie destiné à raconter tant de faits nouveaux.

Jean de Barros, envoyé d'abord en Afrique, y fut nommé gouverneur des établissemens de la côte de Guinée. Quelques années après il revint à Lisbonne. A la manière dont il avait rempli l'emploi dont il s'était trouvé chargé, on jugea qu'il était propre à diriger une plus haute administration, il devint trésorier général des colonies, et alors il se trouva à même de rassembler tous les documens nécessaires à l'immense travail qu'il préparait. Il avait d'abord adopté ce plan qui fut depuis mis à exécution par Faria y Souza : les conquêtes des Portugais et leurs découvertes dans les quatre parties du monde devaient être racontées séparément; il s'en tint aux guerres de l'Asie, et sa vie ne suffit point à cet ouvrage important. Mais ce fut lui qui le premier fit bien connaître l'Inde aux Européens.

Si l'on considère Jean de Barros simplement comme écrivain, on sent qu'il a, principalement sous ce rapport, justifié l'enthousiasme que les Portugais ont pour lui : il réunit l'élégance et l'énergie, et pour la pureté du langage il fait toujours autorité.

Un critique portugais a fait connaître en

peu de mots l'immense service que cet historien a rendu à la littérature nationale. « Par la longue étude que j'en ai faite, dit Francisco Dias Gomes, je me suis convaincu qu'il prépara ce haut style dont firent usage par la suite nos poètes épiques. »

Et en effet ses peintures se présentent toujours de la manière la plus poétique, malgré un peu d'exagération. « Si Dieu, dit-il en parlant de ses compatriotes, avait créé d'autres mondes, là encore ils auraient élevé des monumens à la victoire. » Il est plein de charmes et d'exactitude dans la description des contrées qui se trouvent entre le fleuve Gambea et Canaga. Les coutumes, les bienfaits de l'agriculture, tout est présenté de la manière la plus heureuse [1].

L'époque où il vivait lui fit commettre quelques erreurs; mais grâce à lui une foule d'écrits importans vinrent enrichir la littérature. Grâce à sa plume brillante et exercée, il fit comprendre aux Portugais de l'Europe les merveilles que leurs compatriotes opéraient en Asie. Le commencement des Décades parut un an avant le départ de Camoens [1552]

[1] *Voy.* l. III, de la Décad. Ire.

pour Goa, et il est permis de croire que Barros développa dans cette âme ardente l'admiration patriotique qui enfanta tant de beaux vers.

Au seizième siècle, Jean de Barros a donné un ouvrage dont nous sentons encore tout le charme et toute l'utilité. Un écrivain dont je ne partage point toujours les opinions nous a développé, à ce qu'il me semble de la manière la plus judicieuse, le secret de l'historien portugais. J'emprunte à M. de Sismondi ce passage remarquable. Après avoir parlé des immenses travaux auxquels se livra Barros, il continue ainsi : « Il était partial, il est vrai, pour les Portugais, mais peut-être autant qu'un historien national doit l'être pour intéresser. Pourquoi prendrait-il la plume s'il n'avait pas dessein d'élever un monument glorieux à sa patrie? Ne la trahirait-il pas si, consulté toujours comme un avocat, il condamnait comme un juge? Peut-il animer, échauffer les lecteurs par l'enthousiasme qui a fait faire les grandes actions, s'il les dissèque pour les rapetisser, s'il cherche avec empressement les motifs honteux des choses vertueuses, s'il éteint les sentimens par le

doute, s'il communique par son livre la glace qu'il a dans le cœur? On arrive plus souvent à connaître la vérité par les écrivains partiaux pour leur patrie, que par ceux qui ne sentent rien; les premiers ont au moins en eux une chose vraie, le sentiment.»

On comprend qu'un semblable historien doit être lu avec circonspection, mais qu'il ne peut manquer d'intéresser. Je regrette que l'espace ne me permette point d'offrir plusieurs citations de Barros. On verrait que c'est un de ces hommes éminemment utiles aux siècles qui viennent après eux, parce qu'ils peignent leur propre siècle avec ses préjugés, ses crimes et ses vertus.

Maintenant sans doute les opinions émises par Jean de Barros sur les noirs et sur les Indiens nous paraîtraient effroyables. C'étaient celles du temps; mais, en les adoptant, le cœur de l'historien ne fut point coupable, car il y a bien peu d'hommes comme Osorio, comme las Casas et comme Christophe Colomb, qui ne laissent parler que leur cœur, et que leur cœur rende supérieurs à tout leur siècle.

La mort arriva, et le travail de Barros n'était point achevé; car, malgré son en-

thousiasme, il se livrait à une étude profonde du style. Diogo de Couto fut chargé de la continuation de cet ouvrage, qui renfermait une partie des fastes de la nation. Comme son prédécesseur, il se sentit ému au souvenir de grandes actions, et s'il n'eut point tout son talent, il hérita d'une partie de ses qualités; il était difficile de se distinguer après Jean de Barros, il y eut encore de la gloire à être nommé après lui.

Diogo de Couto était à même de bien connaître les événemens dont le récit devait compléter les Décades de Barros. Il avait parcouru les Indes et l'Afrique; comme le Camoens, dont il était l'ami, il avait visité les contrées qu'il voulait décrire. Doué d'une assez grande sagacité d'observation, il prévit la chute des conquérans; et grâce au zèle de l'Académie des sciences de Lisbonne, la littérature s'est enrichie naguère d'un ouvrage curieux de cet auteur, intitulé : Dialogue sur les Causes de la décadence des Portugais dans les Indes, où bien des faits se trouvent expliqués.

Quand on songe aux conquêtes de la nation portugaise, le nom d'Albuquerque se présente aussitôt à la mémoire; mais dans

cette famille il y a plus d'un genre de gloire, et les exploits du père ont été dignement transmis à la postérité par son fils. Fernand d'Albuquerque était enfant naturel du conquérant des Indes. Il naquit la première année du seizième siècle [1500], et traversa la plus grande partie de ce temps d'illustration. Il mourut à quatre-vingts ans. Le roi voulut qu'il prît le nom du grand homme que tout le Portugal regrettait. Il consacra son talent à la gloire de son père, c'était le consacrer à celle de sa patrie; il est remarquable par sa fidélité, et souvent par l'effet du style. Ce fut vers le milieu du seizième siècle qu'il publia les commentaires sur les guerres de l'Inde, dont probablement son père avait rassemblé les matériaux, et qu'il mit en état de paraître [1557].

Resende a donné quelques-unes de ses poésies. Comme rien de ce qui touche à un grand homme ne peut être indifférent, j'ajouterai ici que le conquérant des Indes était lui-même un habile écrivain, qu'il a laissé plusieurs lettres remarquables, parmi lesquelles on distingue celle où il fait part à Emmanuel de la conquête de Goa [1].

[1] *Barbosa Bibliotheca lusitana.* Voy. également

Je ne puis passer sous silence un écrivain fort intéressant, plutôt encore par ce qu'il raconte que par ses idées et par son style. Je veux parler du célèbre Damian de Goes, qui occupa divers emplois à la cour du roi Emmanuel, et qui exposa du moins avec élégance et fidélité ce qu'il avait vu.

Sa vie fut d'abord errante, et il serait curieux de le suivre dans ses voyages; quoique pour faire comprendre quelques historiens il soit indispensable de faire connaître leur existence, l'espace me force d'abréger. Goes naquit au commencement du seizième siècle. Après avoir joui d'une haute faveur auprès d'Emmanuel, il fut employé par Jean III à remplir des missions importantes. C'est ainsi qu'il alla en Pologne, en Suède, en Danemarck, en France, plaisant en tous lieux par l'agrément de ses manières et par les charmes de son esprit.

Prisonnier devant Louvain, où son courage l'avait fait devenir un instant général [1542], il se racheta moyennant une forte rançon, et revint en Portugal. On sent qu'un

Catalogo dos autores, qui précède le grand Dictionnaire.

homme qui avait parcouru tant de pays, et dont l'instruction avait mûri le jugement, devait paraître propre à écrire l'histoire. Il fut nommé intendant de la *torre do Tombo*, et grand historiographe du royaume. On pense qu'il mourut en 1560.

C'est surtout à sa Chronique du roi Emmanuel qu'il doit sa réputation. Cet ouvrage m'a paru rempli de faits curieux, heureusement racontés. Ce serait une chose fort difficile en général que d'essayer à faire comprendre la manière des historiens. Les citations que cela exigerait seraient beaucoup trop longues; je me contenterai donc de traduire de Damian de Goes un fait qui peint assez bien l'époque où il vivait, et l'introduction du faste oriental chez les vainqueurs des Indes. Il s'agit du cortége qui accompagnait Emmanuel quand il se promenait dans Lisbonne.

« Ce fut le premier roi chrétien d'Europe à qui parvinrent des éléphans de l'Asie ; il en avait cinq ; c'étaient quatre mâles et une femelle. Quand il chevauchait dans la cité, ces quatre animaux marchaient devant lui ; ils étaient précédés eux-mêmes d'un *ganga* ou rhinocéros, assez éloigné d'eux pour qu'ils ne le vissent point. Derrière les éléphans on voyait marcher immédiatement devant le roi un cheval

caparaçonné à la manière des Persans, et il était monté par un chasseur de cette nation, portant en croupe une once dressée à la chasse, qui avait été envoyée par le roi d'Ormuz au monarque portugais. Il en fit présent depuis au pape Léon, comme je l'ai déjà dit, en y joignant un éléphant et le rhinocéros. C'était avec cette pompe, les tymbales et les trompettes faisant retentir les airs, que le roi allait très-souvent à cheval dans la ville [1]. »

En général, tout ce qui a rapport au monarque portugais offre dans cet ouvrage un intérêt très-vif. Il faut se rappeler qu'il s'agit ici d'un homme sous le règne duquel changea la face du monde, et qui imprima à son siècle cette activité politique et cet amour pour les lettres dont il donnait chaque jour des preuves en s'environnant de savans, même pendant le temps que duraient ses repas. Damian de Goes traduisit en portugais le Traité de la Vieillesse de Cicéron;

[1] *Chronica do felicissimo Rey D. Manoel.* Il y a un précieux exemplaire de cet ouvrage à la bibliothèque Sainte-Geneviève; c'est l'édition Princeps portant la date de 1566. J'y ai remarqué la signature de l'auteur, et cela démentirait ce que dit Barbosa, qui place, selon les ouï-dire, la mort de l'auteur en 1560.

on a de lui un traité sur la théorie de la musique qui n'a point été imprimé [1].

Il y a quelques historiens dont la vie sert à faire sentir les ouvrages. En quelques mots ils font comprendre ce qu'on doit chercher dans leurs écrits. J'ai vu, et je rapporte ce que j'ai observé; voilà sans doute un mérite incontestable. C'est celui de Fernand Lopes de Castanheda, qui a donné une Histoire de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais, en huit livres.

Il était né au commencement du seizième siècle, à l'époque des conquêtes; et lorsqu'il voulut rappeler à ses compatriotes les faits d'armes dont sa jeune imagination avait été frappée, il ne recula devant aucun de ces travaux qu'il fallait entreprendre. Je traduirai ici les paroles remarquables qu'il adressait au roi, en lui offrant son ouvrage. Il parle à ce prince du temps qui lui fut nécessaire pour écrire cette histoire, de la vérité qu'il voulut y mettre.

« Je certifie à votre altesse, dit-il, que je ne la découvris pas dans ma maison, que je ne l'envoyai pas demander par écrit à ceux qui la savaient, de

[2] *Bibliotheca Lusitana.*

7...

peur qu'ils ne me répondissent point, en raison de leurs occupations, ou pour quelque autre cause. Mais cette vérité, je résolus d'aller la savoir aux Indes; et dans mon voyage, j'essuyai d'effroyables tempêtes où je me vis si près de la mort, que je perdis jusqu'à l'espoir de conserver un instant d'existence. J'endurai la faim, et plus encore les angoisses de la soif. Arrivé en Asie, mille autres périls m'assaillirent; enfin c'est au milieu des décharges sans nombre des bataillons, de l'artillerie, que je sus la vérité de ce que je devais écrire : alors j'avais vu ou entendu. »

Castanheda n'est point supérieur à son siècle, comme quelques historiens, mais il est précieux pour ceux qui cherchent avec lui la vérité. Son ouvrage, dès qu'il parut, jouit d'une grande estime, et il fut traduit en espagnol et en italien. Jean de Grouchy en donna une traduction française qui parut vers le milieu du seizième siècle [1553], mais que je n'ai pu me procurer. Les immenses travaux de Castanheda ne lui valurent aucune récompense; et cet auteur, qu'un critique estimé met à côté des meilleurs écrivains, occupait la place de bedeau dans une église de Coimbre lorsqu'il mourut [1].

[1] *Voy.* Francisco Dias Gomes *Obras poeticas.*

Pendant que tant d'hommes célèbres s'occupaient de faire connaître des contrées éloignées, un homme laborieux portait des regards investigateurs sur les monumens des conquêtes des Romains et sur ceux des anciens peuples de la Lusitanie, bien plus nombreux alors qu'ils ne le sont de nos jours. André de Resende devint le plus grand antiquaire du seizième siècle, et ses ouvrages, qui expliquent tant de points obscurs de l'histoire en Portugal, jouissent encore d'une haute estime, même chez les savans étrangers. L'un est intitulé *de Antiquitatibus Lusitaniæ* [1596], l'autre porte le titre de *Deliciæ Lusitanorum*.

Il me serait facile d'étendre beaucoup ce chapitre, car il y a bien peu de nations qui aient autant d'historiens que les Portugais. L'espace limité que je puis leur consacrer dans cet ouvrage m'a obligé à ne nommer que les plus célèbres [1].

[1] Les amis de la littérature du midi de l'Europe attendent avec une vive impatience un travail important que M. Buchon a fait sur les historiens portugais, et sur les poëtes considérés dans leurs rapports avec l'histoire.

CHAPITRE XVI.

Moralistes. — Heitor Pinto, Amador Arraiz.

Vers le temps où florissaient tant de genres divers de littérature, un homme de talent se fraya une route à part, et devint, en quelque sorte, le moraliste du siècle. Frey Heitor Pinto écrivit des dialogues, célèbres encore par le charme du style et par les principes enjoués d'une morale pure. La religion le guida toujours, mais il débarrassa ses principes philosophiques des formes pédantesques qui semblaient lui avoir été assignées. Son ouvrage est intitulé : Usage de la vie chrétienne présentée par dialogues renfermant les principes qui doivent la diriger. Le premier traite de la vraie philosophie, le deuxième de la religion, le troisième de la justice, le quatrième de la tribulation, le cinquième de la vie solitaire, le sixième des souvenirs de la mort. Heitor Pinto publia une deuxième partie comprenant le même genre de divisions. Ferreira de Sera affirme qu'ils ont été traduits en italien, en espagnol et en français; mais je ne connais aucune de ces versions. Heitor Pinto

passe pour classique. et fait autorité parmi les meilleurs auteurs portugais.

Un autre moraliste a brillé chez cette nation. C'est Amador Arraiz, évêque de Portalègre. Comme l'auteur dont je viens de parler il se distingua par un style fort remarquable. Il donna des Dialogues remplis des meilleures idées, et gracieux, surtout aux yeux des littérateurs, par le choix élégant des expressions. On distingue celui qui roule sur la gloire et sur les triomphes des Lusitaniens. Ses œuvres ont été imprimées à Lisbonne.

Plusieurs autres écrivains s'exercèrent à la même époque dans le même genre; l'espace m'empêche de rappeler ici leurs travaux, et une vaine nomenclature de noms et de titres deviendrait inutile. Quelques orateurs ecclésiastiques illustrèrent aussi le seizième siècle. Mais on est forcé d'avouer ici qu'une érudition scolastique s'était emparée de la chaire en Portugal comme dans le reste de l'Europe, et que les citations des écrivains profanes se mêlaient, de la manière la plus bizarre, au texte des auteurs sacrés. Ce défaut, du reste, se retrouve chez le plus grand orateur des Portugais, le père Vieira, que plus tard nous aurons occasion d'examiner.

CHAPITRE XVII.

PRINCIPAUX VOYAGEURS DU QUINZIÈME ET DU SEIZIÈME SIÈCLE.

En se rappelant les conquêtes des Portugais, et surtout leurs découvertes, on a raison de croire que nulle nation n'a dû posséder un aussi grand nombre de voyageurs. Cependant cette vie errante, qui a fait tant d'historiens, tant de poètes, n'a produit qu'un nombre assez limité de relations recommandables; il est vrai, je le sais, qu'un grand nombre de voyages dans les différentes parties du monde sont restés manuscrits, et n'ont jamais été consultés dans les archives où le gouvernement les rassemblait.

La plupart des voyageurs portugais datent du seizième siècle, et ils sont bien loin, à mon avis, d'avoir la naïveté des voyageurs français de la même époque. Ils se sentent toujours de l'exaltation qui agitait la nation. On peut dire cependant que leur instruction était plus variée, et qu'ils rendaient plus de services à la navigation. C'était sur-

tout en décrivant les mœurs et les productions de la nature qu'ils exagéraient. Il arrivait aussi que leur zèle religieux les entraînait à des conjectures singulières, et qu'ils expliquaient de la manière la plus bizarre les idées mythologiques des peuples qu'ils visitaient.

Mais n'oublions pas que tout ceci est le défaut du temps, et vient des circonstances où se trouvait la nation. Les voyageurs portugais rendirent encore plus de services à l'époque où ils parurent qu'ils ne propageaient d'erreurs. Ils contenaient d'ailleurs, pour la plupart, des détails précieux relatifs à l'histoire. On peut même dire que souvent l'historien et le voyageur remplissent tellement les deux missions, qu'il est difficile de leur assigner leur véritable rang dans la littérature.

Une des premières relations curieuses du seizième siècle est la lettre que Vas de Camninha, compagnon de Pedralvez Cabral, écrivit au roi de Portugal, relativement à la découverte du Brésil; elle se fait remarquer par une naïveté et une bonne foi touchantes. M. Ayrez de Cazal l'a publiée pour la première fois, en 1817, dans sa Carografia

Brasilica, et l'on peut la considérer comme un monument historique précieux. J'en ai inséré la traduction dans le journal des Voyages, rédigé alors par M. Verneur, et dans l'ouvrage sur le Brésil, que nous avons publié, il y a plusieurs années, M. Taunay et moi.

Cet homme célèbre que nous appelons Magellan, et dont le véritable nom est Magalhaens, était portugais, il appartient presqu'autant au quinzième siècle qu'au seizième. Ce fut lui qui s'empara de Malaca [1510], et dont la bravoure fit faire bien d'autres conquêtes à ses compatriotes. Nul autre n'avait peut-être à cette époque une connaissance aussi étendue des côtes de l'Inde. A son retour en Portugal, Emmanuel lui refusa une récompense qu'il pensait avoir suffisamment méritée. Un injuste refus lui fit offrir ses services à Charles-Quint, qui les accepta. La conquête des Moluques fut résolue, et le hardi navigateur partit avec cinq vaisseaux montés de deux cent cinquante hommes. Ce fut dans ce voyage qu'il découvrit le fameux détroit auquel il donna son nom. Le chef de l'île de Malan ne lui permit pas d'achever sa mission, et le fit périr. Un bibliographe espagnol, nommé

Nicolas-Antonio, assure que le manuscrit du journal de Magellan était entre les mains d'Antonio Morena, cosmographe de la contractation de Séville.

Ce fut à peu près vers le même temps que l'on vit paraître un voyageur dont la renommée ne s'est point autant répandue en Europe que celle de Magellan, mais qui jouit cependant d'une grande célébrité parmi ses compatriotes. Je veux parler de Fernand Mendez Pinto, auquel l'on peut surtout appliquer ce que j'ai dit au commencement de cet article sur les voyageurs du seizième siècle. Les Portugais eux-mêmes lui ont souvent reproché la teinte romanesque répandue dans ses écrits, et il a eu fréquemment aussi besoin de défenseurs.

On doit cependant ajouter que le temps a confirmé la plus grande partie de ce qu'il avait avancé, en l'exagérant peut-être un peu, et en expliquant plusieurs choses d'après les idées de l'époque.

Mendez Pinto naquit de parens fort pauvres, à Montemor Ovelho; il offre une preuve de ce que peut le courage uni à une imagination active. Il commença par être domestique d'une personne de distinction.

Mais de bonne heure il sentit que la nature l'avait destiné à une situation plus élevée; dès l'âge de douze ans il s'embarqua pour Setuval. Il commença le cours de ses voyages sous de fâcheux auspices; il fut assez maltraité par un corsaire français; mais il parvint cependant à sa destination, et servit le duc d'Aveyro. Ce fut alors qu'entraîné par les brillans récits des voyageurs qui revenaient de l'Inde, il résolut d'aller chercher la fortune dans un pays dont on exagérait peut-être encore la richesse, mais qui renfermait cependant des trésors dont, malgré son avidité, l'Europe n'a pu le dépouiller entièrement.

Cependant Mendez était bien autant entraîné[1537] par l'ardeur des voyages que par la soif de l'or, car il vit des pays qui avaient été à peine visités avant lui. Il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie heureuse, la Chine, la Tartarie et la plus grande partie de l'Archipel oriental. Vingt années se consumèrent dans cette vie errante; et si, dans son existence agitée, quelque chose peut être mis en comparaison avec son desir ardent de découverte, ce furent ses malheurs. Il se trouva treize fois captif, et fut vendu dix-sept fois.

Malgré ses infortunes, il était parvenu à amasser quelque bien, et il allait revenir en Portugal, quand ses anciennes habitudes de voyages, exaltées par des idées religieuses, se réveillèrent avec une force nouvelle. Il voulut aller convertir les Japonais, en s'associant à un jésuite nommé Nunez, revêtu du titre d'ambassadeur auprès du roi de Bungo; il s'embarqua avec les missionnaires, et résolut bientôt de consacrer tout son bien à la société de Jésus, dans le sein de laquelle il voulait mourir, et qui le reçut bientôt au nombre de ses membres laïques. [1554].

Cependant, après avoir parcouru tant de contrées différentes, le souvenir de son pays parla si vivement à son cœur, qu'il résolut de le revoir. Il arriva à Lisbonne pendant la minorité de Sébastien. Il se regardait comme ayant rendu de vrais services à son pays, par le courage persévérant qui lui avait fait connaître tant de contrées où le commerce pouvait puiser de nombreux trésors. Il arrivait dans un moment de puissance et d'ambition; mais il ne put rien obtenir de la cour; dès lors il résolut de vivre dans la retraite. Retiré à la Villa d'Almada, il s'y maria, et

parvint à un âge très-avancé, ne possédant qu'une fortune très-médiocre à une époque où tant d'aventuriers s'enrichissaient. Ce fut là où il écrivit ses voyages pour l'instruction, dit-il, de ses enfans.

Ils ne livrèrent les manuscrits de leur père à l'impression que bien des années après sa mort, car la première édition ne parut qu'en 1614. La seconde fut publiée en 1678. Les deux autres parurent avec des additions en 1711 et 1725. Les voyages de Mendez Pinto ont été traduits en espagnol, en allemand et en français [1628].

Malgré les critiques dont elle a été l'objet, cette relation offre des détails fort curieux ; il y règne un caractère chevaleresque et aventureux qui peut bien inspirer des craintes sur l'exacte vérité, mais qui entraîne l'imagination. Le style est d'ailleurs remarquable. Barbosa indique les autorités qui ont écrit en faveur de la bonne foi de Pinto, et il y en a d'assez respectables. Faria va jusqu'à affirmer qu'il eût dit beaucoup plus de choses, s'il n'eût craint d'être soupçonné de mensonge.

Considéré sous le rapport du style, Mendez Pinto est mis par quelques écrivains

portugais au nombre des classiques, et il a une originalité dans l'expression que l'étude ne saurait donner [1].

Si je voulais m'en tenir à une longue et fastidieuse nomenclature de noms d'auteurs, sans doute que je pourrais en citer un grand nombre qui sont même assez connus; je pourrais aussi en indiquer quelques autres qu'on a presque oubliés, et qui offrent un assez grand intérêt. J'indiquerai Bermudez, si curieux à consulter sur l'Afrique; François Alvares, qui demeura six ans en Ethiopie [1515], et dont les œuvres importantes ont été traduites en français; Gomes Saint-Estevan, qui parcourut la Palestine et l'Italie; Gaspard Ferreyra Rayman, auteur d'un Routier des Indes estimé; et tant d'autres qui visitèrent les contrées soumises aux Portugais. Ils nous apprendraient surtout maintenant avec quelle rapidité la puissance d'un peuple guerrier a pu déchoir, et l'on

[1] On a même fait un roman français qui roule sur ses principales aventures, et qui est passablement merveilleux; il est intitulé l'Heureux voyageur, ou les Aventures de Mendez Pinto; mais il faudrait bien se garder de confondre ce mauvais ouvrage avec les véritables voyages.

serait encore plus surpris en lisant ce passage d'un voyageur moderne qui, à son tour, voit sa nation puissante, et doit l'instruire par cette phrase éloquente [1] :

« Goa la Dorée, comme on l'appelait jadis, n'existe plus. Goa, où le vieux Gama termina sa glorieuse carrière, où souffrit et chanta Camoens, ce n'est plus aujourd'hui qu'une grande sépulture, que l'herbe recouvre entièrement; et cette faible et lugubre population de prêtres et de religieux que vous y rencontrez ne semble avoir été épargnée que pour célébrer l'office des morts sur les restes de ses générations éteintes [2]. »

[1] Esquisses de l'Inde, par un officier anglais, *Revue britannique*, n° 1.

[2] On doit distinguer aussi Leaō Camello : fait prisonnier dans la malheureuse bataille d'Alcacer, il demeura long-temps dans l'empire de Maroc, où il souffrit mille infortunes; mais sur la fin de sa vie Saldanha le racheta, il s'adonna aux sciences, et il écrivit des commentaires sur la conquête du royaume de Goya. *Barbosa*, t. 3.

CHAPITRE XVII.

Francisco Moraes, romancier remarquable du seizième siècle.

Parmi les historiens et les romanciers portugais, l'on doit distinguer Francisco Moraes, qui naquit à Bragues au commencement du seizième siècle, et qui, après avoir voyagé en France, retourna dans son pays, où il fut assassiné à la porte d'Evora. Tous mes lecteurs connaissent sans doute de réputation son principal ouvrage. C'est l'histoire de Palmerin que le curé, dans don Quixote, ne veut point livrer aux flammes, en disant qu'elle mériterait d'être conservée avec autant de soins que les œuvres d'Homère, gardées si précieusement dans la cassette de Darius.

Moraes donna aussi l'histoire de Primaléon, fils de Palmerin; il publia des relations relatives à certains événemens dont il avait été témoin en France et dans son pays. Il se distingue en général par de l'imagination et par un style fort remarquable; et je suis

persuadé qu'on pourrait tirer de son Palmerin en trois volumes in-8° un ouvrage agréable.

A la suite de ce roman on trouve trois dialogues assez intéressans par le naturel du style, et par la connaissance qu'ils peuvent donner des usages du temps. Ce sont, en quelque sorte, trois scènes de comédie de mœurs; le second surtout est curieux : la conversation se passe entre un docteur et un chevalier qui parlent de leur prééminence à une époque où les sciences et les armes jouissaient d'une haute considération.

« Je sais, dit le chevalier, que les raisonnemens sont les armes avec lesquelles vous avez toujours combattu, et il n'est pas extraordinaire que vous sachiez vaincre ceux qui n'en font guère usage. Mais, monsieur le docteur, je vous ferai une observation: que diriez-vous si vous vous trouviez en rase campagne, environné de mille Maures; que vous voyiez les cuirasses à rebours, que vous ne sachiez plus de quel métal sont les lames, et que les éblouissemens, comme des papillons, ne vous sortissent plus de devant les yeux? Ah! seigneur docteur, vous ne vous êtes jamais trouvé devant cent grosses bombardes ajustées contre votre poitrine, vous n'avez jamais vu ces faces jaunes comme de la cire, vous n'avez point appelé la sainte Vierge sans avoir qui vous

secoure, vous n'avez jamais fui pour vous sauver, vous n'avez jamais été obligé de quitter la partie à la vue de tout le monde, vous n'avez jamais entendu crier contre le ciel et le blasphémer au moment où vos jambes se trouvaient empêtrées. Oh! qu'alors vous auriez bien oublié le code et le digeste! »

En traçant ces esquisses légères, dont on ne peut rendre que fort imparfaitement la gaîté malicieuse, peut-être Moraes était-il plus près de la véritable comédie que ses contemporains; peut-être ne lui fallait-il que de la persévérance et des encouragemens pour devenir un poète dramatique.

En analysant divers auteurs, j'ai parlé déjà de plusieurs romans; je me contenterai ici de rappeler que le seizième siècle fut, en Portugal comme en Espagne, très-fertile en ces bizarres conceptions dont l'ingénieux Cervantes a fait une si plaisante critique. Les hommes les plus célèbres ne dédaignèrent point de s'exercer dans ce genre de composition, et l'on attribue à Fernand Alvares do Oriente la troisième partie du Palmerin d'Angleterre.

Nous voilà parvenus à la fin du seizième siècle; sans doute, pour que mon travail fût complet, il faudrait tracer également

l'histoire de la science. Mais il me reste tant de richesses littéraires à faire connaître, une nomenclature de noms d'ouvrages serait si fastidieuse et si peu utile, que je préfère renvoyer pour cette partie aux mémoires de littérature portugaise que j'ai cités plusieurs fois, et qui renferment de nombreux documens sur l'histoire des sciences au seizième siècle, en Portugal : l'on pourra consulter l'histoire des mathématiques de Bossu; celle de M. Garcaõ Stokler, qui est écrite en portugais, fournira aussi de précieux renseignemens.

Nous sommes parvenus à la troisième période de la littérature portugaise. Les écrivains éminemment classiques ont à peu près disparu; mais au commencement du dix-septième siècle, on trouve une originalité qui étonne souvent l'imagination. Bien des personnes confondent les auteurs de cette époque avec ceux du siècle précédent. Je pense qu'ils diffèrent assez essentiellement pour marcher à part : nous suivrons toujours l'ordre indiqué par le temps.

CHAPITRE XVIII.

Considérations générales sur la poésie épique en Portugal. — Corte Real, naufrage de Sépulveda le second siége de Diu. — Luiz Pereira, l'Elegiada, poëme épique.

Bien des épiques vont se dérouler à nos yeux ; tous sont doués d'un vrai mérite, et tous cependant sont encore ignorés en France. Les Portugais les possédaient à une époque où nous n'avions encore que d'informes essais, abandonnés à l'oubli depuis long-temps. Corte Real, Quebedo, Pereira de Castro, Menezes, écrivaient dans une langue parvenue déjà à son plus haut degré de perfection ; ils surent conserver les traditions des grands maîtres auprès desquels on doit les placer. Cependant Bouterweck n'en parle point ; mais ils ont été assez justement appréciés par un homme qui voulait les faire connaître, et que la mort surprit avant que l'on pût jouir de son travail.

« Les épiques portugais, dit M. Sané, ne brillent point par la disposition, la contexture, la cohérence des parties, l'unité

d'action et d'intérêt; ils manquent d'art, leur merveilleux est pauvre et bizarre; ils triomphent dans les détails, les descriptions, les épisodes, les peintures de caractère, les mouvemens tendres et pathétiques, et presque toujours le style les absout. Ils sont surtout de grands peintres de marine, ce qui ne surprend point chez une nation qui avait alors l'empire de la mer, et dont les poètes avaient souvent fait le voyage d'Amérique, d'Orient, des Indes, comme guerriers ou comme observateurs [1]. »

Pendant que le Camoens se vouait à la solitude, après avoir parcouru les lieux qu'il chantait dans son poème, un homme célèbre et trop peu connu [2] en Europe allait chercher dans les contrées étrangères ces couleurs brillantes dont il voulait embellir sa

[1] Voy. *Coup d'œil sur la Littérature portugaise*, 1er volume du Mercure étranger, publié par M. Amaury-Duval.

[2] Corte Real, poète et guerrier, descendait d'une famille illustre; le feu d'une brillante imagination lui donna pour la musique, la peinture et la poésie cet irrésistible penchant qui détermine les talens extraordinaires à suivre la profession à laquelle ils sont destinés; il mourut en 1593. Voy. *Catologo dos autores*, grand dict.

poésie. Corte Real parcourut l'Inde et l'Afrique; il assista même à la célèbre bataille d'Alcacer-Kebir; après avoir été témoin de la vie voluptueuse que menaient ses compatriotes en Asie, il fut témoin des derniers efforts de leur courage dans les champs de l'Afrique; mais sa valeur ne put le soustraire à l'esclavage : il tomba au pouvoir des barbares, et ne recouvra sa liberté qu'à l'époque du rachat général des prisonniers.

De retour dans sa patrie malheureuse, Corte Real se voua à la retraite, et résolut de consacrer ses derniers loisirs à célébrer la gloire du Portugal; en cela il eut de frappans rapports avec son illustre prédécesseur. Sa pensée fut noble comme celle de Camoens; mais, quoique essentiellement original, peut être chercha-t-il trop souvent à l'imiter, en introduisant dans ses poèmes les brillantes peintures de la mythologie grecque, dans un sujet tiré de l'histoire moderne, où la religion chrétienne eût été seule convenablement employée, comme s'adaptant surtout à la situation de l'héroïne.

C'est une chose assez singulière, que ces hommes qui sentaient la nécessité de donner un aspect original à leurs compositions

épiques n'eussent pas des notions plus justes sur le genre de merveilleux qu'il convenait d'employer. La couleur locale se faisait sentir en quelque sorte à leur insu, car ils avaient voyagé; mais, tout en s'éloignant quelquefois essentiellement des anciens, ils avaient encore pour eux une admiration tellement exclusive qu'ils n'osaient changer un des principaux mobiles de leurs événemens. Les poètes dramatiques, qui traitèrent exclusivement des sujets sacrés, offrent, comme on l'a vu, ce bizarre assemblage, et alors il paraît beaucoup plus monstrueux.

Le premier ouvrage que donna Corte Real n'obtint pas un très-grand succès; et malgré d'assez grandes beautés, il ne jouit point d'une célébrité suffisante ponr que j'en donne ici l'analyse.

Une grande infortune, qui avait inspiré à Camoens quelques vers admirables, devint le sujet d'un poème vraiment original, où les plus grandes beautés étincellent à côté des défauts.

Les malheurs de Lianor de Sá sont aussi touchans que ceux d'Inez, mais ils sont moins célèbres, et Corte Real va nous les faire connaître.

Il s'agit de deux époux qui, après s'être unis dans les Indes, voulurent retourner en Europe, firent naufrage sur les côtes d'Afrique, et errèrent long-temps avant que la mort vînt terminer leur existence.

On sentira mieux tout le pathétique de cette situation en se rappelant que l'infortunée Lianor de Sá emmenait avec elle ses enfans, et qu'à l'amour dont elle était embrasée s'unissait encore l'amour maternel le plus profond. Camoens avait passé devant le lieu du naufrage; son cœur fut ému, il laissa parler son cœur, les infortunes de Lianor avaient déjà fait verser des larmes.

Ce qu'il y avait de terrible dans le malheur de cette femme intéressante; ce qu'il y avait de plus effrayant encore dans le malheur de son époux, qui lui survécut; l'exemple d'un grand maître, la célébrité des victimes, tout contribua à exalter l'imagination de Corte Real; une forte pensée domina son âme, il lui rapporta tout ce qu'il avait vu dans ses voyages; il eût peut-être produit un chef-d'œuvre dans un temps où le goût eût été plus épuré, car il n'était point encore de ceux dont le génie fait excuser les écarts, et qui peuvent tout oser

parce qu'ils créent tout. Ses idées mythologiques gâtèrent souvent les plus belles situations.

Ce poème, dont la plus grande partie doit nous émouvoir si profondément, parce qu'elle offre une peinture naturelle des sentimens les plus tendres et des événemens les plus déchirans; ce poème, dont les héros sont chrétiens, offre dès le commencement une invocation aux dieux du paganisme. Sepulveda aime Lianor, et ne peut l'obtenir de son père, qui lui préfère un rival; mais ce rival, Cupidon le fait bientôt périr, à l'instigation de Vénus; et pendant les premiers chants il faut se décider à voyager parmi ces contrées enchantées, où les dieux du paganisme sont décrits d'une manière poétique, il est vrai, mais fatigante alors qu'on se rappelle le sujet de l'épopée.

Enfin Sepulveda épouse Lianor: des fêtes brillantes signalent cet heureux événement; mais ces fêtes sont beaucoup trop longues, car leur description occupe la plus grande partie du quatrième et du cinquième chant. Cependant, malgré les détails multipliés qui rendent ces peintures fatigantes, il y règne une teinte locale remarquable. On sent que

quand la nature est heureusement rappelée, l'intérêt n'est point perdu.

Pendant quatre ans le bonheur embellit cette union si désirée : cependant les deux jeunes époux veulent revoir l'Europe ; ils se décident à partir avec leurs enfans ; un navire les reçoit, bientôt ils voguent sur les mers de l'Inde ; mais ici il faut encore se décider à entendre les plaintes langoureuses des dieux de l'Océan, épris tout-à-coup des charmes de Lianor. Ces vers sont remplis d'harmonie ; l'on regrette seulement que tant de talent poétique soit employé d'une manière si bizarre.

Rappelons-nous que ce mélange incohérent de la mythologie avec les pensées du christianisme n'était point ridicule alors, qu'il était même admiré. Ne blâmons donc point trop Corte Real des défauts de son temps ; nous allons bientôt avoir à le louer des beautés qui sont de toutes les époques.

La tendresse d'un dieu de l'Océan cause les malheurs de Lianor. Amphytrite et ses nymphes sont jalouses de sa beauté. A leurs ordres une tempête s'élève, et le navire va se briser sur des écueils voisins du cap de Bonne-Espérance.

Ce naufrage est décrit avec force et grandeur ; cette catastrophe semble ranimer le génie de Corte Real et lui donner de l'énergie pour peindre les événemens terribles qu'il va nous mettre sous les yeux.

Entraîné par son déplorable système, il offrira bien encore des images de mauvais goût, mais souvent il sera sublime ; il reviendra à la nature, elle lui parlera le langage le plus puissant.

Cent cinquante Portugais, suivis d'une foule d'esclaves, sont jetés sur une plage stérile, et à peine ont-ils pu sauver quelques vivres. La faim et le désespoir vont être leur partage ; ils succomberaient sans une religieuse résignation.

Non-seulement ces campagnes désolées ne leur offrent aucun asile, mais à leur aspect les sauvages habitans s'enfuient. On dirait que par une fatale punition du ciel, ils ne peuvent croire à la misère de ceux dont ils ont redouté tant de fois la puissance.

Alors le caractère de Sepulveda prend une nouvelle dignité : il fait passer son courage dans l'âme de ses compatriotes, et rien n'est plus touchant que la prière de ce père malheureux, qui, les yeux baignés de lar-

mes, essaie d'apaiser le courroux céleste.

Il n'ose l'invoquer en son nom, car il a commis des fautes; mais il présente ses fils au ciel, il lui semble que la prière de l'innocence ne peut être rejetée.

Quel tableau aussi nous offre la touchante Lianor, aussi résignée que ces hommes accoutumés à la fatigue des combats! Il faut parvenir aux établissemens portugais, mais que de déserts elle doit traverser encore! Oui, ce n'est qu'une trop funeste vérité; ces déserts brûlans, elle fut obligée de les parcourir. Dans cet épouvantable voyage la plupart des malheureux Portugais périrent de misère et de faim; et s'ils eurent une sépulture, c'est que le vent du désert souleva des vagues immenses de sable, qui vinrent les ensevelir.

Au milieu de ce désastre, Lianor semble ne point devoir résister; l'amour maternel la soutient.

La triste caravane trouve quelques secours, et continue sa marche; mais, pendant ce voyage de trois cents lieues, Corte Real ne peut point se décider complètement à éloigner les dieux de l'antiquité, et il en ramène un de la manière la plus ridicule

pour admirer Lianor de Sá, dont il célèbre la beauté.

Après ce nouveau pas vers le mauvais goût, il ne craint pas de s'avancer davantage; il trouve moyen de louer les saints et de maudire les hérétiques. Cependant un épisode beaucoup trop long, mais de la plus grande beauté, se prépare au douzième chant.

Un des compagnons de Sepulveda, Pantaleon de Sà, pénètre dans une caverne, où se déroule à ses yeux l'histoire du Portugal. Le poète arrive enfin à la fameuse catastrophe dont il fut le témoin, et là son génie se ranime d'une nouvelle ardeur pour peindre ce qui l'émut naguère si profondément. On voit qu'il assista à la bataille d'Alcacer-Kebir; on le comprend au frémissement qu'il vous fait éprouver.

L'attention a été détournée par ce long épisode sans doute; je ne sais si l'on peut le regretter. Cependant on se sent ramené avec le plus vif intérêt vers la douce Lianor; un roi nègre que Sepulveda a aidé de son courage dans une guerre déclarée à un chef voisin, lui donne une généreuse hospitalité, ainsi qu'à ses braves compagnons d'armes. C'est en

vain qu'il veut les retenir, l'amour de la patrie parle à leur cœur; ils ont déjà bravé tant de dangers qu'ils ne craignent point ceux dont ils sont menacés encore.

Alors commence une nouvelle suite d'infortunes; ils arrivent dans le pays d'un chef de Cafres, qui veut bien leur accorder un asile, mais qui les oblige à se diviser pour traverser les contrées barbares qui sont sous sa domination. Pantaleon de Sà, et la plupart des guerriers dont il est le guide, parviennent seuls dans les possessions des chrétiens; les autres voyageurs expirent de faim, ou deviennent les victimes de ces bêtes féroces qui errent sans cesse dans le désert. Lianor et Sepulveda restés seuls, avec dix-sept esclaves, se voient contraints par le roi cafre d'abandonner cet asile d'un moment. Ils échappent à la dent meurtrière des animaux sauvages; mais le lion n'est point l'être le plus féroce de ces contrées, l'homme le surpasse en cruauté; car sa fureur ne donne point la mort, elle réserve à mille tourmens. La faible caravane arrive sur le bord de la mer, quand elle est attaquée tout-à-coup par une horde de sauvages, qui la dépouille de ce qu'elle possède, et qui ne laisse point même

aux infortunés voyageurs leurs derniers vêtemens.

C'est ici que Lianor de Sà devient plus encore un objet de pitié. Mais dans ce moment si terrible et si déchirant, Corte Real paie de nouveau un tribut au mauvais goût, et il ramène un dieu de l'antiquité pour admirer l'infortunée, qui cherche à se voiler de ses longs cheveux. Sans doute ce sentiment touchant de la pudeur offrait bien assez d'intérêt; mais il faut être tout-à-fait hors de la civilisation, ou bien plus avancé dans le sentiment qu'elle donne, pour s'en tenir toujours au seul langage de la nature.

Corte Real en sent bientôt toute la puissance, quand il nous peint Sepulveda cherchant quelques racines, quelques fruits sauvages; quand il nous fait comprendre que si l'infortuné ne peut trouver ces faibles alimens dans une terre désolée, il doit y avoir bien des victimes, et qu'un instant, un seul instant de retard va les faire expirer. Mais bientôt, il n'y a plus de doute: sa fin lui est prédite; et quelle mort! il faut qu'il soit témoin de celle de sa femme et de ses enfans! Laissons parler le poète.

« Il se presse péniblement pour être témoin de ce malheur, qu'il redoute et qui est déjà certain. Accablé par une douleur poignante, il traîne ses membres fatigués; un souffle difficile lui dessèche la bouche, il est mortel; mais ses tristes yeux, ses yeux affaiblis versent encore des larmes amères. Il arrive : Lianor était prête à franchir le passage terrible, le terme si redouté. Il voit que sa vue troublée et incertaine ne cherche que lui, ne demande que lui, et comme il est arrivé, son âme prend un peu de force : elle veut lui dire adieu, ses yeux mourans se lèvent avec effort; elle veut parler, sa langue est dejà morte et s'arrête. Mais ses regards se fixent plus fortement sur le triste visage de cet unique ami qu'elle abandonne; elle voudrait balbutier le dernier mot, et ne le pouvant, elle se penche vers la terre avec une douleur mortelle [1]. »

. . . .

Assistons maintenant aux funérailles; peut-être n'y en eut-il jamais d'aussi terribles.

« Après être resté long-temps évanoui, le cœur oppressé, Sepulveda se lève; il est muet et il pleure Il va où le rivage lui offre une place favorable; il écarte avec ses mains le sable, il ouvre une étroite

---

[1] *Voy.* chant XVII. Après nous avoir peint avec tant d'énergie Lianor expirante, le poète la compare à une belle statue de l'antiquité, ouvrage du plus habile statuaire, et ce long morceau interrompt de la manière la plus désagréable une situation déchirante.

sépulture, et ensuite, retournant vers l'endroit qu'il a quitté, il prend dans ses bras fatigués ce corps froid qui s'abandonne. Les esclaves l'aident dans ces derniers et funestes hommages en poussant de longs cris.

» Ils la laissent dans la sombre demeure où elle doit rester toujours, et ils poussent encore un cri prolongé. Ils répandent sur le sable de l'eau de mer: ce dernier adieu ils veulent tous le faire. Lianor ne sera point seule dans sa triste demeure. Un tendre petit enfant reste près d'elle; quatre ans il a joui de la lumière du jour, et le cinquième sa mort est arrivée [1]. C'est là que l'enfant mort est avec sa mère privée de vie. Tous deux, ils reposent dans la terre avec un amour dont il ne reste rien. Elle ne lui présentera plus ce sein qu'il demandait, il ne sourira plus à sa tendresse maternelle; ils sont restés sur la rive solitaire ensevelis près des vagues irritées, et ils donnent au monde un funeste exemple des coups de la fortune.

» L'infortuné Sepulveda roule les yeux avec égarement; au souvenir de ses douleurs enfin ses yeux troublés se fondent en larmes, ces larmes oppressaient son triste cœur. La voix embarrassée par les sanglots, il prononce encore des paroles de tristesse et de compassion. Il prend le fils qui lui reste, ce fils

---

[1] M. de Sismondi a donné en partie la traduction du morceau que je viens d'essayer de rendre à mon tour, en serrant de plus près l'original; il s'arrête là, et ne fait point connaître la fin du poëme.

d'un âge si tendre, d'une apparence si misérable : il entre par une percée étroite, dans la forêt peuplée de tigres et de lions, il cherche la mort; ces animaux prendront pitié de ses maux, bientôt ils la lui donneront. »

Le poète, pour ajouter encore à cette scène terrible, personnifie le désespoir, qui apparaît à Sepulveda, en lui disant qu'il est désormais sa seule ressource. L'infortuné suit le spectre en silence [1]; mais une jeune femme lui apparaît, elle est brillante d'éclat et de beauté; c'est la douce Résignation : elle lui parle du Christ et de ses souffrances. « Par ses larmes, dit-elle, il obtint un pardon universel. » Elle lui fait aussi espérer une éternelle gloire, et lui place sa couronne sur la tête. Souza de Sepulveda prend un peu de courage dans sa terrible agonie, le Désespoir s'éloigne de lui; la vision sainte reste : il est déjà au plus profond de la forêt.

« Il porte dans ses bras ce tendre petit enfant qui va mourir, qui est presque expirant. La forêt se couvre d'une nuée sombre et épaisse, et dans l'en-

---

[1] En portugais, le désespoir est représenté par une femme hideuse (*a desesperacaõ*).

ceinte qu'entoure la vapeur, on entend les rugissemens perçans des lions et des tigres. Du sein de cette obscurité de deux corps inégaux sortent deux âmes égales. Délivrées de cette prison mortelle, toutes deux elles vont se reposer dans la gloire de l'éternité. »

Quand la mort a consommé le sacrifice, quand tout est redevenu muet dans ce lieu de désolation, le poète nous ramène près de la tombe de Lianor, qui s'élève sur un rivage stérile, où l'on n'entend que le gémissement des flots et les cris des oiseaux de mer.

Dans ce lieu funeste, témoin de tant de désespoir, il nous offre encore une scène fantastique que le goût réprouve, mais qui entraîne cependant l'imagination. Ces dieux, dont les amours étaient si bizarres, viennent déplorer le sort de Lianor, et graver des vers sur sa tombe. Sans doute il eût été préférable de s'en tenir à la simple réalité; mais dans ce dernier hommage rendu au malheur, il y a quelque chose de noble et de touchant; d'ailleurs la poésie de Corte Real prend alors un tel caractère de grandeur qu'elle ne peut nous laisser insensible. On éprouve au fond de l'âme que, vivement ému des scè-

nes terribles qu'il vient de tracer, le poète a voulu faire sentir cette dernière émotion.

Tel est cet ouvrage, où, comme je l'ai déjà dit, les plus grandes beautés se trouvent à côté des plus grands défauts; où les situations les plus touchantes sont gâtées par des peintures prétentieuses et par des expressions de mauvais goût. Comme il est cependant, je le préfère encore aux autres poèmes dont on lira l'analyse. Il n'a pu être conçu que par une âme ardente et sensible. Débarrassé des fictions mythologiques, Corte Real serait certainement le premier après Camoens; mais bien des Portugais ne lui assignent point ce rang : son style est presque toujours harmonieux et rempli de nobles images[1]; ce n'est point dire qu'il soit irréprochable; il lui était d'ailleurs plus facile de bien écrire. Les écrivains du seizième siècle avait fixé la langue; mais il sut tirer un grand parti de leurs travaux.

La préface nous apprend que le poème ne fut imprimé qu'après la mort de Corte

[1] Comme le Trissin, il a écrit en vers iambes non rimés.

Real[1], au commencement du dix-septième siècle, mais qu'il le regardait comme son meilleur ouvrage. Cette voix secrète ne le trompait point.

Il s'en faut cependant que les autres ouvrages de Corte Real soient privés de mérite.

Je n'analyserai point ici, comme je l'ai déjà dit, le *Siége de Diu*[2]. Cependant il y a dans ce poème des beautés du premier ordre; on y retrouve toujours le guerrier observateur, le grand peintre de la nature : l'originalité de Corte Real s'y montre avec tous ses défauts.

Je ne puis résister au désir de rappeler un morceau de cet ouvrage, qui à lui seul fait comprendre le caractère des Portugais de ce temps de conquêtes. On y voit leur ardeur insatiable de combats, leur courage se changeant souvent en une aveugle fureur, une religion de paix exaltée au milieu de cris féroces ; j'y trouve enfin toute

[1] Ce n'est pas une raison pour que le poème soit moins bon, d'après nos idées actuelles. L'auteur eût peut-être enchéri encore sur ses descriptions mythologiques, la recherche eût peut-être étouffé le premier mouvement de l'âme, et le style seul eût alors gagné.

[2] *O segundo Cerco de Diu*, imprimé deux ans après la Lusiade, 1574.

la conquête des Indes, et ces guerriers qui veulent combattre jusque dans le sommeil me font comprendre son asservissement.

Au seizième chant, après avoir raconté le sac d'Ançote, où les Portugais furent vainqueurs, Corte Real nous les montre au moment où des songes terribles peignent à leur imagination les exploits de cette journée fatale. Sur ce navire, qui les a portés vers des contrées malheureuses, ils n'ont que des souvenirs de carnage, que de sanglantes illusions.

« Enfin ils vont tous prendre quelque repos, après cette fatigue continuelle dans laquelle ils ont passé le jour. Ils s'étendent sur les bancs, sur le tillac; ils donnent quelque relâche à leurs membres accablés de fatigue, en se livrant à un sommeil favorable. Mais tandis qu'ils dorment, les uns, levant leurs bras vigoureux, donnent avec force mille coups inutiles; les autres murmurent d'une voix mal distincte, ces mots : Par ici, tuons ceux qui nous fuient, courons sur ces Maures abominables. Feu, feu, sang! sang et ruine; et en disant ainsi, ils lèvent leur tête pesante ensevelie dans le sommeil. On sent à leurs signes de fureur qu'ils sont environnés de spectres et d'images terribles; mais le pesant sommeil s'empare de nouveau de leurs

membres souillés de carnage. Il arrête leurs sens, et bientôt ils offrent l'image triste et muette de la mort immobile [1]. »

Barbosa nous apprend que Corte Real a donné un autre ouvrage intitulé : *A perda d'el rey D. Sebastien*, et l'on voit, par un sonnet d'Andrade Caminha, qu'il en avait composé un autre sous le titre *d'Austriada*. La *Bibliothèque Lusitanienne* parle d'un certain Juan Pereira Corte Real qui a donné aussi un poème sous le titre de *Transformacion d'el cabo deBuena Esperança;* j'ignore s'il est parent du poète dont je viens d'indiquer les ouvrages.

Un poète épique, devenu fort rare, va maintenant nous occuper un moment. Cependant tel est le nombre de ceux qui me restent à analyser, que je ne ferai connaître celui-ci que très-rapidement. La *Bibliothèque lusitanienne* m'a fourni sur sa vie les seuls renseignemens que j'aie pu me procurer. Je rapporterai le jugement fort exact qu'en a porté M. Sané.

Il s'agit de Luiz Pereira Brandan. Il naquit d'une famille illustre à Porto; il se

[1] *Todos tomam repouso do continuo*, etc.

trouvait lié d'amitié avec Corte Real, qui le loue dans ses vers d'être l'honneur du siècle par sa valeur, de même qu'il en fait le charme par ses beaux vers. Il assista à la bataille d'Alcacer-Kebir, et il y fut fait prisonnier. Ce fut cette grande catastrophe qu'il célébra sous le titre d'*Elegiada*, poème héroïque en dix-huit chants. Cet ouvrage, auquel l'auteur a donné un titre si singulier, est une épopée à grande dimension. Il faut se décider à dévorer de bien longs morceaux sans intérêt; mais le style est empreint d'un caractère de tristesse qui émeut profondément. Il y a de grandes beautés dans le récit de la bataille et dans l'épisode de Lianor de Sá, car Pereira a voulu chanter, comme les deux épiques qui l'avaient précédé, la fin touchante de cette femme malheureuse. Comme le dit M. Sané, « les contrastes de nature et de mœurs que prodiguaient aux pinceaux des poètes les hordes arabes aux prises avec les chevaliers chrétiens, honorent toujours l'inégal talent de Pereira. »

CHAPITRE XIX.

Mauzinho-Quebedo, Alphonse l'Africain.

Un des plus grands mérites des poètes épiques du Portugal, c'est d'être éminemment nationaux. Ils le sont alors même que la patrie est asservie, ils cherchent à faire revivre l'antique gloire du Portugal. Mauzinho-Quebedo de Castello-Branco lui a dignement payé son tribut [1]. C'était un beau sujet à traiter que la conquête de trois puissantes cités de l'Afrique, par un roi qui sut vaincre à l'époque où les Maures étaient si redoutés : le poète l'a choisi. C'est la perte d'Arzila et de Tanger qu'il chante. Alphonse l'Africain est son héros.

Au premier chant, il nous représente ce

[1] La vie de cet auteur n'offre point d'intérêt ; il naquit à Sétubal, dans le seizième siècle, et fit ses études à Coimbre : il commença, je crois, sa carrière littéraire par un discours sur la vie et la mort de sainte Isabelle, reine de Portugal, qui fut imprimé en 1596. Le poëme d'Alphonse l'Africain ne parut qu'en 1611.

monarque guerrier plongé dans le sommeil; la fille d'Atlas lui apparaît en songe. C'est cette contrée, où dominait son père, et qu'asservissent les Infidèles, qu'il faut aller conquérir. Le roi se réveille; à ses ordres le conseil s'assemble, et l'expédition en Afrique est résolue. Bientôt le poète nous introduit dans l'enfer des chrétiens, qu'il décrit en vers énergiques. Il nous conduit ensuite dans cette seconde demeure de tourmens et d'espérance, qui ne doit durer que le temps accordé à la terre. « Les âmes y sont comme l'or qu'on plonge dans une fournaise ardente pour qu'il paraisse dans toute sa pureté[1]. » Quebedo peint les souffrances du purgatoire; mais bientôt il nous ramène au plus profond de l'enfer, et il nous fait voir le faux prophète, qui, rugissant dans sa rage impuissante, voudrait arrêter les efforts des chrétiens. Mahomet excite la fureur du roi des démons, et la perte d'Alphonse est résolue dans le sombre empire.

Il y a en général de l'énergie et de la noblesse dans cette peinture; mais on verra

[1] *Qual barra de Ouro Inda naõ bem polido,* etc. Cant. 1, p. 21.

plus tard combien est pauvre le merveilleux employé par Quebedo. Il sentait bien la nécessité de le prendre dans le christianisme; mais il ne sut guère tirer parti, à ce qu'il me semble, des deux croyances dont il pouvait animer son action, et l'on verra dans le deuxième chant qu'il se crut encore obligé de faire quelques concessions au goût du temps pour la mythologie grecque.

La flotte part. L'auteur nous peint, d'une manière touchante, les regrets des épouses et des mères, et bientôt il introduit un personnage qui doit jouer un grand rôle dans son épopée. C'est Eudollo, magicien redouté en Afrique, dont la haine pour les chrétiens est excitée par les démons. Il soupçonne les desseins des Portugais; il invoque la déesse de la nuit, le pouvoir de Pluton: une mégère lui apparaît dans toute son horreur, et lui fait connaître l'expédition des chrétiens.

« Ils ne viennent point chercher de l'or, dit-elle; ils veulent consacrer l'éternité d'un prophète auquel ils attribuent une divine origine. »

Elle engage l'enchanteur à traverser ce funeste dessein. Une tempête s'élève, la

flotte est dispersée; mais la terre paraît bientôt. Alphonse entre dans Gibraltar; un des navires n'y est point parvenu : c'est celui qui porte son fils. Cependant le monarque cherche à oublier ses propres maux pour exciter la valeur de ses compagnons; il leur raconte l'expédition de son aïeul.

Au troisième chant, les Portugais entrent dans Ceuta, qui leur appartient depuis longtemps, et dont la conquête leur coûte tant d'amers souvenirs. Le gouverneur se prosterne aux pieds du roi, lui offre le simple repas du guerrier, et lui demande le récit de l'étonnante expédition qu'il a commencée. Alphonse consent à satisfaire son désir; il prend la narration de si loin, qu'il nous reporte au temps des Egyptiens, parle de la fondation de Lisbonne par Ulysse, et ne raconte son voyage qu'après une foule de digressions. La plus grande partie du chant est donc consacrée au récit d'antiques traditions, fait en beaux vers, il est vrai, mais dont l'action est ralentie. Cependant il y a une description de tempête du plus grand effet; elle se termine par une vision ayant quelque analogie avec celle d'Adamastor, qui avait

alors sans doute étonné les esprits, et dont on commençait à comprendre toute la grandeur.

Cette fois, c'est le terrible Anthée qui veut s'opposer au passage des Portugais. Sa tête touche aux cieux, un de ses pieds repose sur les rochers de Calpe, l'autre foule ceux d'Abyla. Il raconte les maux que lui fit souffrir Alcide; il prédit aux navigateurs des naufrages; mais Alphonse invoque la divinité qui l'a préservé jusqu'alors.

« [1] Les nuées s'écartent tout-à-coup, le ciel laisse voir une étoile lumineuse. Au milieu de ce feu éclatant on voit paraître la figure miraculeuse d'Alcide; il lance un rapide éclair; le monstre effrayé se trouble, il pousse un long gémissement, et s'écrie : Ennemi terrible, de là encore tu me poursuis et tu m'offenses? Le mal que tu m'as fait suffisait bien, et tu m'accables encore. » Le géant vomit de nouvelles imprécations et disparaît.

Dans cette occasion sans doute, Quebedo est imitateur; mais il est plein de force, et sa sauvage énergie produit le plus grand effet.

[1] *A nuve de huma parte se abrio logo*. Cant. 3, p. 78.

Dans le chant suivant, il nous montre l'enfer indigné, et les démons jurant la perte des chevaliers chrétiens, en buvant le sang de plusieurs têtes qu'un esprit infernal abat devant eux. Si nous remontons vers la terre, c'est pour voir l'infortuné Alphonse demandant son fils à l'Océan et accusant le ciel; mais une voix mystérieuse lui crie : « Crois-tu que Dieu dorme quand tu veilles? » Et elle lui promet l'arrivée de la flotte.

Ici le poète interrompt l'action principale pour introduire une jeune princesse africaine nommée Zara, qui protége les esclaves chrétiens tombés au pouvoir de son père; mais Quebedo n'est point aussi heureux dans les peintures gracieuses que dans celles qui exigent de l'énergie. Il nous ramène bientôt près d'Alphonse, auquel l'enfer prépare de nouvelles douleurs. Eudollo, sous les traits d'un Portugais, vient lui apprendre la mort de son fils; il lui en raconte les déplorables circonstances, et il l'invite à se désister de son entreprise. La douleur ne peut rien enlever à Alphonse de son courage; il gémit, mais il veut vaincre : le départ est décidé. Ici le poète nous fait revenir d'une manière assez maladroite vers

Zara; elle fuit sa patrie pour échapper à la fureur de son père, qui, malgré la vive tendresse dont elle a reçu jusqu'alors des preuves, lui demande le sacrifice d'une vie exigée par les oracles pour sauver sa propre existence. Il y a de grandes beautés dans la description des lieux que parcourt la jeune fugitive; mais l'idée première de cet épisode est fausse, et il n'intéresse que faiblement.

L'émotion va être plus fortement excitée. Le poète a su rappeler d'une manière touchante un des événemens les plus remarquables et les plus pathétiques de l'histoire des Portugais.

La flotte part; l'Afrique va offrir aux navigateurs l'espoir d'une heureuse conquête; mais tandis qu'on fend les flots, des récits animent les soldats. Une histoire célèbre revient à la mémoire d'un guerrier. Il raconte cette mémorable expédition qui déjà avait eu lieu en Afrique, et où les chrétiens, d'abord vainqueurs, avaient abandonné

[1] L'on se rappellera sans doute que ce sujet a inspiré à Calderon une de ses pièces les plus remarquables, connue sous le titre du *prince Constant*.

Ceuta pour retourner en Europe, tandis que l'infant Don Fernand restait au pouvoir de l'ennemi, et préférait une longue captivité à cette liberté que la patrie devait acheter trop cher, en se privant de ses trésors.

C'est un des anciens soldats de l'expédition qui raconte ce qu'il a vu, les coups terribles que l'on porta, et ce noble dévoûment du courage malheureux, qui étonna même les nations ennemies. Enfin il nous montre les malheureux Portugais réduits à la dernière extrémité, et contraints de laisser en Afrique le prince, qui s'abandonne comme otage pour sauver ses compatriotes. L'intérêt redouble. On voit l'infortuné D. Fernand réduit à une captivité cruelle, et conservant la plus touchante résignation. Il est conduit à Tanger.

« [1] Dans une tour qui s'élevait sur les remparts de cette ville infidèle, on enferme l'infant; car désormais il va commencer à ressentir les funestes effets de la haine d'une terre ennemie; son esprit s'agite de mille manières; une pensée éloigne bien loin de lui l'espoir d'être libre, une autre lui suc-

---

[1] *N'huma torre que o muro levantava.* etc. Cant. v.

cède rapidement et lui apporte mille espérances.

» Si son esprit est abattu, si le triste état en lequel il se voit plongé l'entraîne, bientôt il se confie en la bonté d'Henrique. De tous côtés il cherche quelques remèdes à ses maux; quelquefois il porte ses regards fatigués vers la rive, et alors il pousse des soupirs; ces soupirs sortent du fond de son âme; c'est le seul soulagement qu'il éprouve....

» Mais bientôt oubliant ses propres malheurs, et songeant bien plus à ceux de ses compagnons, son souvenir se porte vers le pays qu'il a laissé et dont il n'a aucune nouvelle. Tantôt il croit que tout y est perdu, tantôt sa raison lui persuade le contraire; mais s'il vient à se représenter Henrique privé de vie, au milieu des angoisses, il laisse échapper ces plaintes :

» Seigneur, vous dont l'amour et la foi m'ont rendu captif pour gagner la liberté de cette âme qui vous appartiendra toujours, et qui reconnaît votre vérité. Dans cette prison, durant cette captivité funeste, parmi ces peuples sans humanité, je vous invoque, faites que les miens soient sauvés, car c'est pour vous qu'ils ont combattu!

Don Fernand est tiré un moment de sa tour, mais c'est pour se voir exposé aux injures d'un peuple cruel. Là encore il encourage ceux qui sont prisonniers à supporter leurs maux avec résignation et à les offrir à la Divinité; enfin on le conduit à Fez, mais

de nouveaux maux l'attendent encore. Cependant un vieillard s'avance au milieu de la foule de barbares qui entourent le malheureux chrétien; il leur demande pourquoi ils se réjouissent de ce triomphe momentané, et ses paroles prophétiques annoncent les plus grands maux pour le jour où les Portugais reparaîtront dans ces contrées. Il s'adresse en ces termes à la nation :

« Quel champ, quelle montagne de l'Afrique ne sera point couverte de ton sang? quelle habitation voit-on aujourd'hui qui ne demeurera point solitaire et muette, sans qu'on entende désormais la voix de l'homme y résonner? De tant de milliers de soldats venus pour te secourir, va à Tanger, tu verras ceux qui y sont de retour. L'air est rempli d'oiseaux de proie qui descendent sur la terre, et ils sont encore moins nombreux que les cadavres qu'ils ont à dévorer [1]. »

Effrayés de ces paroles énergiques, les barbares se taisent, le son des instrumens se perd dans les airs, le prophète a été compris.

1 Je n'ai rendu qu'une bien faible partie de cette harangue; elle est du plus grand effet, et se trouve rarement déparée par des taches de mauvais goût.

Le sort de l'infortuné don Fernand devient toujours plus rigoureux; il est plongé dans un cachot, et perd bientôt tout espoir de revoir jamais sa patrie. Mais un jour qu'il adresse ses vœux à l'Eternel, une voix se fait entendre; elle lui prédit les maux qui lui restent à souffrir et la gloire céleste qui l'attend. Don Fernand ne se trouble point; il accepte la prédiction, et son cœur l'approuve.

Tel est à peu près cet épisode, que je regarde comme le plus intéressant du poème, et qui a le grand mérite d'être à sa place véritable, puisqu'il fait connaître l'expédition qui avait précédé celle d'Alphonse V.

Nous sommes arrivés au sixième chant, et l'action principale n'est point encore fortement nouée. Elle a été souvent interrompue, le poète la ranime lentement. Le prince dont on déplore la mort arrive, ses navires paraissent devant le port, et Alphonse presse contre son cœur un fils qu'il a pleuré.

Il lui demande le récit de ce qui s'est passé durant une si cruelle absence, et bientôt l'infant raconte l'histoire de sa navigation.

Après avoir été séparé de la flotte, il s'était vu le jouet des flots, lorsqu'une île délicieuse se présenta à ses yeux : le navire qui le porte aborde ces lieux enchantés, et tous les genres de séduction l'environnent, lui et ses jeunes compagnons. Dans ces jardins, qui rappellent ceux d'Armide, ils succomberaient aux embûches dressées par Eudollo; mais un vieillard les a suivis : il leur parle de gloire, de religion; il leur rappelle qu'un plaisir fugitif ne vaut pas les plaisirs éternels d'une éternelle vie; il s'adresse à eux au nom du Christ, et l'autorité de ses discours les ramène à la raison. Un seul, soumis au pouvoir des malins génies, hésite un moment et ne peut quitter ce lieu de délices. Le repentir entre dans son cœur quand il n'en est plus temps; il rappelle ses compagnons; l'infant veut en vain lui envoyer quelques secours : l'île s'abîme, et les eaux la recouvrent entièrement.

L'idée morale du poète est facile à concevoir, mais ses descriptions sont beaucoup trop longues, et il est fâcheux qu'il n'ait point donné quelque chose de plus original à ses peintures d'un lieu enchanté.

Au septième chant, le prince n'a point en-

core terminé son récit, il continue l'histoire de sa navigation, qui n'offre plus rien d'un puissant intérêt. Enfin les Portugais sont devant Arzilla ; on voit les guerriers se précipiter en foule dans les canots qui doivent les débarquer sur ces plages ennemies, et là Quebedo passe en revue la plupart des capitaines qui eurent part à l'action. L'assaut commence, le combat est animé, on arrive devant la porte principale : les efforts des assiégeans redoublent, mais le courageux Azevedo trouve la mort, et la victoire n'est point encore pour cette fois.

Cependant les Musulmans assemblent un conseil. Eudollo, voyant que ses prestiges sont inutiles, prend la résolution d'incendier la flotte ; mais ses efforts sont encore impuissans, et le huitième chant commence.

Les Maures garnissent les murailles de la ville. Zara est mêlée parmi les guerriers ; elle prie Abdallah de lui faire connaître ce roi terrible qui fait trembler l'Afrique, et le fils de ce héros, que sa valeur a déjà rendu célèbre. Elle aperçoit le jeune prince, et le destin de sa vie est décidé. C'est en vain qu'elle veut combattre la passion naissante qui s'empare de son cœur.

Le poète nous fait assister aux préparatifs de défense qui se font dans la ville, et il nous conduit bientôt à de nouveaux combats, où son talent sait tirer un grand parti des tableaux que présentent les mœurs orientales opposées à celles des chevaliers chrétiens. Il y a cependant une bizarrerie que notre goût n'admettrait point : il nomme les chevaliers maures du nom des animaux qu'ils portent sur leur écu. C'est ainsi qu'on voit le Caméléon, l'Autruche, le Papillon, courir au sein de la mêlée.

Quebedo jette aussi une couleur défavorable sur le jeune prince, en le privant de toute pitié pour un ennemi qu'il vient de frapper à mort, et qui le supplie de faire porter ses tristes restes à Zaphira, fille du roi musulman. Il dédaigne, dit-il, les froides prières d'un ennemi.

Cependant Zara veut faire tout ce qui sera en elle afin de voir celui qu'elle aime. Mais Eudollo, on ne sait trop pourquoi, met encore en usage son pouvoir magique pour s'opposer à sa volonté ; il place près de la tente du prince un fantôme qui a tous ses traits. Ce fantôme se dirige vers le bord de la mer, entre dans un rapide esquif, et paraît atten-

dre l'infortunée Zara, qui l'a suivi, et qui semble lui reprocher son indifférence. Elle veut lui demander la cause de son dédain, elle entre dans la barque; le fantôme s'évanouit, les flots l'entraînent, elle est le jouet des vents, et c'est en vain qu'elle se plaint au ciel du sort qui lui est réservé.

Le neuvième chant nous offre l'infortunée Zaphira attendant vainement son amant. La fatale nouvelle lui parvient; elle erre dans le palais, en proie à toute sa douleur. Il y a de la grandeur dans la peinture de ce désespoir, qui ressemble, dit le poète, à une tragédie muette.

Les Maures sont vaincus, ils ne se défendent plus que dans leurs murs. Les chefs prennent la résolution d'aller consulter Eudollo dans son antique caverne. Celui-ci monte à la tour mystérieuse qui sert à ses enchantemens. Omar veut qu'il jette une terreur secrète dans le cœur des chrétiens. Avant de recourir au dernier remède, Eudollo se place au sommet de la tour pour contempler le ciel. Tout-à-coup il aperçoit des bandes de corbeaux vaincues par des cygnes éclatans de blancheur. Il comprend le pouvoir des chrétiens, la puissance de leur Dieu

l'éclaire, il prévoit leur victoire, et tâche d'apaiser la colère des Musulmans. Mais il prend en secret la résolution de recevoir le baptême.

L'on songe dans la place à faire de nouveaux efforts : tout se prépare pour un combat décisif, et ici, comme dans d'autres épopées, on se sent bien plus vivement intéressé au sort de ceux qui vont être vaincus, qu'aux véritables héros du poème.

L'attaque a lieu : les chrétiens font des prodiges de valeur. Le poète, ne mettant jamais de côté l'esprit de son temps et de son pays, nous montre un guerrier qui veut convertir son ennemi avant de lui donner la mort. C'est encore l'implacable don Fernand, qu'un Maure implore au nom d'une amante éplorée; car, dit-il, il est homicide et non vainqueur, celui qu'on voit arracher la vie à un ennemi qui se rend.

Fernand tire alors de son sein une image de la Vierge et de son Fils; il annonce que c'est pour elle qu'il combat : « Je te donnerai la vie, si tu veux croire en eux; » et le Maure se fait chrétien.

Bientôt une autre scène occupe l'attention. Zaphira a attendu que la nuit se soit répan-

due sur la terre; elle erre au milieu du champ de bataille, cherche son amant, et, sans écouter les plaintes des blessés, le cherche long-temps encore; enfin elle le trouve: une lance lui traverse le corps, elle se précipite sur lui, et ses plaintes sont vraiment touchantes, sauf quelques traces de mauvais goût.

Les Maures sont repoussés dans leurs derniers retranchemens; ils veulent capituler; Alphonse renvoie l'ambassadeur d'Omar, en lui annonçant qu'il va l'attaquer malgré les derniers efforts dont il le menace. Comme eux, dit-il, un Maure ne sent pas les joies de la gloire et du péril. L'Arabe, accablé de tristesse, se retire. On marche à l'assaut. Les portes sont enfoncées, la ville appartient aux chrétiens; et c'est après les maux qui suivent le sac d'une ville puissante que Fernand va trouver Eudollo dans sa caverne magique, pour connaître le sort qui l'attend.

Dans cette demeure mystérieuse, des peintures fidèles retracent tout ce qui s'est passé de mémorable en Afrique pour les chrétiens. Le magicien, converti, explique au prince ce qui frappe ses regards.

Chez les nations, comme chez les indivi-

dus, les souvenirs de douleur laissent des traces plus profondes que les événemens heureux ; il y a certaines traditions funestes qui sont comme ces angoisses de l'âme que le temps assoupit, un mot les réveille, quelques paroles leur rendent toute leur énergie.

C'est ainsi que chaque Portugais, qui tressaille d'une noble joie en entendant prononcer le nom de Gama, porte sa pensée vers Alcacer, se souvient de Sébastien, et frémit en le plaignant. S'il est soldat, il veut entendre le récit du combat : au souvenir de tant de courage, il se sent ému profondément ; car là encore il y eut de la gloire, quoique l'on fut vaincu ; s'il est poète, il répand quelques fleurs sur la tombe des héros, et il gémit, car la gloire du poète tomba comme la gloire du guerrier. Quebedo a payé ce noble tribut à la renommée de la nation, et il faut le louer d'avoir recueilli l'héritage que léguait Camoens au chantre de la patrie malheureuse qu'il ne pouvait plus célébrer ni défendre.

Don Fernand a contemplé les tableaux magiques ; le vieillard en a expliqué les divers sujets, et l'on arrive enfin à celui qui offre le plus d'intérêt.

« [1] Un champ étendait au loin son espace immense; cette vaste plaine n'offrait qu'une affreuse nudité, un fleuve coulait au milieu, ses eaux trompeuses s'étaient accrues. Le prince fixe ses regards en cet endroit, il voudrait adresser une demande à son compagnon, mais une crainte inquiète l'arrête; enfin il laisse échapper des paroles que lui inspire la douleur.

» Eudollo, s'écrie-t-il, ne me passe point sous silence les merveilles, les hauts faits qui ont eu lieu dans cette plaine. Elle est couverte du sang des Portugais, d'un sang qui fait sa gloire. J'imagine bien que c'est un jour de douleur, car l'armée est rompue, les terribles escadrons sont dispersés; mais dans cette catastrophe je vois toutes les grandeurs d'une valeur antique. »

Après ce début, plein d'un sombre et mystérieux enthousiasme, le vieillard commence l'explication de ce tableau funeste; et pour faire connaître quelle fut la cause principale de la guerre des Européens dans l'Afrique, il s'écrie :

« Étends tes regards, tu verras cloué au sommet d'une croix un corps défiguré. Il est couvert de

---

1 *Por largo espaço hum campo dilatava*, etc. Cant. XI.

mille plaies: cependant, aux yeux du chrétien, rien n'égale sa beauté. Un prêtre le montre élevé sur cet instrument de supplice; ses reproches sont amers; mais il nous anime à donner pour lui la vie, et pour lui tout le monde voudrait mourir. »

Le vieillard commence à décrire la bataille, et l'on voit que si Quebedo n'y avait point assisté, comme un grand nombre de poètes contemporains, du moins il avait consulté les relations les plus fidèles; l'on sent vraiment qu'il eut l'intention d'élever un monument au courage malheureux. Il nomme toutes les victimes, il célèbre toutes les grandes actions. Tantôt il nous représente trois mille Portugais environnés des phalanges ennemies, et il s'écrie :

« [1] Ils peuvent être accablés, ils ne seront point vaincus; »

tantôt c'est Sébastien qui s'élance au milieu du champ de bataille: le jeune prince le contemple.

« Quel est celui-ci? dit-il, il me fait éprouver dans l'âme un sentiment nouveau: il est plein de noblesse

---

[1] . . . . *Que opprimidos*
Poderaõ ser, mas naõ seraõ vencidos.

sous les armes, on le voit où le péril est le plus pressant; un escadron aux armures brillantes le suit. »

Le vieillard répond, il explique les infortunes du prince, et il s'écrie enfin :

« C'est Sébastien, roi sans bonheur. »

Quebedo nous présente ensuite un épisode tout à la fois terrible et touchant.

« [1] O spectacle de douleur! scène inouie! combien elle excite la pitié, combien elle brise le cœur! mais c'est le jour consacré aux disgrâces, nous n'avons que des angoisses à retracer. Joan Carvalho errait sur le champ de bataille, s'offrant à un dernier coup; il avait la pâleur de la mort, ses forces étaient anéanties, il cherchait quelque soulagement dans l'instant fatal. Le sein gauche traversé mortellement d'un coup de lance, il voit devant lui son fils bien-aimé, dont la tête était frappée en trois endroits; il le regarde, et ne le reconnaît pas encore, quoiqu'un secret pressentiment l'avertisse que c'est lui: hélas! le sang, les ombres de la mort ont bien changé ce beau visage!

» Leurs regards se rencontrent et s'apprennent ce que leur bouche, devenue muette à un tel spectacle, ne peut se dire. Immobiles pendant un mo-

---

1 *O spectaculo triste, ó nunca ouvido.* Canto XI

ment, et fixant leurs regards l'un sur l'autre, ils voudraient se dire mille choses ; ils ont tout oublié : bientôt leurs embrassemens montrent la tendresse que renferme leur âme. Unis ainsi, ce fut ainsi qu'ils s'offrirent à la mort et qu'ils disparurent tous deux.

» Heureux père, tu donnas le jour à un être semblable à toi ; en lui se montra tout ton courage, ce courage parut dans le moment le plus honorable ! Fils heureux, tu reçus à l'instant de la dernière angoisse un exemple bien noble et bien touchant ; oui, vous fûtes tous deux d'heureuses victimes, car vous vîtes la récompense de votre mort. »

Il me semble qu'un tel morceau est digne des plus grands maîtres, et qu'il suffirait pour immortaliser le génie de Quebedo.

Mais il sait varier ses peintures, il ranime par un tour nouveau une image souvent employée.

« [1] Quoi! déjà vous méprisez la vie, jeune homme qui sembliez né sous une étoile si heureuse ! Avant de bien la posséder vous l'abandonnez sans retour ! Vos trois lustres n'avaient point encore accompli leur cours ; un tendre duvet ne parait point encore votre beau visage, et durant l'ardeur de la

[1] *Como tam cedo desprezais a vida*, Cant. XI.

journée, Antonio de Souza, vous avez penché la tête! »

Quand tout espoir est perdu, quand la gloire portugaise succombe entièrement, les guerriers qui environnent le roi don Sébastien veulent qu'il se rende, et, par les signaux d'une bannière blanche, ils cherchent à arrêter la fureur des ennemis.

« Mais qui peut mettre un frein au courage, qui peut réprimer un esprit plein de vaillance? L'aspect de la mort n'est point encore suffisant pour que don Sébastien cherche son recours dans des conditions que méconnaît la valeur; il ne peut se changer lui-même; embrasé de fureur, il s'élance tout-à-coup où le royaume perd son espérance. »

Le vieillard termine son récit, et il maudit les lieux funestes où tant de gloire fut anéantie.

« [1] Champ d'Alcacer, qu'on ne voie jamais le printemps te parer de ses charmes, qu'il soit remplacé par l'été aride, que jamais le ciel ne t'envoie une pluie abondante ou même une fraîche rosée au temps où on la souhaite! que ton nom soit toujours mau-

[1] *Campo de Alcaçer nunca em ti se veja*, etc.

dit, puisque les forts ont perdu dans tes sables leur gloire et leur éclat! Eudollo ne put en dire davantage, et il sentit le mal à venir, comme s'il était déjà arrivé. »

Après ce bel épisode, le dernier chant n'offre plus qu'un médiocre intérêt : comme la ville appartient aux chrétiens, que leur courage a tout soumis, l'action principale est presque terminée. Cependant l'auteur attache encore par quelques scènes touchantes. C'est ainsi qu'un messager raconte la désolation qui règne dans Tanger, à la nouvelle des victoires remportées par les chrétiens : la fuite des habitans, leurs adieux à la patrie, offrent de grandes beautés. Dans ce dernier chant, Quebedo nous émeut encore sur les infortunes de Zara. Après s'être confiée à la mer, elle a été portée par la barque enchantée dans cette ville, où tout le monde fuit au seul nom des vainqueurs: elle suit d'abord la foule épouvantée; mais bientôt elle gagne le désert; une soif brûlante l'accable, elle trouve une source d'eau pure; après s'être désaltérée, ses forces l'abandonnent, la mort ne tarde pas à la frapper, et le messager qui raconte ses

malheurs dit qu'il l'a recouverte de palmes et de myrtes.

Cependant on craint que Tanger n'ait été miné, le vainqueur hésite à s'emparer de la forteresse, et le messager, en rassurant Alphonse, se croit obligé à lui faire un long récit de l'origine de cette cité, qui remonte au temps d'Hercule. On voit ensuite le monarque distribuant ses faveurs à ses vassaux; enfin il arrive près de don Fernand; son cœur paternel lui attribue la victoire, il ne sait d'abord quel prix lui offrir pour son courage; il lui accorde le plus noble de tous :

« [1] Je suis satisfait, dit-il, et pour récompense vous aurez d'autres travaux. »

L'auteur aurait dû s'arrêter là, mais il termine par un morceau assez singulier. Un prêtre célèbre la messe dans Tanger, quand un horrible serpent sort d'un autel consacré au prophète, et le roi le fait périr en le frappant d'une lance qui a été bénie. Cependant les funérailles du comte de Castro, mort durant le combat, s'apprêtent. Alphonse le pré-

[1] *E por premio tereis outro trabalho.* Cant. XII.

sente à son fils comme un modèle à suivre. L'infant est armé chevalier.

Cette analyse donnera à peu près l'idée de ce que peut être Alphonse l'Africain, auquel les nationaux accordent la plus grande estime. Le style de Quebedo manque quelquefois de correction, mais il est rempli de grandeur et d'énergie : Macédo, Faria, Brito en font avec juste raison un brillant éloge. On a dû remarquer cependant qu'il confirmait le jugement porté sur les épiques portugais par M. Sané. L'action principale marche lentement et est souvent interrompue; mais ces défauts sont rachetés par des beautés du premier ordre; les comparaisons sont en général d'un grand effet: plus que tous les autres épiques de la nation, il a de la force et de la majesté.

CHAPITRE XX.

L'Ulyssea, ou la fondation de Lisbonne, de Gabriel Pereira de Castro.

Je vais encore essayer de faire connaître un poème épique dont le sujet est national; je veux parler de *l'Ulissea*, de Pereira de Castro, que quelques écrivains placent immédiatement après l'épopée de Camoens sous le rapport du style [1].

L'histoire de Pereira de Castro ne sera pas longue à retracer. Il naquit dans l'année où Camoens préparait l'impression de son poème [1571]. On sait qu'il occupa des emplois importans dans la magistrature. Barbosa fait un long éloge de ses vertus; il le termine en disant qu'il persécuta les vices, et non les hommes. Cette phrase doit suffire, elle peint tout un caractère. Pereira de Castro mourut à soixante ans [1632]. La première édition de son poème ne parut

[1] Entre autres *Soares de Bito theatrum lusit. litt.*, Man. de la bibl. roy.

qu'après sa mort [1636]. Ce fut le sort de plusieurs épiques de ce temps, ils ne purent recueillir les fruits de la gloire littéraire qu'ils avaient cherché à acquérir.

Le sujet adopté par Pereira est la fondation de Lisbonne, qu'une tradition fabuleuse fait remonter à l'époque du siége de Troie, et qu'elle attribue à Ulysse. On ne doit point s'attendre, comme on le voit, à la peinture de ces coutumes chevaleresques qui jettent tant de variété dans les poèmes de cette littérature, et il faut nous reporter aux temps héroïques de la Grèce : ce ne peut être maintenant un attrait de plus.

Le début de *l'Ulissea* a quelque chose d'imposant, quoiqu'il n'offre rien de neuf : les Grecs sont le jouet d'une tempête, et le poète nous représente Ulysse invoquant Jupiter au milieu de cette effroyable tourmente ; il le supplie de lui apprendre ce qui est écrit en lettres éclatantes dans les cieux, où les étoiles, caractères sacrés, peuvent révéler tant de mystères. Dès ce début, le poète nous fait sentir qu'il possède toutes les ressources du style, et qu'il se plaît au milieu des grandeurs mythologiques. L'Olympe s'ouvre, les dieux sont ras-

semblés, et, selon l'usage assez monotone des poëmes épiques, on s'occupe longuement du sort des tristes humains. Ces discussions des dieux intéressent faiblement; là cependant elles sont d'accord avec le sujet: on peut les admirer, mais on a perdu depuis bien des siècles l'habitude d'en être ému.

Malgré l'orageuse opposition de Mars, le maître des dieux triomphe, comme on doit s'y attendre, et le destin des Grecs est décidé. Ils verront encore le séjour d'une trompeuse enchanteresse; plus tard, ils sont destinés à fonder sur les côtes de la Lusitanie cette ville qui doit être la capitale d'un monde dont elle rassemblera les merveilles.

Les beaux vers de Pereira de Castro nous ramènent donc dans l'île de Circé; et tel est le prestige d'un style harmonieux, qu'on se plaît encore à en admirer les brillantes peintures, quoique depuis des siècles l'imagination ait été bercée avec les mêmes images.

Jusqu'ici le sort des héros ne m'a que faiblement intéressé. On a tout dit sur les souffrances poétiques des vainqueurs de Troie, et elles sont d'un genre tellement élevé au-dessus des douleurs vulgaires, que l'huma-

nité ose à peine s'en attendrir. Je l'avouerai, je préfère voir l'homme luttant contre la misère, sans autre secours que la force de son courage, sans autre guide que cette muette espérance qui soumet la faiblesse humaine, mais qui lui laisse de l'incertitude jusqu'au moment où elle la fait triompher.

Ulysse a reçu du fils de Maïa un anneau qui rompt tous les prestiges, et à la description que nous fait le poète de la beauté de Circée, on comprend qu'un semblable talisman doit être nécessaire. Mais c'est quand il raconte comment la nymphe reçoit le héros qu'elle a déjà trompé, que l'on sent combien est brillante l'imagination de Pereira de Castro. Sa poésie crée une magnificence vraiment digne des dieux, et si le goût n'admet point toutes ses images, il n'en est point une seule qui ne frappe par sa grâce ou par son éclat.

« Enfin les Grecs pénètrent dans les salles du palais, ils voient ces demeures brillantes, ornées d'or et de soie, où les Amours agitent leurs ailes voluptueuses et ne laissent jamais leurs flèches en repos. Un feu ardent brûle dans un lieu reculé; des parfums exquis s'en exhalent, et l'un de ces petits dieux, dont c'est la douce occupation, se balance, agite ses ailes, et rend ainsi la flamme plus vive. »

Tout ce que le seizième siècle offrait de magnificence paraît dans la description des jardins de Circé. Mais il me semble voir un parterre planté par Le Nostre. J'aime mieux une description de l'Arioste, et j'admire toujours la brillante versification de Pereira de Castro.

Un long récit remplit le second chant; Ulysse redit la chute d'Ilion, ses voyages, ses infortunes. Il parle de cette Hélène, que les Grecs ne peuvent s'empêcher d'admirer malgré les maux dont elle fut la cause. Si ces tableaux n'avaient point été répétés tant de fois, ils offriraient de l'intérêt. L'enchaînement des événemens est heureux, la description brillante; mais le poète n'a point encore touché notre cœur, quoiqu'il ait frappé l'imagination. Comme on le sait d'ailleurs, le personnage d'Ulysse intéresse difficilement. Tour à tour il visite Lemnos et l'île d'Éole; c'est en vain qu'il demande Ithaque, les tempêtes le poussent loin de ses rivages. Dans la description d'une tourmente, Pereira est vraiment surprenant, et à l'harmonie imitative de ses vers on croirait avoir le tableau de l'orage sous les yeux.

Ulysse arrive à Scyros; pour la première fois, le héros nous fait sentir un noble élan de sensibilité : on comprend la douleur du navigateur regardant les flots qui portent en gémissant sur la plage ceux qui n'existent plus.

« Je gravis une montagne, s'écrie-t-il, pour contempler les vagues au loin. Toute mon âme est dans mes regards, et mes regards parcourent la mer sans que je puisse les détourner de tant de maux. »

Cependant les débris de la flotte se rassemblent : après avoir donné la sépulture aux victimes du naufrage, Ulysse s'endort dans une grotte, où Idotea, fille de Protée, lui apparaît en songe. Elle lui apprend que le lieu qu'il a choisi est l'asile de son père. Le héros veut connaître son destin, il s'empare du dieu, et l'interroge sur l'espoir qu'il doit conserver.

Durant cette scène on remarque une imitation habile de Virgile; et malheureusement l'imitation se fait perpétuellement sentir dans ce poème; je pourrais souvent en donner la preuve en continuant l'analyse. Ulysse, au troisième chant, poursuit ses

voyages; il visite le pays des Lotophages, où un arbre funeste présente un fruit trompeur qui fait tout oublier. Déjà quelques-uns des navigateurs ont ressenti ses funestes effets, quand un vieillard arrête ceux qui vont pour les imiter; et ici Pereira de Castro place un épisode vraiment gracieux, dans le genre des pastorales, qui jouissaient alors d'une si grande vogue dans tout le midi de l'Europe.

La jeune Lotis était née dans cette île; c'était, selon les expressions du poète, une divinité cachée sous une forme humaine. Elle se livrait avec ardeur à l'exercice de la chasse. On la voyait sans cesse sur la montagne ou au sein des forêts; mais, dans quelque lieu qu'elle se trouvât, soit que l'aurore fît briller les perles de la rosée, soit que le soleil lançât ses feux brûlans et qu'elle cherchât le repos, Lampsasseno était sur ses pas, et l'infortuné ne pouvait se faire aimer. Un jour le berger lui avoue qu'il a rencontré une jeune habitante de ces montagnes qui l'a charmé; mais il ne veut pas dire son nom, il promet à Lotis de la conduire où elle a choisi sa demeure. Lampsasseno entraîne la nymphe au sommet d'une montagne, et il lui fait voir sa char-

mante image dans le cristal d'une fontaine; mais Lotis prend la fuite; en comprenant le mal qu'elle a causé, elle voudrait se fuir elle-même. Son amant la retrouve, et sa légèreté ne pourra bientôt plus la sauver d'une ardente poursuite, quand le ciel prend pitié de ses maux; il la change en une plante dont les fruits ont la vertu de tout faire oublier.

Cependant ceux des Grecs qui ont mangé du fruit merveilleux retrouvent la mémoire dans les eaux d'une fontaine, et le poète termine par une question philosophique qu'on sera long-temps sans doute à résoudre. L'on se demande si les souvenirs que présente la mémoire sont préférables à l'oubli des biens et des maux.

Ulysse poursuit son voyage; il entre dans le port de Lilybée; là, il rencontre Polyphème, et la peinture du géant est vraiment homérique; mais dans le reste de la description on sent encore l'imitation de Virgile. Bientôt le terrible hôte donne une funeste preuve de sa force; il saisit deux Grecs, et il les lance sur un feu qui dévore leurs membres palpitans.

Ulysse échappe au danger qui le menace

en privant le monstre de la vue; il est déjà parvenu à ses navires, quand Polyphème implore le courroux de Neptune; le dieu excite cette tempête à laquelle échappent les Grecs en trouvant un asile chez l'enchanteresse qui les a accueillis.

Ulysse jouit dans cette île de plaisirs sans cesse renaissans; mais Junon lui apparaît, et l'engage à fuir l'indolence; elle lui révèle la nouvelle destinée qui va le rendre fondateur d'une ville puissante. Avant que le destin les sépare, Circé le conduit aux enfers, pour lui faire connaître l'avenir réservé par les dieux au pays dont il deviendra bientôt le maître. Pereira décrit alors l'enfer, et souvent il le décrit en homme qui avait lu les Italiens; on y remarque même le beau vers du Dante :

Lasciate ogni speranza voi, che'ntrate.

Mais le poète portugais, dans cette occasion, est bien loin de son modèle; en voulant devenir neuf, son goût habituel l'abandonne, quelquefois il se pervertit entièrement. C'est ainsi que dans la soixante-onzième strophe, Ulysse voit des hommes qui méconnais-

saient la dignité de leur âme, et auxquels cette âme n'a servi que comme peut servir le sel, qui empêche les corps de se corrompre.

Parvenu dans l'Élysée, Circé fait voir au héros l'image des rois qui doivent gouverner le Portugal. Pereira arrive à don Sébastien; il nous attendrit un moment sur le jeune monarque et sur la nation : mais il poursuit, et le courtisan se montre, il loue des rois espagnols : là, Camoens eût gémi, ou il se fût arrêté.

Après être revenu sur la terre, Ulysse quitte l'île de Circé. Sa navigation est décrite d'une manière noble et harmonieuse. Il arrive aux Colonnes d'Hercule, et là on voit en beaux vers une imitation de Camoens. Hercule, comme le Génie des tempêtes, veut arrêter la flotte; en se rappelant les destinées d'Ulysse, qui lui ont été racontées par Protée, il dit toutes les terreurs d'Atlas, qui craint les victoires des Portugais en Afrique : ces victoires sont prédites; enfin la flotte arrive devant la contrée baignée par le Tage, et le poète nous trace un tableau charmant, dont sans doute il avait été témoin.

« Un héron du Tage s'élevait au sein des airs :

dans sa vitesse il devançait le vent, et comme il voulait se plaindre au ciel, il risquait ses plumes légères au feu du firmament. Un aigle le suivait; par ses élans il se pressait de l'atteindre; sa vue ferme et prompte se fixait sur l'oiseau qui était déjà dans les nues. Mais, après avoir coupé par de longs tournoiemens l'immensité de l'air, le héron descend, comme un rayon de la foudre de Jupiter, en étalant ses ailes d'une blancheur éclatante. L'aigle, fendant l'espace, l'entoure de son vol: tout-à-coup il le saisit, l'enserre avec fureur, et la fin de la guerre est la fin de sa vie. »

Les Grecs débarquent dans la contrée fertile arrosée par le Tage; une partie du pays est dominée par un roi nommé Gorgoris, qui accueille les navigateurs, et les engage à goûter quelque repos au sein de ses états. La fille du monarque, Calypso, ne peut voir Ulysse sans l'aimer. Après un festin splendide, on demande au héros le récit des événemens qui l'ont conduit sur une terre étrangère.

Dans le sixième chant, Ulysse raconte à Gorgoris et à ceux qui l'entourent l'éternelle histoire d'Hélène et le siége de Troie. On remarque encore de fréquentes imitations d'Homère et de Virgile, et si le style présente des beautés du premier ordre, l'in-

térêt est singulièrement refroidi; il se ranime un peu dans le chant suivant. Gorgoris fait préparer une chasse brillante, et pendant qu'on poursuit les animaux des forêts, Ulysse s'égare avec Calypso, comme Enée et Didon; une grotte les reçoit. Il y a dans cette portion du poème des descriptions vraiment admirables.

Enfin Ulysse veut fonder la ville qui doit porter son nom, et il va trouver le Tage, dont les augures lui sont promis. Parvenu dans le brillant palais où repose le fleuve, il entend de nouvelles prédictions : la conquête de l'Inde lui est révélée : le demi-dieu passe en revue tous les Portugais qui s'y sont distingués. Cependant la ville naissante élève ses murailles; mais Circée, irritée de l'amour d'Ulysse, descend aux enfers, et une Furie va exciter le courroux de Gorgoris contre les Grecs. Il marche vers la nouvelle cité, et l'on voit commencer de longs combats, où Homère sert toujours de guide au poète portugais. Enfin, dans le neuvième chant seulement, Ulysse et Gorgoris en viennent aux mains; le roi des Lusitaniens succomberait, si Mars ne l'enlevait dans un

nuage. Cependant ses troupes triomphent un moment des Grecs.

Au dernier chant, l'intérêt, qui jusqu'alors a été assez fréquemment interrompu, se ranime : le grand événement va se décider; on va voir si Lisbonne pourra célébrer la gloire de son fondateur. Mais dans ce moment décisif les dieux interviennent encore. Junon s'intéresse aux Grecs, et vient implorer pour eux l'assistance du maître de l'Olympe. Pour ranimer cette fiction mythologique, employée si souvent par les grands maîtres, le poète s'est servi des couleurs les plus brillantes et les plus nobles; il y a un charme, une harmonie dans ses expressions qui le rendent égal aux auteurs de l'antiquité, et l'on n'est point surpris que Lope de Véga récitât quelques-uns de ses vers avec enthousiasme[1]. Enfin le grand jour arrive où le chef des Lusitaniens va combattre un des vainqueurs de Troie; mais les Dieux favorisent ce rival redoutable; il a reçu de Pallas un bouclier qui doit le rendre invincible. Les armées sont en présence; le com-

1 Voyez *Discurso poetico*, de Manuel de Galhegos.

bat commence, Gorgoris est vaincu, et la ville nouvellement fondée retentit des chants de victoire. Cependant Ulysse va suivre sa destinée; il a triomphé, mais il doit partir : c'est en vain que Calypso se présente à lui avec ses enfans, il va l'abandonner pour toujours, et il ne donne d'autre excuse que la volonté des dieux. La malheureuse fille de Gorgoris sent que ses prières sont vaines, elle ne fait point entendre d'inutiles imprécations contre celui qu'elle ne peut retenir; son désespoir est muet, elle sent qu'elle doit mourir, et ses fils, qui n'ont vu le jour qu'un moment, mourront avec elle. On la voit errer sur le rivage, elle se plaint à l'océan, aux cieux.

« Débarrassée de ses faibles liens, s'écrie-t-elle, mon âme troublera de ses gémissemens la mer, l'air pur. O ingrat! ajouta-t-elle; et l'écho répéta : Ingrat! ingrat!

» Une montagne inhabitée s'élevait dans les airs; sa masse immense semblait soutenir la voûte du ciel, sur son flanc recourbé; des arbres aux épines aiguës la couronnaient, des roches, dont ils rendaient l'aspect plus affreux, étaient suspendues au sommet :

---

[1] *Aqui do debil laço desatado*, etc. Cant. x.

on eût dit qu'elles allaient tomber dans la mer.

» A la base on voit bouillonner la mer, on entend des cris, des gémissemens confus, et l'onde, frappant la roche élevée, ronge les pierres qui se recourbent; elle ouvre des grottes obscures, où le jour se change en nuit; c'est là que sont cachés mille monstres marins, et ces oiseaux nocturnes qui planent dans l'air avec leurs ailes pesantes.

» Pour se livrer à son funeste dessein, Calypso a gravi l'endroit où la montagne plus libre s'étend dans les airs; timide encore, mais courageuse, mais emportée, elle se parle à elle-même : Que puis-je craindre? dit-elle; pour les malheureux la vie est un châtiment; et déjà elle est dans les airs avec ses fils. Le Tage vient les recevoir en ouvrant ses bras limpides. »

Le poète continue; il nous montre les deux fils de Calypso changés en rochers; leur mère les entoure. « Ils élèvent aux portes du Tage leur tête altière, et, faisant blanchir la mer d'écume, ils menacent sans cesse les navires qui cherchent le port et son entrée si désirée. Là on entend les sons rauques de la mer qui gémit et qui se brise sur ces rochers toujours prêts pour la ruine des navires; ils ont gardé le nom des abîmes qu'ils ouvrent. »

L'Ulyssea, comme je l'ai dit, jouit d'une

grande réputation en Portugal, et quelques auteurs lui accordent le premier rang après Camoens; mais c'est surtout relativement au style qu'il est digne d'éloges. Ce mérite est perdu pour les étrangers, et il n'y a rien d'assez original dans la conception pour qu'il excite l'enthousiasme au dix-neuvième siècle. Chez Pereira de Castro, l'imitation des anciens se montre sans cesse; il emprunte hardiment à tous les grands poètes; mais s'il le fait avec un bonheur surprenant, c'est, je le répète, un mérite qui ne peut être senti que par les Portugais. On ne peut lui refuser toutefois d'avoir su tracer d'une main hardie les scènes mythologiques les plus brillantes, et de s'être rapproché dans ce genre de ses modèles. Après la lecture de quelques descriptions de *l'Ulyssea*, on répèterait volontiers avec un critique estimé : « Il règne dans ce poème un accent antique qui rappelle souvent la poésie grecque, et l'on croit lire des fragmens de l'Odyssée qu'on aurait récemment découverts. » C'est un grand mérite, sans doute, que d'avoir su conserver cette teinte locale; il est fâcheux que le poème n'offre point un genre d'intérêt plus en harmonie avec nos idées.

Il existe un autre poème intitulé *Ulyssea*, par Joaō-Gomes do Pego, et plus tard, comme je le ferai voir, Souza de Macedo a traité le même sujet [1].

[1] Barbosa, *Bibl. lusit.*

CHAPITRE XXI.

Francisco de Sá e Menezès. — *La Conquête de Malaca.*

La Conquête de Malaca est un des ouvrages où l'influence du grand siècle se fait le plus sentir : quelques littérateurs placent, pour la conception, ce poëme immédiatement après l'épopée de Camoens. Dans tous les cas, c'est une grande et belle pensée qui l'a fait naître à l'époque où le Portugal était déchu de son ancienne gloire. Francisco de Sá e Menezès voulut rappeler un de leurs plus beaux faits d'armes. Comme le grand poète, il éleva un monument à la gloire nationale.

La vie de cet auteur n'offre rien de bien marquable. Il naquit à Porto, et après avoir vécu plusieurs années dans le monde, il se voua à la vie religieuse [1642]; il mourut assez long-temps après [1664] [1].

[1] Francisco de Sá e Menezès était neveu du célèbre Sá e Miranda.

On croirait, à la teinte locale répandue dans la *Conquête de Malaca*, que Sá e Menezès a visité les contrées qu'il décrit, et le poème présente un intérêt chevaleresque qui eût fait sans doute une profonde sensation à l'époque où le Portugal se vantait de ses glorieuses destinées. Quand il parut il réveilla d'amers souvenirs, et il entraîna peut-être bien des imaginations, en faisant naître quelque espoir.

En lisant ce poème, on voit que le goût avait déjà averti de ne point trop mêler le sacré au profane : Sá e Menezès emprunte son merveilleux de la religion chrétienne; les dieux de l'antiquité sont relégués dans l'enfer.

Ce grand Albuquerque, auquel Camoens ne reproche qu'une faute, ce conquérant des Indes et d'une partie de la Perse, est le héros du poème. Il donne un instant de repos à la victoire, et il erre sur les mers de l'Orient, en cherchant de nouvelles contrées à soumettre, quand une tempête s'élève et le contraint à retourner à Goa. Le sommeil s'empare de ses sens; tandis qu'il goûte quelques momens de repos, une vision terrible lui retrace les malheurs qui

viennent d'arriver à ses compatriotes dans Malaca[1] : des Portugais ensanglantés appellent sa vengeance. Le guerrier se réveille; l'âme profondément émue par ce songe effrayant, il prend la résolution de faire payer cher aux Arabes l'injure qu'ils ont faite à sa nation, et bientôt ses navires fendent de nouveau l'océan pour aller porter le fer et la flamme dans Malaca. Sá e Menezès décrit d'une manière poétique ce voyage aventureux; il nomme les contrées qui paraissent à l'horizon, et il y a toujours un certain charme à parcourir avec ses héros les mers éloignées. On arrive à Cochin; la flotte échappe à une trahison suscitée par Asmodée, le démon qui étend son empire sur ces contrées. Les vaisseaux portugais fen-

[1] « La ville de Malaca était un des plus considérables marchés de l'Inde, et partageait avec la ville d'Ormuz les vaisseaux et les pavillons de toute l'Asie. Les Portugais s'étaient d'abord présentés dans cette ville comme négocians; mais le bruit de leurs sanglantes usurpations démentait la prétention d'un titre si pacifique. Les Arabes fomentèrent un complot dont l'exécution ne fut que partielle. » Alphonse Rabbe, *Résumé de l'histoire de Portugal*, p. 96.

dent encore l'océan indien ; et c'est alors seulement que le poète nous fait connaître les guerriers navigateurs qui les dirigent : là, il semble avoir rassemblé toute cette brillante noblesse dont le Portugal était si fier ; et l'orgueil peut trouver bien des titres dans ces annales poétiques qui terminent le premier livre. Au second, on pénètre dans un empire mythologique et chrétien ; Satan rappelle ce que les Portugais ont fait pour renverser son empire, en portant dans les contrées les plus reculées la religion chrétienne : Il est temps, dit-il, de les anéantir.

Les démons sortent de leur gouffre, une tempête horrible s'élève et fond sur la flotte. Ici le talent du poète se montre d'une manière remarquable : il fait assister avec une vive émotion à cette lutte des hommes les plus courageux contre les élémens, dont un pouvoir surnaturel augmente la fureur. La flotte serait sans doute anéantie, si Raphael, protecteur des Portugais, ne venait porter leur cause aux pieds de l'Eternel. Les anges du ciel ont combattu les anges révoltés ; la tempête s'apaise par degrés ; mais on assiste aux effrayans désas-

tres qu'elle a causés : les navires ne sont plus réunis ; l'un d'eux va se perdre sur les écueils d'une île; et l'amour qu'une princesse conçoit pour le chef sauve les voyageurs de la mort. Les autres navires, conduits par Albuquerque, entrent dans le port de Sumatra ; le roi de ces contrées offre un asile au héros de l'Asie, et déjà il a reçu l'assurance de son amitié, quand un Portugais, échappé aux désastres de Malaca, se présente devant les navigateurs; c'est Viegas, l'ancien compagnon d'armes d'Albuquerque; il va faire à ses compatriotes le récit de tous les malheurs qu'il a éprouvés dans un pays barbare.

Ce récit occupe le troisième livre. Le poème prend une teinte romanesque, qu'il conserve souvent, mais l'intérêt s'accroît. Viegas rappelle l'expédition dont il faisait partie, et ce jeune Sequeira qui en était le chef; les Malais ont déjà tramé leur horrible complot, aucun Portugais ne pourra peut-être échapper à la captivité ou à la mort, ils sont haïs de tous; mais la belle Alaïda plaint leur sort, elle voudrait les sauver; elle a vu Sequeira, et elle l'aime. Fille d'un roi détrôné, ses efforts seront impuissans ;

il ne lui reste que son amour, et cet amour sans doute n'est point partagé, elle aime un Européen : « Peut-être sa volonté est-elle enchaînée dans son pays ! s'écrie-t-elle ; peut-être ne pourra-t-il m'aimer ! » et cependant elle l'adore encore : tel est le destin de la vie. Cet ange protecteur des Portugais ne peut les sauver ; la cupidité les entraîne, la trahison les punit. Des présens leur sont offerts sur le rivage ; Sequeira permet qu'on aille les recevoir, les guerriers y courent, et ils sont massacrés. Cette scène de désolation est tracée d'une manière énergique ; elle fait frémir, car elle rappelle la vérité. En même temps qu'on anéantit les Européens sur le rivage, on attaque leurs navires. Sequeira fait déployer les voiles, il fuit en se défendant ; ses compatriotes ne sont point vengés ; de nombreuses victimes resteront dans une captivité cruelle.

Viegas nous peint ses souffrances durant un long esclavage : il nous attendrit sur ses malheurs.

« Dans ce déplorable état, dit-il, comme je traînais mes fers, j'arrivai un jour au pied d'une tour élevée, où, cherchant quelque repos, je pleurai sur l'état en lequel je me voyais ; je poussais de longs

soupirs, et ces soupirs que la douleur m'arrachait allaient frapper les oreilles de celle qui pleurait un mal augmenté par l'absence.

» Et comme si l'on m'eût répondu, j'entendis à mon tour des gémissemens qui s'exhalaient d'un sein oppressé, et qui remplissaient l'air de leur ardeur, et alors je ne donnai plus un soupir, que mille plaintes ne parvinssent à mon oreille. Tels ces oiseaux amoureux qui se répondent des arbres éloignés. »

Cependant ce n'est point à Viegas que s'adressent ces plaintes, c'est Alaïda qui n'a pu oublier le jeune chef des Portugais, et qui porte continnellement ses regards vers la mer, où elle l'a vu s'éloigner. Elle se réunit à celui qui déplore si douloureusement son esclavage, et, fuyant une terre qu'elle abhorre désormais, elle est parvenue avec son libérateur à gagner Sumatra. Le récit de Viegas est terminé. Bientôt le roi de l'île se rend vers le héros portugais; ils éprouvent un même ressentiment; la guerre va commencer. La description de l'entrevue du prince malais avec Albuquerque offre une couleur locale, une exactitude de détails qui ne sont presque jamais abandonnées dans le poème.

Enfin la flotte part de Sumatra. Albu-

querque emmène cette jeune Alaïda qui conserve depuis long-temps une si juste haine pour le roi de Malaca, usurpateur du trône de son père. Une partie du quatrième livre est remplie par deux épisodes qui n'offrent point d'intérêt, et dont le premier même est fort insignifiant sous le rapport poétique : l'autre nous représente un jeune roi détrôné qui parcourt les mers, et qui est vaincu par Albuquerque; il implore son alliance, et en deux vers il fait assez bien connaître cette étonnante renommée dont jouissait le chef portugais : « Croyez à ma foi, dit-il, et si vous enlevez des royaumes à vos ennemis, que vos amis tiennent de vous des royaumes [1]. »

L'on arrive enfin devant Malaca. La description de cette cité pompeuse offre de l'intérêt. Le poète, par un trait rapide, indique assez bien l'aspect d'une grande ville, vue de la mer quand le jour va paraître.

« Le soleil, qui commençait une belle journée, dorait le sommet des tours; la mer qui s'élançait dou-

---

[1] *Inimigos dos reinos depuzestes,*
Diga se que aos amigos reinos destes.

cement contre elles argentait la base des édifices. »

Albuquerque, rempli d'admiration pour tout ce qu'il voit, prie Alaïda de lui retracer l'histoire de ce pays, et elle raconte avec grâce aux Portugais rassemblés les différentes révolutions qui se sont opérées dans l'empire malais.

Cependant on a vu la flotte. Le roi de Malaca est instruit de l'arrivée des chrétiens : il vient contempler leurs navires du sommet d'une tour; un Portugais lui est amené, et lui nomme les guerriers les plus illustres.

Le roi veut être instruit de l'histoire du grand Albuquerque, et le poète, après avoir invoqué la muse de l'histoire, commence un long récit des exploits du grand capitaine: il nous le fait voir descendant du sang royal, combattant d'abord dans Arzila, débarquant sur les rives de l'Inde, fondant une ville puissante, et portant partout la terreur.

Le sixième livre nous présente Asmodée s'élançant de nouveau dans le gouffre des enfers pour y faire connaître les progrès des Portugais dans leur entreprise. Le maître des démons hurle d'horreur; cette fois c'est bien

le démon du christianisme, et la peinture qu'en fait Menezès a une énergie sauvage, qu'une traduction rend bien faiblement.

« Ce roi des tempêtes, plus grand qu'Atlas, meut sept têtes d'une manière horrible; sa queue se redresse; dans ses replis errans, elle atteint l'espace le plus éclatant du ciel. Le démon étend ses bras formidables au levant, il les étend aussi au couchant, vers les astres. Il bouleverse ainsi mille royaumes. C'est ainsi qu'il entoure de maux l'immensité de la terre. Voué à la douleur, il exhale dans un espace horrible et la flamme de l'orgueil et ses ténèbres. A peine respecte-t-il le verbe sacré; mille blasphèmes sortent de son sein impie : Ma valeur subsistera, s'écrie l'esprit déchu, elle ne peut être anéantie, malgré les efforts vengeurs de celui qui me fait vivre au milieu de ces feux ardens. »

Satan, après avoir rappelé ses combats avec l'archange Michel, ordonne à Asmodée de parcourir l'enfer, et d'y rassembler quelques émissaires de la troupe effroyable. Sa description de ce lieu de ténèbres rappelle celle du Dante, et je regrette que l'espace ne me permette point de la donner : tantôt Asmodée arrive dans l'endroit où sont châtiés les amans coupables, et il voit « qu'une flamme éternelle

y punit une flamme éphémère ; » tantôt il est près de Judas et de Mahomet, qui se trouvent bizarrement réunis. Tour à tour on voit rassemblés, ou les hommes que le christianisme rejette, ou ceux que l'humanité flétrit. Mais l'auteur, plus prudent que le poète italien, n'introduit point dans son enfer les personnages modernes dont les crimes n'étaient que trop redoutés.

Menezès nous fait remonter bientôt sur la terre : l'on assiste à une ambassade insidieuse que le roi de Malaca envoie au grand Albuquerque, qui offre des conditions rejetées ensuite par le monarque. La fable se complique, les épisodes romanesques se multiplient, et l'auteur semble abandonner la marche épique, pour se livrer aux mouvemens chevaleresques de l'Arioste. Cependant il a des passages d'un grand effet ; tel est celui qui nous représente une poignée de Portugais allant porter la mort et l'incendie jusqu'au sein de Malaca ; alors, comme tous les poètes de sa nation, il est grand peintre de batailles. Mais bientôt l'action principale est interrompue par l'arrivée d'un chrétien de Saint-Thomas, ou plutôt d'une espèce de prophète, qui offre à Albu-

querque d'aller chercher quelques guerriers invincibles retenus dans une île enchantée.

Il ne demande qu'un chevalier de l'expédition; tous se sont offerts, le noble Souza est accepté, et, en le conduisant dans sa barque rapide, son guide lit dans les cieux l'histoire de la puissante nation qu'il veut secourir. Bientôt ils arrivent au but de leur voyage; mais ils ont recueilli une dame victime de l'amour, et n'osant plus lui faire partager leurs périls, ils la laissent sur le rivage. Cette jeune dame mystérieuse doit plus tard jouer un grand rôle dans le poème. Glaura a été sur le point d'être sacrifiée à la jalousie de son époux, auquel cependant elle pardonne, et qui la croit victime de sa fureur.

L'île dans laquelle les voyageurs viennent d'entrer est une espèce de jardin d'Armide, où une jeune enchanteresse, descendante de l'Aurore, subjugue plusieurs valeureux chevaliers portugais; mais Étole arrache bientôt à la mollesse de ce lieu de délices le brave Mello qu'elle adore, et la barque qui les emporte fend déjà les eaux, quand Titonia s'aperçoit de leur départ. La douleur de la nymphe est exprimée avec un rare ta-

lent; son désespoir est profond, ses plaintes sont touchantes, et le charme de la versification ne peut être assez loué.

Cependant la manière dont le poète a amené la mort de cette victime de l'amour est assez inattendue. Un prince indien qui l'adore débarque sur ces rivages pour la contraindre à satisfaire sa passion. Titonia s'est réfugiée dans le palais; le tumulte est à son comble: elle veut se défendre; elle reçoit le trépas en le donnant à un guerrier qui s'avance au sein d'une obscurité profonde. Une torche lugubre dévoile à son amant le malheur dont il est la cause, il se frappe de son glaive, et meurt auprès d'elle, en s'écriant :

« Reçois de moi ce dernier hommage; si ce n'est point comme vengeance, que ce soit un sacrifice. Et la froide Aurore commence le jour en pleurant sur cet événement. »

Au neuvième chant, nous sommes transportés au milieu de la ville malaise. Le conseil est assemblé. Il y a une singulière variété dans les tableaux que nous présente Menezès; tandis que la crainte règne dans Malaca, la joie est au camp d'Albuquerque;

les chrétiens conduits par Etole, sont armés; l'assaut va bientôt commencer. Des deux côtés le courage est terrible; Lima surtout, l'invincible Lima, uni à Andrade et à Sousa, se distingue, et l'on sent que le récit de ces hauts faits, dont toutes les circonstances sont historiques, doit être bien cher aux Portugais. Enfin Albuquerque ordonne que la ville soit brûlée, et cette cité puissante serait détruite, si le roi malais ne parvenait à faire éteindre l'incendie.

Les Portugais sont rentrés dans leur camp; la fortune a servi leur courage; mais ils ne sont pas encore maîtres de la ville, ils craignent même la ruse des assiégés.

Durant ce moment de repos, Sousa, en véritable chevalier, veut aller tirer vengeance de l'insulte faite à Glaura, cette jeune compagne de son voyage dans l'île de Titonia. Il l'emmène sur le rivage où il a défié son époux, et alors le poème prend tout-à-fait le caractère d'un roman de chevalerie. Mais le combat n'a pas lieu, l'innocence de Glaura est depuis long-temps reconnue par son époux, qui déplore sa mort. Il la reconnaît, et sa joie égale sa douleur. Dans cette scène, Menezès se montre

habile à peindre la gradation et la variété des émotions. Les deux époux retournent dans le camp malais, et la guerre va recommencer.

L'intérêt, qui dans ces deux derniers chants a toujours été croissant, doit bientôt se trouver interrompu d'une manière fatigante; Étole va avec un guerrier portugais s'assurer de ce qui se passe vers le camp ennemi; il le conduit ensuite vers une espèce de palais enchanté où se déroule l'histoire des faits glorieux de tous ceux qui doivent gouverner Malaca après la conquête. Les Portugais ont répété jusqu'à satiété ces longues narrations historiques, amenées presque toujours sans art; et ils se le sont cru permis, en prenant exemple sur Camoens; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient été aussi rapides que lui dans leurs narrations.

Bientôt l'intérêt se ranime, on sent que le désespoir excite les assiégés, qu'ils n'espèrent plus vaincre, mais qu'en périssant ils veulent être vengés. La ville, comme dernière ressource, a été minée; le second assaut commence. Je n'entreprendrai point de rappeler tous les coups mémorables qui sont portés, tout le tumulte qui règne sous les

murs de Malaca. Il y a dans cette peinture de l'énergie et de grandes beautés. Les Portugais triomphent, mais l'époux de Glaura a trouvé la mort, et l'épisode le plus touchant vient animer ce dernier livre. Menezès nous représente Glaura errant sur le champ de bataille, et cherchant cet époux qui lui est devenu plus cher depuis qu'elle lui a pardonné : elle le demande au ciel, elle le demande à toute la nature; enfin elle reconnaît ce corps, « malheureux exemple de tant de valeur. »

« Dans ce sein qu'elle a chéri, la flèche est enfoncée; à ce spectacle elle sent défaillir son cœur vouée à la douleur; elle tombe enfin, et c'est plutôt la mort qui l'a frappée qu'un évanouissement. Elle tombe, et c'est sur cet époux qu'elle a tant aimé; elle est presque abandonnée de son âme fugitive; dans son engourdissement elle ne sent plus rien, la douleur a été suspendue un moment; elle revient du coup mortel, elle respire, elle regarde, et elle sent encore tous ses maux.

» Et comme elle respire de nouveau, de nouveau ses yeux sont baignés de larmes. Déjà le vent se mêle à ses soupirs, et l'air en est embrasé; mais à ce triste soupir le souvenir douloureux ajoute un cri imprudent, et c'est ainsi que les Parques, compatis-

santes plutôt que rigoureuses, veulent mettre fin à ses peines.

» Le cri frappe la voûte éthérée. Un soldat ignorant tire sur celle que par un ordre secret du destin un gémissement avait fait découvrir. La flèche va frapper ce sein d'albâtre, que l'amour avait destiné à un si grand malheur. L'infortunée envoie vers le ciel ses plaintifs gémissemens; et quoique ce soient déjà ceux du trépas, ils sont encore pleins d'amour.

» Elle tâche d'élever sa faible voix, et dit : Oh! peuple courageux et vainqueur, si compatissant envers moi, et cependant cause cruelle de ma mort; au milieu des fureurs guerrières on sent quelquefois une sainte pitié; puisque la mort m'en ôte le pouvoir, donnez, si le sort le permet, donnez une sépulture à Batram. »

La voix de Glaura est reconnue par Etole et par quelques guerriers; ils l'emmènent dans le camp; alors le vieux chrétien parvient à la convertir.

« Demande, prends confiance, crois, tu seras heureuse, tu deviendras l'immortelle épouse d'un Dieu éternel.

» Glaura accepte la nouvelle foi; l'eau sainte la purifie; ses fautes sont effacées. Déjà son regard s'obscurcit, son visage se couvre d'une douce pâleur. Selon les rites sacrés le prêtre répand l'eau

sainte; il donne à cette épouse du Christ pour dot l'éternité. »

Après avoir tracé cette scène de douleur, Menezès nous ramène au milieu des combats; son énergie se réveille pour offrir de nouveaux tableaux. Un seul assaut va suffire pour renverser l'empire de Malaca; le bronze tonne, les Malais font encore quelque résistance, mais bientôt on les voit fuir devant les Portugais; Aladin seul, Aladin cherche à les ranimer; son courage est inutile, la perte de la cité est résolue dans le ciel. Un esprit apparaît à Alphonse d'Albuquerque, et lui fait voir que les plus nobles héros du Portugal qui ont pris part aux guerres de l'Inde, combattent encore pour lui. Il y a de la grandeur et de la poésie à avoir ramené ces ombres des héros morts, qui prennent part aux victoires de leurs frères d'armes; c'est au milieu d'un nuage de poussière et de fumée que l'ange resplendissant de lumière parle au conquérant des Indes.

« Alphonse, dit-il, l'instant d'une conquête si désirée est enfin venu : vois tous ces bataillons que le ciel, pour qui tu com-

bats, a réunis afin de te secourir; lève les yeux, Dieu veut aujourd'hui que la vue d'un mortel contemple d'immortelles ombres qui ont donné pour lui leur existence; porte tes regards vers cet endroit où la mêlée est plus terrible, où elle est plus ardente entre les Malais et les Portugais: vois-tu Noronha, devenu un glorieux esprit; les deux Almeida, la gloire de l'Occident; l'illustre Coutinho; un Correa, qui ne fut point vaincu; et enfin ceux qui à cette extrémité de l'Orient ont répandu leur sang; là, on les voit combattre encore, et ils abattent la fureur de l'ennemi.»

L'issue de la bataille n'est plus douteuse, les chrétiens sont vainqueurs, et Malaca tombe au pouvoir du Portugal.

Tel est ce poème, dans lequel on trouve d'assez graves incorrections de style, mais qui se distingue par une brillante imagination, et par la peinture exacte du caractère national; quoique plusieurs épisodes que l'auteur n'a point terminés interrompent fréquemment la marche de l'événement principal, l'intérêt est en général bien soutenu; il serait à désirer toutefois que les descriptions de batailles fussent moins

fréquemment ramenées. Cependant on y remarque en général une heureuse opposition des mœurs portugaises avec celles de l'Orient; la teinte locale domine, et l'exactitude des tableaux ajoute beaucoup à l'intérêt. Le merveilleux est tel que le demande notre époque. Il y avait peut-être une sorte de hardiesse à repousser les fictions mythologiques. Quebedo n'avait point osé s'affranchir complètement de leur antique pouvoir, il y en a encore une faible teinte dans Menezès. Francisco Dias, que les Portugais regardent comme un assez bon critique, dit que la *Conquête de Malaca* est inférieure aux autres épiques que j'ai analysés. Cela peut être vrai pour le style, mais ce jugement me paraît bien sévère, et il part d'un esprit plutôt méthodique que susceptible d'enthousiasme poétique[1].

Bras Mascarenhas est auteur d'un poème épique dont Viriatus est le héros; peu d'existences furent aussi agitées que celle de ce poète guerrier. Il naquit dans la province de Beyra en 1596: entraîné par le

[1] *Voy*. Notes de son ode onzième, à la langue portugaise.

goût des voyages, il s'échappa de la maison paternelle, s'embarqua, et fut pris d'abord par des corsaires. Après avoir recouvré sa liberté, il se rendit au Brésil, et il se distingua durant la guerre que les intrépides Colons faisaient alors aux Hollandais. De retour en Europe, il se signala encore par divers exploits; il fut nommé gouverneur d'un petit fort; mais, accusé du crime de trahison, on l'arracha bientôt à sa paisible retraite, et il fut plongé dans un cachot de la tour de Sabugal. Son imagination lui suggéra un moyen assez bizarre de sortir de prison : il obtint de son gardien un peu de farine pour composer, disait-il, un remède nécessaire à ses blessures, une paire de ciseaux afin de réparer ses vêtemens, et un livre pour dissiper l'ennui dont il était dévoré. Il eut la patience de découper les différentes lettres qui composaient cet ouvrage; il les colla sur quelques feuilles de papier réservées à cet usage, et il écrivit ainsi une longue épître en vers au roi, qui lui rendit la liberté, ainsi que son emploi de gouverneur d'Alfayate. Il mourut en 1656, et ce fut à soixante ans qu'il composa son poème intitulé *Viriato-tragico, em poema heroico*. Il a vingt

chants, et ne fut imprimé qu'en 1699[1]. Je n'ai pas lu cet ouvrage, mais voici le jugement qu'en porte M. Sané[2].

« Comme l'auteur marche toujours appuyé sur les traditions et les monumens antiques, son ouvrage, tout défectueux qu'il est, fait connaître d'une manière intéressante cette époque fameuse où Rome asservit par sa politique autant que par ses armes le fier génie du sauvage Ibère et du Cantabre belliqueux : la grande figure de ce Viriate, qui menaça Rome d'un second Annibal, anime partout cette vaste scène, et élève souvent l'intérêt jusqu'au plus haut degré. »

[1] *Bibliotheca Lusitana.*

[2] *Mercure étranger*, tom. 1, p. 250.

CHAPITRE XXII.

Ferreira de Lacerda, Miguel de Sylveira, Botelho, Moraes e Vasconcellos, poètes épiques.

Quand le Portugal tomba au pouvoir de la Castille, la décadence des lettres ne fut pas aussi prompte sans doute que celle des armes. De grands talens se montrèrent dans l'asservissement de la patrie : comme on a pu le voir, ils cherchèrent à relever sa gloire déchue[1]. Mais telle fut l'influence des circonstances, qu'on préféra souvent adopter le langage des vainqueurs, même pour célébrer la patrie malheureuse. C'était manquer en quelque sorte de patriotisme; et comme certains auteurs ne surent point faire un choix digne d'eux, on ne sait dans quelle littérature les classer maintenant.

Il faut dire cependant que les poètes les plus remarquables firent rarement cette hon-

[1] *Voy.* la notice qui précède la traduction des odes de Francisco Manoel.

teuse concession; ils sentirent qu'ils étaient le dernier espoir de la patrie quand les armes succombaient.

Parmi les poètes qui écrivirent en Espagnol, il faut citer la merveille de son temps, Bernarda Ferreira de Lacerda, née à Porto en 1595, à laquelle les biographes accordent tous les talens comme toutes les vertus. Elle fut mariée à Fernand Correa de Souza, et mourut en 1644. Elle donna un poème épique intitulé *l'Espagne délivrée*; mais je n'ai point lu cet ouvrage, et je me rappelle seulement que Lope de Vega loue Bernarda de Lacerda de son cœur portugais, et de sa plume espagnole.

Miguel de Sylveira, né à Celorico, dans la province de Beira, jouit aussi d'une assez grande célébrité comme poète épique, et l'on imprima à Naples, deux ans après sa mort [1636], *el Machabeo*. Cet ouvrage, en vingt chants, roule sur la restauration de Jérusalem par Machabée. Enfin, Francisco Botelho de Moraes e Vasconcellos adopta un sujet national, qui a été traité depuis [1],

[1] En 1818, sous le titre d'*Affonsiada*, par M. A. J. Osorio de Pina Leitaõ.

et il donna *el Alfonso ó la Fundacíon del reyno de Portugal*, dans lequel on trouve des choses remarquables.

CHAPITRE XXIII.

ÉCRIVAINS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Bernardo de Brito, Nunez de Liaō, F. Luiz de Souza, Faria e Souza, Freyre d'Andrade, le père Vieira, orateur, le père Macedo, Antonio Souza de Macedo, poligraphes célèbres.

De même que l'on s'est plu quelquefois à confondre les poètes que je viens d'analyser avec ceux de la période précédente, il est arrivé aussi que les historiens de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième n'ont point été suffisamment caractérisés. Ils étaient dans des circonstances bien différentes de celles où s'étaient trouvés leurs prédécesseurs, ils n'avaient plus que de glorieux souvenirs, tant la gloire était tombée rapidement; on ne les voyait plus sous l'influence immédiate de l'admiration; il leur fallut alors

employer des couleurs plus vives pour faire comprendre aux hommes du siècle les impressions qu'avaient dû ressentir leurs ancêtres. Je les trouve moins simples, mais ils offrent des effets plus dramatiques : ils ont conservé tout leur enthousiasme religieux, et il ne faut pas leur demander plus d'idées philosophiques qu'à ceux dont ils sont les successeurs. Audacieux dans leurs pensées, il semble qu'ils aient seuls hérité de cette ardeur guerrière qui embrasait la nation[1]. Toutes poétiques, leurs idées bril-

[1] Tout le monde connaît la situation politique de ce royaume sous le règne du cardinal et sous la puissance espagnole, de 1580 à 1640. «Le Portugal, soumis à Philippe II, fut par lui systématiquement tyrannisé et dévasté durant les dix années que dura encore son règne, si lourd à l'humanité. Les hommes, l'argent, les munitions et l'artillerie, tout fut enlevé, ravi dans les campagnes, dans les villes et dans les arsenaux, bien moins au profit de l'Espagne que pour la ruine de ce malheureux pays. C'est une justice que Philippe rendait parfaitement aux Portugais, de penser que cette nation généreuse ne serait véritablement soumise qu'autant qu'elle serait anéantie. » *A. Rabbe, Rés. de l'Hist. de Portugal.*

Sous ce joug de fer il y a cependant encore quelque énergie, et elle exerce son influence sur la

lent d'un reflet de gloire qui fait comprendre encore la grandeur des siècles précédens. Une pensée fière se montre quelquefois chez eux avec tant de force, qu'on sent bien que la nation ne sera point toujours asservie. Ils éprouvent aussi quelquefois la nécessité de s'attacher à un seul homme, et de grouper autour de lui les événemens, parce qu'un homme alors, sans être roi, représente tout son siècle.

Le commencement du dix-septième siècle est encore signalé par quelques génies qui se fraient une route nouvelle, qu'on ne sait trop comment classer, et qu'à la grandeur de leurs idées on serait tenté d'inscrire parmi les poètes, s'ils n'écrivaient en prose, s'ils n'étaient orateurs ou historiens. Tel est, entre autres, ce père Vieira, qui alla chercher ses inspirations dans le Nouveau-Monde, et dont un lâche tribunal ne pouvait comprimer la pensée audacieuse.

On remarquera dans cette période,

littérature; mais quand les faibles successeurs de Philippe II tiennent le Portugal asservi, et qu'ils laissent échapper toutes ses conquêtes, la décadence littéraire est complète; le régime monacal soumet tout à son pouvoir.

comme dans quelques autres, que les Portugais, doués d'un génie vraiment énergique, errèrent long-temps dans les contrées étrangères; il semble qu'ils eussent un instinct secret de fuir les lieux où toute liberté de pensée allait être ravie, ou qu'ils conservassent vraiment l'intention de conquérir une entière indépendance. Telles étaient ces âmes actives, et il y en eut toujours un grand nombre en Portugal, qu'elles se sentaient embrasées d'amour patriotique, et dévorées tout à la fois de ce désir d'indépendance, qui fait chercher sans cesse une patrie nouvelle, alors même que l'on pense à la gloire de celle qu'on a quittée.

Parmi les écrivains voyageurs on doit distinguer le père Macedo, l'improvisateur le plus extraordinaire de son siècle, de même qu'il en fut l'auteur le plus fécond.

Les réflexions que je viens de faire ne peuvent lui être appliquées entièrement, car je lui trouve un esprit fougueux plutôt qu'une âme ardente, une imagination rapide plutôt qu'entraînante; il n'était point du nombre de ceux que l'inquisition effraie, ils lui lancent des invectives ou se rangent de son parti. L'examen de cet

auteur, plus développé, pourrait être curieux; il signale avec quelques autres l'époque de la décadence.

En suivant l'ordre indiqué par le temps, je commencerai par examiner un homme qui appartient en quelque sorte aux deux siècles, et dont la pensée était plus vaste que le génie n'était lumineux.

Il faut nommer Bernardo Brito : il voulut écrire l'histoire du Portugal depuis l'origine du monde jusqu'à l'époque où l'on était parvenu; mais il mourut [en 1617] au moment où son travail pouvait offrir quelque intérêt à ses compatriotes en leur rappelant les temps modernes. Il me semble qu'on ne doit point ranger cet historien parmi les contemporains de Jean de Barros. Il paraît à la fin du siècle, et il commence, comme je l'ai dit, une nouvelle période pour l'histoire[1] [1597]. C'était à lui sans doute à retracer la funeste catastrophe qui ravit au Portugal son indépendance, et il est fâcheux qu'il ne l'ait point fait; la noblesse de son style le rendait précieux pour ce genre de travail.

[1] *Monarchia lusitana composta por Frey Bernardo*

J'ai toujours été ému, en lisant Brito, de cette peinture simple et noble qu'il fait du désespoir de Roderic, dernier roi des Goths, après la journée funeste où il perdit l'empire. Quand la pensée rétrograde de plusieurs siècles, et qu'on songe à tous les événemens que signala cette défaite, on ne peut s'empêcher d'être touché de la douleur du guerrier vaincu, qui braverait encore la mort, mais qui ne peut supporter la honte; qui vient chercher dans la solitude du cloître l'espérance du ciel, mais qui ne peut en éprouver la douceur, parce que ses souvenirs sont prophétiques et lui révèlent les maux dont le pays doit être accablé.

On voit paraître également au commencement du dix-septième siècle un homme qui l'illustre encore par ses écrits, et qu'on met au nombre des écrivains les plus remarquables. Je veux parler de Frey Duarte Nu-

de Brito. M. Correa de Serra reproche avec juste raison à cet auteur d'être infesté de cet amour des choses extraordinaires qui signalait en Italie les Annius Viterbe et les Inghirami. Voy. *Arch. litt. de l'Europe*, tom. 1; Coup d'œil sur l'état des sciences et des lettres parmi les Portugais pendant la seconde moitié du siècle dernier.

nez de Liaõ, auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa Description du royaume de Portugal, et la première partie des Chroniques de ses rois[1]; son style est pur, simple, et quelquefois très-noble. On voit que Duarte de Liaõ a puisé à de bonnes sources : comme historien, il inspire beaucoup de confiance; sa peinture des premiers règnes est pleine d'intérêt, et le roi Diniz, poète, guerrier, agriculteur, y est fort bien représenté comme le fondateur de la littérature portugaise; c'est un véritable troubadour, écrivant, à la manière des Provençaux, des chants de guerre et d'amour[2].

Frey Nunez de Liaõ raconte d'une manière vraiment entraînante cet événement prodigieux qui fonda la monarchie portugaise, et sa simplicité fait ressortir admirablement l'héroïsme d'Alphonse Hen-

[1] *Primeira parte das Chronicas dos reys de Portugal, reformadas pelo licenciado Duarte Nunez de Liaõ.* Il n'a jamais paru que cette première partie. L'ouvrage est devenu rare. On le trouve à la bibl. Maz.

[2] L'historien lui donne le titre de *Trovador*, et il nous apprend comment les poésies de ce monarque furent retrouvées dans un *cancioneiro*, que possédait une bibliothèque d'Italie.

riquez, qui sut vaincre les Maures, alors qu'une victoire décidait probablement du sort d'une grande partie de l'Europe. Il nous représente la faible armée des Portugais marchant contre la multitude immense des Arabes, et l'on est effrayé du courage qu'il faudra aux chrétiens pour vaincre, car chacun d'eux a près de cent ennemis à combattre; mais telle est l'influence d'un homme vraiment courageux, qu'il n'oublie pas un seul instant sa fermeté, et que ses discours inspirent la plus noble audace. Les siens sont-ils effrayés à la vue des trois cent mille hommes qui se déploient dans la plaine, lui fait-on observer que c'est risquer l'honneur du Portugal, et tenter Dieu que de livrer bataille, « de même que vous êtes revêtus d'armures, leur dit-il, revêtez-vous d'espérance et de foi, et la victoire est à vous. » Enfin le jour du combat arrive; sa grande âme est uniquement occupée d'une forte pensée, il a une vision, la victoire lui est promise; l'armée serait-elle plus nombreuse encore, on sent qu'il oserait la combattre.

Nunez de Liaõ, suivant l'esprit de son siècle, fait promettre au roi cette vision par un ermite : le miracle est complet,

mais il est rapporté avec naïveté, et cette naïveté règne dans tout le récit. Je vais laisser parler un moment l'historien, il racontera lui-même quelle fut l'élection d'Henriquez; après avoir dit comment Alphonse dévoila sa mission à ses compagnons d'armes, et comment toute l'armée se livra à de pieux exercices, il indique la disposition des deux armées. Le prince divisa la sienne en quatre corps, dont le commandement fut remis aux chefs les plus expérimentés; les Maures formèrent douze masses imposantes par leurs forces, et par l'ordre qu'elles conservaient.

« Quoique les Portugais fussent en petit nombre, le soleil naissant venant frapper sur leurs armures, elles resplendissaient d'une telle manière, que toute l'armée en recevait une apparence redoutable. Le prince commença à encourager les siens, en les appelant par leur nom et en remettant devant leur mémoire des choses qui pouvaient leur donner du courage. Quand les grands qui étaient avec Henriquez virent les différens corps d'armée des Maures et tous les rois qui s'y trouvaient, ils demandèrent au prince qu'il voulût bien permettre qu'on l'appelât roi également; que tout le monde le désirait, et que l'armée aurait plus de courage pour combattre. Le prince, comme un homme vraiment magna-

nime, et sentant que ce qui valait mieux qu'un royaume, c'était de mériter de régner, de même que la valeur de la personne était plus grande que celle du sceptre et de la couronne, le prince, dis-je, répondit que c'était bien assez d'honneur pour lui de leur commander; qu'il se contentait de cela, et qu'il ne voulait être appelé que leur frère et leur compagnon; que ce serait comme tel qu'il les défendrait toujours contre les ennemis de la foi, ou contre ceux dont ils recevraient quelque injure; et que pour ce dont ils parlaient, il y avait un moment plus opportun. Ils lui répondirent en lui objectant nombre de raisons, et lui demandèrent de ne point résister à tant de volontés. Le prince se voyant si vivement pressé, leur dit de faire ce qu'ils voudraient. Alors, poussant de grands cris de joie, ils le nommèrent roi et lui baisèrent la main; telle fut son acclamation. Cela achevé, il monta sur un grand et puissant cheval couvert de ses armes, et quand il vit que c'était le moment, il dit à D. Pero Paez qu'il s'élançât en avant avec la bannière royale. Ceux de son corps d'armée le suivirent, et ils allèrent ainsi tomber sur l'ennemi. Ce fut alors que le roi, qui se trouvait déjà en avant, frappa un Maure avec une telle vigueur, qu'il tomba en même temps que lui. »

Un tel échec ne lui causa pas sans doute une grande impression; le chroniqueur nous dit qu'on le voyait partout où le danger était pressant. La bataille dura depuis le

matin jusqu'à midi, et cinq despotes furent vaincus par ce roi que venait de créer l'enthousiasme militaire.

La même époque fut signalée par un admirable talent, qui fit pour la prose portugaise ce que de grands génies avaient fait pour la poésie. Jacinthe Freire d'Andrade est un de ces historiens si rares auxquels la nature a donné l'énergie et la noblesse, qui savent voir et qui savent peindre, dont le coup d'œil embrasse les événemens, et qui ne donnent des détails que ce qu'il en faut pour bien développer les masses. Il choisit un beau sujet, et il le traita avec une telle supériorité, qu'il est resté un modèle qu'on propose sans cesse dans la littérature portugaise.

Mais il faut convenir que pour un esprit vraiment national, c'était une bien belle histoire à retracer, que celle de Jean de Castro, de cet homme qui put défendre la gloire de son pays en donnant pour garant de sommes considérables son antique probité, et celle de sa famille. Dans ce pacte fondé sur un gage éphémère, où ceux qui livrèrent leur or s'honorèrent comme celui qui le demandait, il y a quelque chose d'héroïque et de chevaleresque qu'on ne

peut assez admirer. Cette action fut transmise par un homme capable d'en sentir la dignité : on peut dire qu'il est heureux pour Jean de Castro d'avoir trouvé un historien tel que Freire d'Andrade. Tout le monde sait quel courage le héros portugais déploya durant le siége de Diu, et comment, après avoir été sur le point de perdre cette place importante, il triompha du courage des assiégeans. Freire d'Andrade est admirable dans les détails du siége ; souvent il emploie des couleurs trop brillantes peut-être, mais on sent qu'il n'y a que ce moyen de faire comprendre le génie chevaleresque de son héros, et que quand il y a vraiment de l'exagération dans le courage, il est difficile de ne point se laisser entraîner par son émotion.

Après tant de combats la forteresse se trouva ruinée ; il fallait la rebâtir, mais l'argent manquait totalement, et les étrangers réclamaient la solde qui leur était due ; Jean de Castro écrivit à Goa pour qu'on lui envoyât les sommes nécessaires. Je traduis ici un fragment de la lettre qu'on admire dans Andrade.

« J'ai fait déterrer D. Fernand, mon fils, que les Maures ont tué dans cette forteresse alors qu'il

combattait pour le service de Dieu et du roi, notre maître. Je voulais vous envoyer ses ossemens comme gage; mais ils se sont trouvés dans un tel état qu'on ne pouvait encore les tirer de la terre. Il ne me restait donc d'autre chose que mes propres moustaches, et je vous les envoie par Diogo Rodrigues de Azevedo. Vous devez déjà le savoir, je ne possède ni or, ni argent, ni meubles; je ne possède aucun biens fonds sur lesquels je puisse assurer mon emprunt. Je n'ai qu'une sincérité sèche et brève, et Dieu me l'a donnée. »

Andrade connaît parfaitement l'art de retracer l'énergique originalité de ces caractères ardens dont on retrouve à chaque instant l'influence dans les guerres du seizième siècle. C'est ainsi qu'il nous fait connaître ce Coge Çofar qui se fit redouter si long-temps sur les mers de l'Asie, où tant de combats attestèrent sa ruse astucieuse de même que son courage.

C'est aussi une belle peinture que celle qui nous fait connaître les exploits prodigieux de ce Barberousse, aimé de ses soldats, et redouté des monarques. On chercherait en vain maintenant peut-être le modèle d'un semblable caractère; il tenait à la puissance des circonstances autant qu'à celle de la force et du génie.

Mais ce qui mieux que tout le reste fait connaître le caractère du grand homme, ce qui nous fait sentir l'héroïsme de sa vie entière, ce sont les paroles qu'il prononça peu de temps avant sa mort, et qui nous ont été transmises avec tant d'éloquence par Andrade.

Quand Jean de Castro, usé plutôt par les fatigues de la guerre que par les années, tomba malade, et comprit que sa fin serait prochaine, il fit assembler les principaux personnages de son gouvernement, parmi lesquels se trouvait saint Xavier. L'historien le fait parler ainsi, et dans ce discours il rappelle à peu près textuellement ses paroles.

« Seigneurs, je vous dirai sans honte que le vice-roi de l'Inde manque, durant sa maladie, des choses que le plus pauvre soldat trouve dans un hôpital. Je suis venu dans l'Orient pour servir; je ne suis point venu pour y faire le commerce. C'est à vous-même que je voulus donner les ossemens de mon fils; c'est à vous que je remis ma moustache.

» Comme gage de ma parole je n'avais à vous offrir ni brillantes tapisseries ni vaisselle précieuse; aujourd'hui il n'y a point dans cette mai-

son assez d'argent pour acheter une poule, car, durant les expéditions que j'ai faites, avant de dépenser l'argent de leur roi, les soldats trouvaient le salaire du gouverneur, et l'on ne doit point s'étonner que le père de tant d'enfans soit devenu pauvre. »

Il y a de si nobles misères, comme on peut le sentir par ce fragment, qu'en tracer simplement le tableau c'est offrir à un siècle le plus beau spectacle qu'il puisse admirer.

Frey Luiz de Souza est mis au nombre des classiques ; ce ne fut pas par la grandeur de la conception qu'il brilla, mais bien par le charme de son style. Il écrivit d'abord la chronique de saint Dominique, où tout intéresse, où tout émeut doucement. Je rapporterai sur cet auteur le jugement d'un critique remarquable par la sévérité de ses observations. Le mérite de Frey Luiz de Souza, dit-il, vient de son éducation polie, de quelque lecture, d'un certain instinct rare chez les écrivains, ou plutôt d'une certaine félicité de talent que je sais mieux comprendre que définir.

J'ai transcrit cette phrase d'un des membres de l'académie des sciences de Lisbonne, parce que c'est surtout à un Portugais qu'il

appartient de juger Luiz de Souza, remarquable par son élégance et par sa pureté. Cet écrivain célèbre a revêtu du charme de son style la vie de Frey Bartholomeu dos Martyres, archevêque de Braga, qui avait été commencée par Cacegas[1].

Cet ouvrage offre un assez grand intérêt

[1] C'est ce qu'indique le titre de l'ouvrage : *Vida de Frey Bertolameu dos martyres, repartida em seis livros coma solenidade de sua tresladacaõ. Por Luiz de Cacegas, e reformada en estilo e ordem por frey Luiz de Souza.* Je me rappelle avoir lu au sujet de cet auteur une anecdote dont je ne garantis point l'authenticité, mais qui expliquerait cependant cette espèce d'exaltation mystique répandue dans ses écrits. Avant d'entrer dans les ordres, il devint éperdûment amoureux d'une dame qui avait perdu, disait-on, son mari à la fameuse bataille d'Alcacer-Kebir. Quoiqu'elle partageât les sentimens de Souza, elle reculait tous les jours le moment de l'épouser, parce qu'elle n'avait pu acquérir la certitude de la mort de son mari. Enfin elle était sur le point de couronner sa constance, quand un Portugais revenu d'Afrique lui fut amené. Il avait vu presque tous les prisonniers restés au pouvoir des Maures, et l'on espérait avoir par son moyen des nouvelles certaines de l'officier que tout le monde disait mort. Ce voyageur ignorait son nom; mais, quand on le conduisit dans une galerie où étaient

à ceux qui veulent étudier le génie des nations. Il m'a semblé, après l'avoir lu attentivement, que l'auteur avait eu l'intention de peindre dans la personne de Barthélemy le type du religieux portugais élevé à une haute dignité ecclésiastique : il nous le représente comme essentiellement patient, essentiellement humble; on le suit avec admiration dans les courses qu'il entreprend au sein des montagnes sauvages, pour visiter de pauvres églises où jamais évêques n'étaient entrés; on éprouve la même impression quand il rejette les dignités pour s'enfoncer dans la solitude du cloître. Sa fin est digne d'un stoïcien, et l'âme s'élève en voyant l'énergie du courage qui soumet la force de la douleur, et qui fait de la mort un vrai triomphe. Je ne sais, mais on est étonné plus qu'on est ému. L'archevêque de Brague ne fait point sentir en général le doux intérêt répandu sur l'archevêque de Cambrai, moins austère, mais véritablement

conservés les portraits de la famille, il n'hésita point, et reconnut celui de son compagnon d'infortune. Luiz de Souza, ne pouvant plus aspirer à la main de celle qu'il aimait, se retira dans le cloître. Barbosa raconte différemment cette aventure.

plus humble. Et voyez quelle différence dans leur manière d'exercer la charité. Fénelon voit un ami malheureux dans tous les hommes, ses regards les consolent autant que ses douces paroles. L'archevêque de Brague donne tout ce qu'il possède; mais, au moment où il offre le denier du pauvre, ses yeux sont tournés avec extase vers le ciel, il ne les abaisse point vers les malheureux; il veut être juste dans le partage, il doit secourir les hommes, mais il ne veut être influencé ni par l'expression de leur reconnaissance, ni par celle de leurs besoins. Dans la peinture que me fait Luiz de Souza de cette sainte occupation, je vois toute l'exaltation méridionale, je me sens près d'un homme qui n'appartient plus à la terre, et je m'intéresse faiblement à lui. Quand je suis sur un champ de bataille Fénelon secourant les blessés, je crois voir un être descendu des cieux; enfin l'un a l'exaltation de l'esprit, et l'autre celle du cœur.

Et que l'on ne croie point cependant que j'essaie de rabaisser la gloire du héros chrétien de Luiz de Souza : sa piété est exaltée, mais elle est vrai; il sent la vérité, et il ose

la dire; et il ne faut pas oublier qu'à ce fameux concile de Trente, où tant d'ambition se montrait, où brillait tant de luxe, il proposa, pour que la réforme à établir dans le clergé fût durable, qu'elle pesât d'abord sur la classe des dignitaires ecclésiastiques dont il faisait partie.

Si la fécondité donnait toujours des droits à l'estime future, personne mieux que Faria e Souza ne mériterait de voir louer ses ouvrages ; mais cet auteur, qui a tant écrit, ne me fournira qu'un petit nombre de choses à dire en sa faveur; car je ne le considérerai guère ici que comme historien. Ses ouvrages les plus importans sont écrits en castillan, et appartienent plutôt à la littérature espagnole qu'à celle dont je m'occupe. Faria e Souza eut une grande influence comme poète et comme critique sur son siècle; ce fut sans doute parce que ce temps commençait à être celui du mauvais goût. Dans ses commentaires sur Camoens, il méconnaît les beautés d'inspiration, pour vanter presque toujours les défauts qu'on a reprochés au grand poète[1].

[1] Rien ne peut donner une idée plus exacte

Né dans les dernières années du seizième siècle [1590], il admira les auteurs de cette belle époque, et ne sut point toujours les comprendre. Il eût été heureux qu'il naquît dans un autre temps. Soumis, comme ses compatriotes, à une puissance étrangère, il dédaigna la langue nationale; mais il faut dire à sa louange que son cœur resta portugais. Il écrivit quatre volumes sur l'histoire de son pays, où le goût des miracles gâte un peu la gravité historique, mais où l'on trouve du mouvement, et une façon brillante de présenter les événemens. La manière dont il raconte la mort d'Inès de Castro est intéressante, et il a décrit avec une énergie chevaleresque la bataille d'Alcacer-Kebir. Ses poésies ne méritent guère d'être examinées, quoiqu'elles aient long-temps servi de modèle : c'était le signal de la décadence. Dans ses sonnets on trouve une recherche prétentieuse qui gâte quelques étincelles de sensibilité. Le titre seul qu'il

peut-être de son mauvais goût que les jeux de mots qu'il fait sur le nom de Luiz de Camoens, dans l'anagramme duquel il trouve le nom de toutes les qualités et de toutes les vertus. *Voy.* l'édition de Camoens de 1639, t. 1, p. 134.

a donné à ses poésies bucoliques suffit pour en offrir une idée; non-seulement il a des églogues amoureuses, maritimes, rustiques et funèbres, mais il en a encore de judiciaires, de monastiques, de critiques et de fantastiques, dont je me garderai bien d'entretenir le lecteur, et qui ne prouvent que l'erreur d'un homme de talent.

Faria se retira de bonne heure des affaires, et mourut au milieu du dix-septième siècle [1649]; durant sa carrière littéraire, il écrivit chaque jour douze feuilles de papier contenant trente lignes chacune.

Puisqu'il s'agit ici des historiens du dix-septième siècle, je signalerai aux amis de la science un manuscrit portugais fort important que feu M. Langlès me communiqua; il roule sur les guerres que les Portugais eurent à soutenir contre les habitans d'Angola, et il contient des détails du plus haut intérêt sur des contrées encore bien peu connues, malgré nos récens voyages. Peut-être ne serait-il point inutile d'en publier un extrait, car il est beaucoup trop considérable pour entrer dans nos bibliothèques; et les trois volumes in-folio que j'ai parcourus pourraient aisément se ré-

duire. On remarque dans cet ouvrage le défaut de plusieurs historiens portugais, qui sont d'une prolixité vraiment effrayante, en n'omettant aucun de ces détails qu'un sens droit refuse souvent d'admettre.

On ne peut point faire le même reproche à un manuscrit précieux, nº 10,023, que possède également la bibliothèque royale, et que j'ai examiné avec intérêt; il est intitulé: Journal des voyages des Portugais aux Indes, depuis l'année 1497 jusqu'en 1632. Les faits y sont présentés d'une manière fort aride, mais les dates y sont précises, et il avait déjà excité l'attention du vicomte de Santarem, qui, après avoir donné l'indication de plusieurs manuscrits, s'exprime en ces termes au sujet de celui-ci[1]:

« L'étendue de cet ouvrage, et l'examen que j'en ai fait, en le confrontant avec l'Asie de Faria e Souza, avec les Décades de Barros et de Couto, avec les Chroniques de Damian de Goes, l'Histoire des Indes de Castanheda, celle d'Andrade et d'Osorio,

[1] *Annaes das Sciencias.* La liste des manuscrits portugais qui se trouvent à la bibliothèque royale, commence au treizième volume de cette collection; les numéros sont indiqués.

rendraient son analyse tellement étendue qu'elle nécessiterait un mémoire séparé. »

Je recommande également le manuscrit n° 940, où se trouvent des détails importans sur la bataille d'Alcacer-Kebir donnés par un témoin oculaire.

On vit paraître à cette époque un homme qui, par la nature de ses écrits, et par sa prodigieuse fécondité, fait assez bien connaître quel était le génie qu'on admirait le plus, et comment, les défauts du siècle précédent étant une fois exagérés, on ne connut plus de bornes dans la bizarrerie. La célébrité du père Macedo a été beaucoup plus grande de son temps qu'elle ne pouvait l'être de nos jours. Cependant il serait injuste de le passer sous silence, comme quelques écrivains l'ont fait; et d'ailleurs on ne peut point se dissimuler qu'il n'ait montré souvent un véritable talent.

Le père Macedo naquit à Coimbre, à la fin du seizième siècle [1596] [1]; il acquit rapidement une instruction prodigieuse, et l'on dit même qu'il commença à faire des

[1] Il était parent de Camoens par les femmes. *Voy. Bibliot. Lusit.*

vers dans son extrême enfance. Il entra à quatorze ans dans la société des Jésuites, où il continua ses études; il abandonna la compagnie dont il faisait partie, pour entrer, à quarante-six ans, dans l'ordre de Saint-Antoine, d'où il passa chez les Franciscains.

Sa connaissance approfondie des langues, la variété de son savoir, l'avaient fait depuis long-temps distinguer; par ordre du roi Jean IV, il accompagna plusieurs ambassadeurs dans leurs missions. L'Italie fut pendant assez long-temps le théâtre de sa gloire littéraire, et il entra tellement dans les bonnes grâces d'Alexandre VII, que ce pape le combla d'emplois et de faveurs. Cependant, ayant résisté au saint-père dans une circonstance assez peu importante, il perdit tout son crédit, et il résolut de passer à Venise; ce fut là qu'il soutint une thèse dont le titre, à mon avis, peint assez bien l'ardeur de son caractère, et la bizarrerie de son esprit. Après avoir disputé avec les savans *de omni re scribili*, il proclama pendant huit jours ses célèbres conclusions connues sous le nom des Rugissemens littéraires du lion de saint Marc; elles roulaient

sur une multitude d'objets, et surprirent les hommes les plus accoutumés à ces sortes de discussions, où l'on mêlait le sacré au profane, et les sciences à la poésie [1].

Le père Macedo avait obtenu une chaire de philosophie morale à Padoue; il mourut dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; il avait reçu le titre d'historiographe de Portugal; mais il ne jeta cependant point une grande lumière sur l'histoire de son pays.

Je n'entreprendrai point de citer les titres de tous les ouvrages composés par ce laborieux écrivain. Barbosa en fait monter le

[1] Voici l'article que lui consacre à ce sujet Moreri: « Ayant été appelé par la république de Venise pour y enseigner, il voulut y donner de nouvelles marques de sa capacité par des thèses publiques qu'il soutint pendant huit jours sur toutes sortes de matières, excepté sur les mathématiques; et les vers latins coulèrent encore en cette occasion de sa verve poétique avec plus de facilité et de rapidité que dans la première rencontre. On dit que quelqu'un, croyant le pousser à bout, lui proposa de faire sur-le-champ la description de la Gigantomachie et celle de Médée en fureur; que Macedo les fit sur l'heure, et y employa plus de deux mille vers. » Voy. *Supplément au grand Dictionnaire.*

nombre à cent neuf; et ce n'est qu'avec une sorte de défiance que je rapporte ce que dit le biographe portugais. Outre ces ouvrages, le père Macedo avait prononcé en public trente-cinq panégyriques, soixante discours latins et trente-deux oraisons funèbres; il avait fait encore quarante-huit poëmes épiques, cent trente-deux élégies, cent quinze épitaphes, deux cent douze épîtres dédicatoires, sept cents lettres familières, deux mille six cents poëmes héroïques, cent dix odes, trois mille épigrammes, quatre comédies latines et une satire en vers castillans. Quelle étonnante fécondité, dit un critique, s'il n'y a point d'erreur de calcul ou de chiffres dans Barbosa [1] !

Un grand nombre des ouvrages de Macedo n'ont point été livrés à l'impression; du reste, il n'a point rendu de grands services à la littérature de son pays, il a presque toujours écrit en latin, en espagnol et en italien [2]. La France fut témoin de ses succès

[1] Voy. *Bibliot. lusitana.*

[2] Il a publié dans cette langue universelle un volume intitulé : Discours où l'on examine qui éprouverait le plus de satisfaction à la représentation

à une époque où elle possédait plusieurs génies bien éloignés du goût bizarre dont on leur offrait une preuve : le père Macedo composa à Paris une tragi-comédie latine, intitulée *Orphée*, qui fut représentée devant Louis XIV.

Ce que l'on peut regretter qu'il n'ait point publié, c'est une traduction en latin des Lusiades de Camoens, vers pour vers. Ce fut à Paris que le père Macedo entreprit ce travail, dans l'intention sans doute de faire connaître universellement le plus beau monument littéraire de sa nation. Cet écrivain avait une admiration pour saint Augustin, qui allait presque jusqu'à la folie; un de ses ouvrages, intitulé *Clavis augustiniana liberi arbitrii a servitute necessitatis concupiscentiæ vindicati*, devint une source interminable de démêlés entre lui et le cardinal de Norris.

J'offrirai ici un fragment qui indique assez bien le mouvement qu'on trouve dans ses ouvrages; je l'emprunte à l'auteur des Soirées littéraires, qui l'a traduit d'un poème latin composé sur les victoires que

d'une pièce de théâtre, ou un sourd qui la verrait, ou un aveugle qui pourrait l'entendre.

remportèrent les Vénitiens durant leurs guerres avec les Turcs.

« Dans ce lieu où la mer trop comprimée se brise entre l'Europe et l'Asie, et où les vagues, en retombant sur les rivages, imitent les gémissemens plaintifs des humains, brilla jadis l'heureuse Troie, qui n'est plus maintenant que le champ de la désolation. On voit s'élever de là le triste Abydos, et le Sestos, non moins lugubre, lui répond de l'autre rive. Ce fut dans ce fatal endroit que se livra cette grande bataille. Vous auriez vu les flots décroître et toute la mer couverte de mâts prendre l'aspect d'une forêt immense. C'étaient des bois entiers qui allaient attaquer des bois. C'étaient les cyclades arrachées de leurs terres, et qui semblaient courir sur les autres cyclades. Mais la nymphe Cymmodocée me montre la flotte de mes chers Vénitiens, je vois leurs fiers navires fendre la mer écumeuse. »

Il ne faut pas confondre ce polygraphe avec un autre auteur célèbre qui porte le même nom, et qui vécut à peu près dans le même temps. Je veux parler d'Antonio de Souza de Macedo, né à la ville d'Amarante en 1606; il a aussi prodigieusement écrit ; Barbosa, en donnant la liste de ses ouvrages, se plaît à rappeler son universalité. Il fut estetiste, dit-il, dans son *Harmonie politique*, historien dans *la Vie de*

sainte Rose, poète dans *l'Ulyssipo*, généalogiste dans sa *Genealogia regum Lusitaniæ*, philosophe moral dans son *Art de dompter la fortune*, jurisconsulte dans un ouvrage intitulé *les Décisions*, et dans un autre connu sous le nom de *la Lusitanie délivrée*. Enfin il se montra versé en divers genres de littérature dans le livre qui a pour titre : *Flores de Espanha*, *Excellencia de Portugal*, Fleurs de l'Espagne, Excellence du Portugal. Malgré cette multitude d'ouvrages, il n'y a guère que son poème épique de *l'Ulyssipo* qui jouisse d'une assez grande célébrité ; il a treize chants ; c'est la fondation de Lisbonne qui en est le sujet. On le met au nombre des ouvrages distingués.

Puisque nous examinons ici un homme que l'on classe parmi les historiens du dix-septième siècle, je dois rappeler encore quelques auteurs remarquables que l'on doit placer dans cette période : je nommerai d'abord l'élégant Joaō de Lucena, mort au commencement du dix-septième siècle; il est célèbre par sa Vie de saint François Xavier. Antonio Boccaro, chroniqueur général des Indes, succéda à Diogo de Couto, et donna une suite à ses ouvrages sous le titre

de *Decades*, adopté par Barros ; il conduisit l'histoire de l'Asie jusqu'à l'année 1617. On l'admet au nombre des bons écrivains.

Enfin Brito trouva un habile continuateur dans Antonio Brandam, qui était devenu professeur à Coimbre en 1621. Cet auteur, voué à la vie religieuse, et dont la bienfaisance égalait le désintéressement, devint historiographe général; mais il consacrait, dit-on, aux pauvres les émolumens attachés à son emploi.

Dans cette période on a pu remarquer une chose, qui s'explique aisément par la situation politique du Portugal. Les prédécesseurs de ces écrivains étaient guerriers ou administrateurs; au dix-septième siècle ils appartiennent aux ordres religieux, parce que le régime ecclésiastique a tout envahi sous la domination espagnole et sous Jean IV; aussi trouve-t-on dans leurs écrits en général plus d'art, plus d'éclat, plus d'érudition que de force chevaleresque. On sent chez eux l'admiration contemplative de l'homme qui mène une vie uniforme, et dont l'imagination colore d'un certain prestige la vie aventureuse du guerrier; aussi ce Frey Luiz de Souza, qui

fut chevalier avant d'être moine, qui combattit les Maures, et devint leur prisonnier, joint-il ce sentiment à la teinte militaire répandue dans son style, quand il trouve moyen d'introduire la description d'un combat, en peignant la vie sainte d'un religieux.

La littérature avait beaucoup produit, les richesses littéraires étaient déjà immenses, et quelques critiques commencèrent à se former; mais il y aurait une grande injustice à leur demander ce raisonnement lumineux qui ne s'attache qu'aux faits vraiment importans, qui tient compte à l'auteur de toutes les circonstances dans lesquelles il a dû se trouver, et qui cherche plutôt à reconnaître les mouvemens de l'âme, qu'à multiplier les détails d'une fatigante érudition.

On doit beaucoup sans doute aux fondateurs de la critique, en s'occupant exclusivement de certains détails; ils ont rendu quelques connaissances tellement communes qu'il est devenu inutile de s'en occuper essentiellement. Ce serait errer sur les côtes arides d'un pays, tandis que l'intérieur présente les scènes les plus brillantes et les plus variées.

Manuel Faria Severim, né à Lisbonne en 1609, et mort en 1655 à Evora, jouit d'une assez grande célébrité dans le dix-septième siècle; quelquefois même on doit le regarder comme un critique supérieur à son temps; mais il en eut les défauts, c'est-à-dire qu'on peut lui reprocher une érudition pédantesque dont le vain étalage ne roule que sur des mots.

Parmi les écrivains illustres de ce temps il faut nommer encore un homme qui fut, dit-on, persécuté; c'est Francisco Manoel de Mello. Après avoir fait long-temps la guerre, il fut accusé de l'assassinat de François Cardoso, et enfermé pendant neuf ans dans la tour de Velha; il dut à Louis XIII son élargissement, et passa au Brésil : il a donné un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il y en a un qui roule sur la campagne faite en 1649 dans ce pays. Quelques-uns de ses écrits indiquent un esprit tourné vers la plaisanterie satirique; tel est celui qui est intitulé *Apologues en Dialogues*; il y a de l'originalité. Barbosa fait assez bien connaître cet auteur, en disant : « Il a vu tout ce qu'il a écrit, et écrit tout ce qu'il a vu. »

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur le prosateur le plus extraordinaire du dix-septième siècle, sur cet homme qu'on doit en quelque sorte classer à part dans la littérature de son pays.

Antonio Vieira, sans contredit, l'un des hommes les plus remarquables que produisit le Portugal, naquit à Lisbonne le 6 février 1608; il vint de bonne heure à Bahia, alors capitale de l'Amérique portugaise, et il paraît qu'il s'échappa furtivement de la maison paternelle pour embrasser la vie religieuse. Il entra dans la compagnie des Jésuites à l'age de quinze ans [1623], et il ne tarda pas à se faire remarquer par son étonnante érudition, de même que par son éloquence. Il revint en Europe [1641], où il fut accueilli avec la plus grande distinction par le roi Jean IV. Il visita Paris, la Hollande, Rome, et partout il s'occupa avec ardeur d'augmenter le nombre de ses connaissances. Bientôt on le considéra comme le meilleur prédicateur de son temps, et à Rome il eut occasion de faire briller son talent devant la reine Christine de Suède, qui, selon les expressions de Barbosa, vint comme une nouvelle reine de Saba admirer

ce Salomon évangélique. Il refusa cependant d'être confesseur de cette reine, malgré les instances du père général Juan Paulo Oliva [1680]. Cinq ans après il prit la résolution de retourner au Brésil, où il allait montrer un caractère vraiment énergique, et une activité bien précieuse à une époque où il fallait redoubler d'ardeur et de soins pour chasser de ce beau pays d'ambitieux étrangers.

Mais, avant de s'illustrer au milieu des armées, il employa son ministère à adoucir dans le Maranham le sort des infortunés Indiens; il alla plaider leur cause à la cour de Jean IV [1653], et il demanda hautement qu'on assurât leur liberté contre l'avidité des colons. S'il faut en croire l'auteur de sa vie, il avait tellement à cœur la conversion des Indiens, qu'il fit quatorze mille lieues à pied dans les capitaineries les plus désertes de cette partie du Nouveau-Monde. Durant ces voyages aventureux, il pensa mille fois périr, et cependant il n'abandonna pas l'étude des lettres : il composa six catéchismes en diverses langues pour les nouveaux catéchumènes. Ses immenses travaux lui valurent bientôt le titre de visiteur

général des missions [1688]. Chargé de ces nouvelles fonctions, on ne vit point son zèle se ralentir un seul instant; partout il portait la même activité, le même désir du bien. Cependant à ces qualités il joignait une fougue de caractère, une ardeur d'imagination qui se reproduisent dans ses écrits, et qui lui eussent donné peut-être une plus grande célébrité dans tout autre emploi que celui dont il se trouvait revêtu. Fatigué de ses longs voyages, et dévoré du désir de consacrer le reste de ses jours à l'étude, cet homme extraordinaire revint dans la capitale du Brésil, et il y termina sa longue carrière[1].

Vieira peut être comparé à Bossuet; il ne

[1] Dumourier, qui dans son Voyage parle avec peu de connaissance de la littérature portugaise, rend assez justice à Vieira. Il fait connaître un fait curieux relatif à ce grand écrivain.

« Le père Vieira, dit-il, avait été mis deux fois à l'inquisition pour sa trop grande liberté en chaire et sur une accusation de judaïsme. Le pape fut obligé d'interposer son autorité pour empêcher qu'il ne fût victime de ce tribunal. *V.* Voy. en Portugal, p. 205. *Voy.*, pour les travaux relatifs aux Indiens, M. Manoel, Ayrès de Casal, *corografia Brasilica.* »

conserve point toujours la noblesse et l'admirable simplicité de ce grand écrivain, mais il a souvent sa hardiesse, son énergie. Il surprend par des mouvemens inattendus, il entraîne par sa mâle éloquence. Un des monumens les plus remarquables de son génie a été transmis à la littérature française par l'abbé Raynal : j'en donnerai ici quelques parties. Le Brésil était alors asservi par les Hollandais, et après d'innombrables efforts, les infortunés colons sentaient leur courage s'abattre quand Vieira réveilla leur énergie. C'est sans contredit le discours le plus véhément et le plus extraordinaire qu'on ait jamais entendu dans aucune chaire chrétienne.

Vieira prit pour texte la fin du psaume où le prophète s'adressant à Dieu lui dit : Réveille-toi, Seigneur, pourquoi t'es-tu endormi, etc.

« [1] C'est par ces paroles remplies d'une pieuse fermeté, d'une religieuse audace; c'est ainsi, dit l'orateur, qu'en protestant plutôt qu'en priant, le

---

[1] J'en emprunte la traduction à l'auteur de l'Hist. philosoph. des Deux-Indes.

prophète-roi parle à Dieu. Le temps et les circonstances sont les mêmes, et j'oserai dire : Réveille-toi ! Pourquoi t'es-tu endormi ? »

Vieira reprend son texte, et après avoir démontré la conformité des malheurs d'Israel et de ceux du Brésil, il ajoute :

« Ce ne sont donc point les peuples que je prêcherai aujourd'hui ; ma voix et mes paroles s'élèveront plus haut. J'aspire dans ce moment à pénétrer jusque dans le sein de la Divinité. C'est le dernier jour de la quinzaine que, dans toutes les églises de la métropole, on a destiné à des prières devant les sacrés autels ; et puisque ce jour est le dernier, il convient de recourir au seul et dernier remède. Les orateurs évangéliques ont travaillé vainement à vous amener à résipiscence ; puisque vous avez été sourds, puisqu'ils ne vous ont pas convertis, c'est toi, Seigneur, que je convertirai. . . . .
. . . .

» Job, écrasé de malheurs, conteste avec toi : tu ne veux pas sans doute que nous soyons plus insensibles que lui. Il te dit : « Puisque tu as décidé ma perte, consomme-la ; tue-moi, anéantis-moi ; que je sois inhumé et réduit en poussière, j'y consens. Mais demain tu me chercheras et tu ne me trouveras plus. Tu auras des Chaldéens, des blasphémateurs de ton nom ; mais Job, mais le serviteur fidèle qui t'adore, tu ne l'auras plus. »

» Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job : Embrase,

détruis, consume-nous tous; mais un jour, mais demain, tu chercheras des Portugais, et tu en chercheras vainement. . . . .

. . . .

» A ton avis, peut-être, la Hollande t'élèvera des temples qui te plaisent, te construira des autels sur lesquels tu descendes, te consacrera de vrais ministres, et te rendra le culte digne de toi. Oui, oui, le culte que tu en recevras, ce sera celui qu'elle pratique journellement à Amsterdam, à Midlebourg, à Flessingues, et dans les autres cantons de cet enfer humide et froid.

» Je sais, Seigneur, que la propagation de la foi et les intérêts de ta gloire ne dépendent pas de nous, et que quand il n'y aurait point d'hommes, ta puissance, animant les pierres, en susciterait des enfans d'Abraham. Mais je sais aussi que, depuis Adam, tu n'as point créé d'hommes d'une espèce nouvelle, que tu te sers de ceux qui sont, et que tu n'admets à tes desseins les moins bons qu'au défaut des meilleurs. » . . . .

. . . .

Le prédicateur fait un tableau énergique d'une invasion étrangère; il peint le massacre des femmes et des enfans, la profanation des autels, et il s'écrie :

» Enfin, Seigneur, lorsque tes temples seront dépouillés, tes autels détruits, ta religion éteinte au Brésil, et ton culte interrompu; lorsque l'herb

croîtra sur le parvis de tes églises, le jour de Noël viendra sans que personne se souvienne du jour de ta naissance; le carême, la semaine sainte viendront sans que les mystères de ta passion soient célébrés. Les pierres de nos rues gémiront comme elles gémirent dans les rues solitaires de Jérusalem. Plus de prêtres, plus de sacrifices, plus de sacremens. L'hérésie s'emparera de la chaire de vérité. La fausse doctrine infectera les enfans des Portugais. Un jour on demandera aux enfans de ceux qui m'entourent: Jeunes garçons, de quelle religion êtes-vous? et ils répondront: Nous sommes calvinistes. Et vous, jeunes filles? et elles répondront: Nous sommes luthériennes. Alors tu t'attendriras, tu te repentiras. Mais, puisque le regret t'attend, que ne le préviens-tu. »

Vieira, après avoir supplié Dieu de pardonner aux Portugais, termine par une invocation à la Vierge [1].

Dans cette énergique allocution on reconnaît bien, à ce qu'il me semble, cet homme ardent auquel l'Europe ne suffisait point pour répandre son zèle, et qui alla s'enfoncer dans les solitudes du Nouveau-Monde pour trouver des obstacles sans

[1] *Hist. philos. des Deux-Indes*, 4e part., tom. 2, p. 386.

cesse renaissans à vaincre, pour triompher même de la nature.

C'est cette exaltation dont il donna tant de preuve qui lui a fait tracer d'une manière si poétique, et en si peu de mots, l'origine du monde.

« Sur ce théâtre, dit-il en parlant de la terre, qui venait d'être créé, la première scène fut représentée dans le Paradis terrestre, où les créatures parurent revêtues d'immortalité. »

Dans un autre sermon sa pensée s'agrandit encore, lorsqu'il nous peint la dernière catastrophe.

« Les flammes brûleront tout et formeront un océan de cendres qui engloutira encore ce que l'oubli de ce grand jour aura laissé édifier [1]. »

Je terminerai en disant que dans ses écrits on retrouve toujours son caractère : c'est bien l'homme qui dans les cités dédaignait l'or des rois, dans le désert affrontait la misère et la faim.

[1] Ici ma traduction ne peut rendre que d'une manière bien faible la noblesse de l'original.

CHAPITRE XXIV.

Commencement de la décadence de la poésie, vers le milieu du dix-septième siècle. — Violante do Ceo, Vasconcellos, Bahia, Bacellar, etc. — Lettres portugaises de Marianne d'Alcoforada.

Il ne peut guère y avoir en littérature de changement complet et subit. C'est par degrés que nous sommes arrivés au temps de la décadence, et si quelques hommes de génie, tels que Menezès, Jacinthe Freyre, d'Andrade, Luiz de Souza et Vieira se montrent, c'est que les uns sont à part du monde, dans le cloître à l'instant où le mauvais goût cherche à tout envahir, et que l'autre trouve au sein des forêts de l'Amérique le seul spectacle qui convienne à sa puissante imagination. Que l'on examine la situation politique du Portugal, que l'on juge des funestes effets d'un despotisme ignorant sur les institutions, et l'on comprendra aisément que, quand tous les sentimens vraiment nobles sont comprimés, il ne peut

plus y avoir de poésie. Je le répète, au moment où la littérature portugaise s'arrêta dans ses nobles élans, elle était pleine de force et d'originalité, elle se frayait une voie nouvelle, elle prenait une puissance qui devait la faire triompher du temps.

Mais durant cet asservissement d'une nation généreuse, où il ne lui était plus même permis de combattre pour conserver ses colonies, il ne faut pas croire qu'elle jouît des bienfaits d'une paix qui produit et qui a aussi son genre de gloire. Sous l'influence monacale et jésuitique, tout fut honteusement censuré; on alla jusqu'à altérer les ouvrages des grands maîtres[1]; on prépara dès lors ce temps d'abrutissement où les auteurs qui traitaient des sujets mythologiques prévenaient qu'ils n'adoptaient point, comme dogmes religieux, les fictions des poètes, et qu'ils ne croyaient qu'au Dieu des chrétiens. Le despotisme de l'inquisition éteignit jusqu'à la dernière étincelle du feu patriotique dont les poètes de la période précédente étaient tous animés; il n'y eut plus même cette

[1] *Voy.* le *Mem. de l'Acad. des Sciences de Lisbonne* sur les cinq premières éditions de Camoens.

sorte d'indépendance que sait conserver une nation guerrière en dépit de l'oppression. On n'avait plus l'enthousiasme qui crée, l'ignorance éteignit celui des souvenirs. Cependant un peuple ne saurait perdre son imagination; quand il ne l'applique plus à des conceptions généreuses, il la répand sur des choses indifférentes ou futiles. S'il ne peut plus développer ses nobles sentimens, il cherche des idées qu'il croit ingénieuses; mais le cœur n'a qu'un langage, on ne sait où peut arrêter celui de l'esprit. Au milieu de ce funeste repos, ou plutôt de cette indolence déplorable, où les Portugais se trouvaient réduits sous le joug de l'Espagne et des moines, ce peuple ardent dont on comprimait les nobles pensées se livra à toutes les erreurs de l'imagination; car son goût pour la poésie ne pouvait être dans une complète inaction; les réunions d'oisifs se multiplièrent, avec elles naquit le bel-esprit. Des sonnets que leur extravagance rendait aussi difficiles à comprendre qu'à inventer, furent prônés comme les chefs-d'œuvre du siècle, parce qu'on se croyait déjà un esprit supérieur, quand on avait compris ces enigmes sentimentales que l'inquisition n'avait garde de

défendre, et qu'elle se donnait encore la peine de censurer.

Faria e Souza, outrant le génie naturel de la nation, avait donné, par la multitude d'églogues, le signal de ce triste moment où le bucolisme le plus recherché allait tout envahir. Gongora, ce poète dont la prétentieuse recherche devint funeste à l'Espagne, Gongora exerça son influence dans la patrie de Camoens et de Quebedo que l'on avait oubliés ou que l'on ne comprenait plus. On se complût dans l'assortissement difficile de mots bizarres, qu'on pouvait livrer chaque jour à une société prétentieuse; mais on n'alla plus chercher d'inspirations dans les contrées lointaines, ou dans les traditions historiques, et une noble exaltation ne trompa plus les poètes de cette époque, car on ne goûtait plus que les productions fruits d'une imagination bizarre et recherchée.

C'est en vain qu'un des hommes les plus extraordinaires de ce temps, Freire d'Andrade, voulut arrêter le mauvais goût qui déshonorait la poésie; ses railleries amères furent impuissantes, et son langage ironique fut méconnu.

Quoique j'aie de la répugnance à m'ar-

rêter long-temps sur cette période, où l'on cherche vainement une œuvre poétique de vrai talent, je puis offrir quelques preuves de ce que j'ai avancé.

A peu près vers le temps où quelques grands poètes brillaient encore par la force de leur conception, et souvent par la pureté de leur style, une religieuse jetait les fondemens d'une réputation brillante, qui devait tromper tous les esprits; je veux parler de D. Violante do Ceo, surnommée la dixième muse de Portugal, et l'un des poètes qui contribuèrent le plus par l'extravagance de leur style à la décadence de la littérature du Portugal au dix-septième siècle. Certes, aucun parallèle ne peut être établi entre elle et l'infortunée Marianne d'Alcosorada, une autre religieuse contemporaine, dont plus tard je parlerai; il semble qu'elle mit autant de soin à défigurer le vrai langage du cœur, que l'autre mettait peu de recherche dans la simple expression de son amour; et il fallait que le goût fût bien perverti en Portugal, pour qu'on accordât autant d'admiration qu'on le faisait aux singulières peintures, aux métaphores extravagantes de Violante do Ceo. On ne peut lui

refuser cependant le mérite d'une bizarre invention, et celui de posséder une imagination assez active pour faire excuser quelquefois ses écarts.

Cette femme célèbre naquit à Lisbonne [1601], au commencement du dix-septième siècle, qu'elle traversa presque tout entier. Elle se livra de bonne heure aux lettres, et elle donna à dix-huit ans une comédie en vers, intitulée *Santa-Engracia*. Dès lors elle se destinait à la vie religieuse, et bientôt elle entra dans le cloître. Sa renommée s'accrut, et ses ouvrages furent souvent imités. Comme elle poussa sa longue carrière jusqu'à quatre-vingt-douze ans, on cite d'elle un grand nombre de poésies; mais elles sont à peu près oubliées aujourd'hui, et la bizarrerie de leur titre peut souvent en donner une idée. Elle composa sur la fin de sa vie un ouvrage intitulé *Parnasso lusitaneo de divinos e humanos versos*, rempli du mysticisme le plus étrange. M. de Sismondi a puisé dans ses œuvres un exemple que je rapporterai, et qui, avec quelques autres citations, peut faire comprendre à quel degré de mauvais goût on était parvenu. C'est un sonnet adressé à Marianne

de Luna, son amie, musicienne ou poète, et c'est sur le nom de Lune que roule le morceau.

« [1] Muses, qui dans le jardin du roi du jour, venez chercher le zéphir, en déliant vos douces voix; divinités qui, en admirant la pensée, augmentez les fleurs qu'Apollon cultive, laissez, laissez la compagnie du soleil; car, excitant l'envie du firmament, une lune, qui est un soleil, qui est un prodige, construit pour vous un jardin d'harmonie; et pour que vous ne croyiez point qu'un bonheur semblable puisse payer un tribut à la variété, à cause de ce que cette pure lumière tient de la lune, sachez que, par une grâce de la Divinité, ce jardin musical est rendu inviolable par le mur immortel de l'éternité. »

Et il ne faut pas croire que cette extravagance tienne uniquement à un écrivain de mauvais goût : la plupart des admirateurs de Violante do Ceo enchérissent encore sur son Phébus inintelligible. Pour en convaincre mes lecteurs, je traduirai ici un morceau de Francisco de Vasconcellos, poète né à Madère, dont les autres écrits sont quelquefois moins entachés de cet excès de mauvais goût; l'on croirait même vo-

[1] *Musas que no jardim do Rey do Dia*, etc.

lontiers que son petit poëme de Polyphème est une critique plaisante, si ses contemporains ne donnaient une juste idée de ce qui convenait au public du temps. Le poète raconte quelles étaient les occupations de Polyphème.

« [1] Le géant exerçait l'office de forgeron, ce qui était à la vérité indigne d'une telle grandeur; mais cet emploi lui donnait encore difficilement la fortune, qui est l'objet de tous les désirs de la pauvreté. Il travaille le fer toute la journée, en voyant que Galathée le méprise. Il tire ses matériaux de trois endroits; la nymphe lui donne le fer, l'Amour fournit le feu, son sein l'approvisionne de charbon.

» Il fit une fournaise de sa poitrine; on y voyait le fer constant du sentiment ranimant les incendies causés par l'amabilité au souffle d'un gémissement. Pour lime sourde, il avait ses soucis; pour eau, ses pleurs lamentables; et comme on ne peut rien faire sans vent, l'espérance lui servait de soufflet. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur ces extravagances qu'on a pris soin de conserver dans des recueils, dont les titres bizarres

[1] *Tinha o gigante oficio de Ferreiro*, etc. *A Feniz renascida*, tom. 2, p. 3.

sont déjà une preuve de la décadence du goût, est-il bien nécessaire de nommer les auteurs qui s'illustrèrent dans ce genre, et qui jouirent de quelque réputation? Nommerai-je Jeronymo Bahia, autre imitateur de Gongora, et non moins ridicule que ceux que je viens de faire connaître dans les amours de Polyphème et de Galathée; Simaõ Torrezaõ Coelho, Fernam Correa de Lacerda, et tant d'autres dont Barbosa se plaît à signaler les absurdes productions dans son volumineux dictionnaire [1].

Cette période, dont la funeste influence se répandit sur le commencement du dix-huitième siècle, vit paraître un genre nouveau de poésie, qui depuis la renaissance

[1] *A Feniz renascida, ou Obras poeticas dos melhores engenhos Portuguezes. Lisboa,* 1746. Le Phénix ressuscité, ou OEuvres poétiques des meilleurs esprits de Portugal. Cet ouvrage se trouve à la Bibl. roy.

Eccos que o clarim da fama dá Postilhaõ de Apollo. Echos rendus par la trompette de la Renommée, postillon d'Apollon.

Les ouvrages en prose, ceux même qui roulaient sur l'histoire et la théologie, ne portaient point des titres moins extraordinaires.

des lettres a été souvent adopté. Je veux parler de ces espèces d'élégies connues sous le nom de *saudades*, et dont quelques-unes sont empreintes d'un caractère vraiment touchant. Antonio Barbosa Bacellar fut le premier qui mit ce genre en vogue : ses saudades ne manquent ni d'harmonie ni d'images gracieuses à côté d'une recherche et d'une prétention dont on ne pouvait se défaire, puisqu'elles étaient goûtées.

Veut-on savoir dans quel état se trouvait alors la poésie dramatique ? Les auteurs portugais avaient cessé de rien produire en ce genre. Des acteurs venus d'Espagne représentaient à Lisbonne les pièces de leurs auteurs favoris. Les ouvrages du seizième siècle, qui n'étaient plus offerts au public, ne tardèrent point à être oubliés complètement, ou ils ne furent lus que par un très-petit nombre d'individus cultivant les lettres avec une sorte d'activité : de ce nombre était le père du célèbre comte d'Eryceyra. Il fut auteur de plusieurs ouvrages, et l'on trouva parmi ses manuscrits quelques comédies.

Alors que tous les esprits s'égarent, une âme sensible produit souvent un chef-

d'œuvre, en parlant le langage de la nature; on en eut une preuve nouvelle à cette époque. Ces Lettres portugaises que l'on commençait à admirer dans le siècle de Louis XIV, et que l'on peut comparer à celles d'Héloïse, furent primitivement écrites dans la langue du Camoens; c'est peut-être ce que l'on eût ignoré pendant long-temps sans les travaux de M. de Souza, qui consacra encore ses derniers momens à la gloire littéraire de sa nation.

Quoiqu'il ne présente point des indications irrécusables de ce qu'il avance, il nous a prouvé d'une manière à peu près certaine que l'héroïne de ces lettres, que l'intéressante Marianne d'Alcoforada existait dans un couvent de l'Alem-Tejo; elle écrivit à un officier français ces pages brûlantes qui ont ému si vivement tant de cœurs, et qui trouvèrent le sien insensible. M. de Souza s'est livré à des recherches assez étendues pour séparer le vrai du faux dans les dernières éditions qui nous ont transmis les lettres de l'infortunée religieuse; il nous prouve que les cinq premières seulement lui appartiennent, et que les sept autres

ont été évidemment l'objet d'une fraude littéraire.

Profondément touché dans sa jeunesse par la lecture des lettres de la religieuse, dont les originaux n'avaient jamais pu être retrouvés, M. de Souza entreprit de restituer à sa langue un chef-d'œuvre qui lui appartenait; il traduisit donc les cinq lettres véritables sur le texte français, dont la naïveté et même les tournures portugaises prêtaient à ce travail, et il l'a fait d'une manière qui doit satisfaire ses compatriotes; il leur restitue un modèle d'éloquence [1].

Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui émeuvent d'une manière profonde et durable; on y sent toute l'ardeur d'une de ces âmes passionnées dont l'amour fait le destin; que leurs nobles sentimens feraient triompher peut-être des autres passions, qui sauraient même abandonner la vie, mais qui ne peuvent cesser d'aimer.

Après avoir lu la Notice de M. de Souza, combien on se sent ému en apprenant que tant d'amour ne fut payé que de la plus

[1] *Voyez* la nouvelle édition, où le portugais et le français sont placés en regard.

noire ingratitude, et que l'infortunée Marianne d'Alcoforada ne trouva pas même chez celui à qui étaient adressées ses lettres les sentimens les plus ordinaires de la probité, puisque ce fut lui qui les fit traduire, puisqu'il eut l'infamie de les répandre dans le monde.

Peut-être sera-t-on surpris que j'aie placé les Lettres portugaises parmi les ouvrages littéraires: ce n'est point en effet un ouvrage. Expression simple de la vérité, c'est bien plus que le travail d'un écrivain, et l'imagination avec son enthousiasme ne touche qu'en se rapprochant d'un tel langage. Le hasard nous a révélé cet écrit; ce n'est donc point un livre, mais c'en est le modèle.

Après avoir indiqué, parmi les ouvrages poétiques de ce temps, le seul où il y ait vraiment de la poésie, quoiqu'il soit écrit en prose, je ne m'arrêterai point longtemps sur cette époque de décadence absolue, en multipliant des citations [1], qui, après avoir surpris un moment, fatigueraient. Je

[1] Elles prouveraient jusqu'à l'évidence l'assertion de M. Sané, qui n'a donné que de courts aperçus, mais dont j'aime à rappeler l'exactitude. « Les concetti les plus ridicules, dit-il, les ritournelles de la my-

suis assez disposé à adopter le sentiment d'un célèbre critique allemand, Shelegel, qui ne rejette point toujours les concetti des poètes du midi, et qui, ne les regardant que comme le fruit d'une imagination brillante, les admet parce qu'ils sont en quelque sorte naturels au climat; mais quand ils ne colorent plus les mouvemens de l'âme, quand leur bizarrerie n'atteste qu'une froide recherche, alors ils font éprouver un profond dégoût. Cette déplorable impression se répand sur toute la période que j'examine; l'assoupissement politique étant complet, la littérature ne peut se réveiller, et quand un grand bouleversement imprévu place la maison de Bragance sur le trône de Portugal, les premiers efforts d'un gouvernement naissant sont encore trop faibles pour élever les esprits; on s'en tient pendant long-temps encore aux traditions du mauvais goût. Cependant l'exemple des autres nations exerce une sorte d'influence sur le chef de l'état. Sous Jean V, de 1705 à 1750,

thologie la plus usée et la plus fade, d'insipides madrigaux, les froides niaiseries d'un bucolisme assoupissant, telle fut la littérature portugaise sous le règne de Jean V. *Voy. Mercure étranger*, tom. 2.

on s'occupa de ranimer un peu le goût des lettres; on comptait à peine un historien, et l'on créa une académie d'histoire [1720], dont les travaux furent immenses, mais à peu près sans utilité. En effet, cette volumineuse collection in-folio de mémoires quelle a laissée, est à peu près inconnue; avant tout, il importe de se faire lire, et la pesante érudition des membres de l'académie n'était guère propre à obtenir cet avantage. Je ne doute pas cependant qu'un examen attentif de cet ouvrage n'y fît trouver des documens précieux[1]. L'académie fut dirigée pendant quelque temps par le célèbre comte d'Eryceyra, qui va bientôt nous occuper comme l'homme le plus saillant du commencement du dix-huitième siècle.

[1] Cette collection se trouve à la Bibl. Sainte-Geneviève.

CHAPITRE XXV.

Amélioration dans l'état des lettres. — Le comte d'Eryceyra.

Nous avons passé rapidement sur un temps de décadence complète. Il me serait facile de montrer que le mauvais goût avait jeté des racines trop profondes pour que la littérature en fût entièrement débarrassée, alors que de nouveaux modèles étaient offerts aux Portugais. Le comte d'Eryceyra était l'ami de Boileau; son esprit élégant comprit les avantages de la pureté du langage; mais il n'alla pas plus loin. Il manqua d'invention et d'originalité. Une imagination bizarre l'entraînait même vers des questions oiseuses qui n'exigeaient que de l'érudition et du temps à perdre; cependant ses travaux ne furent pas inutiles à la nation, et il ramena les esprits vers des idées plus raisonnables, s'il ne put les ébranler par une forte conception.

Général recommandable par sa bravoure,

il devint un écrivain honorable par ses intentions, quelquefois par son talent. Peu d'auteurs l'égalent en fécondité. Ses deux principaux ouvrages sont assez généralement répandus : l'un est un poème intitulé *l'Henriqueida*, l'autre est une Histoire de la restauration du Portugal. Le mérite de ces deux ouvrages réside dans le style.

Le comte d'Eryceyra, comme tous ses devanciers, consacra ses chants à la gloire de la patrie. Son enthousiasme poétique alla bien jusqu'à adopter un brillant sujet tiré de l'histoire nationale; mais il s'arrêta dans l'exécution. Son imagination se ploya aisément aux formes régulières imposées par le législateur du Parnasse français. Il n'était point du nombre de ceux qui ont besoin d'être contenus, et cela se voit aisément à chaque chant du poème. Quoique admirateur des hommes de génie, auxquels l'observation des règles semble donner une plus grande puissance, au lieu de suivre pas à pas l'auteur de *l'Henriqueida*, je préférerais, je l'avoue, analyser un de ces poètes originaux du seizième siècle, qui pèchent si fréquemment contre les règles du goût, mais qui émeuvent. Le voyage

qu'on entreprend avec eux est pénible; mais si vous les suivez, ils vous révèlent tout-à-coup des beautés inconnues. Comme Eryceyra, souvent le talent qui ne sait rien créer vous mène par une route plus facile : à chaque instant l'imagination voudrait oser plus que lui, mais il l'arrête, et lui fait continuer paisiblement la voie qu'il lui avait tracée. Le chemin se prolonge, et rien de nouveau ne paraît; au bout de la carrière l'on se trouve sans émotion et sans souvenirs.

Je me contenterai donc de rappeler le sujet de *l'Henriqueida*. L'auteur nous reporte vers l'époque qui précéda l'établissement de la monarchie : Henri de Bourgogne est son héros; l'expulsion des Maures est le motif de l'action; le merveilleux est puisé dans la religion chrétienne; une espèce de sibylle révèle au prince les destinées du Portugal; les récits de combats, les aventures d'amour font les frais du reste de ce poème, sans jamais exciter vivement l'intérêt. Le comte d'Eryceyra n'a, du reste, aucune prétention à l'originalité, et il avoue qu'il a souvent imité Homère, Virgile, l'Arioste, le Tasse, Lucain et Silius Italicus : c'était le moyen d'être correct; ce

n'était point à coup sûr celui d'être neuf.

Il y a des temps où une heureuse imitation a presque le mérite d'une création; c'est qu'il faut avoir alors du génie pour choisir, et cela a lieu quand une littérature se fonde, qu'elle cherche un point d'appui, qu'il lui faut un guide enfin pour sa jeunesse. Le même système ne peut pas être toléré toujours, et redire long-temps ce que les poètes du seizième siècle semblent avoir créé de nouveau est une méthode certaine pour ennuyer; l'observation de la nature serait un moyen assuré d'être neuf; mais on observe peu quand on sent toujours le besoin d'imiter.

Ces réflexions fort simples ont été provoquées par le souvenir de l'époque où nous sommes parvenus; néanmoins il faut peut-être attribuer l'esprit imitateur du temps à la crise dont on sortait; et à coup sûr il valait mieux reproduire des pensées nobles consacrées par l'approbation des siècles, que de se livrer à l'extravagance et à la bizarrerie qui avaient signalé les derniers onvrages.

Le talent du comte d'Eryceyra le rendait plus propre à écrire l'histoire qu'à donner une épopée. Son ouvrage de la Restauration

du Portugal[1] jouit encore d'une assez grande estime. Cette histoire est écrite avec une correction remarquable, et rappelle le grand siècle; mais on y sent quelque chose de français, l'on y voit toute l'influence d'une littérature étrangère. L'auteur prévient dans son prologue que l'ouvrage lui a coûté un long travail, et l'avertissement est presque inutile pour ceux qui lisent attentivement.

Barbosa donne la liste des productions de cet auteur, elle est immense. On y voit que, s'il méditait quelquefois long-temps ses écrits avant que de les livrer au public, souvent aussi il s'abandonnait à une facilité de composition fort extraordinaire. On parle d'un ouvrage intitulé *le Trésor de l'harmonie*, composé de quatre mille vers, enfantés en vingt heures. Ce n'est point l'unique singularité qu'on lui attribue, et il a donné quatre cents couplets d'imprécation, où il n'entre ni V ni E. Cette gentillesse ne valait pas ses imitations des anciens[2].

[1] *O Portugal restaurado.*

[2] Le grand-père du comte d'Eryceyra, Fernand de Menezès, avait été l'élève du père Macédo, et s'était livré avec succès à l'étude de la poésie et de

Après l'apparition de cet auteur, qui fut suivi de quelques écrivains estimables plutôt par leur science que par leur talent, le Portugal resta encore plusieurs années sans produire aucun homme digne d'être cité [1]. Si j'ouvre les ouvrages du temps, je vois, indiqué par Jouvenel de Carlencas, un poème de Quiterie la Sainte, comme étant un des meilleurs que le Portugal ait produits; il est dû à Joseph de Couto Pistana.

Barbosa ne manque point non plus d'accumuler les noms et les titres; mais la renommée n'a point confirmé ses jugemens au dix-neuvième siècle; d'ailleurs, il avait à apprécier des contemporains, et c'est ce qu'il ne pouvait faire que d'une manière fort imparfaite. Les choses se trouvaient donc dans cet état languissant; les Académies fondées sous Jean V fatiguaient plutôt de leurs travaux qu'elles n'instruisaient [1], quand un ministre, dont le génie savait tout soumet-

l'histoire. On possède de lui une vie de Jean Ier, et une histoire de Tanger, dont il avait été gouverneur.

[1] L'infâme inquisition faisait brûler le seul poète dramatique de la nation, en 1745. Antonio Jozé périt sur le bûcher.

tre et tout relever, commença à donner une impulsion nouvelle au pays qu'il dirigeait. Pombal rendit au Portugal les deux plus grands services; il renversa les jésuites, et essaya de rétablir le littérature.

Cependant un événement aussi épouvantable qu'il fut inattendu vint arrêter encore les progrès que faisait le Portugal vers un état de choses plus favorable. Durant l'effroyable tremblement de terre de 1755 un grand nombre de bibliothèques se trouvèrent brûlées, une foule d'ouvrages précieux furent complètement anéantis. C'est ce qui peut expliquer l'excessive rareté de la plupart des anciens livres qu'on ne peut se procurer, même dans les bibliothèques les plus complètes. C'est ainsi qn'on chercherait en vain à Paris un Gil Vicente et quelques autres auteurs; on ne peut les faire venir de Portugal, où il n'en existe qu'un très-petit nombre d'exemplaires.

Les désastres de cette effroyable catastrophe ont été rapportés dans divers ouvrages; mais le plus intéressant et le plus complet qu'on puisse consulter à ce sujet est celui qui est intitulé, Mémoire des principaux expédiens qui ont été mis en usage lors du trem-

blement de terre de Lisbonne, en l'année 1755, par Amador Patricio [1]. On y trouvera les détails les plus circonstanciés et les peintures les plus vives d'un malheur qui n'eut jamais rien d'égal.

[1] *Memorias das principaes providencias que se deraõ no terremoto que padeceo a Corte de Lisboa, no anno* 1755, *etc.*; por Amador Patricio, Lisboa 1758. C'est un in-folio de 355 pages.

CHAPITRE XXVI.

FONDATION DE L'ACADÉMIE DES ARCADES.

Antonio Garçaõ, Diniz da Cruz e Sylva, Domingo dos Reis Quita, Francisco Dias Gomes.

Les choses se trouvaient donc dans cette situation, quand plusieurs hommes de goût profitèrent des bonnes dispositions du ministre, pour essayer de relever la littérature de la situation déplorable où elle était tombée. Un homme remarquable par la force de sa pensée jeta en avant les premières idées qui allaient changer la situation du monde littéraire. Luiz Antonio Verney publia l'ouvrage intitulé *de la Vraie manière d'étudier*[1], et il eut la grande influence de faire sortir les esprits de l'apathie dans laquelle ils étaient plongés[2].

Bientôt Diniz da Cruz, Manoel Nicolas,

[1] *Do verdadeiro modo de estudar.*

[2] Voy. *Memorias da Academia das Sciencias.*

Esteves Negraõ et Theothimo Gomes de Carvalho, se réunirent pour fonder une société qui pût reformer le goût. Elle tint ses premières séances en 1756, sous le titre de Société des Arcades. Cette académie eut un moment de haute prosperité. Tout ce qu'il y avait de distingué dans le siècle lui appartint. Ses différens membres étudièrent surtout les auteurs comtemporains de Camoens, et cherchèrent à répandre le goût de leurs écrits. On vit alors paraître plusieurs poètes qui illustrèrent le dix-huitième siècle, et que nous allons bientôt examiner : l'académie des Arcades eut non-seulement la gloire de ranimer le goût des lettres, mais elle eut encore une grande influence sur l'esprit de la nation.

Comme dans les académies de l'Italie, les différens membres qui composaient cette association adoptèrent des noms qu'ils conservèrent en publiant leurs ouvrages. C'est ainsi que Diniz da Cruz est célèbre sous celui d'Elpino Nonacriense, que Francisco Manoel adopta celui de Fylinto Elysio. Cette académie malheureusement ne dura pas aussi long-temps que cela était nécessaire. Après s'être dispersée, elle chercha à se

réunir encore [1], et finit par se dissoudre complètement en 1773; elle a été dignement remplacée.

Tout le monde sait quel fut le résultat des travaux de Pombal; mais le génie despote, qui créa souvent d'utiles institutions, qui renversa un pouvoir odieux à la nation, ne put point faire naître un poète. Là ses ordres furent impuissans. Il parvint à relever les institutions chancelantes d'une antique université; il ranima peut-être le goût des lettres par l'espoir des récompenses; mais, je le répète, là s'arrêta son pouvoir: et quand la nature eut produit un de ces talens régénérateurs indépendans de la puissance, Pomballe persécuta. Étonné de ce qu'on pût contrarier ses moindres volontés, ce ministre protecteur des lettres étouffa dans un cachot les élans du génie.

Telle fut ta destinée, Garçaō! tu fus poète, et l'on t'arracha à la contemplation de la nature! tes dernières plaintes ne furent pas recueillies, tu péris dans la solitude d'une prison!

[1] Elle tint plusieurs séances au Morgado de Oliveyra.

Le plus grand mérite de Garçaõ est peut-être d'avoir indiqué la bonne voie à Diniz, à Dubocage, à Francisco Manoel; plusieurs morceaux cependant le mettent au nombre des poètes portugais vraiment dignes de ce nom : que savons-nous d'ailleurs ce qu'il eût fait si le despotisme n'eût arrêté ses efforts[1] !

En lisant cet auteur, que plusieurs personnes ont surnommé l'Horace portugais, on reconnaît l'étude approfondie des poètes du seizième siècle; l'on voit qu'il sentait tout le mauvais goût de son temps, et qu'il voulait en purger la littérature : peut-être n'eût-il point assez de hardiesse pour un législateur du Parnasse, mais il unit l'exemple au précepte, et alors c'était beaucoup.

Garçaõ a donné un petit volume d'odes, de satires, d'épîtres et de sonnets; on remarque deux pièces de théâtre, que je ferai connaître en parlant de la poésie dramati-

[1] Garcaõ laissa à ses enfans, comme il le disait lui-même, la noble tradition d'un père qui détestait la flatterie, qui ouvrit un nouveau chemin vers le Pinde, qui se livra à l'étude, et qui montra du moins comment on peut braver la mauvaise fortune. Voy. *Memorias da Academia das Sciencias.*

que moderne; mais il y a dans la comédie intitulée *l'Assemblée* une cantate de Didon qui passe pour un modèle de poésie, et qui est vraiment admirable par l'harmonieuse énergie de l'expression. Je crois faire plaisir à mes lecteurs en en donnant ici la traduction.

«[1] Déjà les voiles enflées de la flotte troyenne blanchissaient sur les teintes violettes du levant; poussées par les vents, elles se cachaient entre les vagues d'azur d'une mer dorée; l'infortunée Didon errait dans son palais, en poussant de longs cris; ses yeux troublés cherchent encore le fugitif Enée, mais c'est en vain; Carthage, la nouvelle Carthage ne lui présente que des rues inhabitées et que des places désertes; sur la plage nue les ondes solitaires frémissent dans l'obscurité avec un horrible fracas; sur les sommités dorées des coupoles superbes crient les oiseaux de nuit aux funestes augures. Prêtant l'oreille près d'un tombeau de marbre, elle s'imagine que de faibles voix se sont fait entendre, que les cendres froides de Sychée l'appellent en soupirant, Élise, Élise. Elle veut préparer aux divinités terribles un sacrifice; mais autour des autels elle voit avec une frayeur accablante une noire écume bouillonner dans les urnes brillantes, et le vin renversé se changer en ruisseau de sang. Son

[1] *Já no róxo Oriente branqueando*, etc.

beau visage est pâle, ses lèvres tremblent; elle éprouve un délire frénétique; déjà d'un pied tremblant, elle entre, privée de raison, dans cet asile heureux où d'un infidèle amant elle entendit avec attendrissement les soupirs et les douces plaintes. Là, les Parques cruelles lui montrent les tissus d'Ilion, qui, tombant du lit nuptial, laissaient briller le bouclier et l'épée du Troyen. Sa main convulsive arrache du fourreau la lame éclatante, et sur ce fer pénétrant, elle appuie son sein d'albâtre; le sang brûlant jaillit de la blessure [1], il murmure en bouillonnant. Rougies de ce sang il semble que les colonnes de la salle tremblent. Trois fois Didon tente de se lever, trois fois elle retombe agonisante sur le lit. Son corps se retourne, ses yeux accablés se lèvent vers le ciel, et ensuite, contemplant la brillante armure du Troyen fugitif, elle répéta ces derniers mots dont le lugubre et plaintif accent, volant dans l'immensité des salles, s'entendit longtemps après comme un gémissement: « Dépouilles chéries que mes yeux regarderont tant que le permettra le destin, tant que le permettront les Dieux, de la triste Didon recevez l'âme; délivrez-moi de mes douleurs.

» Malheureuse Didon, tu as vécu assez; de la

---

[1] Francisco Manoel do Nascimento propose dans sa première épître cette partie de la cantate, comme un modèle de versification. *Voy.* OEuvres de Fylinto Elysio. Tom. 1.

brillante Carthage la muraille s'est élevée, mais ton ombre dépouillée passe déjà dans l'horrible barque de Caron, qui sillonne les tristes eaux du Phlégéton. »

On sent fréquemment dans ce morceau l'imitation de Virgile, mais la poésie en est admirable par son harmonie, par sa noblesse et par sa correction; ce morceau peint l'époque où nous sommes parvenus. On adopte de nouveau les grands modèles sans être vraiment original.

A la fin des œuvres poétiques de Garçaõ, on trouve plusieurs discours en prose, qu'il adressait aux membres de la Société des Arcades. C'est là surtout qu'on le voit montrer une ardente volonté pour que la littérature changeât sa mauvaise direction. En terminant l'examen des œuvres de ce poète, je ne puis éloigner une réflexion amère que me suggère une de ses satires : « Ne sais-tu pas, dit-il, que le Capitole des muses portugaises fut toujours un hôpital [1]. » Pour lui ce temple fut une prison, et cette prison se serait ouverte pour le médecin Sanchez,

[1] Sat. 1, *Naõ sabes que das musas Portuguesas,*
Foi sempre hum hospital o Capitolio.

pour Francisco Manoel, s'ils n'avaient échappé au cachot, et peut-être au bûcher, par un déplorable exil.

Un autre poète distingué se montre à cette époque l'émule de Garçaõ. Je ne connais que ses ouvrages; aucun détail sur sa vie ne m'est parvenu, je sais seulement qu'il est mort dans les dernières années du dix-huitième siècle.

Ce poète, livré à tout l'enthousiasme du feu poétique, a mérité le surnom de Pindare portugais; comme Lebrun, il se livre à toute sa verve, et il entraîne l'esprit de ses lecteurs.

C'est cependant à un poème comique et satirique que Diniz da Cruz doit peut-être chez les étrangers la plus grande partie de sa réputation; et en effet, il est difficile d'imaginer une meilleure plaisanterie que celle qui règne continuellement dans le Goupillon [1]; l'on a trop souvent répété que ce charmant ouvrage était une imitation du Lutrin. Diniz a pris quelquefois Boileau pour guide, mais il ne doit rien qu'à son imagination. Un fait historique d'ailleurs

[1] *O Hyssope, poema heroi-comico.*

se présentait, et il était naturel qu'il s'en emparât. Ce fait avait sans doute de l'analogie avec la première donnée du Lutrin, mais c'est parce que la vanité ridicule élève partout le même genre de prétentions. Il devenait le domaine de la poésie satirique, et le poète l'a mis à profit de la manière la plus heureuse; le voici tel qu'il se trouve rappelé dans l'argument du poème.

Jozé Carlos de Laya, doyen de l'église d'Elvas, voulant se rendre agréable à son évêque D. Lourenco de Lancastre, venait lui offrir le goupillon à la porte de la salle du chapitre toutes les fois que ce prélat allait remplir ses fonctions dans la cathédrale. On ne sait trop pourquoi l'amitié qui avait existé entre le doyen et son évêque se refroidit. Carlos de Lara changea de conduite : l'évêque sentit vivement ce qu'il regardait comme une insulte faite à sa dignité, il voulut obliger le doyen à lui rendre toujours les mêmes hommages, rassembla les partisans qu'il avait dans le chapitre, et s'arrangea de manière à ce qu'ils prissent une détermination par laquelle le doyen ne pourrait plus le priver de son prétendu privilége. Le second dignitaire en appela de

cette terrible détermination au siége de la métropole. Là, il perdit sa cause; telle est l'action du poème.

Peu de temps après cette cruelle sentence, le doyen mourut, et sa dignité passa à l'un de ses neveux, qui refusa, comme son digne oncle, de s'assujétir à l'humiliant usage. L'évêque le reprit vivement de son insubordination et alla jusqu'à lui adresser quelques menaces. La chose fut portée devant la cour, et le tribunal ordonna au prélat de venir rendre compte de son procédé. Ce fut alors qu'il se désista de son privilége imaginaire, et qu'il nia avoir suscité l'arrêt du chapitre, et tout ce qui avait été fait à ce sujet.

Sans entrer ici dans une analyse détaillée de l'ouvrage[1], je dirai que d'un bout à l'autre les caractères sont soutenus de la manière la plus originale, et que le style en est par-

1 Elle a été faite par M. Sané dans le Mercure étranger. Diniz a donné, dit-on, l'imitation de la boucle de cheveux enlevée. Je n'ai point trouvé ce dernier poème dans ses œuvres en 6 vol. Mais l'Hyssope n'y est point non plus; on en doit l'impression au savant M. Verdier, qui l'a enrichie de notes extrêmement intéressantes.

tout d'une pureté fort remarquable. La description du pays des chimères, qui ouvre le poème, est une excellente plaisanterie, et peint si bien la société du Portugal à cette époque, que je regrette de ne pouvoir en donner ici une traduction. Mais il me reste encore trop de richesses à faire connaître pour que je ne me renferme point dans de justes bornes. Diniz da Cruz a imité d'une manière heureuse la Boucle de cheveux enlevée. Je ne connais point cet ouvrage de lui, mais un critique estimable dit que les mœurs du beau monde y sont peintes avec une élégance qui réunit le naturel et la vérité; pour bien comprendre toutes les allusions de ce poème, il faut cependant, dit-on, avoir été en Portugal à l'époque où il fut composé; sans cela mille traits de satire échappent, et les vers les plus plaisans deviennent de véritables énigmes.

Diniz da Cruz a aussi composé un assez grand nombre de poésies diverses sous le nom d'Elpino, qu'il avait adopté à l'académie des Arcades. Dans ce genre de poésie on reconnaît l'étude des Italiens et trop souvent celle des anciens bucoliques portugais. Celui qui avait tracé les charmans

tableaux de l'Hyssope n'était peut-être point appelé à décrire aussi les impressions profondes d'une passion mélancolique. Il s'échappa cependant des scènes du monde pour se livrer à tout le délire d'un enthousiasme pindarique.

Malgré la supériorité de Diniz comme poète satirique, son plus beau titre à la reconnaissance de la nation lui est acquis par ses odes; son enthousiasme poétique a célébré tous les grands hommes dont s'honore le Portugal, et il s'est abandonné au plus noble entraînement; il chantait des exploits si prodigieux que l'histoire en fait moins bien comprendre la grandeur peut-être que la poésie. Malgré l'extrême difficulté qu'il y a à faire passer dans la prose le mouvement et l'harmonie qu'on trouve dans une belle ode, j'essaierai de traduire celle qui est adressée à Gama [1].

Strophe.

« [2] Noble Gama, bien qu'une muse brillante, qui

---

[1] Il sera aisé de voir que Antonio Diniz da Cruz a adopté toutes les formes poétiques de Pindare.

[2] *Bem que teu ardimento eterna croa*, etc.

vole vers le Pinde sur les ailes de la Renommée, eut tressé la couronne éternelle due à ton courage; moi, qui, malgré l'envie et ses fureurs, cherche à porter le nom lusitanien jusqu'aux astres, j'enflerai les sons de ma lyre au bruit lointain de tes louanges.

Antistrophe.

» Indompté, frémissant, le Nil écumeux parcourt une vaste campagne. En son rapide cours, il baigne l'Egypte, mère des fables. Mais si durant son immense carrière, il reçoit le tribut de rivières profondes, dans sa grandeur il ne rejette point l'humble hommage du ruisseau ignoré.

Épode.

» Le téméraire Thessalien parti de l'Hémonie emploie cent rames à parcourir une faible portion de la plaine salée; il pénètre à l'embouchure de l'effrayant Euxin, arrive à Colchos et dérobe la Toison-d'Or.

Strophe.

» Au bruit de cette action, la Grèce, remplie de gloire, veut que rien n'égale sa renommée. Oh! quelles riches fictions sait inventer l'imagination orgueilleuse de ce peuple! De féroces taureaux armés d'acier vomissent un effroyable torrent de feux et de fumée. Un dragon immense est avec eux. Eh bien! ils tombent à Colchos sous les efforts d'un bras courageux.

Antistrophe.

» D'une mer obscure s'élèvent en bouillonnant des îles mouvantes, qui présentent de loin avec un bruit horrible la mort. Les vents se déchaînent sur l'immensité des mers, et pour exalter encore davantage la gloire de Jason, l'immortel Argos est placé parmi les astres au sein de la région brillante.

Épode.

» C'est ainsi que les habitans du Parnasse gravent dans notre mémoire la gloire d'un grand homme. Les muses ornent la vérité, elles ne mentent point. Oh! non, je ne condamnerai point une si noble coutume; j'ai pour moi l'exemple du chantre d'Ismène.

Strophe.

» Mais l'histoire de Gama ne manque point de brillans ornemens. Sa renommée dans le monde s'est élevée bien haut, elle brille d'un bien grand éclat! il n'a point fait enfler timidement ses voiles sur un bras resserré de la mer mugissante; on l'a vu sur l'espace immense de l'océan, dompter d'horribles tempêtes.

Antistrophe.

» Comme la flèche qui frappe au but, le héros s'élance au sein des vagues; c'est avec une inébranlable fermeté qu'il court achever sa noble entre-

prise. En vain des peuples barbares, en vain des caps redoutables s'opposent-ils à son passage, l'Inde était cachée, il la découvre. »

Le poète passe en revue quelques-uns des hauts faits qui commencèrent dès lors à illustrer sa nation. Mais pour continuer il dit à son âme de demander des inspirations nouvelles, et il veut s'arrêter au milieu de cette multitude de sublimes actions qui lui resteraient à chanter.

Je ne multiplierai point ces citations, je ne pourrais donner qu'une idée fort imparfaite du génie de Diniz da Cruz. D'ailleurs, il faut être portugais avant tout pour le bien comprendre. Il y a certains noms qui font éprouver à tout un peuple un frémissement d'admiration ou de terreur; ils renferment à eux seuls une image qui émeut déjà profondément. C'est une influence qui est perdue pour les étrangers, comme l'harmonieuse énergie des vers.

Diniz a donné une multitude de sonnets empreints d'une poésie admirable, mais quelquefois recherchée, comme la plupart des petites pièces de ce genre dont les poètes du midi semblent s'être fait un besoin, qu'on

trouve dans tous les recueils des auteurs espagnols et portugais, et dont leur imagination fait presque toujours oublier la difficulté prétentieuse. Je tâcherai de donner une idée du talent de Diniz en ce genre; en général, ses sonnets sont plutôt ingénieux que tendres; celui-ci est plein de douceur.

« [1] Où veut-on dans l'ardeur qui m'embrase que j'aille chercher quelques distractions à mon tourment. Sans cesse mon esprit affligé découvre partout une image de mes amours.

» Si j'entre dans le bocage, je la trouve parmi ses fleurs. Si je gravis la montagne, la neige la présente à ma pensée. Je contemplais le fleuve, le vent mobile vient de me la rappeler encore; dans les champs la splendeur du soleil me donne son souvenir.

» Eh! comment donc oublierais-je mon délire, si le bocage, si la montagne, si le fleuve me la rappellent.

» Mais non, que l'amour ne cesse point d'augmenter mon mal, je sais bien que la mort le dissipera bientôt. »

Outre ses odes et ses sonnets, Diniz de Cruz a donné des idylles et des églogues

1 *Unde quer que me levaõ meus ardores.* etc.

qui l'égalent peut-être en ce genre, sous le rapport du style, aux poètes du seizième siècle.

Quoique les Portugais se fussent livrés dans tous les temps avec ardeur à la poésie pastorale, et qu'ils y eussent obtenu plus de succès peut-être que beaucoup d'autres nations, ils s'étaient rarement occupés de l'idylle, et l'on peut même dire que les poètes du seizième siècle n'offrent guère de morceaux auxquels on doive accorder ce titre, qui paraît assez moderne dans la littérature de l'Europe.

Cependant un homme qui se livra à des inspirations poétiques plus élevées tourna ses regards vers ce genre facile et gracieux, où la mélancolie s'allie souvent aux plus douces émotions. Domingo dos Reis Quita réussit assez bien dans le nouveau genre qu'il avait adopté, et il prouva qu'il savait modifier d'une manière souvent heureuse les accens tragiques d'une muse peut-être trop française. Dans cette circonstance, la versification de Quita est élégante et facile, mais elle manque peut-être de cette originalité qu'on retrouve presque toujours dans les bucoliques du temps de Camoens.

En parlant des poètes du dix-huitième siècle et des réformateurs de la littérature, je ne puis passer sous silence un des plus ardens admirateurs des écrivains du règne de Jean III. Francisco-Dias Gomes ne fut qu'un poète correct et élégant, mais il eut la gloire d'être utile en faisant sentir à son siècle des beautés trop souvent méconnues : comme le dit l'auteur de sa vie [1], on lui donna dans sa jeunesse une si fausse direction, on contraria tellement ses goûts, qu'il ne put réussir complètement ni dans le commerce, ni dans les lettres. Quand la douloureuse indigence vint le tourmenter il chercha un refuge dans l'étude. Il sut, par de sages observations, devenir utile à ses compatriotes. On l'eût secouru, car il s'était fait des amis; mais il conservait une sorte d'héroïsme dans sa pauvreté; il dévorait l'affliction de la misère dans le silence; et quand les maladies vinrent à désoler sa famille, seul, il osa suffire à tant de chagrins, il soigna ses enfans et mourut.

Il y a dans cette lutte et dans sa fin quelque chose de si triste, de si noble, que je

[1] *Obras poeticas.*

n'ai pu m'empêcher de la rapporter; et d'ailleurs Francisco-Dias mérite bien de tous ceux qui s'occupent de la littérature portugaise. Il est considéré par quelques écrivains comme le seul critique digne de ce nom. [1] On peut voir ses travaux en ce genre dans les Mémoires de l'Académie et dans les notes de ses poésies.

[1] Voy. entre autres *Annaes das sciencias*, etc.

CHAPITRE XXVII.

DU THÉATRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN PORTUGAL.

Antonio Jozé, Garçaõ, Diniz da Cruz, Sylveira, etc., etc.

Après avoir eu des auteurs dramatiques vraiment originaux au moment où s'éleva leur littérature, après avoir enfin servi de modèles aux Espagnols, les Portugais cessèrent de s'occuper de cette branche importante des lettres. Le théâtre emprunte presque toujours son éclat de la puissance d'une nation, et une nation soumise se livre rarement aux jeux de la scène : quand elle est courageuse comme celle-ci, elle songe à sa délivrance, ses plaisirs sont de l'espérer, comme son désespoir est d'avoir perdu l'indépendance. Non-seulement il y eut à peine un théâtre à Lisbonne durant la domination étrangère, mais quand on y donnait quelques représentations, c'étaient des pièces espagno-

les qu'on offrait au public. Gil Vicente était complètement abandonné; peut-être les dominateurs voulaient-ils faire oublier à un peuple généreux qu'il avait une littérature à part, de même qu'une gloire militaire ne devant rien aux autres nations.

Plusieurs années après l'invasion, le théâtre français brilla de tout son éclat, et il eut une influence directe sur les Portugais, qui depuis long-temps s'occupaient de notre littérature et l'avaient adoptée souvent comme un modèle à suivre. Les traductions de nos meilleurs ouvrages dramatiques se multiplièrent; mais ils étaient très-rarement représentés, et il n'y avait guère que la haute société qui trouvât du charme à leur lecture. Il fallait nécessairement des pièces d'une autre nature à la classe moins instruite; elle souhaitait avant tout voir reproduire les usages du pays, et surtout une plaisanterie exagérée [1], dont n'avait point su toujours se garantir l'immortel Molière, à une époque où le goût était encore plus épuré en France qu'en Portugal.

[1] *Voy.* Le volume que j'ai donné dans la traduction des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, publiés par Ladvocat.

Un théâtre national s'éleva donc après la restauration; mais, chose fort singulière, l'auteur le plus accrédité semblait ne point avoir lu les pièces qui faisaient alors l'admiration de la France. Le génie comique et bizarre d'Antonio Jozé ne se soumit à aucune loi, on eût dit même qu'il se plaisait à les enfreindre. C'est ce que j'ai essayé de faire voir en indiquant quel était son système dramatique. Malgré l'imperfection de son talent, ses pièces ont été trop nombreuses et trop gaies pour qu'on se contente de le mentionner. Je veux faire connaître avant tout les infortunes de cet auteur, qui appartenait, dit-on, à une race cruellement persécutée, et peut-être alors ne serait-il point hors de propos de répéter ici ce que j'ai dit sur le même sujet dans une de mes Notices du théâtre portugais. J'aurais voulu pouvoir me procurer sur la vie et sur les écrits du malheureux Antonio Jozé quelques détails circonstanciés, mes efforts ont été inutiles: sa déplorable fin n'est que trop connue; jamais auteur dramatique n'eut peut-être à souffrir une mort aussi horrible. Accusé de judaïsme, il fut traîné dans les cachots du saint-office, y languit quelque temps, et périt

au milieu des flammes [1]. Tout le monde ne fut pas insensible à ce jugement affreux; les cris de l'infortuné retentirent long-temps aux oreilles de ceux qu'il avait tant de fois charmés par la vivacité de son esprit, par la gaîté de quelques-uns de ses personnages; on ne se contenta pas de le plaindre en silence, quelques hommes courageux élevèrent la voix pour déplorer son sort.

Le célèbre comte d'Eryceyra, dont j'ai déjà parlé, était le protecteur d'Antonio Jozé, mais il mourut trop tôt pour l'arracher à la mort affreuse qui termina ses jours. Il lui donnait d'excellens conseils, dont le poète ne profitait point. On assure qu'après avoir assisté à la représentation d'une de ses pièces, il lui recommanda vivement de lire

[1] Brûlé [en 1745]. On frémit en pensant que cet épouvantable mot ne contient que la vérité. Les monstres qui firent périr cet homme innocent voulurent faire subir le même sort à un poète qui l'a célébré depuis. Le malheureux Antonio Jozé prévoyait peut-être le malheur qui lui était réservé, car dans la première édition de ses œuvres, chaque volume est terminé par une espèce d'acte de foi, où il déclare ne pas croire aux divinités qu'il met en scène.

Molière, et de faire en sorte de l'imiter ; il espérait sans doute que les chefs-d'œuvre du grand maître frapperaient d'une lueur subite le seul auteur dramatique qu'on possédât alors en Portugal. Mais Antonio Jozé continua à s'abandonner à tous les écarts d'une imagination déréglée, à toutes ses triviales plaisanteries. Ce n'était point ce que le comte d'Eryceyra attendait de la lecture du Tartufe et du Misanthrope. Il continua sans doute à rire des folies qui échappaient à la muse féconde de son protégé, mais il ne fit plus d'efforts pour le diriger vers une route meilleure. Il vit qu'il était emporté par un génie particulier, et que, tout en offrant quelquefois un dialogue piquant, il était incapable de peindre les vices ou les caractères.

C'était sans doute enlever à la comédie son plus beau privilége ; néanmoins Antonio ne craignit point toujours de fronder certains abus qui régnaient de son temps.

Sa gaîté malicieuse peint avec adresse les ridicules ; enfin, malgré ses imperfections, il est original, et il sait se faire absoudre de ses extravagances par sa vivacité. L'auteur de la curieuse Notice sur le théâtre

portugais, insérée dans les Mémoires de l'Académie des sciences, dit avec raison, tout en avouant ses défauts, que cet auteur sait entraîner l'imagination par sa folle gaîté.

On peut considérer les pièces d'Antonio Jozé comme des espèces d'opéras comiques à grand spectacle. Parmi ses nombreuses productions, je préfère D. Quixote, Esope, les enchantemens de Médée. En général, la poésie de ses couplets est aussi négligée que la contexture de ses pièces.

Antonio Jozé eut une influence plus grande peut-être qu'on ne l'aurait supposé: j'ai sous les yeux un recueil de pièces devenues fort rares, qui fait connaître ses imitateurs. Ils eurent ses défauts, moins que ses qualités; mais parmi eux il faut distinguer un certain S. Sylverio da Sylveyra e Sylva. Cet auteur cherche à mettre plus de régularité dans ses pièces; on peut citer entre autres celle qu'il a intitulée, *l'Amour fait des choses impossibles, ou Inez de Castro reine de Portugal*, en trois actes[1]. Je ne

[1] A peu près vers la même époque, je vois paraître une tragédie du même titre sans nom d'auteur, et qui ne mérite guère que d'être indiquée.

donnerai point l'analyse de cette pièce, qu'on peut regarder comme une tragi-comédie, et qui se termine par le couronnement d'Inez sur la scène.

Les Espagnols ayant long-temps joui de la prérogative de représenter leurs pièces sur les théâtres de Lisbonne, il n'est point surprenant qu'ils y aient exercé une certaine influence; aussi trouve-t-on dans le dix-huitième siècle quelques pièces divisées comme les leurs en journées. Telle est, entre autres, Polinardo en Suède, par Antonio Gomes Sylva Leaõ.

Durant cette période, les intermèdes prennent une vogue extrême, et quelques-uns sont remplis d'un véritable comique; souvent ils retracent les mœurs populaires avec une admirable naïveté, et je regrette que l'espace m'empêche de citer quelques scènes de *la Vieille feinte, ou le Serviteur industrieux*, *des Poètes impertinens*, imprimées en 1777[1], et de tant d'autres, re-

[1] Voyez entre autres *Colleccaõ de entremeses escolhidos*, 1816. Je soupçonne que le recueil contient des intermèdes plus anciens que la date de leur deuxième impression.

cueillis dans divers ouvrages, et plus précieux peut-être pour l'étude de l'art que les froides imitations de nos comédies. C'est comme l'élan de l'esprit national qui se montre malgré la science. De même qu'à l'époque où vivait Gil-Vicente, les grands poètes imitaient les classiques latins, on vit les régénérateurs du Parnasse cherchant à soumettre aux règles du système français des hommes qui n'obéissaient qu'à l'impulsion de leur imagination et au goût populaire. Comme Gil-Vicente, Antonio Jozé eut un Ferreira.

Effrayé de la décadence où se trouvait l'art dramatique en Portugal, Garçaõ prit la résolution de le relever, mais il ne produisit point assez pour opérer la révolutio qu'on attendait de son talent. Ses comédie montrent une observation qui se serai étendue davantage, et qui aurait acquis u caractère vraiment comique, si l'auteur, a lieu d'être en butte aux persécutions d'un homme altier, eût reçu quelques encouragemens. Garçaõ donna d'abord une pièc intitulée *le Nouveau Théâtre*, qui offre un

[1] *Theatro novo.*

critique assez judicieuse de l'art dramatique en Portugal, et surtout des opéras d'Antonio Jozé. La seconde pièce que renferme le recueil des œuvres du poète est intitulée *l'Assemblée;* elle jouit d'une célébrité assez grande, et elle le mérite par l'intention vraiment comique qu'on voit dominer presque toujours. Mais durant ce petit acte, fort bien écrit, l'intérêt est vraiment nul; c'est un tableau de mœurs: on l'a comparé à tort cependant avec le Cercle de Ponsinet. L'idée première est très-différente; l'auteur a voulu peindre la fureur qu'on remarquait de son temps dans tous les rangs de la société, pour ces soirées où un dehors trompeur cachait souvent une misère fort réelle. C'est presque le sujet de Luxe et Indigence. Un bourgeois veut, pour satisfaire l'orgueil de sa femme, donner une assemblée; il est obligé d'emprunter à ses amis la plupart des meubles indispensables; et au moment de la réunion, des gens de justice viennent faire une saisie chez lui. Il y a alors une scène assez plaisante, c'est celle où chacune des personnes invitées réclame son bien. Grâce à un ami, les choses s'arrangent, et la pièce finit par un triple mariage.

A cette époque, on voit se multiplier les traductions des meilleures pièces françaises, et quelquefois des plus médiocres. Molière surtout est goûté, mais Molière doit être senti par toutes les nations, comme il doit être compris dans tous les siècles.

Le capitaine Manoel de Souza donna, en 1769, la traduction du Tartufe et celle du Bourgeois gentilhomme; le Malade imaginaire fut imprimé en 1774 [1]. Quelques-uns des noms sont changés; à cela près, la version est exacte et le comique du dialogue assez bien conservé.

Les classiques mirent dans leur composition presque autant de rapidité que ceux qui ne travaillaient que pour le public. Manuel de Figueiredo commença sa carrière dramatique en 1758; mais elle ne fut pas heureuse, et il donna onze volumes in-8° de pièces de théâtre, que la nation s'obstina à ne point vouloir adopter.

Vers le même temps, le Pindare portugais, l'auteur charmant du Goupillon, voulut s'exercer dans un genre où si peu de personnes réussissaient, et il donna une

[1] Le titre n'indique pas à qui l'on doit cette traduction.

comédie que l'on place pour le style à côté des pièces de Sá e Miranda; elle est intitulée *le Faux héroïsme*[1], et l'auteur a eu la courageuse idée d'y élever le mérite au-dessus de la naissance. Comme Garçaō, on le voit combattre le goût exclusif que semblait montrer la nation pour le genre de spectacle dont Antonio Jozé offrait le modèle.

La muse de la tragédie semblait vouloir demeurer muette en Portugal, quand Pedegache et Quita se réunirent pour composer trois pièces dans le système français. On distingua surtout l'Hermione; ils donnèrent une Inez de Castro en trois actes, qui n'est point sans mérite; mais tout cela n'était point un théâtre national, et la rareté des productions que l'on voyait éclore tenait sans doute au public et même au gouvernement, qui réservait tous ses encouragemens pour le théâtre italien[2].

[1] On doit également à Diniz da Cruz la traduction en vers de *l'Iphigénie en Tauride*, de Guimaud de la Touche; mais elle a été imprimée sur un manuscrit très-défectueux, l'original de Diniz s'étant perdu.

[2] En 1770, il commença à s'établir dans le théâ-

tre de la *Rua dos Condes* une famille italienne nommée Zamperini, devenue célèbre par la fameuse cantatrice de ce nom. Sous les auspices du comte d'Oeiras, fils du marquis de Pombal, on vit se former une société ayant un fonds de 100,000 crusades, qui devait être employé à la fondation d'un théâtre italien, et qui finit par être perdu pour les actionnaires. Voy. la note étendue qui roule sur ce sujet dans le poëme de *l'Hyssope*, p. 183.

CHAPITRE XXVIII.

OUVRAGES DE BIOGRAPHIE.

Diogo Barbosa, Soares de Brito.

Les ouvrages biographiques ne sont pas nombreux chez les Portugais ; le plus important et le plus utile nous a été donné par Barbosa, sous le titre de *Bibliotheca Lusitana*. C'est un des auteurs que l'on peut consulter avec sécurité, quand on s'occupe de la littérature portugaise : en général, ses documens sont exacts, et ils sont fort nombreux. Comme il paraît avoir eu à sa disposition les ouvrages manuscrits de différentes bibliothèques, il fournit une foule de détails précieux ignorés des autres biographes. La Bibliothèque Lusitanienne n'est pas assez fréquemment consultée, et il serait à souhaiter qu'elle guidât plus souvent les biographes français, quand il s'agit du Portugal. Barbosa cependant a adopté un plan qui ne rend pas son ouvrage

aussi commode que nos dictionnaires historiques, surtout pour les étrangers; au lieu de procéder par ordre alphabétique, en désignant les noms de famille, il commence par la longue suite de noms de baptême de chaque écrivain; il est vrai que le biographe à la fin de son immense ouvrage a offert une espèce de compensation à ce système fatigant, en formant des listes d'auteurs, selon le genre de littérature auquel ils appartiennent; de cette manière, on peut embrasser d'un coup d'œil les poètes, les historiens, les polygraphes; malheureusement ce travail est encore fort incomplet, puisque le numéro de la page où il est traité de chaque écrivain ne se trouve point indiqué.

En général, il ne faut pas demander à Barbosa une critique intéressante; il donne la vie de l'auteur, la liste de ses ouvrages, et souvent il fait connaître les jugemens qu'en ont portés les hommes les plus célèbres; mais, sous ce rapport, il peut entraîner de graves erreurs, parce qu'il rapporte indistinctement les louanges dues à la complaisance, et celles qui ont été inspirées par un sain esprit de critique. On a donné un abrégé de Barbosa en quatre volumes in-8,

qui peut être utile aux personnes qui n'ont point à leur disposition le grand ouvrage.

Barbosa est auteur d'un autre travail intéressant relatif à l'histoire de D. Sébastien, où il a rassemblé tout ce qu'il y avait de plus curieux à dire sur ce prince malheureux.

Je signalerai encore aux personnes qui s'occupent de littérature étrangère un ouvrage dont Barbosa invoque souvent le témoignage; il est devenu fort rare[1]. C'est le dictionnaire de Soares de Brito, connu sous le titre de *Theatrum Lusitaniæ litteratum*, etc. Il renferme en général des jugemens concis. Mais j'y ai remarqué quelques erreurs biographiques, et c'est à tort qu'il donne le titre d'ecclésiastique à Gil Vicente. On voit néanmoins que Soares de Brito a été d'une grande utilité à l'auteur de la Bibliothèque Lusitanienne.

[1] Il se trouve manuscrit à la Bibliothèque royale.

CHAPITRE XXIX.

ÉTUDES DES LANGUES ORIENTALES CHEZ LES PORTUGAIS.

Les conquêtes des Portugais dans les Indes et dans l'Afrique développèrent rapidement le goût des langues orientales chez la nation. Bientôt les nombreux missionnaires qui succédèrent aux guerriers donnèrent les moyens de se livrer à ce genre d'études. On vit les grammaires et les dictionnaires se multiplier ; mais, comme les divers travaux littéraires de cette nation intéressante, ils restèrent inconnus aux autres peuples de l'Europe. Je regrette vivement ici de me voir contraint à ne faire qu'indiquer une mine encore bien riche à exploiter, et je ne crains point de dire que les Portugais ont fait peut-être autant que les Anglais eux-mêmes pour l'étude des langues orientales. Ils ont acquis surtout une

grande supériorité dans la connaissance du chinois et du japonais. Malheureusement la plupart des travaux de leurs infatigables voyageurs sont restés inédits. On les trouverait disséminés dans les bibliothèques des couvens, et même dans celle de la Torre do Tombo, qui renferme les manuscrits les plus précieux.

Dans l'intérêt de la science, je donnerai ici les faibles indications qui nous ont été transmises par Barbosa. En recourant à cet immense ouvrage, les orientalistes trouveront des documens moins incertains que ceux dont je suis encore obligé d'abréger la stérile nomenclature.

On doit à Alvaro de Semedo un dictionnaire chinois; Antonio de Gouvea traduisit le catéchisme dans cette langue; Henrique Henriquez a donné une grammaire et un vocabulaire de la langue malabare; Gaspar Villela a écrit des controverses contre toutes les sectes du Japon, dans lesquelles on pourrait trouver des indications précieuses pour étudier la langue. Les divers idiomes de l'Afrique ont beaucoup occupé les missionnaires de cette nation. Barbosa parle de la traduction d'un nouveau testament en éthiopien par

Luiz Cadeira. Matheus Cardoso a composé une doctrine chrétienne en langue du Congo, et l'on doit enfin à Matheus de Jésus un *Art d'apprendre la langue des îles Canaries.* Il ne fut point du reste le seul qui se livra à ce genre de travail : les indications de Barbosa sont assez nombreuses.

Les personnes qui s'occupent des langues américaines trouveront en portugais plusieurs ouvrages d'un haut intérêt sur cette matière. Les dominateurs du Brésil se sont principalement occupés de ces fameux Tupinambas, qui avaient asservi la plus grande partie des côtes, et dont les Européens finirent par adopter le langage au dix-septième siècle dans la capitainerie du Maranham.

Puisque j'ai commencé à parler de quelques ouvrages assez anciens relatifs à la littérature orientale, j'en indiquerai quelques autres plus modernes qui offrent un assez grand intérêt. Les hébraïsans trouveront des détails fort curieux sur les Juifs qui se sont illustrés en Portugal dans l'ouvrage intitulé *Memorias de litteratura*, publié par l'Académie des sciences ; la même société a fait imprimer un volume très-curieux,

connu sous le titre de Documens arabes relatifs à l'histoire de Portugal, copiés sur les originaux qui se trouvent à la Torre do Tombo[1]. Ce sont des lettres adressées à Emmanuel et à Jean III par divers princes de l'Orient. Elles ont été traduites par M. Joaõ de Souza; le texte est en regard.

Rien ne donne peut-être une idée plus exacte de la puissance à laquelle était parvenue la nation portugaise, que ces lettres, où plusieurs despotes de l'Orient s'humilient devant ses rois.

Le même orientaliste, mort depuis peu d'années, s'est fait connaîre par divers travaux importans, et, entre autres, par un lexicon étymologique des mots portugais qui ont une origine arabe, et par une grammaire de cette langue, que l'on considère comme étant fort remarquable.

On a vu dans ces derniers temps combien le Portugal pouvait contribuer à nos progrès dans l'étude des langues orientales, et la grammaire japonaise traduite avec talent par M. Landrès, prouve qu'il y aurait des choses

[1] *Documentos arabicos da Historia Portugueza, copiados dos originaes da Torre do Tombo*, por Joaõ de Souza.

curieuses en ce genre à nous transmettre. Il y a heureusement encore une personne instruite qui s'occupe, en ce moment, de ces sortes de matières, et dont les travaux rendront probablement un vrai service à la science.

CHAPITRE XXX.

Fondation de l'Académie des Sciences; ouvrages publiés par son ordre durant le dix-huitième siècle.

On a vu, par le court aperçu que j'ai offert des travaux de l'académie des Arcades, que la poésie commença à se relever avec honneur au dix-huitième siècle. Cependant on ne remarque durant cette période aucun ouvrage fort remarquable en prose. M. Correa de Serra n'en voit point qui soit digne d'être cité[1]. Il fait connaître seulement Freire, qui composa une histoire du fameux prince Henri, l'auteur des découvertes.

Il est cependant facile de s'apercevoir, vers la fin du siècle, que des écrivains habiles allaient consacrer désormais leur talent aux sciences, comme on l'employait autre-

[1] Coup d'œil sur l'état des sciences et des lettres parmi les Portugais, durant la seconde moitié du siècle dernier.

fois à retracer les exploits de la nation. Le docteur Sanchez, l'un des élèves les plus célèbres de Boerhaave, composa un excellent traité sur la conservation de la santé du peuple ; on devait voir bientôt les écrits scientifiques se multiplier avec la naissance d'une académie qui allait imprimer une nouvelle impulsion aux esprits.

Sous le règne de Joseph V les lettres avaient reçu de puissans encouragemens : on dut craindre un moment qu'une faction, amie de l'ignorance, ne parvînt à changer cette heureuse direction qui avait été donnée à la nation; mais Marie respecta les établissemens fondés par son père. Ce fut sous son règne que s'éleva l'Académie des Sciences.

Le duc de Lafoens, oncle de la reine, venait de parcourir à peu près toutes les contrées de l'Europe; il avait même visité l'Égypte et la Turquie : vingt-deux ans s'étaient passés dans ces voyages. Doué d'un esprit observateur, d'un cœur droit, d'une amabilité qui lui gagnait tous les cœurs, il joignait à ces qualité un sincère amour de la patrie, dont l'avait éloigné, dit-on, une longue disgrâce. Son absence fut mise à profit. Il avait comparé les diverses institutions

des peuples de l'Europe avec celles de son pays : il sentit ce qui lui manquait. Onze mois après son retour à Lisbonne, l'Académie des Sciences était constituée. Nommé président perpétuel, il ne cessa de la protéger contre les efforts de l'ignorance. Je laisserai parler ici un estimable écrivain qui me fournit quelques-uns de ces détails ; il fait connaître les principaux statuts de la Société.

« Cette compagnie, dit-il, se divise en trois classes, dont une s'occupe des sciences mathématiques pures et mixtes ; une autre, des sciences physiques ; la troisième, de la langue de la littérature et de l'histoire de Portugal : chaque classe est composée de huit membres que l'on appelle effectifs, et de douze que l'on nomme libres. La faculté d'élire, celle de prendre des résolutions réside dans les membres effectifs. Un petit nombre d'honoraires et d'associés étrangers, avec cent correspondans, complètent l'organisation de cette Société, que l'on tâcha de proportionner plutôt aux moyens du pays qu'à ses besoins. »

Ceux de mes lecteurs qui désireraient avoir des détails plus nombreux sur cet éta-

blissement les trouveront dans les Mémoires de l'Académie. Ils y verront aussi l'expression des regrets que fit éprouver la mort du fondateur; on sent qu'il y a là quelque chose de plus qu'un éloge académique, et que le duc de Lafoens était aimé de ses collègues.

Un des plus grands services de l'Académie des Sciences, a été de publier dès son origine une foule de livres qui probablement n'auraient pas vu le jour sans sa fondation. Elle répandit avec profusion, dès les premières années, un ouvrage curieux sur la manière de préparer et de transporter les objets d'histoire naturelle, qui pourrait être mis à profit en France; l'agriculture l'occupa, et l'on vit paraître deux excellens mémoires sur la culture de l'olivier, et sur l'art de fabriquer l'huile. Enfin, acquérant toujours un nouveau zèle, elle fit visiter de 1788 à 1795 les archives des monastères; on envoya même à Madrid un des membres pour opérer les mêmes travaux: parmi les hommes qui coopérèrent le plus à ces recherches, le savant et modeste Correa de Serra fait regretter que tous les documens rassemblés, grâce à ces laborieuses

perquisitions, n'aient point été publiés; cependant un grand nombre d'ouvrages importans ont vu le jour. Les observations de Couto sur la décadence des Portugais répandirent de précieuses lumières sur cette période historique. Les temps anciens furent éclaircis par la publication des chroniques que donna le secrétaire de l'Académie. La jurisprudence marcha comme les autres sciences; on publia l'*Histoire du droit portugais*, par M. Mello[1]. M. Gordo offrit l'exposé des sources immédiates d'où découle chaque loi de Philippe II, deux vol. in-4°. *Un coup d'œil chronologique des matériaux pour l'étude historique du droit portugais*, par M. Figueredo[3]; compléta cette série de travaux importans, en les considérant dans leurs rapports avec l'étude de la législation.

Je n'ai point l'intention de désigner ici tous les autres ouvrages utiles publiés au

[1] *Paschalis Josephi Mellii Frerii, Historia juris civilis lusitani, liber singularis.*

[2] *Fontes proximas do codigo Filippino*, etc.

[3] *Synopsis chronologica, de subsidios ainda os mais raros, para a Historia e estudo critico da legislacaõ portugueza*, etc., 2 vol. in-4°. Cet ouvrage se trouve à la bibl. de l'Inst.

dix-huitième siècle par l'Académie, on en trouve la liste dans ses Mémoires : il en est un cependant que je dois indiquer en raison de son importance; je veux parler du *Grand dictionnaire*, dont le premier volume parut en 1793. Il est dû à un comité académique, présidé par le professeur Fonseca; malheureusement on s'en est tenu à cet unique volume; il sera toujours un monument précieux pour la littérature, non-seulement à cause de son plan vraiment remarquable, mais encore par l'espèce d'avant-propos qui indique les auteurs les plus célèbres dont puisse s'honorer la littérature portugaise. Je reviendrai sur les travaux de l'Académie durant les dernières années qui se sont écoulées.

CHAPITRE XXXI.

POÈTES ET LITTÉRATEURS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, MORTS IL Y A QUELQUES ANNÉES.

Francisco Manoel do Nascimento, le comte da Barca, Brito, de Souza, Maximiano Torres, Maria Barbosa du Bocage, etc., etc.

PARMI tous les poètes qui illustrèrent le dix-neuvième siècle, Francisco Manoel do Nascimento est le plus célèbre avec du Bocage: comme le Camoens il fut exilé; comme lui il vécut dans l'indigence, et la pauvreté fut encore son partage à ses derniers momens. Je l'ai connu ce noble vieillard, et je me plais ici à lui rendre un hommage qui lui a été déjà offert par une bouche plus éloquente [1]. Au milieu de ses revers il conservait une sérénité d'âme peu commune; sa physionomie

[1] *Voy.* les premières Méditations de M. de Lamartine, Ode à un poète exilé.

réunissait habituellement l'expression de la douceur et de la gravité : si un souvenir venait à émouvoir son âme, ses yeux étaient pleins de feu, les traits de son visage exprimaient une ardente énergie, il y avait alors de la poésie dans ses regards comme dans son langage. C'est surtout l'impression qu'il me causa en peignant les désastres de Lisbonne, dont il avait été le témoin, et en retraçant des maux plus récens auxquels il avait échappé. Avant de faire connaître ses ouvrages je dirai quelques mots de sa vie.

Francisco Manoel do Nascimento naquit à Lisbonne, le 23 décembre 1734, d'une famille distinguée. Ses premières études ne purent faire présager ses succès, et son esprit ardent refusait de comprendre ces subtilités scolastiques avec lesquelles on eût dit qu'on s'efforçait alors d'arrêter la marche franche du talent. Si Manoel se réjouit d'avoir éloigné de sa mémoire les premières leçons d'un pédantisme exagéré, il n'oublia point celles de la nature, qui le rendirent poète. Il n'oublia point non plus ces auteurs de l'antiquité qui lui servirent de guide, qu'il se plaisait à relire, et qui perfectionnèrent son talent. La musique développa

chez lui le premier sentiment de l'harmonie poétique; l'amour exalta ses idées, il fut poète dès qu'il aima. Mais ses premiers essais il les cacha long-temps au public.

Francisco Manoel jouissait d'une situation qui lui promettait la plus heureuse carrière, quand arriva cette épouvantable catastrophe, où le courage brava la fureur des élémens : tandis que le petit-fils de Racine périssait au milieu des décombres de Lisbonne, le jeune poète portugais franchissait d'un pas agile ces ruines qu'un instant venait d'amonceler, et d'où les flammes s'échappaient. Dans mon enfance je lui entendis faire ce récit, et il produisit alors sur moi une impression dont le souvenir ne s'est point affaibli[2].

[1] Dans une fable imitée de La Fontaine, la Richesse ignorante et le Talent pauvre, il a rendu en peu de mots et d'une manière énergique ce souvenir de sa jeunesse. Le riche rappelle les avantages que lui donnent son opulence, il s'écrie :

Être riche est tout, la science n'est rien !

[2] Il avait à peine dit, un tremblement de terre

---

[1] *Naõ acabava, quando un terremoto*, etc. Mercure étranger.

Quand ce malheur, grâce à Pombal, fut réparé, quand une cité nouvelle se fut élevée sur des ruines, Manoel se consacra de nouveau à la culture des lettres; mais il se défiait de ses forces, et peut-être ses poésies n'eussent-elles jamais paru si ses amis n'avaient point eu meilleure opinion que lui des premiers élans de son imagination : ses œuvres furent publiées à son insu.

Sa célébrité s'accrut alors, mais sa modestie ne put varier. Il étudia plus que jamais Camoens Ferreira sá e Miranda, oubliés de la multitude, mais vivement sentis alors par celui qui devait rappeler quelques-unes de leurs beautés.

Mais ce poète qui avait échappé aux bouleversemens de la nature ne put échap-

renverse les édifices de fond en comble, l'incendie s'allume, il dévore meubles et papiers; la poussière, la flamme, la fumée, le bruit tonnant des murs qui s'écroulent, l'effrayante lueur des flammes qui vont se prolongeant dans les airs, enveloppent à la fois les temples et les palais; les cris, le tumulte, les ravages, les sanglots ébranlent les cœurs les plus intrépides; pères, mères, enfans, parens, tout fuit; plus de pitié, l'amant même abandonne sa maîtresse éplorée. *Trad. de Sané.*

per aux fureurs de l'envie; ses ennemis s'accroissaient avec sa réputation. L'inquisition maintenait son épouvantable pouvoir: l'exil de Manoel fut résolu; une traduction du Tartufe avait paru, on la lui attribua, l'arrêt fut lancé contre lui, et l'arrêt allait l'atteindre sans son étonnante fermeté. Un familier du tribunal se présente devant lui: en ce moment sans doute le poète se rappelle le sort d'Antonio Jozé, il saisit son poignard, en menace celui qui veut l'arrêter, et lui dit qu'un seul cri va lui donner la mort. Il s'élance alors par un escalier dérobé, s'enfuit rapidement, gagne la maison d'un négociant français, et quelques jours après parvient sur un bâtiment qui doit le conduire en France. Dans cette narration rapide, j'ai négligé mille circonstances curieuses de son évasion; qu'il me suffise de dire qu'elle fut contrariée par tous les genres d'obstacles, et que la fermeté du poète fut égale au péril qu'il courut. Il a peint lui-même ce qu'il éprouva en quittant sa patrie, écoutons [1] :

«Ami, dit-il, j'ai vu la calomnie au front voilé, le

---

[1] Traduction de M. Sané.

bras tendu, dirigeant contre mon sein son poignard étincelant; j'ai vu les chaînes préparées, les noirs cachots m'ouvrant leur profondeur; j'ai vu déjà fumante la torche infame, je n'ai point détourné les yeux.

J'ai vu la pauvreté, la faim aiguë qui me tendaient leurs bras décharnés; j'ai vu l'opprobre, j'ai vu l'obscurité qui déployaient leurs épais et lourds manteaux; ô Lisbonne! en quittant tes plages chéries, j'ai entendu les gémissemens du pauvre que je nourrissais, de la veuve que je consolais, les tendres adieux de mes compatriotes et de mes amis, aucune larme n'a mouillé mes yeux, rien ne put arrêter mes pas, et je marchai vers mon glorieux exil. »

Mais ses larmes qu'il avait contenues, il ne put les retenir quand les rivages de sa patrie disparurent à l'horizon, et qu'il ne vit plus les tours de Lisbonne.

Manoel vécut en France pauvre et ignoré; les bienfaits d'un ministre ami des lettres l'arrachèrent aux besoins, et le travail auquel il se livra l'empêcha de sentir les privations de l'indigence. Il habita tour à tour Paris, Versailles et Choisy: c'est dans ces différens endroits qu'il éleva les monumens de sa gloire littéraire. Malgré son long séjour en France, il se garantit de ce défaut qu'on reproche à ses contemporains,

qui portent quelquefois dans leur style le génie d'une langue étrangère. Alors même que Manoel traduisait nos meilleurs ouvrages modernes, on reconnaissait l'auteur nourri de la lecture des anciens poètes; on l'accuse même d'avoir poussé jusqu'à l'excès son goût pour le style du seizième siècle, et d'avoir introduit quelques expressions latines qui ne sont point toujours goûtées; du reste, ce défaut dans la langue portugaise est bien moins fâcheux que celui que j'ai signalé. Manoel a donné plusieurs volumes d'odes, de satires, d'épîtres, où le talent poétique se montre au plus haut degré: tout en suivant Horace pour guide, il conservait son originalité, et, comme l'a fort bien dit un écrivain judicieux, on croit sentir que le poète de Tibur se serait exprimé ainsi dans la langue de Camoens au seizième siècle.

Il était enthousiaste de La Fontaine, et il a donné une traduction de ses fables, où il a rendu avec un admirable bonheur la grâce et le charme de l'original.

S'il comprenait la touchante naïveté d'un poète que nous regardons comme inimitable, il sentit la force et l'imagination d'un

autre poète que peut-être on ne peut point non plus imiter. Il traduisit les Martyrs de M. de Châteaubriand, et il les traduisit en vers. Tout dans ce travail n'est point également à louer; mais l'écrivain français trouve souvent un digne interprète, l'enthousiasme est rendu par l'enthousiasme, et l'on sent que la prose qui a inspiré de si beaux vers doit être elle-même animée de la plus noble poésie.

Ce poète exilé avait encore vers la fin de sa carrière cette ardeur qu'on remarque chez les méridionaux; il se livra jusqu'au dernier temps à son feu poétique, et l'on pouvait le comparer à ces plantes de l'Asie qui obéissent encore en Europe à l'ordre des saisons marquées par leur climat, et qui fleurissent dans nos contrées à l'instant où commencent les rigueurs de l'hiver [1].

Manoel mourut loin de son pays; parvenu au dernier terme, il chantait la gloire et les malheurs de Camoens. Il semble avoir voulu adresser à sa patrie tout à la fois un

[1] Il traduisit en portugais l'Ode à Camoens, de M. Raynouard. Francisco Manoel mourut d'une hydropisie de poitrine, le 25 février 1819; il est enterré au cimetière du Père Lachaise.

hommage et une plainte. Quelques jours avant sa mort, il s'unissait à l'auteur des Templiers pour célébrer encore le grand poète.

Un assez grand nombre d'odes de Francisco Manoel ont été données en français, et l'on peut lire l'élégante traduction de M. Sané. Cependant, pour faire connaître ce poète à mes lecteurs, j'essaierai de traduire en partie son Ode à la vertu.

« [1] Errante et craintive parmi les hommes, tu te caches, vertu; émanée d'un Dieu puissant, tu visites rarement la terre, un vice horrible, l'hypocrisie, t'éloigne d'elle; dans sa bassesse il usurpe ton nom . . . .

» Tu dores les célestes demeures des reflets de ta lueur sacrée. Tu es le soleil qui, au sein d'une épaisse obscurité, éclaire les justes. Ta lumière pénètre jusqu'au fond de l'âme, l'illumine, la fortifie; elle révèle à l'homme quelque chose de divin.

» Au milieu des roues, des échafauds, l'homme vertueux montre au bourreau craintif un visage paisible. Il couvre de honte le tyran. Percé de flèches, frappé de coups de hache, son corps laisse échapper une âme entière.

»Sur son navire redoutable, le grand Castro fend

---

1 *Foragida entre os homens e medrosa*, etc. Voy. *Versos de Filinto Elysio*, tom. 1.

les mers de l'Inde, qu'enrichit la perle au doux reflet. Vice-roi économe et pauvre, l'éclat des rubis de l'Inde ne le détourne point du but de la vertu.

» Au milieu d'une fumée épaisse, de la poussière, du feu, des éclats de pierre, s'élançant de la mine qui renversait les remparts, son fils, l'intrépide Fernand résiste encore; défiguré, mais plein d'ardeur, sa main presque morte serre encore une épée.

» L'œil tourné vers les Maures effrayés, dans ce moment suprême tu veux venger la perte de la forteresse. O noble Castro, tu envoies prendre la place de ce guerrier, et qui envoies-tu? celui qui rappelle ta vertu, ton courage, l'unique soutien de ton illustre race . . . .

. . . .

» Taisez-vous, profanes, éloignez-vous. Ministre de ce Dieu suprême qui régit d'un signe et la terre et les cieux, je dirai des choses que ne pourra comprendre l'iniquité, mais qui seront dignes de la vertu.

» Tu es la récompense de toi-même, ô vertu; on te voit mépriser la fortune, vaine idole des mortels imprudens. Cette toge que l'on respecte, ce bâton qui commande aux armées, ce sceptre d'or ne donnent sans toi aucun honneur, ils donnent plutôt la honte.

» Tu entres dans les âmes, quand elles viennent au monde. Tel le bouton délicat favorisé par le soleil, tu sors enfin du calice, tu étales mille couleurs brillantes dont t'a parée la nature.

» Telle aussi que l'ardente lumière de la pierre pré-

cieuse, on te voit briller dans d'obscurs travaux. Tu fais sentir ta valeur, tu lances des lueurs qu'un souffle favorable élève comme une flamme; elle va échauffer alors les âmes qui te sont vouées.

» Je te vois, ô vertu pleine de beauté; tu descends sur une nuée d'or. Je te distingue à tes modestes vêtemens, à la paisible lumière qui te couvre de son éclat, qui dore ton front, où l'on voit encore les nobles traces de pénibles victoires. »

Les épîtres de Francisco Manoel sont d'un grand intérêt pour ceux qui s'occupent de la littérature portugaise; on y trouve des pensées ingénieuses, de la vivacité, souvent une heureuse imitation des anciens; et presque toujours quelques traits qui ont rapport à son étude favorite, celle du langage et de la poésie.

La première, que sa longueur pourrait faire regarder comme un petit poème, est consacrée entièrement à exposer les principes littéraires de l'auteur. Il se déclare l'ennemi des nouvelles formes adoptées dans le langage, il veut qu'on retourne au portugais du seizième siècle, et condamne toutes les expressions empruntées au français, en adoptant celles que fournit le latin. Dans cette circonstance, son langage prend quelquefois

une énergie singulière ; ce n'est plus le langage de l'épître, c'est plutôt celui de la satire. La manière dont il caractérise quelques prosateurs de sa nation est fort heureuse ; il s'occupe peu des poètes, et peut-être que la douceur de quelques-uns des contemporains de Camoens ne convenait point à son génie, plutôt ardent que sensible, plutôt noble que mélancolique. Ferreira, imitateur comme lui d'Horace, paraît être celui des poètes du grand siècle qu'il a préféré; comme son talent flexible se prêtait à tous les genres, on l'a vu très-fréquemment se vouer à ce travail pénible, qui consiste à rappeler les pensées des autres. Outre la traduction que j'ai signalée, il a donné celle du poème de Silius Italicus [1], que la reconnaissance lui a fait dédier au comte da Barca ; la version portugaise qu'il a donnée d'Osorius jouit également d'une grande estime.

Après avoir parlé d'un poète malheureux, je placerai ici le nom d'un grand seigneur qui le secourut durant sa vie agitée, et qui mourut deux ou trois ans avant lui ; c'est le comte da Barca [Antonio de Araujo de

[1] Voy. *Versos de Filinto Elysio.*

Azevedo], mort à Rio de Janeiro, où il était devenu ministre des affaires étrangères. Il sut allier l'étude des lettres aux soins de la politique; un esprit aimable, un cœur bienfaisant lui acquirent de nombreux amis. Ses poésies le classent parmi les littérateurs distingués [1].

Comme un autre protecteur de Francisco Manoel, j'indiquerai encore un homme que la mort a enlevé depuis quelques mois seulement, et qui est généralement regretté. M. de Brito, qui a long-temps résidé en France, cultivait les lettres avec succès, et avait de grandes connaissances dans la littérature de son pays. Il est auteur de plusieurs articles de la Biographie, et d'un Coup d'œil sur la littérature portugaise, qui précède la traduction des Odes de Francisco Manoel, par M. Sané.

M. de Sismondi met, avec juste raison, au nombre des poètes distingués de ces derniers temps le D. da Cunha, et cite de lui un morceau plein d'une sensibilité profonde. Il est connu par ses travaux en mathéma-

[1] Il a traduit des poésies anglaises de Grey et de Dryden, et s'est fréquemment élevé contre la monotonie de la poésie pastorale.

tiques; mais ses poésies n'ont jamais été imprimées, et je ne sais trop si on doit l'admettre parmi les auteurs du dix-huitième siècle ou du dix-neuvième; dans tous les cas il a un charme d'expression, un abandon de l'âme, qui révèlent le véritable poète.

Comme contemporain de Francisco Manoel, il faut nommer Maximiano Torres, l'un des hommes les plus remarquables de cette période. Ami du premier poète de ce siècle, comme lui il eut une existence malheureuse. Il appartenait à l'académie des Arcades, où il avait pris le nom d'Alfeno Cynthio. Lors des persécutions exercées contre les *Afrancesados*, il mourut au Lazareth de Trafraria, en 1809. Ses ouvrages manquent quelquefois de verve, mais il rachète ce défaut par une grande élégance, par une exquise pureté. Il a fait un sonnet qui est considéré comme le chef-d'œuvre du genre. Dans ses églogues, qui jouissent d'une grande estime, il se montre heureux imitateur des anciens, des Espagnols, et des poètes portugais du seizième siècle; on le voit souvent mêler aux formes pastorales les formes plus pompeuses de l'ode.

Un an avant la mort de Francisco Ma-

noel, la littérature portugaise eut à regretter Antonio Ribeiro dos Santos, membre de l'académie des Arcades, où il était connu sous le nom d'Elpino Duriense. Comme tous les membres de cette société, il s'appliqua à réformer le langage, et il est remarquable par la pureté de son style, de même que par le goût classique qui dénote un réformateur. Outre ses ouvrages publiés en trois volumes in-4°, cet auteur a laissé une traduction estimée d'Horace.

Je rappellerai également ici un poète mort il y a peu d'années : il jouit d'une grande réputation comme traducteur; c'est Azevedo Souza da Camara, qui fit passer dans sa langue, avec un bonheur étonnant, les meilleures pièces de Voltaire.

On a vu briller naguère en Portugal un poète tellement répandu dans les diverses classes de la société, que sa réputation est presque devenue populaire : je veux parler de Manoel Maria Barbosa Du Bocage. Il a parlé à la nation un nouveau langage; il s'est adressé à elle tour à tour avec grâce et avec énergie. Ce fut encore un de ces poètes guerriers auxquels les voyages et les malheurs révèlent de grandes pensées; il débarqua

dans les Indes, il visita les côtes de la Chine, il put s'attendrir à Macao sur l'exil du grand poète, et il eut avec lui cette conformité de plus, qu'une satire contre l'Ouvidor l'obligea à quitter le pays. Il mourut à Lisbonne, âgé de trente-cinq ans, au commencement du siècle.

Rempli d'instruction, doué d'une facilité prodigieuse, il eut peut-être le malheur de répandre son enthousiasme sur une foule de sujets, sans se livrer à de grandes compositions : on sent chez lui l'homme qui est vraiment poète, et qui se soucie peu d'être auteur.

Comme tous les poètes doués d'une âme sensible, Bocage a souvent éprouvé le besoin de peindre les souffrances d'une vie orageuse; on sent, à la lecture de ses œuvres, que son existence devait être rapide, parce que ses peines n'étaient point imaginaires. En lisant les sonnets de la plupart des grands poètes, on trouve presque toujours les traces des impressions les plus vives qui les aient agités, et ces petites pièces de poésie semblent essentiellement propres à retracer une prompte émotion de l'âme, un mouvement du cœur perdu pour jamais si quelques vers ne

suffisaient point pour rendre sa vivacité ou sa tristesse. Le Tasse, Camoens, Milton, ont souvent fait connaître ainsi les divers sentimens dont ils ont été agités, et souvent c'est là qu'il faut chercher à les étudier. Les Français n'offrent pas le même exemple : un sonnet est trop difficile à composer dans leur langage; c'est trop l'ouvrage de l'esprit pour être celui du cœur.

Bocage s'est livré à ce genre de composition avec une étonnante facilité. Il y montre une sensibilité ardente et profonde, peut-être plus encore que dans ses autres morceaux. Il y déploie en même temps un talent poétique qui le fait regarder comme inimitable.

J'en rapporterai d'abord un qui semble n'être qu'une triste prophétie, et qui peint assez bien sa rapide existence. Il servira peut-être à faire comprendre ses autres poésies.

[1]« A peine eus-je vu la lumière brillante du jour, que, dans l'empire célèbre de Tubal, le premier instant qui me fut accordé fut marqué en caractè-

---

[1] *A penas vi do dia a luz brilhante*, etc.

res de sang. Deux lustres s'étaient écoulés, et la mort dévorante m'enleva ton doux appui, ô ma tendre mère! Je suivis Mars, et le destin m'éloigna de mes frères, de mon père bien-aimé.

»J'ai erré sur la terre, sur l'océan, loin de ma patrie, loin du bonheur ; des larmes inondent mon visage.

» Et tandis qu'une multitude insensée cherche des chimères, les biens du monde, moi j'aspire à la paix du tombeau. »

J'offrirai encore un sonnet qui semble rappeler quelque grande infortune du poète.

[1]« Ame innocente, âme chérie, tu as volé vers un soleil dont la lumière est plus pure. Contre les biens d'une éternelle vie, tu as changé les faux biens de cette existence qui ne dure qu'un moment.

» Née pour le culte de Dieu, appelée par Dieu, tu es déjà affranchie des vaines illusions. Dans ton bonheur, la Providence t'adopte, mais la tendresse est blessée par un long souvenir.

»Oh ! malheureux mortel ! Insensé, tu donnes des larmes à la destinée de celle qui demeure maintenant dans le palais éthéré du maître du monde.

» Pardonne, Anarda, pardonne au malheureux qui t'adore. Telle est la funeste condition du cœur

---

[1] *Voaste alma innocente alma querida*, etc.

humain; la raison l'engage à se réjouir, mais l'amour le fait encore pleurer. »

Il a peint, avec un rare bonheur d'expression, un événement qui avait été célébré bien des fois par les différens poètes de la nation.

« [1] De la triste, de la belle Inez, écho plaintif, tu répètes encore les cris! tu demandes justice contre d'impies assassins! On entend encore dans la fontaine des amours les Naïades gémir, et le Mondego, à ce triste souvenir, rompt, dans sa colère, la barrière qui lui était opposée; il emporte les fleurs de son rivage. Mais l'amour entonne encore des hymnes sublimes en l'honneur de D. Pedro rempli de sa passion; il s'élance vers un tombeau où la beauté est sans vie; oh! miracle de la tendresse! il ouvre la sépulture de l'infortunée, il y descend, la contemple, gémit, l'embrasse et la couronne. »

Je terminerai ces citations de Bocage par un morceau empreint d'une mélancolie profonde, d'une philosophie austère, qui donne une juste idée du génie poétique de cet auteur.

[1] *Da triste bella ignez inda os clamores.*

[1]« Le monde, qu'est-ce autre chose qu'une prison où la mort opprime les tristes humains? Elle les garde pour que le sort les soumette à ses lois.

» La triste maladie, la guerre hideuse étendent sur le globe leurs griffes effrayantes, et préparent lentement la solitude du trépas.

» Chaque jour, les tombes de marbre, les urnes pompeuses sont arrosées de larmes douloureuses, attestant l'affliction de l'homme.

» Des maux et encore des maux, formant une horrible bande, errent sur la surface du monde: ils y répandent la peste, l'horreur, le poison.

» L'homme infortuné mais vertueux tombe comme le pervers. La mort, par ses effets, les rend égaux tous deux : la manière dont elle les frappe est seule différente. A celui-ci, la voix d'un Dieu parle du ciel; le remords, chargé du poids des crimes, frappe le cœur de l'autre et le déchire.

» L'un, entouré d'une flamme divine, fixe vers l'empyrée ses yeux attendris : on soulève pour lui le voile doré d'un avenir bienfaisant; l'autre, dévoré de serpens intérieurs, se sent engloutir dans un horrible abîme, et il voit qu'il passe du mal achevé à un mal éternel.

» Qu'importe que nos ossemens, voués à la destruction, blanchissent dans le terre, si l'âme pure triomphe dans les cieux?

---

[1] *He todo o mundo hum carcere emque a morte*, etc.

»Qu'importe, si, dans la demeure céleste, elle resplendit comme l'astre du jour; éclairée par la lueur que répand l'Eternel, sans doute elle voit s'obscurcir au loin la sphère étroite où l'aveugle mortel erre dans l'abandon; l'homme sent alors ce qu'il est et ce qu'il était.

» Il voit se dissiper les nuages d'un vieux mensonge; il contemple alors combien l'orgueil humain nourrit de vaines illusions.

» Il voit comment cet argile méprisable se développe, s'élève pour être le jouet de la terreur, de la folie qui enveloppent la raison de leurs ténèbres.

» Il comprend que les biens, que la paix, que le plaisir, ne répandent sur le monde qu'une vaine lumière, dorant bien mal l'horreur d'une existence vouée aux ténèbres.

» Grâces, grâces au Dieu favorable qui détourne de sa main puissante le joug cruel que voudrait imposer une puissance fatale.

» O mort, tu es une grande faveur du ciel, tu es le baume divin qui ferme les plaies de l'homme malheureux ! »

On voit, en lisant Du Bocage, que plusieurs de ses poésies ont été composées dans les pays lointains ou l'entraînait le sort. C'est ainsi que la seconde idylle se passe sur les bords d'un fleuve de l'Inde, et qu'il déplore dans les campagnes de Macao la perte d'un

prince regretté de toute la nation. Il était, je crois, à Goa quand il composa une pièce qui a un grand mouvement et un caractère assez original; elle est intitulée *l'Enchantement*.

Le poète, fixé sur les rives de l'Inde, veut revoir l'image de sa bien-aimée; il a recours à une opération magique enseignée dans le pays; il mélange l'encens, le bitume et la noix d'arek; le feu s'allume, la fumée s'élève, il implore l'ombre bienfaisante qu'il attend.

«Tel qu'entraîné par la soif, le cerf traverse rapidement l'espace qui le sépare de la fontaine, viens, ô ma bien-aimée, d'un pas léger, viens adoucir mes chagrins, viens essuyer mes pleurs. Dieu! je vois Elfira; voici la douce lumière de ses regards; vous avez accordé moins à Orphée lorsqu'il jouait de sa lyre; je n'en demande point davantage, ô mes enchantemens!»

Du Bocage a donné plusieurs de ses églogues, qui sont connues sous le nom de *Piscatoires*, et dont les interlocuteurs sont des pêcheurs. Mais il serait à désirer qu'il eût peint plus fréquemment la belle nature qu'il avait sous les yeux; et ses personnages,

placés dans les riches campagnes de l'Inde, sont trop européens.

Du Bocage s'est essayé dans presque tous les genres de poésies. Il avait même commencé plusieurs tragédies quand la mort vint le surprendre ; l'une roule sur l'antique défenseur de sa patrie, Viriatus ; l'autre nous présente les nobles efforts que fit Vasco de Gama pour étendre la domination des Portugais dans l'Inde ; enfin il y en a une troisième dont Alphonse Henriquez est le héros.

Ce poète, qui jouit d'une étonnante facilité, et qu'on regarde même comme un improvisateur extraordinaire, n'hésita point à transmettre dans son style harmonieux quelques-uns des ouvrages de nos auteurs modernes. On a de lui de nombreuses traductions, parmi lesquelles on distingue celle du poème de *l'Agriculture* de Rosset : elle n'est point achevée. Parent de la célèbre madame Du Bocage, il avait commencé la traduction du poème de Cristophe Colomb ; mais ce travail ne parut qu'après sa mort.

CHAPITRE XXXII.

Coup d'œil rapide sur quelques littérateurs vivans. — Jozé Agostinho de Macedo; l'*Orient*, poème épique, ses autres ouvrages. — Mauzinho d'Albuquerque; les *Géorgiques portugaises*. Medina e Vasconcellos; le vicomte de San-Lourenço; la comtesse de Oyeihausen, etc.

J'ai déjà dépassé les bornes assignées à ce genre d'ouvrage, et il me reste encore à parler de l'état de la littérature au Brésil; l'espace m'oblige à ne jeter qu'un coup d'œil rapide sur les poètes vivans qui se distinguent maintenant en Portugal. Il est malheureusement difficile de se procurer leurs ouvrages; cependant les plus remarquables nous sont parvenus. En examinant attentivement la liste des livres qui ont paru depuis quelques années, on voit que les poètes portugais n'ont rien perdu de leur ancienne fécondité, et l'on a une preuve nouvelle que le feu poétique, naturel à cette nation, ne peut s'éteindre, puisqu'on le trouve chez

les habitans des campagnes comme au sein d'une société brillante.

On peut s'apercevoir, en général, de quelque tendance à une réforme littéraire. De même que la société des Arcades s'efforçait de ramener les expressions originales du seizième siècle, en écartant les locutions françaises qui s'étaient introduites dans le langage, on voit maintenant quelques hommes dont l'imagination active tend à donner une autre direction aux idées. Ce mouvement, qui s'est fait d'abord sentir en France, se développe en Portugal, et les écrits de M. de Châteaubriand[1] n'y ont pas peu contribué sans doute. C'est une erreur, cependant, à mon avis, de regarder les auteurs du seizième siècle simplement comme d'habiles imitateurs; Camoens a survécu à l'oubli, parce que son genre d'existence lui avait donné vraiment de l'originalité, et que sa poésie, en rajeunissant d'anciennes idées, en parait d'autres qui étaient entièrement neuves. Essayer

[1] *Les Martyrs* avaient été traduits, comme on l'a déjà vu, par Francisco Manoel; *le Génie du Christianisme* a paru il y a peu de temps; mais il existait déjà plusieurs traductions de *René* et d'*Atala*.

de donner une nouvelle impulsion aux idées scolastiques est une chose naturelle maintenant; mais ces idées se sont introduites depuis le grand siècle. Les contemporains de Sa e Miranda cherchaient l'analogue de leur génie chez les anciens; pour cela ils n'étaient point de simples imitateurs; et d'ailleurs comparée avec notre poésie éminemment classique, avant qu'elle nous empruntât une marche monotone et régulière, celle du midi avait un caractère particulier, qui la rapproche singulièrement des formes plus libres dont on sent le besoin maintenant.

Ces réflexions m'ont été suggérées par l'examen d'un auteur moderne qui prêche la réforme dans un sens qu'on ne peut trop admettre. Comme on le verra, Camoens est son antagoniste. Il ne le regarde que comme un habile imitateur.

Le nom de Macedo a déjà été illustré dans la littérature portugaise, et l'on se rappelle sans doute ce que j'ai dit de ce polygraphe, dont personne peut-être n'a égalé la prodigieuse fécondité. Un ecclésiastique du même nom occupe maintenant une des places les plus distinguées dans les lettres en Portugal. M. Jozé Agostinho

de Macedo a presque la facilité de son prédécesseur, à en juger par la liste de ses œuvres : il s'est exercé dans presque tous les genres; mais, comme c'est assez ordinaire, il n'a point réussi également dans tous.

Il y a chez la plupart des nations certains ouvrages dont le titre seul imprime une sorte de vénération. La puissance qu'ils ont exercée dans un siècle, ils l'exerceront dans tous les temps. Leur influence extraordinaire sur les idées est indépendante du changement qu'amènent les années : ils parlent au cœur un langage qui ne varie point; la reconnaissance efface leurs défauts, et il faut plaindre celui qui admire faiblement ces beautés que le génie se révèle si rarement à lui-même. Leur origine tient à une cause dont on sent le pouvoir, qu'on ne peut comprendre, et que le poète lui-même ne pourrait expliquer, mais que les nations ne méconnaissent jamais; dans leur admiration, elles leur vouent une sorte de culte.

Les ouvrages qui renferment ces nobles inspirations peuvent être critiqués aisément; il y a certaines parties qu'une plume ingénieuse pourrait rendre ridicules. Ces attaques sont fort innocentes, et peuvent

même être utiles; elles éclairent le goût de ceux qui ne savent point choisir; mais quand elles s'égarent et qu'elles touchent à ce que tout le monde admire, elles excitent un sentiment qu'on ne sait trop comment qualifier, et leur plus sûr effet, c'est d'exalter la gloire qu'elles cherchent à rabattre.

L'ouvrage le plus important de M. de Macedo est un poème épique intitulé : *l'Orient* (*O Oriente*). Le sujet de ce poème, c'est le sujet des Lusiades; tout y a été soumis à de justes proportions; les divinités du paganisme n'interviennent plus au milieu des chrétiens; tout est réduit aux règles de cette sagesse à laquelle l'inspiration ose quelquefois échapper. M. de Macedo dit dans sa préface qu'il ne veut point attaquer la gloire du grand poète; peu importe sa volonté, la gloire de Camoens est entière.

Si j'avais plus d'espace à ma disposition, je donnerais une analyse de ce poème; car, après tout, les Portugais le considèrent comme la première épopée moderne; et l'on doit ajouter qu'il y a souvent un vrai talent, que l'énergie s'y montre à côté de la noblesse; mais ces ressorts cachés qui émeuvent l'âme, qui appartiennent au na-

vigateur, au soldat rempli d'enthousiasme poétique, et que quelques personnes semblent ne point apprécier, c'est dans Camoens qu'il faudrait les chercher. Son génie et le genre de vie qu'il avait adopté lui révélaient certains secrets de composition que le raisonnement aurait dû apprendre à l'auteur de *l'Orient;* il aurait dû sentir qu'il enlevait une partie de l'intérêt que pouvait inspirer son héros, en lui faisant annoncer, par une vision, la destinée à laquelle il est appelé. Gama, dans Camoens, intéresse par l'ardeur avec laquelle il s'est jeté dans une entreprise dont son courage veut trouver la fin, mais que la mort peut suspendre; il court des dangers, et il ignore ceux qui l'attendent; dans ce mépris de la vie, dans cette ardeur d'aventures, il y a quelque chose qui peint le siècle où le hasard servit tant le courage.

Il y a, je le répète, des beautés de style dans l'*Orient.* On reproche cependant à l'auteur d'avoir adopté certaines terminaisons rejetées par le goût.

Il existe un autre ouvrage de M. Macedo qui paraîtra fort extraordinaire; je me contenterai d'en offrir le titre traduit textuel-

lement[1]. C'est une lettre dans laquelle on prouve jusqu'à l'évidence que la plus grande incohérence de Camoens est son épisode d'Adamastor.

Si telle est l'opinion de M. de Macedo, il a raison de la faire connaître, mais peu de personnes seront de son avis.

M. de Macedo est auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers où son talent se montre avec avantage : le plus remarquable est un poème intitulé *la Méditation* (*a Meditacaõ*); il y a souvent de la noblesse d'image et de pensées. On peut en dire autant de *Newton*, poème didactique en plusieurs chants.

Je ne prétends point rappeler tous les ouvrages de cet auteur, ils sont fort nombreux. Il paraît avoir été en discussion littéraire avec plusieurs écrivains, relativement à un livre contre la secte des *Sebastianistas*, et qui parut, je crois, vers 1810; la querelle fut vive de part et d'autre, et les

[1] *Carta critica na qual se mostra até a evidencia que a maior incoherencia de Luiz de Camoens, he o epizodio de Adamastor, no canto* 5°, *das Lusiadas*, por J.-A. de Macedo.

titres seuls de divers ouvrages le prouvent suffisamment.

M. de Macedo ne s'est point livré seulement à la littérature; on connaît de lui plusieurs ouvrages de philosophie.

Ces dernières années ont été signalées par l'apparition d'un ouvrage qui rappelle souvent le genre descriptif qu'on vit exercer tant d'influence sur le commencement du dix-neuvième siècle, et qui puisait la plupart de ses inspirations chez les anciens. Il y a beaucoup de talent dans les *Géorgiques portugaises* de M. Mauzinho d'Albuquerque; mais on y désirerait peut-être une peinture de son pays plus neuve pour le reste de l'Europe. Sa versification est correcte, élégante; ses descriptions sont animées. On se surprend à désirer que ce beau pays si fertile paraisse dans toute cette pompe qui doit si peu de chose à l'art; du reste, le titre de l'ouvrage rejetait peut-être ce genre de mérite. C'est l'agriculture perfectionnée que chante M. d'Albuquerque, et souvent, il faut en convenir, ses tableaux ont une grâce admirable; on sent qu'il serait doux de contempler les paysages qu'il décrit. La plupart des journaux littéraires du Portugal ont fait

avec raison l'éloge de cet ouvrage. On dit que M. Mauzinho d'Albuquerque prépare en ce moment un poème épique sur les guerres que Pernambuco eut à soutenir contre la Hollande.

On considère aussi comme un poète distingué M. Medina e Vasconcellos, qui avait déjà acquis un nom au commencement du siècle. Né, dit-on, à Madère, accoutumé aux brillans tableaux d'un nature remplie de splendeur, il acquit assez rapidement une juste célébrité. La découverte de sa patrie lui parut mériter de devenir le sujet d'un poème épique. Un hardi navigateur, Zargo, fut son héros. *La Zargueida* offre souvent des vers remarquables; mais un tel mérite est insuffisant pour assurer la réputation d'un poème épique.

L'épopée de M. Antonio Jozé Osorio de Pina Leitaõ, publiée à Bahia en 1818, roule, comme je l'ai dit, sur la fondation de la monarchie portugaise; cet ouvrage offre quelques épisodes remarquables. Enfin, je vois paraître dans ces derniers temps plusieurs poèmes épiques, dont je ne connais que les titres, mais qui prouvent toujours le goût de la nation pour cette branche de

la littérature: telle est, entre autres, *la Braganceïda* de M. Roque Carvalho Moreira. Cet ouvrage est en deux volumes. Les traductions de poèmes étrangers se multiplient toujours, et l'on voit paraître une version nouvelle des *Martyrs* de M. de Châteaubriand.

La littérature portugaise s'est encore enrichie dans ces derniers temps de deux traductions en vers fort remarquables. M. T. J. Bento Maria Targini, vicomte de San-Lourenço, a d'abord fait passer dans sa langue, avec un rare bonheur, *l'Essai sur l'Homme de Pope*, et il a donné dernièrement une traduction du *Paradis perdu*, de Milton, qui dénote un grand talent. M. de San-Lourenço est auteur de plusieurs satires estimées.

On regarde comme un poète habile Luna Leitaõ, l'ami et l'élève de Francesco Manoel, qui a publié à Rio de Janeiro une traduction complète de Virgile. M. F. de Borja Garcaõ Stockler, qui s'est illustré dans un autre genre, s'occupe avec succès de la poésie. Ainsi que le vicomte Palmella, MM. Pato Monitz, Pedro Lopes Feliciano, Castilho Pimentel, Maldonado Antonio Correa, etc,

sont indiqués par quelques critiques comme des poètes estimables. M. Monteiro da Rocha occupe, dit-on, un des premiers rangs dans la littérature.

On s'est plaint quelquefois en Portugal de ce que l'éducation des femmes laissait beaucoup à désirer; mais il semble que le même reproche ne puisse plus être fait maintenant, et plusieurs dames jouissent d'une juste célébrité par leurs ouvrages. Au premier rang on doit mettre la comtesse de Oyeihausen, qui a écrit dans tous les genres, et qui joint à la connaissance des langues un talent remarquable de versification. On met au nombre de ses meilleurs ouvrages une traduction de *l'Oberon* de Wieland. Madame Pezzolo da Costa n'a point publié tous les ouvrages dont M. Balbi indique les titres, mais elle est déjà connue par un recueil donné sous le titre de *Francilia, pastora do Tejo*. Cette dame s'occupait de la traduction de la *Corine* de madame de Staël. La vicomtesse de Balsamaõ a composé aussi des poésies agréables.

CHAPITRE XXXIII.

DE LA POÉSIE DRAMATIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

J.-B. Gomez, mort il y a peu de temps; la comtesse de Vimieiro, Pedro Nolasco, Pimenta de Aguiar.

La *Nova Castro* de Gomez est considérée maintenant comme le chef-d'œuvre du théâtre en Portugal, et elle le mérite sous divers rapports; on doit regretter vivement que l'auteur ait poussé sa carrière si peu loin. La marche de sa pièce offre de l'intérêt, le style se distingue par l'élégance et par l'harmonie. Gomez est plein de sensibilité, et souvent il émeut à un haut degré, en tout je le préfère à Lamothe; mais, s'il faut l'avouer, cet auteur ne me paraît point encore original : je trouve chez lui d'assez fréquentes imitations de Ferreira, et bien que sa pièce soit moins calquée que l'ancienne Inez sur le théâtre grec, il y a moins de couleur locale. Ses

personnages sont modernes dans l'étendue du mot, ils appartiennent plutôt aux héros denotre système dramatique,qu'à la nature, et à l'époque où ils existaient; c'était, je le répète, un caractère bien curieux à peindre que celui de ce D. Pedro qui offrit l'alliance de la rudesse la plus bizarre avec l'exaltation de la plus touchante sensibilité. D. Pedro dans la *Nova Castro* est impétueux comme tous les amans dont on veut vaincre la passion; il n'a d'énergie que dans les instans de désespoir, et l'histoire nous prouve cependant que son caractère empruntait du siècle où il vivait une force habituelle qui le rendait bien différent de ce chevalier malheureux que Gomez a mis en scène.

Murphy, dans son *Voyage en Portugal*, parle d'une Inez de Castro qui obtenait alors beaucoup de succès; elle est de Nicolas Luiz; mais il est impossible de la juger uniquement sur le fragment qu'on nous en a donné.

Quelques littérateurs placent à côté de la *Nova Castro* une tragédie intitulée le *Triomphe de la nature*, par M. Pedro Nolasco, à qui les lettres sont redevables d'autres productions. Je regrette de ne pouvoir porter de jugement sur cette pièce qu'on

dit fort remarquable; je n'ai pu me la procurer.

Avant que Gomez eût donné son *Inez de Castro*, on regardait *Osmia* comme la première tragédie moderne. Cette pièce, couronnée par l'Académie, est de la comtesse de Vimieiro, qui suivit dans cette circonstance les règles du goût français, plutôt qu'elle n'eût l'intention d'indiquer une route nouvelle. La scène est en Portugal, mais il faut se reporter au temps de l'invasion des Romains. Les Turditains reconnaissent pour roi Rindacus, qui a épousé Osmia; il n'en est point aimé. Le peuple, qui lui est soumis, se révolte contre les oppresseurs; un combat a lieu; Rindacus est blessé, il tombe au pouvoir de l'ennemi. Osmia partage sa captivité; elle a inspiré la passion la plus vive à Lelius; elle la partage; mais le sentiment de ses devoirs lui donne la force de résister à son amour. Agitée par tant de combats, soumise en quelque sorte à la puissance d'une prophétesse, qui n'a d'autre volonté que de rendre la liberté à sa nation, Osmia trouve enfin la mort, objet de ses souhaits. La catastrophe est racontée, et termine la pièce d'une manière assez ordinaire. Cette

tragédie, qui ne manque point d'un certain intérêt, est écrite en iambes non rimés, et le dialogue semble indiquer que l'auteur a pris Voltaire pour modèle plutôt que les autres dramatiques.

Nous sommes bien loin de ce temps où un génie plein de force se frayait librement une route nouvelle dans la carrière dramatique : les progrès des diverses nations, l'exigence du public, l'instruction généralement répandue, arrêtent peut-être quelques esprits originaux ; pour peu qu'on ait admiré nos grands tragiques, et qu'on ait reflécbi à l'influence qu'ils ont exercée sur les nations les plus indépendantes en matière de goût, on doit craindre sans doute de ne point suivre les règles qu'ils se sont imposées ; mais aussi, quand on a senti quelque chose de cette ardeur énergique qu'on trouve chez les génies complètement libres, il semble naturel de s'abandonner à son enthousiasme. Les poètes originaux eux seuls créent les lois qui leur conviennent.

M. Pimenta de Aguiar a compris qu'il manquait au Portugal un théâtre national. A une époque où l'état de la littérature ne lui permettait guère de ne point être imitateur

des Français, il a cependant de l'originalité dans la conception et dans la pensée, et c'est ce qui le rend intéressant à examiner, car il pèche souvent du côté du style. En général, ses personnages parlent un langage noble et énergique, mais il ignore l'art du dialogue, et ses longues tirades fatigueraient le lecteur français. Quoiqu'il ait traité plusieurs sujets tirés de l'antiquité, il s'est montré plus national en adoptant ceux que lui offrait l'histoire de son pays. La collection de ses œuvres, rassemblées sous le titre de *Théâtre tragique*, est déjà considérable, et pourra réveiller le goût du théâtre chez les Portugais, d'autant plus que les encouragemens de l'Académie des sciences appellent les poètes vers ce genre de composition.

J'ai déjà essayé de faire connaître le talent de M. Pimenta de Aguiar lorsque je donnai un volume de pièces portugaises dans la collection de Ladvocat : je choisis alors la *Conquête du Pérou* et *Viriatus* comme empreints d'une couleur plus vraie. Il y a dans cette dernière pièce surtout un endroit qui produit une sensation profonde : c'est la scène où Viriatus rappelle l'effroyable massacre de ses compatriotes qui eut lieu sous Servi-

lius Galba; on éprouve, en la lisant, qu'il est de ces crimes politiques dont le temps ne peut affaiblir l'impression; au bout de quelques siècles l'horreur est la même que si l'événement venait d'arriver : ici la puissance de la poésie a éternisé le crime, elle fait sentir le besoin de vengeance que dut éprouver le vaillant défenseur des Lusitaniens.

Il rappelle le nombre des guerriers qui ont péri; mais ce n'est point là le seul crime des Romains.

« Près des monceaux de morts, le gazon teint de sang ne présentait qu'un lac rougi qui faisait horreur; les chairs blanches des jeunes filles avaient pris la couleur du lis violet : leurs bouches livides nous appelaient à la plus juste des vengeances, et nous, écartant la première impression de l'angoisse, nous nous abandonnâmes à la fureur; nous teignîmes nos mains de leur sang; nous jurâmes une guerre interminable à l'insolente reine; les dieux vengeurs nous écoutèrent dans l'Olympe. Au milieu des profondeurs de l'Averne, Pluton ratifia notre serment. Comme accomplissement de notre auguste promesse, des milliers de Romains sont descendus dans les royaumes sombres. Aujourd'hui Caron a laissé tomber ses rames d'effroi en voyant la multitude que notre honneur a envoyée sur les rivages de l'épouvantable Styx. Continuons donc: que la détestable

race des Romains soit exterminée dans la Lusitanie ; que ses lances viennent s'émousser à l'occident de l'Europe assservie; que les aigles romaines meurent dans leur perversité; que la douce et chère liberté ait toujours un asile et un culte. »

Peut-être trouvera-t-on un peu de pompe dans ce discours du pasteur guerrier; mais le langage énergique et sauvage d'un montagnard ne peut pas être le même sous tous les climats; et cette teinte un peu orientale qu'on trouve dans la harangue de Viriatus, ces dieux romains qu'on avait introduits dans sa patrie, et qu'il invoque avec force, voilà peut-être le langage de la vérité. Le Lusitanien Viriatus devait avoir quelque chose des idées exaltées qu'on trouva plus tard chez les chevaliers de sa nation.

Je ne vois pas beaucoup de comédies modernes dignes d'être citées ; peu d'auteurs exploitent cette branche de littérature. Au dix-neuvième siècle comme au dix-huitième, c'est encore dans ces petites pièces connues sous le nom d'*Entremeses* que triomphent les Portugais ; mais ces essais dramatiques sont plutôt piquans par l'originalité du style que par la force des situa-

tions, et l'on doit leur appliquer ce que dit madame de Staël en parlant de certains romans comiques :

« Les plaisanteries qui consistent dans les formes du langage en disent peut-être à l'esprit mille fois plus que les idées, et cependant on ne peut transmettre aux étrangers ces impressions si vives excitées par des nuances si fines. »

CHAPITRE XXXIV.

Coup d'oeil rapide sur la littérature et sur les sciences.

Derniers travaux de l'Académie. — MM. Correa de Serra, Solano Constancio, Garcaõ Stockler, Verdier, Camera, Casado Giraldès, etc., etc.— Feuilles périodiques.

Si l'on veut avoir une idée exacte de la véritable situation où se trouvent maintenant et les sciences et la littérature en Portugal, ce sont les Mémoires de l'Académie que l'on doit consulter. En lisant cette importante collection, on verra qu'une nation intéressante que l'on a crue trop longtemps arrêtée dans ses progrès, continue les plus importans travaux avec un zèle que le reste de l'Europe ne sait peut-être point suffisamment apprécier. Cette activité que les Portugais avaient autrefois pour les découvertes, ils l'ont maintenant pour les sciences; et dans cette carrière ils font en-

core des conquêtes. Quoique séparés des autres royaumes de l'Europe, ils mettent à profit les travaux qui se passent loin d'eux; et dans cette occasion ils prouvent encore que la distance n'a point arrêté leur persévérance. Les Portugais travaillent souvent en silence, mais ils travaillent; et s'ils ne livrent point tous leurs ouvrages à l'impression, il existe parmi eux un foyer de lumières qui aura toujours la plus heureuse influence, surtout dans ce qui a rapport aux sciences et à l'érudition. Grâce aux Arcades, la littérature a été ramenée à de sages doctrines. On admire les auteurs du seizième siècle, on cherche quelquefois à les imiter; mais il faut l'avouer, on n'a point retrouvé leur originalité ni leur mélancolie chevaleresque si pleine de charmes. Le style lui-même s'est ployé à des formes qui peuvent exclure le mauvais goût, mais qui ne sentent point l'inspiration. Dans tous les cas, les Portugais sont plus heureux que bien des nations. Le passé leur présente une gloire littéraire qui répand encore un vif éclat, et qu'on a trop oublié. Bien des anciennes productions peuvent avoir l'attrait de la nouveauté, et l'on voit avec plaisir que l'enthousiasme de

quelques littérateurs pourra donner enfin les élémens d'une histoire littéraire, qui manque à la nation, et qui lui est indispensable. Déjà plusieurs mémoires de l'Académie des sciences présentent sous ce rapport des documens précieux. Je n'entreprendrai point de faire connaître tous ses travaux scientifiques, mais je signalerai aux amis de la littérature quelques mémoires. Le premier est relatif au théâtre portugais : on le doit à M. d'Arragaõ Morato, et il est rempli de faits importans, principalement sur Gil Vicente. M. Alexandre Lobo a écrit une vie de Camoens, et a fait des recherches intéressantes sur ses œuvres; quoique je sois loin de partager les opinions littéraires de cet académicien, le morceau qu'il a inséré me paraît mériter toute l'attention des érudits. A ce morceau je préfère l'examen qu'il a donné des œuvres de Frey Luiz de Souza. Enfin, j'indiquerai un travail intéressant de M. Trigozo, qui roule sur les cinq premières éditions de Camoens : on y verra, entre autres choses curieuses, que le grand poète fut persécuté par les jésuites. Je rappellerai encore ici les discours qui ont été prononcés sur les travaux de la Société,

car ils sont précieux pour l'histoire littéraire. Un membre de l'Académie, qui résidait à Paris et que la France réclame, vient de se réunir à tous les hommes distingués que j'ai cités. M. Theothimo Lecussan Verdier, connu par sa vaste érudition, jettera sans doute un nouveau jour sur l'histoire littéraire de la nation. Peu d'hommes connaissent aussi bien que cet estimable savant les richesses du seizième siècle, et on lui doit des travaux bien précieux sur Camoens, dont il est le plus zélé admirateur.

Durant les premières années du dix-neuvième siècle, l'Académie n'a point interrompu ses importantes publications. Entre autres documens précieux, elle a donné deux recueils considérables de mémoires; l'un, que j'ai cité fréquemment, est connu sous le titre de *Memorias de litteratura*. On y trouve des jugemens importans sur quelques poètes du temps de Camoens. Les philologues s'y procureront de précieux renseignemens sur les peuples de la Lusitanie, sur les Israélites qui se sont distingués en Portugal. Des extraits curieux d'anciennes chroniques leur feront connaître certains points de l'histoire nationale durant la do-

mination des Maures; enfin quelques-unes des anciennes lois du royaume y sont éclaircies par d'importantes discussions. L'ouvrage intitulé *Memorias economicas* est surtout précieux à l'agriculteur et au géographe. Il intéresse particulièrement les Portugais par le genre de détails qu'il renferme. On y remarque cependant un mémoire d'un intérêt général, il roule sur l'esclavage et sur ses abus. On le doit à un homme qui a vu de ses propres yeux, et qui s'est spécialement occupé des diverses maladies qui attaquent les infortunés Africains dans une terre étrangère. C'est ainsi que la nostalgie, connue au Brésil sous le nom de Banzo, y est décrite avec une effrayante énergie, et que l'on sent que ce mal de l'âme peut donner la mort comme les maux les plus terribles du corps. Cette peinture des horreurs de l'esclavage, faite avec une extrême simplicité, mais remplie de détails importans, produit une bien profonde impression sur le cœur; et même elle donne plus d'horreur pour un épouvantable trafic que les phrases éloquentes de l'homme qui n'a point contemplé les misères qu'il décrit.

Sans vouloir entrer ici dans de plus grands

détails sur les publications de l'Académie, je signalerai la précieuse collection des Notices pour l'histoire et la géographie des nations d'outre mer, et je rappellai qu'après avoir montré le plus grand zèle pour la propagation de la vaccine, elle a fait publier divers morceaux sur cette découverte si précieuse à l'humanité.

Ce serait donc une erreur de croire que le Portugal est maintenant en arrière des autres nations pour la culture des sciences et des lettres. La multitude de journaux qui s'y publient, la quantité d'ouvrages qu'on a imprimés depuis quelques années prouvent assez le mouvement des esprits; malheureusement la masse de la nation est encore plongée dans l'ignorance, et le progrès des lumières ne se fait sentir que chez une faible partie de la population, que son extrême activité met en relation avec le reste de l'Europe; aussi est-on assez surpris de voir paraître les mêmes noms dans les diverses branches de la littérature. En jetant un coup d'œil sur la liste des ouvrages qui ont été imprimés depuis quelques années, on est étonné du nombre d'écrits polémiques que les dernières années ont vu éclore. Aux brochures satiriques qui

paraissaient contre Napoléon et ses généraux, succède une longue guerre contre les Sébastianistas et leurs absurdes croyances. Le nombre des mémoires utiles à l'agriculture ou à l'industrie se multiplie singulièrement. On voit paraître de temps à autre quelques ouvrages de philosophie très-remarquables. C'est ainsi qu'en 1813 M. S. Pinheiro Ferreira, ancien professeur de logique à Coïmbre, et depuis ministre des affaires étrangères, donne ses *Preleccoens Philosophicas* qui obtinrent une grande célébrité. M. de Balbi dit avec raison, en parlant de cet auteur, que c'est un Portugais qui a publié, dans la capitale du Brésil, l'ouvrage le plus philosophique qui soit sorti des presses du Nouveau-Monde. En 1819, M. Antonio Leite Ribeiro met au jour sa Théorie du discours appliquée à la langue portugaise, et l'on voit dans cet ouvrage que les idées de plusieurs idéologues modernes, et entre autres celles de M. de Tracy, ont été mises à profit. On sent aussi que peu à peu les idées philosophiques de Kant commencent à s'introduire; et ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que ce sont deux moines, le père Antonio de Santa Barbara, et le

père Jozé d'Almeida Drack, et le père Joaõ de Agueda, qui professent la philosophie, dans les chaires les plus célèbres après celles de l'université de Coimbre. On voit également que les meilleurs ouvrages de nos savans mathématiciens ont été traduits; un grand nombre de traités originaux paraissent sur cette science importante. L'opinion place à la tête des mathématiciens portugais M. Francisco de Borja Garcaõ Stockler [1], ancien gouverneur des Açores. Enfin M. Ferreira d'Araujo a composé un bon traité d'astronomie, qui manquait jusqu'alors. Outre ces auteurs, dont les travaux sont connus, grâce à l'impression, M. de Balbi cite encore un grand nombre d'ouvrages manuscrits qui jouissent dans l'opinion publique d'une certaine célébrité.

Depuis quelques années la chimie et l'histoire naturelle sont cultivées avec un succès toujours croissant : les bornes de cet ouvrage m'empêchent de faire connaître, même rapidement, les hommes qui se sont distingués dans ces sciences importantes. Tout le monde connaît maintenant les tra-

[1] Il a donné une histoire des mathématiques.

vaux de MM. Manoel Ferreira da Camara Betancourt, Joaō Antonio Monteiro, Jozé Bonifacio d'Andrade, Félix Avellar Brotero, Antonio Gomes, Correa de Serra; ce dernier nom surtout est célèbre en France. M. Correa de Serra est du petit nombre de ces hommes chez lesquels un ardent désir de propager l'instruction ne s'arrête jamais, et que leur courage fait triompher de tous les obstacles; grâce aux soins de M. Correa de Serra, une foule d'ouvrages importans, relatifs à l'histoire et à la littérature, ont été publiés dans ces derniers temps; mais il a répandu les nombreux résultats de ses observations en histoire naturelle dans une foule de journaux nationaux et étrangers. Les Transactions philosophiques de Londres renferment d'excellens articles de lui, et je me rappelle avoir lu un morceau de la plus haute importance qu'il fit insérer dans un journal périodique: il jetait le plus grand jour sur l'état agricole de l'Espagne durant la domination des Maures. Puisse ce malheureux pays mettre à profit les observations du savant Portugais! M. Correa de Serra écrit notre langue avec beaucoup de pureté.

En parlant d'hommes vraiment utiles aux

sciences et aux lettres, on ne peut se dispenser de nommer M. Francisco Solano Constancio, qui a long-temps résidé à Paris, et qui était un des principaux collaborateurs des *Annaes das sciencias e artes*. Il est auteur de plusieurs ouvrages et d'un grand nombre d'excellens articles de journaux. M. Francisco d'Oliveira s'est distingué aussi par des travaux importans. M. de Balbi se plaint avec juste raison de ce que la géographie n'a point fait en Portugal d'aussi grands progrès que sa situation politique aurait pu le faire espérer. Il cite cependant quelques hommes vraiment distingués dans cette science, qu'il possède si bien lui-même; et il accorde le premier rang à M. Joaquim Pedro Cazado Giraldez, connu en France par son Tableau des colonies et possessions anglaises dans les quatre parties du monde. Cet écrivain réside maintenant à Funchal, et ses travaux ont fait parfaitement connaître l'île de Madère. Il s'occupe, dit-on, d'une géographie universelle; elle aura sans doute un caractère particulier, si l'auteur sait mettre à profit les travaux des anciens voyageurs nationaux.

Mais ce qui prouve mieux que tout le reste peut-être l'ardeur de la nation pour

les sciences et pour les lettres, c'est l'esprit d'investigation qui règne dans quelques journaux[1]. A la tête de tous ceux qui ont été publiés dans ces dernières années, il faut mettre les *Annaes das sciencias e artes*, dont M. Diogo Mascarenhas Neto était rédacteur

[1] Dès 1649, les Portugais possédaient une gazette politique; mais ils ne firent pas de grands progrès en ce genre jusqu'au dix-neuvième siècle, car avant 1800 la *Gazette de Lisbonne* était la seule feuille politique qui fût publiée dans le royaume de Portugal.

« Lorsqu'en 1809, dit M. Balbi, on discutait encore en Europe contre l'ignorance des Portugais, et qu'on leur reprochait de n'avoir que l'*Almanach*, et la mauvaise *Gazette de Lisbonne*, le *Calendario dos Santos* et l'*Almocreve das Petas* (*le Courrier des Bagatelles*), ils ne comptaient pas moins de treize ouvrages périodiques publiés dans leur langage, non compris l'*Almanach de Lisboa* et l'*Almanach militar*; en voici les titres : *o Observador portuguez, historico politico de Lisboa*; *o Semanaria patriotico*; *o Correio da Peninsula*, ou *o Novo Telegrafo*; *o Postilhaõ de Lisboa*; *a Abelha do meiodia* (*l'Abeille du midi*); *o Mensageiro* (*le Messager*); *a Lanterna magica*; *o Telescopio portuguez*; *a Gazeta de Lisboa*; *as Ephemerides nauticas*, publiées à Lisbonne par l'Académie des Sciences; *o Correio brasiliense*, publié à Londres, et *a Gazeta de Rio-Janeiro*, publiée au Brésil. »

en chef. En parcourant cet intéressant ouvrage, on regrette bien vivement qu'il se termine au quinzième volume, et l'on comprend facilement combien il devait répandre de lumières en Portugal; il eût été à désirer seulement qu'il se fût occupé davantage de la littérature ancienne. Les rédacteurs, qu'un heureux concours de circonstances avaient réunis à Paris, occupent maintenant des emplois qui les en éloignent. La mort a frappé quelques-uns des plus célèbres; mais les Solano Constancio, les Verdier, les Correa de Serra, les Santarem n'ont point sans doute interrompu leurs utiles travaux. Ce dernier, que son zèle infatigable rend précieux aux érudits, prépare, dit-on, un ouvrage qui jettera un bien grand jour sur l'histoire du Portugal et de l'Asie. Le vicomte de Santarem, après avoir visité les bibliothèques étrangères et les archives nationales, réunit une collection complète de tous les traités de paix et d'alliance faits avec le Portugal; l'on dit que les traités conclus sous la première dynastie forment déjà un corps de vingt et un volumes in-4°.

Trois journaux dans ces derniers temps ont exercé une grande influence sur la si-

tuation politique du Portugal; mais, comme on le pense bien, ils n'étaient pas publiés dans ce pays. *Le Courrier brésilien*, imprimé à Londres, excitait l'inquiétude du ministère ; mais il jouissait d'une grande vogue. Il était rédigé par M. Hypolito da Costa. *L'Investigador portuguez* obtint ensuite une faveur qu'il devait surtout à ses articles politiques, et à la manière dont il présentait chaque mois le tableau de la situation des divers états de l'Europe. On comptait au nombre de ses rédacteurs les plus distingués l'auteur d'une tragédie célèbre, M. Vicente Pedro Nolasco. Ce journal cessa de paraître en 1819. On cite encore *le Portugais*, *o Portuguez*, fondé en 1814, et rédigé par M. Bernardo da Rocha, comme remarquable par son esprit d'indépendance. J'ajouterai que l'on ne comptait pas moins de dix-sept journaux politiques à Lisbonne en 1821. Un partisan de la réforme dans les lettres en publia un connu sous le titre du *Motim litterario*, que je n'ai pu me procurer, et qui contient sans doute des critiques curieuses.

Mais il est temps que je m'arrête ; il me reste encore à signaler les productions littéraires d'un autre pays. Je sens combien le

faible aperçu que j'offre ici est insuffisant : sans doute quelques noms me sont échappés, un ouvrage plus considérable pourra un jour les faire connaître. C'est surtout l'ancienne littérature qu'il importait d'examiner, puisqu'un grand nombre de poètes et d'historiens vraiment remarquables étaient complètement ignorés. Riche de ses souvenirs, fière de ses anciens exploits, la nation portugaise porte maintenant ses regards vers le seizième siècle, et elle y puise cette énergie qui vient toujours de la gloire. Jusqu'à présent elle n'est entrée que faiblement dans les échanges littéraires que fait le reste de l'Europe ; mais cela tient à la situation du pays plutôt qu'à toute autre raison. Le Portugal n'est point resté étranger au mouvement des esprits ; le nombre des traductions qui paraissent chaque année, celui des compositions importantes, le prouvent suffisamment ; il est seulement à désirer que sa littérature prenne un caractère plus original. Mais, avouons-le, jusqu'à présent le monde littéraire semble avoir été ingrat envers cette nation qui a fréquemment donné l'impulsion aux autres, et dont les travaux ont été presque toujours

méconnus. Grâce à Lobeira, c'est elle, au quatorzième siècle, qui fournit ces fables chevaleresques dont s'emparent les Italiens, et dont ils créent leurs chefs-d'œuvre; deux siècles plus tard on voit apparaître le premier épique moderne de l'Europe; il est exalté par le plus grand poète de l'Italie, mais il reste long-temps inconnu aux autres nations. Avant que Camoens ait paru, *Sa e Miranda* a offert le modèle des églogues; Gil Vicente crée un théâtre original, qui fonde celui des Espagnols; et enfin Ferreira donne la première comédie de caractère et la seconde tragédie régulière dont s'honore l'Europe. Le premier, Barros fait bien connaître l'Asie. Enfin, à l'époque où nous n'avons que de faibles essais, la littérature portugaise jette le plus vif éclat; elle est une des premières à posséder une de ces feuilles qui propagent rapidement les grands événemens ou les nouvelles découvertes. Mais je m'arrête, je dirai seulement qu'il est temps d'apprécier davantage un peuple qui pendant plusieurs siècles n'a point ralenti ses efforts pour le bien des lettres, et qui, en les renouvelant aujourd'hui, fait espérer de son zèle les plus heureux résultats.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DU

BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur le caractère que la poésie doit prendre dans le Nouveau-Monde.

PENDANT long-temps l'Amérique méridionale, soumise au joug de deux puissances européennes, sembla condamnée à leur fournir des richesses sans partager leur gloire. Avec le besoin de la liberté on a senti dans le Nouveau-Monde un désir ardent d'accroître ses connaissances. Nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait retenir les Américains sous la dépendance par les liens

politiques et par ceux de l'ignorance. Où nous avons arraché de l'or, nous avons laissé échapper le germe de toutes les connaissances; nous verrons ce que produira cet échange, qui se faisait souvent malgré nous, puisque dans la plupart des états de l'Amérique du sud les livres étaient prohibés, ou venaient s'enfouir dans les bibliothèques des moines, et que là trop souvent une oisive ignorance les dédaignait.

Il faut convenir cependant que le Portugal mit bien moins de rigueur dans ces mesures que les états limitrophes, et que l'ancien gouvernement, en transportant son siége à Rio-Janeiro, apporta aussi le goût des sciences et des arts, et facilita même leur culture; le Brésil cessait alors d'être une colonie; l'odieux système tombait de lui-même : quelques années plus tard les Brésiliens l'eussent anéanti.

Néanmoins, au commencement du siècle, le vaste empire du Brésil empruntait encore au Portugal quelques faibles rayons de son ancienne gloire littéraire pour s'en parer; les succès que les Brésiliens eussent pu acquérir étaient comptés pour rien; comme les richesses de la terre, ils allaient grossir le

trésor de la métropole : le reste du monde les ignorait, et les Américains eux-mêmes savaient à peine s'ils devaient s'en glorifier; et cependant, l'amour malheureux, la découverte de ce beau pays, les conquêtes des Européens, avaient déjà inspiré les hommes du Nouveau-Monde; un climat délicieux les entraînait à leur insu : poètes de la nature, ils en avaient célébré la beauté; soumis aux passions nobles et ardentes, ils chantaient leur pouvoir.

Le Brésil, qui a senti la nécessité d'adopter des institutions différentes de celles qui lui avaient été imposées par l'Europe, le Brésil éprouve déjà le besoin d'aller puiser ses inspirations poétiques à une source qui lui appartienne véritablement; et dans sa gloire naissante, il nous donnera bientôt les chefs-d'œuvre de ce premier enthousiasme qui atteste la jeunesse d'un peuple.

Si cette partie de l'Amérique a adopté un langage qu'a perfectionné notre vieille Europe, elle doit rejeter les idées mythologiques dues aux fables de la Grèce : usées par notre longue civilisation, elles ont été portées sur des rivages où les nations ne pouvaient bien les comprendre, où elles auraient

dû toujours être méconnues; elles ne sont en harmonie, elles ne sont d'accord ni avec le climat, ni avec la nature, ni avec les traditions. L'Amérique, brillante de jeunesse, doit avoir des pensées neuves et énergiques comme elle; notre gloire littéraire ne peut toujours l'éclairer d'une lueur qui s'affaiblit en traversant les mers, et qui doit s'évanouir complètement devant les inspirations primitives d'une nation pleine d'énergie.

Dans ces belles contrées si favorisées de la nature, la pensée doit s'agrandir comme le spectacle qui lui est offert; majestueuse, grâce aux anciens chefs-d'œuvre, elle doit rester indépendante, et ne chercher son guide que dans l'observation. L'Amérique enfin doit être libre dans sa poésie comme dans son gouvernement.

Le Nouveau-Monde ne peut manquer d'imposantes traditions; dans quelques siècles, l'époque où nous sommes parvenus, l'époque où se fonda son indépendance, lui donnera de nobles et touchans souvenirs. Son temps des fables mystérieuses et poétiques, ce seront les siècles où vivaient des peuples que nous avons anéantis, qui nous

étonnent par leur courage, et qui ont retrempé peut-être les nations sorties du vieux monde : le souvenir de leur grandeur sauvage remplira l'âme de fierté, leurs croyances religieuses animeront les déserts ; les chants poétiques, conservés chez quelques nations, embelliront les forêts. Le merveilleux, si nécessaire à la poésie, se trouvera dans les antiques coutumes de ces peuples comme dans la force incompréhensible d'une nature variant continuellement ses phénomènes : si cette nature de l'Amérique a plus de splendeur que celle de l'Europe, qu'ont-ils donc d'inférieur aux héros des temps fabuleux de la Grèce, ces hommes à qui l'on ne pouvait arracher une plainte au milieu d'horribles supplices, et qui demandaient à leurs ennemis de nouveaux tourmens, parceque les tourmens ajoutaient à la gloire? Leurs combats, leurs sacrifices, nos conquêtes, tout présente de brillans tableaux. A l'arrivée des Européens, ils croient, dans leur simplicité, se confier à des dieux ; mais quand ils sentent qu'ils doivent combattre des hommes, ils meurent et ne sont pas vaincus. La voix de leur dieu, c'était la foudre ; leur temple, c'était le désert ; chez eux, mille

génies fantastiques animaient la nature, favorisaient les hommes ou s'en faisaient redouter. Qu'on étudie les faibles tributs échappés à trois siècles de destruction, on y verra encore toutes les pensées primitives qui excitent fortement l'imagination; mais pour les trouver dans toute leur énergie, ces pensées, il ne faut pas les aller demander aux peuplades que la civilisation détruit lentement et qui cachent les malheurs de la race américaine sur des rivages où on les a confinés : qu'on pénètre au sein des forêts, qu'on interroge les nations libres, leurs campagnes sont encore animées de pensées vraiment poétiques.

D'un autre côté, tout l'héroïsme du moyen âge, tout l'esprit ardent et aventureux des temps de chevalerie, ne paraissent-ils pas avec une teinte particulière dans ces voyages des premiers explorateurs, s'avançant au sein des forêts vierges, sans crainte, attaquant avec audace des animaux inconnus, visitant des nations qui pouvaient les anéantir? Ils ne voulaient que de l'or; mais on ne peut leur refuser quelque gloire : la poésie peut s'emparer de leurs courses lointaines.

Et que veut-on que l'Américain fasse de nos comparaisons puisées dans une nature usée par le travail des siècles? Éprouve-t-on dans ses forêts vierges les mêmes impressions que dans nos bois sapés continuellement par le bûcheron? Les animaux qui parcourent les campagnes n'ont-ils pas plus de force et de liberté? L'Océan ne roule-t-il pas ses flots sur des rivages plus imposans? L'aurore de la Grèce ouvrira-t-elle avec ses doigts de roses ce ciel éclatant de splendeur, et dont les feux feraient pâlir l'Apollon? Que les poètes de ces contrées contemplent la nature, qu'ils s'animent de sa grandeur, en peu d'années ils deviendront nos égaux, peut-être nos maîtres. Cette nature si favorable aux développemens du génie, elle étale partout ses charmes, elle entoure même les cités de ses plus belles productions; et ce n'est point comme dans nos villes, où elle est méconnue, où souvent on ne peut la connaître.

Que le poète de ces belles contrées célèbre dès à présent les heureux événemens du siècle; mais qu'il n'oublie pas les fautes du passé; qu'il attache un moment sa lyre aux rameaux de ces arbres antiques dont les

sombres ombrages cachèrent tant de scènes de persécutions; qu'après avoir jeté un regard de compassion sur les siècles écoulés, il la saisisse; qu'il plaigne les nations anéanties, qu'il excite une pitié tardive, mais favorable aux restes des tribus indiennes; et ce peuple exilé, différent par sa couleur et par ses mœurs, qu'il ne soit point oublié dans les chants du poète; qu'il adopte une patrie nouvelle, et qu'il la chante lui-même, qu'il se console au souvenir d'autres infortunes, qu'il se réjouisse avec la brillante espérance que lui donne un peuple humain.

Je ne crains point de le dire, l'Américain en qui tant de races se sont confondues, l'Américain, fier de son climat, de sa richesse, de ses institutions, viendra un jour visiter l'Europe comme nous portons nos pas vers les ruines de l'antique Egypte. Il demandera alors des souvenirs poétiques à cette terre qui aura brillé de tant d'éclat; il lui paiera un juste tribut de reconnaissance. L'Europe a fondé la grandeur du Nouveau-Monde, mais ce sera peut-être un jour son plus beau titre de gloire.

Qu'il descende de l'Européen, qu'il se soit allié au noir ou à l'habitant primitif de

l'Amérique, le Brésilien est naturellement disposé à recevoir des impressions profondes; et pour se livrer à la poésie, il n'est pas nécessaire qu'il ait reçu l'éducation des villes; il semble que le génie particulier de tant de races différentes se montre chez lui: tour à tour ardent comme l'Africain, chevaleresque comme le guerrier des bords du Tage, rêveur comme l'Américain, soit qu'il parcoure les forêts primitives, soit qu'il cultive les terres les plus fertiles du monde, soit qu'il garde ses troupeaux dans d'immenses pâturages, il est poète : aussi le voyageur voit-il continuellement des groupes se former dans les cités ou dans les campagnes pour entendre un récit merveilleux, un chant mélancolique, une relation des terres lointaines; sur les rivages, dans les forêts, au sein des villes, vous voyez ce besoin de satisfaire l'imagination. Le repos du Brésilien n'est jamais le repos d'une complète indolence : il chante, ou les accords d'une guitare suivent les rêveries de sa méditation; alors qu'il est plongé dans le repos sans que la réflexion y prenne part, peut-être il contemple ce que la nature a prodigué de richesses autour de lui. Et

quel spectacle! comment ne pas l'admirer! Sur le bord de la mer, au sein des baies profondes, où les flots paisibles meurent sur le rivage, presque toujours les cocotiers se balancent doucement, la pervenche rose ou l'ipomæa tapissent les sables arides du rivage, le manglier forme ses labyrinthes de verdure; et si les yeux se portent vers quelque île lointaine, à l'aspect de ces forêts verdoyantes, de ces frais rivages, de ces collines fertiles qui se déroulent aux regards, l'imagination ajoute l'idée de la retraite la plus paisible, d'une solitude qui n'est jamais troublée. Souvent à la brise de l'Océan se joignent les odeurs de la terre, et si un vent frais vient à courber les bois d'oranger, il répand dans l'atmosphère un léger parfum qui caresse l'odorat, se dissipe un moment, se fait sentir encore, et se perd dans l'espace. Sous ce climat délicieux tout se réunit donc pour charmer; et le temps de la sécheresse interrompt seul pendant quelques mois la beauté du paysage. Mais dans l'intérieur, sur les bords de ces fleuves immenses qui arrosent le pays, une humidité bienfaisante entretient presque toujours la splendeur de la végétation. Dans cette grandeur de la nature, dans le désordre de ses productions,

dans cette fertilité sauvage qui se montre à côté de la fertilité de l'art, dans cet espoir que donne l'abondance de la terre, au mugissement des forêts primitives, au bruit des chutes d'eau qui se lancent de rochers en rochers, aux cris des animaux sauvages, qui semblent braver l'homme dans les déserts, la pensée du Brésilien prend une énergie nouvelle; et cela est si vrai que le voyageur se sent naturellement disposé à faire retentir les forêts de ses chants, et que de merveilleuses histoires des temps de la découverte charment les loisirs des caravanes. A la manière de raconter, à celle d'écouter et de comprendre, vous pouvez reconnaître ces hommes si différens de mœurs et de caractère, séparés jadis par des espaces immenses, et réunis maintenant par la Providence pour former un peuple de frères. L'Américain écoute avec mélancolie, une lente tristesse se peint souvent dans ses regards; s'il prend la parole, sa voix est basse, ses mots ont un accent plaintif; il s'anime rarement, il a son ardeur au fond de l'âme; elle est toute pour l'indépendance, elle est toute pour la liberté des forêts. Le noir a besoin de s'abandonner au feu de son ima-

gination, il faut qu'on partage sa pensée; ses paroles rapides ne suffisent pas à l'abondance des idées, il excite les spectateurs par ses gestes, sa voix part en éclats, ses yeux animés indiquent le feu de son âme. Mobile dans ses sentimens, mais toujours crédule, le surnaturel embellit ses récits, il anime des traditions poétiques de son pays une patrie nouvelle. Il gémit sans doute au souvenir d'anciennes infortunes, mais malgré les douleurs de l'esclavage, le présent, en captivant l'ardeur de son imagination, l'entraîne et détourne ses yeux de l'avenir; et le blanc, qui partage souvent les travaux de ces deux hommes, fier d'être de la race des vainqueurs, il s'est fait des traditions nouvelles, mais il tient à celles du vieux temps; sa pensée erre quelquefois sur les bords de ce Tage qu'il n'a jamais vu; son imagination est aux terres lointaines, mais son cœur est à sa patrie: dans ses récits, dans ses chants l'histoire des deux contrées se mêle. Quant à l'homme dont la mère est indienne, il a je ne sais quelle énergie d'indépendance qui lui fait sentir le besoin d'élever sa patrie avant tout; il cherche les aventures au sein des forêts; il a la persévérance du blanc,

et le courage de l'homme cuivré : son âme est énergique et son esprit rêveur ; de grandes choses sortiront de cette race [1].

Le fils d'un Européen et d'une noire, le mulâtre rappelle l'Arabe par ses traits, par sa couleur, par son caractère : l'amour, en exaltant son âme, le rend enthousiaste ; sa pensée est rapide, son imagination variée, son cœur ardent. Il est poète, la nature l'a créé tel.

Il me semble que dans le temps où une lutte héroïque développa tous les caractères, à l'époque où la Hollande fut vaincue par le Brésil, la nature offrit au monde un spectacle nouveau qui put faire comprendre ses desseins. Fernand Vieyra, plein d'héroïsme chevaleresque, donna l'exemple du courage que les Européens allient à la méditation. Le noir Henrique Dias eut l'ardente bravoure qui dédaigne la réflexion. Calabar, né d'un blanc et d'une Africaine, doué d'une inconcevable imagination, d'une admirable persévérance, eût été aussi grand

[1] *Voyez* ce que dit Koster dans son *Voyage au Brésil* ; le Mamaluco est presque toujours le héros des histoires poétiques inventées dans le pays.

qu'eux tous, s'il n'eût été un traître ; et enfin ce Cameran, ce chef-célèbre des Indiens, alors qu'il avait sauvé les colons, et qu'il pouvait s'égaler à eux, voulut toujours s'isoler : il se montra le type de la race américaine par son courage terrible, par sa lenteur persévérante.

Que l'on me pardonne cette longue digression, mais il m'a semblé qu'avant tout il fallait faire connaître ces traits caractéristiques qui distinguent les races, qui se modifieront un jour, mais qu'il est important de ne pas oublier.

Dans ce pays, où la nature déploie tant de pompe, où les esprits sont si ardens, rien ne peut donc rester faible, tout doit s'élever rapidement.

Mais une chose vraiment remarquable, c'est l'influence qu'exerce maintenant notre littérature sur celle des Brésiliens. Ils sont fiers des auteurs qui ont fixé leur langue ; mais ils lisent les poètes français, et les connaissent presque tous. Le rôle qui nous reste à jouer dans ce pays est encore assez beau, et si les Anglais ont plus que nous cette influence commerciale que leur assigne partout leur activité, nous devons être satisfaits

de voir une nation brillante de jeunesse et de génie s'attacher à nos productions littéraires, en modifier ses propres productions, et resserrer par les liens de l'esprit ceux qui doivent exister par la politique[1].

Le commencement de la littérature brésilienne ne date pas d'une époque très-reculée, et cependant il est assez difficile d'assigner sa véritable origine, puisque nous la séparons pour quelques instans de la littérature portugaise. Il est certain qu'elle a commencé par quelques relations imparfaites du seizième siècle, qui sont venues s'enfouir pour la plupart dans les archives de la Torre do Tombo.

En même temps qu'il y eut des historiens il y eut des poètes, et il est probable que les premiers explorateurs, remplis d'enthousiasme pour le beau pays qu'ils voyaient, le célébrèrent plus d'une fois. La langue portugaise se prête, comme l'italien, aux inspirations soudaines. Les loisirs des voyages s'allient avec la réflexion : de nos jours, les

[1] *Voyez* ce que j'ai dit, dans les Scènes de la nature sous les tropiques, sur le goût que montre la société brésilienne pour la poésie.

paysans du Brésil nous donnent une idée de ce qu'était cette poésie primitive, qui n'est jamais confiée à l'écriture, et qui pour cela n'en offre pas moins des beautés du premier ordre. Dans les campagnes, il n'est point rare de rencontrer des improvisateurs exercés. Comme on a pu le sentir, il ne faut pas confondre le cultivateur brésilien de race blanche avec celui de l'Europe; il est étranger à beaucoup d'idées d'industrie, son ignorance est quelquefois profonde, la superstition le tient sous son joug, mais sa pensée est prompte comme l'éclair, ses réflexions sont justes, ses idées s'élèvent, l'enthousiasme s'empare facilement de son âme, et si l'éducation développe dans les villes ces heureuses dispositions, il peut en résulter de puissans avantages pour la littérature.

CHAPITRE II.

COUP D'OEIL SUR QUELQUES POÈTES DU DIX-SEPTIÈME ET DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Il ne faut point chercher de poètes dont il soit fait mention honorable avant le commencement du dix-septième siècle. Les premiers temps de la découverte furent employés à des guerres trop actives, à des travaux trop pénibles, pour qu'on s'occupât spécialement de la littérature proprement dite. Peu à peu cependant l'instruction se propagea, les esprits se développèrent, l'on vit paraître quelques hommes distingués : j'indiquerai d'une manière rapide ceux dont les noms nous sont parvenus.

Comme on le verra plus tard, les Brésiliens eurent dès l'origine quelques relations recommandables. Il est assez difficile d'indiquer quel fut leur premier poète. Parmi les noms connus, je trouve celui de Bento Teixeira Pinto, né à Fer-

nambuco vers la fin du seizième siècle. On peut le considérer comme un des auteurs les plus anciens de ces contrées. Il donna en 1601 une espèce de poème intitulé *Prosopopée*, adressé à George d'Albuquerque, gouverneur de Fernambuco. La relation du naufrage de ce capitaine-général, due au même auteur, fut imprimée plusieurs fois. Plus tard, on vit briller le frère d'un homme célèbre, Bernardo Vieira Ravasco, frère du prédicateur de ce nom : il était né à Bahia en 1638. Il voulut bientôt embrasser le parti des armes, et il combattit avec valeur durant l'invasion des Hollandais. On sait qu'il composa un grand nombre de poésies, dont quelques-unes se trouvent dans le recueil connu sous le titre *da Feniz Renascida*.

Manuel Botelho de Oliveira, né également dans l'ancienne capitale du Brésil en 1636, se voua surtout à l'étude des langues, et il donna un ouvrage poétique qui atteste assez ses connaissances en ce genre; il est intitulé *Musique du Parnasse*, divisé en quatre chœurs, de vers portugais, espagnols, italiens et latins.

Jean de Brito de Lima, né à Bahia en

1671, composa un grand nombre de poésies, dont quelques-unes ont été imprimées. La liste de ses manuscrits est considérable. Barbosa fait mention d'un poème intitulé *Cesarea*, qui roule sur les exploits de Vasco Fernandez Cesar, durant son gouvernement.

Luiz Camello de Noronha, né en 1689 à Villanova, de l'archevêché de Bahia, laissa des poèmes manuscrits, et fut un auteur estimé.

Le même siècle fut signalé par un homme qui se distingua dans la poésie latine, et qui ne tarda pas à se faire un nom recommandable, c'est Salvador de Mesquita, né à Rio de Janeiro, en 1646. Il passa à Rome et se livra avec ardeur à l'étude des lettres. Parmi ses ouvrages poétiques, on remarque un drame sacré intitulé *Sacrificium Jephtæ*, qui parut en 1682. Son frère, né également à Rio en 1633, passa à Rome, où il se livra à des travaux historiques : il écrivit en espagnol et en italien.

Puisque je viens de parler d'un poète latin, je signalerai encore Francisco de Almeida, né à Cachoeira en 1721 : il publia un poème connu sous le titre d'*Orpheus*

Brasilicus, sivè Eximius elementaris mundi, qui offre des détails fort curieux.

On cite au nombre des ouvrages de cette période celui qui est intitulé le *Labyrinthe de l'amour* : il est dû à Manoel da Costa, habitant de la ville de Mariana. Borges de Barros, né en 1706 à San Pedro de Tararipe, près de Bahia, jouit encore comme poète d'une certaine réputation.

A peu près vers la même époque, Joaõ Mendez de Sylva, né à Rio de Janeiro, fit un poème sacré qui roulait sur la vie du Christ. Il fut un des auteurs les plus célèbres de son temps.

Je ne sais trop si ce n'est point à cette époque qu'il faut placer Jozé Pirez de Carvalho e Albuquerque, alcade de Maragogype. Barbosa le met au nombre des poètes, ainsi qu'une foule d'autres qu'il serait peut-être un peu long d'indiquer ici. Je signalerai cependant encore un auteur du commencement du dix-huitième siècle qui publia à Bahia un *Parnasse américain*, c'est Pedro Nolasco Ferreira ; et j'ajouterai le nom de Gonçalo Soares de França, qui avait composé un poème épique intitulé *Brasilia*, ou *la Découverte du Brésil*, resté inédit et

composé de dix-huit cents octaves; le premier chant fut lu à l'académie instituée par Vasco Fernandez Cesar de Menesez, vice-roi du Brésil : ce qui nous prouve qu'une société savante avait été fondée dans ce pays vers le commencement du dix-huitième siècle.

Sans doute la plupart des auteurs que je viens de citer ne peuvent prétendre à une grande renommée littéraire; je les ai indiqués cependant parce qu'ils attestent les premiers efforts de la nation brésilienne pour le bien des lettres, et qu'ils indiquent un point de départ toujours curieux à observer. Je rappellerai encore ici cependant un homme qui a eu plus d'influence sur la littérature portugaise que ceux dont il fut précédé.

Quelques écrivains mettent au nombre des poètes nés à Rio de Janeiro l'infortuné Antonio José, qui eut une fin si déplorable. On peut consulter sur cet auteur ce que j'ai dit en parlant de l'état de la poésie dramatique en Portugal vers le dix-huitième siècle.

CHAPITRE III.

Jozé de Santa Rita Duraõ. Caramurú [Caramourou] poème épique.

Le premier poème épique composé au Brésil, et jouissant de quelque renommée, a été inspiré par l'événement le plus poétique qui suivit la découverte de ce beau pays. *Caramourou*, dans lequel on rappelle les aventures d'un jeune Européen que le sort jette sur ces rivages, présente l'heureuse peinture du génie ardent et aventureux des Portugais de cette époque, mis en opposition avec la simplicité sauvage d'un peuple dans l'enfance. On sent tout ce que pouvait produire un sujet aussi heureux dans un pays où des souvenirs poétiques sont encore récens et exercent une forte influence sur les esprits. La description d'une nature remplie de grandeur et de pompe, celle de ces usages qui rappellent les temps primitifs, tout cela était digne d'inspirer un poète du premier ordre; et

l'on pourrait presque prédire que cet événement trouvera par la suite un chantre nouveau qu'il inspirera dignement.

Le poème de *Caramourou* est cependant loin de manquer de mérite ; il est malheureux que le style ne soit point toujours en rapport avec la conception. Je vais offrir l'analyse de l'ouvrage, et j'en présenterai même quelques fragmens : les débuts d'un peuple en ce genre sont toujours curieux à connaître. *Caramourou* d'ailleurs n'est point connu en Europe ; aucune histoire littéraire n'en fait mention, et il serait déjà d'un assez haut intérêt quand on se contenterait d'observer la teinte locale qui y domine continuellement. Les Américains n'ont point fait toujours sentir dans leurs productions les effets de la nature qui les inspirait ; avant d'être libres il semblait qu'ils voulussent oublier leur patrie pour demander à l'Europe une partie de sa gloire. Maintenant, ils doivent fonder leur littérature : je le répète, elle doit avoir un caractère particulier.

Le Brésil a été découvert depuis quelques années ; mais ce pays pittoresque, où San Salvador s'est élevé depuis, est inconnu aux Européens. Cependant, un de leurs navires

vogue dans ces parages; une tempête s'élève; il est entraîné sur les écueils qui bordent la côte; bientôt tout espoir est perdu; quelques malheureux naufragés essaient de se soustraire à la mort : la terre les reçoit.

Mais quel asile vont-ils trouver? déjà une foule immense les entoure; ce peuple sauvage croit dans son étonnement que la mer vient de lui envoyer des monstres d'une espèce nouvelle; leur couleur, leur barbe, leurs cheveux, tout est pour lui un objet de surprise.

Ces infortunés Européens deviennent prisonniers d'une tribu américaine. Les redoutables Tupinambas, qui étendent leur puissance sur toute la côte, les destinent à de sanglans festins. Tel est leur sort : sur leurs navires ils seraient des dieux; jetés par la tempête sur un rivage inhospitalier, ils sont moins que des hommes.

Il ne faut point croire cependant que ces peuples eussent l'instinct de la férocité : l'anthropophagie était chez eux un usage épouvantable auquel ils se soumettaient sans murmures, comme ils y destinaient ceux qui tombaient en leur pouvoir.

La nature leur avait prodigué tous ses

biens, et, par une inconcevable bizarrerie, ils réunissaient l'innocence des premiers âges à une férocité que ne peut concevoir la civilisation la plus corrompue. Mais peut-être le poète nous les montre-t-il avec exagération quand il les représente dévorant tout-à-coup les victimes qu'ils ont frappées ou que la mer a rejetées sur le rivage. Ordinairement, ces scènes épouvantables étaient l'objet d'affreuses cérémonies préparées pendant long-temps. Duraõ nous les fait voir ensuite revêtant à la hâte leurs vêtemens de plumes, et portant à sept naufragés, qu'ils ont résolu de conserver, une nourriture abondante. Une caverne sert d'asile à ces Européens, mais ils peuvent parcourir le rivage.

C'est alors que l'infortuné Diogo Correa, le héros du poème, sent son courage se ranimer: il a vu parmi les débris du navire un mousquet, dont les barbares ignorent l'usage; il s'en empare, et feint que sa faiblesse l'oblige à s'en servir comme d'un soutien. Il a souffert; sa pâleur atteste ses maux : cette langueur le sauve; il est réservé pour d'autres festins : ses malheureux compatriotes doivent succomber avant lui au milieu d'hor-

ribles fêtes. Mais un jour, pendant qu'ils attendent leur triste destin, l'un d'eux cherche à calmer leurs maux par des chants pleins de douceur : c'est le jeune Fernand qui a recueilli une guitare sur le rivage, et qui va célébrer les miracles du christianisme naissant dans ces contrées sauvages. Il dit, et ses compagnons l'écoutent. Il raconte les merveilles que l'on peut admirer sur un roc solitaire de la côte.

Au temps de la découverte, un religieux est venu au milieu de ces nations. Dieu a révélé ses préceptes à un vieux chef aveugle qui comprend les discours du pieux missionnaire, et veut devenir chrétien : il reçoit le baptême et il meurt. Mais Dieu, par sa puissance, le change en une statue revêtue de tous les attributs du guerrier sauvage; il le place sur un roc solitaire, sans cesse battu par les vagues; et ce monument indestructible du pouvoir de la Providence domine sur les contrées d'alentour pour servir d'exemple aux peuples voisins, et pour attester à l'ambitieux Européen que la voix du Ciel a été entendue dans le Nouveau-Monde.

Cette image a de la grandeur, et il est fâcheux que le style ne réponde pas tou-

jours à l'impression qu'elle doit causer.

Fernand se tait. Un barbare se saisit de l'instrument; mais il excite la gaîté des Européens, qui passent des pleurs à un rire insensé. Cependant le terme fatal s'approche; les feux se préparent, les chrétiens seront immolés. Au moment où va commencer le sacrifice, le jeune Fernand invoque le Ciel, lorsqu'on voit arriver l'ennemi de Gupeva, chef de la tribu : c'est le vaillant Sergipe. Les guerriers songent à se défendre, et les chrétiens parviennent à se sauver en s'enfonçant dans le désert.

Diogo seul, Diogo est resté au pouvoir des barbares, et le poète nous le représente au deuxième chant attendant la mort dans sa caverne. Il est résolu au trépas, mais il veut être vengé. Il sort, se revêt d'une armure brillante qu'il a sauvée du naufrage, et bientôt il voit descendre de la colline la foule que Sergipe a vaincue. Gupeva l'aperçoit; sa cuirasse étincelante l'effraie; il tombe presque évanoui aux pieds de son prisonnier, qui le relève et lui porte quelques secours. « Si le puissant Toupan [1] t'a en-

[1] Nom donné à Dieu chez les Tupis; *Toupan* ou *Tupan* signifie Tonnerre.

voyé de ces montagnes environnées de nuées épaisses, dit le barbare, nous te serons soumis. » Enfin, Diogo devient un objet d'épouvante et d'admiration pour tout ce peuple. Il introduit une foule de Tupinambas dans sa grotte; il leur montre les merveilles qu'il a sauvées du naufrage; et l'étonnement des sauvages est assez bien décrit. A mesure que son pouvoir s'accroît, il cherche à leur faire comprendre la morale des peuples civilisés.

Cependant ils ne connaissent pas tout son pouvoir; ce pouvoir va leur être révélé d'une manière effrayante : un jour que la tribu est à la chasse, Diogo fait usage de l'arme terrible qu'il a trouvée sur le rivage; le coup part, et la peuplade, dans son effroi, croit le voir armé de la foudre. Elle le nomme Caramourou, car elle voit en lui le fils du tonnerre. Diogo pourrait s'en faire adorer; mais il ne veut point abuser de la simplicité sauvage, et il avoue qu'il n'est que l'esclave du Dieu que l'on doit redouter.

Ainsi donc, jeté sur des plages barbares, mais sauvé par son courage, le jeune Européen ne doit plus craindre la mort. Image

d'un dieu, il a une puissance surnaturelle aux yeux des Tupinambas; sa présence imprime le respect : mais c'est un autre sentiment qu'il fait éprouver à la fille d'un chef de ces contrées. Paragouassou a repoussé les hommages de tous ceux qui l'environnent : bientôt elle aime Diogo; bientôt elle en est aimée. Elle est instruite dans le langage des Européens, car elle a connu ces étrangers durant un long voyage vers les terres du sud, où ils sont déjà établis. Elle sert puissamment Diogo; elle exprime toutes ses pensées; elle lui transmet celles du chef qui commande à ces nations.

Diogo veut répandre les lumières de la religion chez les sauvages; mais auparavant il se fait instruire de leur croyance, et Gupeva lui explique les antiques traditions des peuples de ces contrées. Ce long discours du chef occupe le troisième chant; et Durão n'a point toujours puisé à des sources fort exactes, ou plutôt son zèle religieux cherche dans les croyances de ces tribus des révélations qui leur auraient été faites anciennement. Il fait même venir un apôtre dans le Nouveau-Monde, et raconte ses miracles.

Cependant la belle Paragouassou ne tarde point à inspirer une passion violente à l'un des chefs les plus puissans de ce pays; c'est Jararaca, la terreur des nations. La guerre s'allume pour la possession de cette beauté sauvage. Bientôt les deux armées sont en présence. Le poète passe en revue les différentes peuplades qu'on remarquait avant la conquête : tantôt ce sont les Caetès que des cicatrices horribles défigurent; tantôt on voit paraître les redoutables Margates au front teint de noir.

« [1] Gupaiba, qui tient une si redoutable massue, Gupaiba guide la troupe grossière de cette nation cruelle. Dans l'ardeur de la bataille, le malheureux qu'il embrasse est presque dévoré vivant. Autour de sa poitrine on voit suspendus de longs colliers formés des dents de ses victimes; dans leurs tours nombreux ils tiennent lieu de vêtemens. . . . .
. . . .

» Sambabaia conduit une autre troupe. Les siens sont si habiles à lancer la flèche, que l'oiseau traversant les airs ne peut l'éviter. Le manteau qui couvre ce chef est tissu de plumes, une ceinture de plumes entoure ses flancs, des plumes enfin,

---

[1] *Gupaiba, que empunha a feral maça.*

fixées sur son visage, lui donnent l'apparence d'une nouvelle espèce de monstre.

» Dix mille Maques suivent ceux-ci; c'est une nation endurcie, accoutumée à cultiver le manioc, aussi utile à l'agriculture qu'elle est vaillante durant une bataille. Ces Indiens ont pris le soin de fournir des vivres aux autres guerriers. Les uns rôtissent l'aïpi, d'autres apprêtent le manioc. Ceux-ci cuisent sous la cendre les blanches pipocas.

» Le brave Sergipe, allié au reste de l'armée, conduisait avec lui les Pitiguares, qui, ayant triomphé quelque temps auparavant de leurs ennemis, s'ornaient de nombreux colliers formés de leurs dents. Dix mille guerriers suivent ce chef célèbre dans les combats : ils portent des massues tranchantes de bois de fer; ils lancent des balles au moyen de l'arc à deux cordes [1].

» Grand Pecicava, tu ne manquais pas au rassemblement; on te voyait guider le Carijo, venu des pays aurifères; et ces feuilles d'or qui te servaient autrefois d'ornement, tu les avais cachées sur les rives de tes fleuves.

» . . . .
La Renommée a dit que du pied des hautes monta-

---

[1] L'usage de cet arc est assez généralement répandu : on peut en voir la représentation dans le Prince de Newied. Consult. également *Le Brésil*, ou Mœurs et coutumes des habitans de ce royaume, 6 vol. in-18, par M. Taunay et moi.

gnes qu'ils habitaient autrefois, ces guerriers, parmi les pierres qui ornaient leurs lèvres, portaient aussi de brillans diamans. Les uns les remplaçaient par des topases à la couleur d'or, les autres se paraient de saphirs ou de rubis enflammés. Ces pierres, ils les dédaignent et nous les aimons : je ne sais qui se trompe [1].

» Le redoutable Sabara anime de son courage six mille archers venus d'Aspiranga. Guerriers plein d'ardeur, ils n'ont jamais épargné le sang dans les batailles; ils ont abandonné leur douce patrie pour des forêts épaisses, pour des marais fangeux; l'horrible bruit du canon les a fait passer des rives de l'Océan aux pays des mines d'or. . . . .
. . . . »

» Tacape paraît à son tour.

» Sous ses ordres on voit marcher douze mille Itatis, formant deux files séparées; habitant le bord des cascades, le bruit des eaux les a assourdis. Leurs maracas suspendus à de longues piques indiquent les corps différens; on les agite dans les airs, et leur retentissement remplace le bruit des tambours belliqueux [2].

---

[1] L'usage de s'introduire un corps étranger façonné en rond dans la lèvre inférieure, et même dans les joues, est généralement répandu au Brésil. *Voy*. les ouvrages déjà cités.

[2] Le maraca était un instrument sacré, formé

» Une nation redoutable forme ses colonnes guerrières. L'horrible visage de ces Américains surpasse en laideur tout ce qu'on peut imaginer; ils ont une massue énorme; un robuste bouclier de bois durci les défend; leur bras terrible porte un arc et des flèches, un dard aigu arme leur main; sur leurs épaules pend un hamac, à leur ceinture est encore suspendue une courge creusée, qui sert de coupe : telle est l'image du cruel Tapuia. »

Dans la crainte de fatiguer le lecteur, je ne poursuivrai pas cette longue description. On a dû voir combien les tableaux peuvent être variés, et quels mouvemens doit offrir le récit du combat. Il est vraiment à regretter qu'il ne se trouve pas au Brésil un Cooper pour donner à l'Europe une juste idée de ces nations dont les restes errent encore dans les forêts des Capitaineries désertes.

Le combat doit bientôt avoir lieu. Le rival de Diogo engage les Indiens à ne pas craindre l'arme tonnante de son ennemi. Il s'élance au sein de la mêlée.

La victoire reste aux Tupinambas. Ils

d'une coloquinte, creusée ou d'un coco dans lequel on introduisait des graines retentissantes, ou des cailloux.

se sont retirés dans leur village. De malheureux prisonniers doivent servir au festin, selon l'antique usage. La cérémonie du massacre est décrite avec assez d'exactitude. Plusieurs victimes vont succomber. La foule les entoure, des liens les retiennent.

« [1] N'êtes-vous point, dit l'un des barbares, les traîtres qui, dans leur fureur, sont venus pour nous massacrer ? n'êtes-vous point ceux qui, sans pitié pour leurs cris, vouliez dévorer nos enfans?—C'est nous, dirent-ils, et nous saurions abattre ta fureur sans les liens qui nous retiennent. . . . .

» Vif ou mort, tu ne me toucheras point, car si tu voulais te mesurer corps à corps avec moi, ou tu deviendrais immobile d'effroi, ou un seul coup te ferait mordre la poussière. Si l'on nous délivrait, reprend un autre, on te verrait fuir. Va, celui qui veut être loué de sa vaillance ne triomphe point d'un ennemi désarmé.

» Cette vaine pensée, tu aurais dû l'avoir sur le champ de bataille, dit Toujane ; mais alors que tu commençais à combattre, tu fus esclave ; comment oses-tu donc te vanter maintenant avec cet orgueil superbe? A qui manque le courage de résister, tant de jactance ne peut convenir.

---

[1] *Naõ sois vòs (disse o barbaro) traidores*, etc. Canto 5.

» Il dit, et il lève sur son front l'épée immense; il la laisse retomber, elle frappe un coup terrible. Embiara tombe, mais il est encore vivant. Mexira est renversé : tout son corps palpite; celui-ci mord la poussière avec une ardente furie; le vainqueur le frappe de son pied. Meurs, dit-il, ennemi superbe, tu deviens le trophée de notre vengeance, tu serviras à nos festins ! »

Je demande pardon au lecteur de lui offrir cet effrayant tableau : quoique ces strophes de Duraõ soient mal écrites, elles offrent quelque chose de *Dantesque* par l'image terrible qu'elles rappellent.

On pense bien que de semblables scènes se passent à l'insu de Diogo; les combats se renouvellent; Jararaca succombe; mais, loin de consentir à livrer les prisonniers qui sont tombés en son pouvoir, Diogo veut leur rendre la liberté. Ils la dédaignent. Ici le poète nous retrace un fait qu'il assure avoir eu lieu dans la Capitainerie du Maranham. Un des guerriers qui s'attend au sacrifice est dévoré par les insectes. Il les ramène avec la main sur son front; Diogo veut le plaindre, mais un sourire est la seule réponse du sauvage.

« Qui te surprend? pourquoi donner à ce corps méprisable une condition plus douce? Ce corps ne m'appartient plus; je l'anime, il est vrai; mais il est à mon ennemi. »

C'est ainsi que Durao trace des tableaux, trop vrais sans doute, mais curieux du moins pour l'Europe. Ils ont le mérite de faire connaître la cruelle bizarrerie du cœur humain.

Des scènes moins effrayantes succèdent aux fêtes de la guerre; Diogo est reconnu comme le chef suprême de ces contrées par les tribus d'alentour. Paragouassou partage son triomphe. Orellana, qui a descendu le fleuve des Amazones, vient chercher un asile dans le port dominé par Diogo. Il en reçoit un touchant accueil et décrit une partie de son voyage; mais bientôt on voit paraître dans la baie un navire français. Diogo, dévoré du désir de revoir l'Europe, s'embarque avec Paragouassou. Ses autres épouses le suivent à la nage pendant long-temps. L'une d'elles le supplie de l'emmener [1], mais

[1] J'ai traduit ce passage dans les Scènes de la nature sous les tropiques.

le navire fend toujours rapidement les eaux; ses plaintes ne sont plus entendues : elle meurt au sein des flots.

Durão fait débarquer ses deux voyageurs à Paris, et l'étonnement de la jeune sauvage est assez bien exprimé. Elle reçoit le baptême. La reine Marie de Médicis lui sert de marraine; et sur la réputation du voyageur, le roi désire entendre le récit de ses aventures. Diogo fait une longue description du Brésil, remarquable par l'exactitude et par l'observation des détails. Il passe en revue toutes les productions de cette vaste contrée, et quand il vient à parler des fleurs, il rend souvent avec beaucoup de bonheur les phénomènes les plus gracieux. J'en offrirai ici une preuve.

« [1] Parmi les fleurs qui s'élèvent sous un ciel plein de splendeur, on regarde comme la reine, une sorte de rose qui, brillante de blancheur avec les feux de l'aurore, devient vers le milieu du jour d'une couleur plus flatteuse, accroît bientôt cette teinte de flamme, pour se parer vers le soir d'un

---

[1] *Das flores naturaes pelo ar brillante*, etc. Cant. 7.

pourpre magnifique; cette merveille, la clicia sait l'accomplir.

»Une autre fleur charmante, qui laisse tomber ses tiges, et qui a pris le nom de saint Jean, passe ensuite pour la plus belle de toutes celles du vallon, soit qu'elles brillent par la couleur, soit qu'elles brillent par leur grâce. Paraissant de la manière la plus éclatante parmi les rameaux touffus qui s'étendent au hasard, cette fleur semble être une grappe d'or au milieu de vertes émeraudes. »

Le poète continue à décrire les différentes productions du Brésil; il nomme tour à tour les animaux qui animent ses forêts, les monstres qui peuplent ses mers, et souvent ses peintures sont faites avec un rare bonheur.

Nous sommes arrivés au huitième chant. L'action recommence, mais elle offre peu d'intérêt. Un traité de commerce est conclu avec Diogo; il va retourner dans sa patrie adoptive. Le navire fend les eaux : on est déjà près de l'équateur. Tout-à-coup Paragouassou tombe plongée dans une extase céleste : long-temps on croit qu'elle est privée de l'existence; enfin on la voit se réveiller; elle vient d'avoir une vision, et elle la raconte. Sa voix prophétique annonce la gloire du Brésil et la religion qui doit y fleurir. La

fin du huitième chant et une partie du neuvième contiennent un coup d'œil rapide sur l'histoire de ces contrées. Les guerres des sauvages contre les Européens sont encore décrites avec originalité, mais le style offre toujours de nombreux défauts. Le commencement du dixième chant est consacré à célébrer la beauté céleste de la Vierge. Paragouassou raconte comment elle lui est apparue brillante d'une splendeur divine, entourée d'anges et de séraphins. Elle a ordonné à la jeune Américaine que son image, profanée par des mains sauvages, soit replacée dans un lieu consacré.

Enfin les voyageurs arrivent devant la baie de San-Salvador. Mais tout est bien changé. Coutinho, l'un des donataires du Brésil, domine sur ces contrées. Son arrogance a révolté l'indépendance sauvage qui veut bien se soumettre au bienfait, mais qui résiste à l'oppression. Il a été obligé de fuir. Les Espagnols, anciens hôtes de Diogo, et ceux qui vivaient sous ses lois paisibles, lui racontent ces événemens. C'est en visitant une cabane sauvage que Paragouassou reconnaît l'image divine qui lui est apparue durant son extase. La statue de la Vierge

sera bientôt placée dans une chapelle qui s'élèvera non loin du rivage.

Les habitans de l'Aldée expriment encore leur admiration pour l'image sainte, quand le bruit du canon se fait entendre. C'est Thomé de Souza qui vient prendre possession du pays au nom du roi de Portugal; Diogo l'accueille avec empressement. Les peuples qu'il gouverne lui offrent l'hospitalité, et bientôt une ville puissante s'élève sur ces rivages où quelques années auparavant d'infortunés navigateurs n'avaient pu trouver un asile. Telle est la fin du poème.

Les personnes qui se rappellent l'histoire du Brésil verront que Duraō n'a point su tirer parti de la situation la plus forte qui lui fût offerte par les aventures de Diogo Alvares Correa. Ce chef ne resta pas long-temps paisible possesseur des contrées dont on lui avait accordé la domination. Celui auquel on avait fait en Portugal la concession de cette partie de la côte, Coutinho, le persécuta, et finit par l'emmener avec lui dans la capitainerie des Ilheos, en faisant courir le bruit de sa mort. Paragouassou, au désespoir, prit la résolution de venger son mari,

et combattit ses oppresseurs. Il y avait dans ce dévoûment, dans cette ardeur généreuse de haine et d'amour, de quoi produire les plus fortes impressions, et c'est avoir bien mal compris un tel sujet que de ne point s'être proposé comme premier but de faire ressortir tout l'héroïsme de l'épouse de Diogo.

Il eût donc été préférable de prendre l'action du poème à l'époque où Coutinho envahit les possessions des Tupinambas; il eût offert alors un intérêt bien plus vif. Néanmoins j'ai cru devoir donner une analyse de l'ouvrage de Duraõ, parce que, malgré ses imperfections, il est national, et qu'il indique assez bien le but vers lequel doit se diriger la poésie américaine.

CHAPITRE IV.

Basileo da Gama, l'*Uraguay*, poëme épique. — *Qui tubia*, *Cardoso Tripoli*, poëme latin.

Nous allons jeter maintenant un coup d'œil sur un autre poëme qui jouit d'une assez grande célébrité, et que l'on doit encore à un Brésilien de l'intérieur. Je veux parler de cet *Uraguay* qui excita la haine des jésuites, et qu'un jésuite cependant avait composé. La guerre des missions en est le sujet, et l'auteur a eu pour but de prouver que les missionnaires avaient l'intention de consolider leur pouvoir dans le Nouveau-Monde, et d'y établir une théocratie indépendante, en imposant aux Indiens un joug despotique. Le sujet sans doute était important à traiter. Il pouvait y avoir des développemens curieux de caractère, une peinture animée des passions de ces hommes si différens de mœurs et de coutumes. Mais l'*Uraguay* ne brille pas autant par l'origina-

lité de la conception que par la correction du style. Il est plus intéressant par les détails poétiques qu'il renferme, que par l'impression qu'il peut causer. On y remarque cependant une peinture habilement faite de cette partie du Nouveau-Monde, où de vastes plaines s'étendent au loin, où la nature se montre si uniforme dans ses productions, et si forte dans sa prévoyance, en couvrant de pâturages l'espace qu'elle ne réserve point aux forêts.

L'ouvrage fit assez de bruit à son apparition pour que l'ordre qu'il attaquait se crût dans l'obligation de le combattre par un pamphlet sanglant[1]; faute d'une autre, c'est à cette source que j'ai puisé quelques détails sur la vie de l'auteur, en me gardant bien d'admettre, comme on doit le penser, tout ce que disaient les bons pères, et en m'en tenant à quelques faits qui feront connaître combien fut agitée la vie de Basileo da Gama.

Ce poète naquit dans le district de Saint-Jozé, province do Rio das Mortes, au Brésil.

1 Cet ouvrage est intitulé, *Reposta apologetica ao poema intitulado o Uraguay*, etc. On trouve à la fin une carte curieuse des missions.

Sa mère le confia de bonne heure à un religieux de Saint-François, qui le conduisit à Rio-de-Janeiro, où il apprit le latin chez les jésuites. Après avoir terminé ses études à leur collége, il fut reçu dans la compagnie comme novice. Bientôt on l'admit dans l'ordre, et il ne paraît point que ce dont il fut témoin l'eût engagé à aimer beaucoup ses nouveaux frères.

Lorsqu'on expulsa les missionnaires du Brésil, il se trouva plongé dans une profonde misère, et il entra dans un séminaire pour y étudier la philosophie scolastique. Une satire qui lui attira quelques persécutions l'obligea à fuir. Il s'embarqua pour l'Europe. De Lisbonne il passa en Italie, et son critique prétend que les jésuites, touchés de sa détresse, l'incorporèrent de nouveau dans leur sein. De retour en Portugal, on prétend encore qu'il fut au moment d'être exilé sur la côte d'Angola, et qu'il évita ce malheur, grâce à ses protections. Il est assez probable qu'il devait la persécution dont il se trouvait victime, aux jésuites. Ce fut alors qu'il écrivit ce poème qui contraria si vivement les anciens dominateurs du Paraguay, quoiqu'il ne contienne point de faits impor-

tans que tout le monde ne sache de nos jours.

L'*Uraguay* est divisé en cinq chants, et l'action en est peu compliquée; mais, pour bien comprendre le poème, il faut se rappeler la principale circonstance historique de l'époque. En 1710 le Portugal céda à l'Espagne la colonie d'El-Sacramento, moyennant la cession des sept missions de l'Uraguay qui devaient être incorporées au Brésil. Les jésuites prétendirent alors ne point pouvoir réprimer l'audace de leurs catéchumènes, qui ne voulaient point se soumettre aux décrets des deux cours, et l'on fut obligé d'envoyer des troupes contre les missions. Elles se défendirent pendant assez long-temps.

Au premier chant le poète nous conduit au milieu du camp des Portugais. Les préparatifs du départ se font, l'armée va se mettre en marche sous le commandement du général Andrade, qui doit la réunir à celle des Espagnols. Le poète nous peint une revue générale où sont rassemblées les forces de la colonie. Il nomme les officiers qui se distinguèrent, et ses descriptions animées doivent plaire aux Brésiliens. Enfin, Andrade s'adresse au chef des Espagnols, il lui annonce

sa ferme volonté de continuer l'expédition, malgré les obstacles qui semblent s'y opposer. Il peint les difficultés qu'il a eues à maintenir son armée au milieu de ces marais immenses, produits par les crues du fleuve.

« [1] Je fis dresser d'abord nos tentes sur les troncs d'arbres; ensuite on s'établit sur les branches élevées; peu à peu nous allâmes chercher un asile jusqu'à la région du vent, sur ces rameaux où les légers oiseaux trouvent une habitation. L'immense emaranha, étalant à l'aventure ses branches vertes et noueuses, formait des deux côtés des places et des rues croisées sans cesse par mille canots. Au sein de l'ombrage éclairé par nos feux brillans au milieu de ce cristal mobile, nous pouvions nous croire sur l'Adriatique où s'élèvent tant de nobles édifices. Nous pouvions nous figurer les jardins que produit un autre élément, les rues navigables de Venise, que frappe continuellement la rame. »

Au second chant les Espagnols et les Portugais, ayant opéré leur jonction, traversent le désert; enfin ils rencontrent les Indiens; deux de leurs chefs se présentent

[1] *As tendas levantei, primeiro aos troncos*, etc.

devant le général portugais, et le premier, nommé Cacambo, lui adresse un long discours, en lui rappelant l'oppression des Européens, et en le suppliant de s'éloigner pour éviter l'effusion du sang. «Nous n'avons point de mines profondes, dit-il, nous n'avons point de fleuves rapides qui roulent l'or dans leurs sables.» Le général portugais répond au jeune chef, et tâche de lui faire comprendre quelle est l'ambition des religieux auxquels leur innocence a livré tant de terrains fertiles. Mais c'est en vain, la guerre est résolue. Andrade comble de présens les deux chefs; Cépé reçoit un arc et un carquois; Cacambo, une brillante épée et de riches vêtemens. Le signal du combat est donné; pour la première fois, ces solitudes retentissent de la trompette guerrière et du tambour des Européens. La victoire est aux Portugais, les Indiens abandonnent leurs armes, et c'est en vain que plusieurs de leurs chefs veulent les ramener au feu. Le deuxième chant se termine par la description d'un combat singulier entre le gouverneur de Montevideo et le terrible Cépé, qui reçoit la mort.

Au troisième chant un autre spectacle se

prépare; les Portugais ont abandonné l'endroit où se livra la bataille, ils s'avancent dans la plaine; on est parvenu au temps des sécheresses, et les roseaux légers que l'humidité fait croître durant les inondations des fleuves, couvrent une immense étendue de terrain. L'Indien, pasteur, est dans l'habitude d'y mettre le feu; ils brûlent tant que le vent favorise cet incendie, et l'herbe qui renaît sous leur cendre nourrit une multitude de bestiaux. C'est l'aspect offert en ce moment par le désert que Basileo va nous rappeler. Il avait dû plus d'une fois en être témoin dans sa patrie, et sa peinture est d'une grande exactitude. La nuit est triste, le ciel est chargé de nuages, le vent mugit le long du fleuve. Cacambo, le héros indien du poème, cherche en vain le sommeil, quand l'ombre de Cépé lui apparaît :

« Fuis dans nos forêts, s'écrie le guerrier, si tu n'as pas assez de courage pour résister; mais s'il te reste quelque valeur, incendie auparavant ces vastes plaines, couvre de feu et de fumée ces campagnes; qu'ils paient ton sang et mon sang[1]. Il dit,

[1] *Envolve em fogo, e fumo o campo, e paguem*

et disparaît au sein des nuages; et c'est en secouant sur les tentes une torche fumante, qu'il signale son passage par un sillon de lumière. Le valeureux Indien s'éveille; il saute hors du hamac recourbé; il saisit sans retard son arc et ses flèches, il foule déjà la terre de son pied rapide; il veut, sur le fleuve immense, affronter le trépas et le combattre corps à corps. Il a devant lui le fantôme de son ami si cher, il entend ses accens. Avant de lui obéir, il suspend à un arbre les plumes qui forment sa parure, ses flèches et son carquois retentissant. Il se dirige alors vers l'endroit où le fleuve tranquille étend paisiblement son onde sur l'arène rougeâtre. Il entre au sein des eaux. Déjà il place les mains sur son robuste sein; il lève les yeux vers le ciel qu'il ne peut voir, il livre son corps aux vagues. Le fleuve de la patrie sait déjà, dans sa grotte limoneuse, quel est son dessein, il relève son urne, et veut que les eaux coulent plus doucement. Enfin l'heureux Indien a touché l'autre rivage sans être aperçu; il quitte ces bords gardés par nos soldats; au sein d'une nuit silencieuse et obscure, il cherche doucement l'endroit d'où vient le vent; selon l'usage du pays, il frotte deux morceaux de bois l'un contre l'autre, les étincelles voltigent, elles s'attachent aux pailles légères, la flamme se propage rapidement. Cacambo laisse au vent le soin de faire le reste; il fuit encore à temps cette

---

o teu sangue, e o meu sangue. Assim dizendo, etc.

lumière perfide, et il s'élance sur la rive du fleuve quand la flamme dévorante commence à éclairer les ombres de la nuit. Il a été entendu par les gardes; mais il ne s'en effraie point, et, confiant sa vie téméraire à ses robustes bras, du haut d'un rocher il se précipite encore dans les sombres flots, et d'un élan il va jusqu'au sable visiter les profondeurs du fleuve. En vain crie-t-on de notre côte, en vain la foule pressée court-elle le long des rives; l'Indien étend ses bras nerveux, il fend en soufflant les vagues écumantes, et, s'arrêtant un moment au moyen de ses mains qu'il agite, il tourne le visage, il contemple dans les eaux tremblantes l'image du furieux incendie, et son courage s'en ranime.

Bientôt le feu se propage, tout le camp en est entouré, et l'armée ne pourrait se garantir du péril, si le général n'ordonnait point qu'on ouvre, au moyen de l'eau, un vaste chemin qui sépare les tentes de l'incendie.

Sans doute l'auteur n'a point tiré de cette circonstance tout le parti qu'on pouvait en obtenir; mais la peinture de l'intrépidité sauvage et de la ruse de Cacambo ne manque point d'originalité. Enfin ce guerrier, vaincu par les Européens, prend la résolution de retourner dans sa patrie, vers la belle Lindoya, à laquelle il doit s'unir.

Le père Balda, chef d'un village, a résolu qu'il ne la reverrait jamais, il doit périr en secret par le poison. On le plonge dans un cachot; mais son amante ne veut point qu'il l'attende long-temps sur les sombres bords. Cependant, avant de se livrer au trépas, elle va consulter une Indienne à qui la magie a révélé ses plus grands secrets. Cette espèce de sibylle américaine remplit un vase d'eau limpide, prononce des paroles mystérieuses, et bientôt les événemens à venir se peignent aux yeux de Lindoya. Elle voit d'abord Lisbonne renversée; cette ville puissante ne présente plus que des ruines dévorées encore par l'incendie. Le poète continue sa peinture, et sous le voile de l'allégorie, il montre ensuite les jésuites chassés par Pombal; l'Hypocrisie, fille de l'Ambition, les accompagne. Mais bientôt le vase offre un autre spectacle; d'un côté la fidélité portugaise est tachée de sang, de l'autre le fanatisme tient un poignard. Le poète rappelle ainsi l'attentat commis sur la personne du roi.

Enfin, un dernier spectacle s'offre à Lindoya : l'empire des jésuites est renversé, et sa chute venge la mort de Cacambo.

Au quatrième chant le poète nous fait voir l'expédition des Portugais, continuant à s'avancer vers le territoire des missions. Il nous transporte également au milieu du camp des Indiens; on voit les chefs des différentes tribus mêlés aux chefs jésuites. Tantôt apparaît Caïtetu, frère de Lindoya, qui conduit une troupe d'adroits archers; tantôt c'est le redoutable Tatou Guassou qui guide ses guerriers recouverts de cuirasses de peau; à côté de ces chefs se montre le fier Patusca, jésuite à l'énorme embonpoint, et dont l'indulgente morale souffre en paix les délices de cette vie. On se prépare à marcher contre l'ennemi; mais, avant de combattre, Caïtetu veut revoir sa sœur. Il s'avance dans une antique forêt, et là, près d'une fontaine environnée de fleurs, un corps est étendu; c'est Lindoya : l'infortunée a cessé de vivre, elle a cherché la mort en se faisant piquer par un serpent. A cette vue l'Indien frémit, il frappe le monstre d'une flèche acérée; mais c'est en vain, il ne peut rendre la vie à l'amante de Cacambo. La nouvelle de son trépas vole dans le camp indien. Il est décidé que le corps de Lindoya ne recevra point les honneurs de la sépulture, et qu'il

sera exposé aux injures des bêtes féroces. L'on prépare un châtiment plus horrible à la magicienne qui l'a engagée à chercher la mort, quand un cri se fait entendre; il signale l'arrivée des Portugais. Tout fuit en désordre, mais le feu a été mis aux principaux édifices, et le général ne trouve plus que des ruines fumantes.

Au cinquième chant les Portugais sont en possession du principal établissement des jésuites. Le poète décrit les peintures qui décorent les édifices; elles rappellent les crimes des jésuites dont l'histoire a consacré le souvenir. On y voit aussi la liberté américaine ployant sous le poids des chaînes, et n'osant point élever ses regards. La description est interrompue, le général a donné l'ordre qu'on pénètre dans l'intérieur des salles; un nouveau spectacle frappe leurs regards : les pères, chargés des meilleures provisions, se préparent à fuir; les soldats les entourent, mais Andrade réprime la licence militaire, et va rendre grâces au ciel de lui avoir donné la victoire.

Cette rapide analyse a pu faire comprendre quelle est la marche de *l'Uraguay*. Ce n'est point sans raison, comme on le voit,

que les jésuites détestaient ce poème, car il les tourne en ridicule en même temps qu'il dévoile les projets ambitieux qu'ils essayaient de faire triompher. Il est vivement à regretter que l'auteur n'ait point tracé un tableau plus complet de l'intérieur des missions, et qu'une peinture fidèle ne nous ait pas initié davantage au grand mystère de cette civilisation spontanée, qui étonna, à juste raison, l'ancien monde, et qui s'éteignit aussi promptement qu'elle s'était développée. Basileo da Gama n'en est pas moins un poète habile et un homme courageux. L'ouvrage a été réimprimé à Rio-de-Janeiro ; c'est une preuve que les jésuites n'y ont pas conservé de puissance, et qu'on ne se soucie point de leur en accorder.

Basileo da Gama est auteur d'un autre poème intitulé *Quitubia :* c'est le nom que portait un chef noir, qui aida puissamment les Portugais durant la guerre qu'ils eurent à soutenir dans le pays d'Angola.

Le Brésil possède encore un ouvrage fort remarquable dont la scène est en Afrique. C'est le poème de Tripoli, écrit en latin par Francisco Cardoso, auteur né à Bahia, et

qui y fut professeur. Cet ouvrage parut mériter à Du Bocage les honneurs de la traduction; il la fit de la manière la plus heureuse avec une rapidité vraiment incroyable. Je n'ai pu me le procurer, et je regrette de ne pas en offrir une rapide analyse.

Ces différens ouvrages indiquent une chose qui n'aura sans doute pas échappé au lecteur, c'est que la poésie au Brésil semble se diriger vers une route nouvelle. Elle puise ses sujets dans une nature qui ne lui est pas inconnue, et cette tendance des esprits peut faire espérer d'heureux résultats.

CHAPITRE V.

Marilie, chants élégiaques de Gonzaga da Costa.— Métamorphoses du Brésil de Diniz da Cruz, Caldas, Alvarenga, poésies de M. B***, etc.

L'AMOUR malheureux a produit des poètes célèbres dans tous les pays, et la plus touchante des passions, après avoir inspiré des chants de douleurs, les fait redire à ceux pour qui ils peignent une funeste réalité. En général, ce n'est point au sein d'une société corrompue par les erreurs de la civilisation qu'il faut aller chercher ces poètes qui ont toujours une influence si active sur nos souvenirs. Leur plus grand mérite est dans l'expression d'une constance inaltérable; car la peinture de leur malheur ennoblit l'âme par son énergie en même temps qu'elle la touche par sa simplicité. Dans nos villes, les imitateurs, qui souvent ont senti à demi l'amour, comme ils sentent à demi la poésie, donnent un profond dégoût pour ces chants où l'on découvre promptement

la peinture de maux imaginaires. Ils font négliger ceux qui partent de l'âme, et l'on préfère s'attendrir sur ces anciennes traditions poétiques, dont les peintures ne sont point une chimère.

L'Amérique, brillante de jeunesse dans ses institutions politiques, comme dans sa littérature, aura de ces poètes aux inspirations primitives qui font le charme de toutes les nations. Déjà les fertiles campagnes de Villa Rica retentissent des chants élégiaques échappés à la muse harmonieuse de Gonzaga. Quelques années se sont à peine écoulées, et on les redit dans les cités nouvelles, comme on répète dans notre vieille Europe les plaintes d'Abeilard.

Pour bien comprendre les poésies de Gonzaga, il faut connaître sa vie; car il a une pensée qui se mêle à toutes les autres pensées : c'est celle de son amour. Cet amour fut vrai comme il fut inaltérable. Le poète de Villa Rica occupait une place importante dans la magistrature; il aimait avec passion une jeune personne appartenant à une des premières familles du pays, lorsqu'il se trouva impliqué avec trois de ses amis dans une prétendue conspiration,

forgée sans doute pour sévir contre quelques personnages influens de Minas Geraes, dont on voulait enlever les richesses. Au lieu de s'unir à Marilie, d'occuper un emploi honorable qui venait de lui être accordé, l'infortuné Gonzaga se vit plongé dans un cachot, et de là transporté sur les côtes d'Afrique, où il mourut long-temps après. Marilie ne voulut accepter d'abord aucune des propositions d'union qui lui furent adressées; mais, vaincue par les sollicitations de sa famille, elle finit par se marier.

Les œuvres de Gonzaga sont divisées en deux livres, c'est le second qui offre le plus d'intérêt; l'auteur l'a écrit pour tromper les douleurs de la captivité; il fait sentir cette impression que laisse toujours le récit d'une véritable infortune. Les poésies de Gonzaga se distinguent surtout par la naïveté, par la grâce de l'expression, par le charme attaché aux plaintes sincères d'un cœur aimant. Il faut reprocher à Gonzaga l'emploi continuel d'images puisées dans la mythologie, et de ces formes de poésie pastorale répandues par Fontenelle : tout cela ne convenait guère à un poète brésilien habitant

un des pays où la nature étale le plus de splendeur et de majesté. Quoi qu'il en soit, Gonzaga est un poète national; ses chants, répétés en tous lieux, animent les solitudes les plus reculées du Brésil : ils méritaient d'être connus, et ils ont été traduits en français avec beaucoup de charme et d'élégance par MM. de Monglave et P. Chalas. M. de Monglave a entendu répéter ces poésies dans les lieux où vivait Marilie, et on lui doit des détails précieux sur le poète. J'emprunte à la traduction de ces messieurs deux morceaux qui feront connaître Gonzaga : il prend le nom de Dircée. La prison de Rio-Janeiro l'a reçu depuis long-temps, et il y déplore ses infortunes.

« Chère Marilie, la tourterelle à qui l'on a ravi sa jeune famille, se repose vingt fois sur la branche qui supportait son nid; accablée de douleur, elle roucoule tristement.

» Mais bientôt elle s'envole dans l'épaisseur du bocage, et ne revoit plus les lieux témoins de sa peine.

» Quand la compagne du taureau a perdu sa génisse chérie, elle s'agite, inquiète et rêveuse, dédaigne le pâturage, parcourt les chemins les plus fréquentés, et fait retentir les échos de ses plaintifs gémissemens.

» En peu de jours elle oublie l'objet de ses regrets et retourne au pâturage.

» Le temps, qui dévore le fer et qui éteint jusqu'au nom des empires, efface aussi, ô ma bien-aimée, les plus cruelles angoisses du cœur.

» Mais aux maux que j'éprouve, il n'offre aucune consolation.

» Ainsi, ma belle, rien ne résiste à l'action de la flamme, elle dissout le bronze, et fait éclater le rocher le plus dur.

» L'amiante seul, de sa fibre vigoureuse, supporte l'action du feu et ne brûle pas.

» Ainsi, Marilie, bien que le suc de l'olivier s'embrase et monte vers la voûte céleste en langues flamboyantes, on peut encore l'éteindre à force d'eau.

» Mais quand la pierre noire brûle, toute l'eau qu'on y jette ne sert qu'à l'enflammer davantage.

» La douleur que j'éprouve égale, belle Marilie, l'amour qui dévore mon cœur.

» Le temps, la mort elle-même, ne mettront pas un terme au chagrin qui me consume. »

J'ai déjà dit que les amis de Gonzaga partagèrent son triste sort; parmi eux se trouvait un des écrivains les plus remarquables qui aient existé au Brésil; c'est C. Manoel da Costa : l'infortuné fut trouvé étranglé dans son cachot, et cette mort

cruelle ne fut pas généralement attribuée à un suicide.

Ses poésies jouissent d'une juste célébrité; on sent qu'il a surtout étudié les Italiens ; mais peut-être est-il devenu trop européen dans ses images : il paraît dédaigner la belle nature qui l'entoure; ses églogues semblent soumises aux formes poétiques imposées par les siècles précédens, comme si l'habitant des campagnes du Nouveau-Monde devait rencontrer les mêmes images que celles qui nous sont offertes. Telle est cependant la poésie de convention, que l'observation ne lui est plus nécessaire, et qu'elle invente souvent quand la véritable inspiration ne la guide pas. Je traduis ici un morceau gracieux de da Costa qui fera connaître sa manière :

« Tu ne vois pas, bien-aimée Niza, l'image fidèle de ta grâce dans le cristal de cette fontaine; elle te trompe, elle ne te montre que la douceur, elle te cache ce que tu as de rigoureux; tourne-toi vers moi, tu verras, cruelle, un cœur mille fois déchiré, tu sentiras une âme soupirer dans l'inquiétude, tu verras un visage où se peignent la tristesse et le découragement; observe bien, contemple cette triste vie retracée par une vivante image, tu apercevras

gravée profondément l'impression de tes attraits cruels.

» Mais non, il ne te trompe point, belle Niza, le cristal de cette fontaine agréable, il est calme et limpide; si comme tu vois ton visage, tu voyais, Niza, l'effet qu'il produit, peut-être que la douleur serait égale dans nos deux âmes. »

On sent presque toujours dans da Costa l'étude des Italiens, et surtout celle de Pétrarque.

Quoique Diniz da Cruz e Sylva ne soit point né en Amérique, je le placerai ici parmi les poètes qui honorent le parnasse brésilien. La nature du Nouveau-Monde lui inspira de charmans morceaux connus sous le nom de *Métamorphoses du Brésil*. Grâce à sa brillante imagination, les productions les plus gracieuses ou les plus éclatantes de l'Amérique méridionale lui offrirent d'heureuses allusions toujours précieuses pour la poésie. On voit qu'en voyageant dans ces climats, il a voulu marcher sur les traces d'Ovide; mais il ne suit cependant point son modèle dans les fictions mythologiques. Le diamant et la topaze, tejuca, la clicie ou la rose des bois, lui ont fourni de charmantes fictions. Cette fleur, si bien décrite par Du-

raõ, et qui change de couleur avec les heures du jour, prêtait surtout à d'heureuses pensées. Une jeune habitante des forêts voit partir le guerrier qu'elle aime : l'amour des combats l'entraîne; mais bientôt il doit revenir, et la gloire sera la récompense du sacrifice qu'il s'est imposé. La guerre se prolonge; la jeune Indienne ne peut résister aux douleurs de l'absence, elle va se donner la mort : le ciel la change en rosier des forêts. Guassou rentre bientôt triomphant dans l'Aldée; il apprend la mort de son amante; on lui montre l'arbuste charmant qui s'élève sur le rivage : il baigne ses fleurs de larmes. L'ardent amour dont il est embrasé se communique encore à la clicie : une teinte de flamme anime les pétales, et chaque jour le guerrier vient contempler ce miracle que renouvelle sa tendresse.

Au nombre des ouvrages remarquables de cette période, il faut mettre les œuvres poétiques de Pereira de Souza Caldas, ce poète qui a donné une traduction des Psaumes. Dans cette version des chants sacrés, on trouve une noblesse d'expression, un charme de style qui indiquent que Caldas n'est point

seulement un habile traducteur, mais qu'il doit être un poète original : il le prouve bientôt. Ses autres poésies sacrées ont un mouvement d'enthousiasme et de grandeur qui entraîne la pensée vers les idées les plus sublimes ; et c'est avec raison que M. Garcaõ Stokler met au nombre des productions les plus belles de la poésie portugaise l'ode deuxième à la religion. Les morceaux qui sont intitulés poésies profanes révèlent encore le plus noble talent; mais on voit que l'auteur y est moins dans sa sphère. Cependant, l'ode à l'homme sauvage est égale pour la poésie aux plus belles hymnes sacrées du même auteur.

C'est une idée fort heureuse qui lui a fait composer le petit poème sur les oiseaux, que l'on trouve à la fin du volume. Dans cet ouvrage plein de charme, Caldas se plaint de ce que l'ignorance déshonorait alors sa belle patrie ; et ce serait avec une joie bien touchante que de nos jours il eût célébré ses progrès.

Les notes du recueil sont dues à M. Garcaõ Stokler, qui l'a fait précéder d'un morceau

[1] Il est intitulé : *As Aves, noite philosophica.*

fort remarquable sur la poésie hébraïque.

Le goût du théâtre est généralement répandu au Brésil; on trouve des salles de spectacle dans toutes les villes importantes. Il faut convenir cependant que l'art dramatique est encore dans l'enfance, même à Rio-de-Janeiro. Parmi les acteurs des différens théâtres, l'on distingue plusieurs hommes de couleur, et ils se font remarquer en général par la vivacité de leur jeu, par l'expression de leurs gestes et de leurs mouvemens. La nature les a créés excellens mimes; l'art leur fera comprendre les ressources de la déclamation. Mais dans ce beau pays, qui se croit encore obligé d'emprunter à l'Europe la plupart de ses usages, on s'aperçoit trop souvent que la comédie n'est point assez nationale, et que les coutumes de l'ancien monde y sont rappelées d'une manière trop bizarre pour qu'elle soit exacte. Les Brésiliens auront vraiment un théâtre quand ils auront des auteurs nationaux; alors ils sentiront ce que peut être la vérité d'une représentation dramatique. Mais jusqu'à présent ils n'ont que des idées fort imparfaites en ce genre. Il arrive aussi que la

mise en scène de plusieurs tragédies est tellement singulière qu'elle pourrait aisément prêter au ridicule. Mais un changement complet en ce genre peut être opéré en peu de temps par quelques hommes de goût et par des encouragemens; et d'ailleurs on sait fort bien qu'en améliorant son agriculture et ses finances, une nation voit bientôt s'améliorer chez elle l'état des beaux-arts. Au Brésil, comme dans tous les pays de l'Amérique méridionale, on ne peut avoir jusqu'à présent que des espérances: elles existent, elles se réaliseront.

J'ajouterai ici que dans la plupart des bourgades voisines des grandes villes, on exécute encore avec beaucoup de pompe des espèces d'autos sacrés.

Les ouvrages récemment imprimés au Brésil ne me sont pas encore parvenus, et je regrette vivement de ne pouvoir en parler; cependant un Bahianois vient de publier à Paris, sous le voile de l'anonyme, un recueil de poésies, que j'ai lu avec un vif intérêt [1]. On voit que M. B. a été l'ami de

[1] *Poesias offerecidas às senhores brasileiras, por um Bahiano,* 2 vol. in-32.

Francesco Manoel; son style est harmonieux, élégant et pur. On se plaît à suivre ce poète voyageur dans les différentes contrées qu'il parcourt, en se consolant avec les muses, des agitations d'une vie errante. On aime surtout à l'entendre parler de sa belle patrie; et le tableau qu'il trace de la vie paisible qu'on peut goûter sur les rives du Jacuipe est plein de charmes. En l'entendant parler de l'affection du maître pour l'infortuné soumis à l'esclavage, on éprouve le désir que tout le monde comprenne cet appel à l'humanité. Les poésies de M. B. sont pour la plupart connues au Brésil; et quelques-unes de ses romances, pleines de douceur et de mélancolie, sont répétées continuellement dans les villes comme dans les campagnes : celles de *Josinò e Marilia*, *Minha lira Malfadada*, et tant d'autres chantées sans cesse, attestent que l'auteur est senti par ses compatriotes, qui le considèrent avec juste raison comme un de leurs premiers poètes. M. B., dans ses odes, dans ses épîtres, montre qu'il peut se livrer au genre le plus élevé. Il est à désirer qu'il se livre surtout à la peinture de ces contrées étrangères, si intéressantes pour les Euro-

péens : c'est peut-être ce qu'on regrette de ne pas trouver plus souvent dans son recueil.

CHAPITRE VI.

Du goût des Brésiliens pour la musique.

QUOIQUE le Brésil n'ait pas donné encore à l'Amérique de musiciens célèbres, je pense que c'est peut-être de toutes les contrées du Nouveau-Monde celle qui est destinée à en produire un plus grand nombre. La musique est cultivée dans tous les états, ou plutôt elle fait partie de l'existence chez le peuple, qui charme ses loisirs en chantant, et qui oublie même les soins d'un pénible travail toutes les fois qu'il entend les simples accords d'une guitare ou d'une mandoline. Tandis que la musique de Rossini est admirée dans les salons, parce qu'elle est chantée avec une expression qu'on ne rencontre pas toujours en Europe, les simples artisans parcourent les rues vers le soir en répétant ces touchantes *modinhas*, qu'il est impossible d'écouter sans en être vivement ému ; presque toujours elles servent

à peindre les rêveries de l'amour, ses chagrins ou son espoir; les paroles sont simples, les accords répétés d'une manière assez monotone; mais il y a quelquefois tant de charme dans leur mélodie, et quelquefois aussi tant d'originalité, que l'Européen nouvellement arrivé ne peut se lasser de les écouter, et conçoit l'indolence mélancolique de ces bons citadins qui écoutent pendant des heures entières les mêmes airs.

C'est ordinairement vers le soir que commencent ces concerts improvisés; c'est alors que des sons fugitifs se mêlent, se rapprochent, s'éloignent, et vous prouvent que tout le monde se livre au même plaisir. Souvent l'on rencontre des troupes nombreuses de jeunes gens qui unissent les sons de la mandoline à ceux de la flûte; leurs accords sont en général peu variés, mais ils sont toujours justes; et ces airs simples, répétés avec tant de douceur, vous remplissent d'une singulière mélancolie, surtout au milieu d'une belle nuit des tropiques.

Jusqu'à présent, c'est en vain qu'on chercherait la perfection de la musique chez les Brésiliens; mais on peut dire qu'il n'existe presque pas de solennités importantes sans

qu'une messe à grand orchestre en marque le retour, et dans presque toutes les fêtes particulières les concerts se renouvellent. On sent le besoin d'avoir de la musique, on la désire sans cesse, et on l'écoute même quand elle est imparfaite. Où un goût semblable existe de grands musiciens doivent naître, et il ne faut peut-être que quelques encouragemens du gouvernement pour trouver dans le Nouveau-Monde un Mozart, un Paësiello, un Cimarosa. Dans la société, les pianos se sont singulièrement multipliés, quoiqu'on n'en fabrique point encore dans le pays même : il y a cinq à six ans, une harpe était une chose fort rare à Rio-de-Janeiro, ou à San-Salvador, quoique cet instrument soit assez répandu dans quelques autres parties de l'Amérique méridionale.

Il existe à Rio-Janeiro un opéra, et l'on jouit du même avantage à San-Salvador. Les chanteurs sont loin, comme on le pense, d'égaler ceux de l'Europe; mais le temps les améliorera : il ne leur faut que ces modèles qu'on trouve dans les endroits où les efforts de l'art se multiplient et concourent à un perfectionnement inconnu partout

ailleurs, même quand le goût s'y rencontre [1].

L'ancienne chapelle royale de Rio-Janeiro offrait d'excellens modèles à suivre. Le célèbre Portogallo y dirigeait un orchestre nombreux, et l'on pouvait se croire transporté au milieu de l'harmonieuse Italie.

Parmi les beaux-arts, la musique est donc celui vers lequel les Brésiliens se sentent le plus vivement appelés. On ne peut se dissimuler cependant que le séjour des artistes français appelés à Rio-de-Janeiro n'ait exercé une très-heureuse influence dans cette capitale. MM. Taunay, Pradier, Grangean, ont fait sentir quelle était la route à suivre pour que la peinture et l'architecture arrivent à un état plus florissant. Tout le monde connaît les beaux tableaux de M. Taunay. On a admiré naguère au Panorama les travaux de ses fils unis à ceux de M. Romy : M. Pradier a fait connaître la gravure. Enfin, parmi plusieurs édifices dont s'est enrichi Rio-de-Janeiro, grâce à M. Grangean, on

[1] *Voyez* sur les musiciens les plus célèbres du Brésil, l'ouvrage de M. Ad. Balbi.

distingue un théâtre d'un effet remarquable. Il est heureux pour les Français d'avoir donné aux Brésiliens la première impulsion vers le goût des beaux-arts.

CHAPITRE VII.

ORATEURS HISTORIENS BRÉSILIENS.

Manoel de Moraes, Rocha Pitta, Azeredo.

Si l'on considère le peu de moyens que les Brésiliens avaient autrefois de se livrer aux lettres, on sera surpris du nombre d'hommes distingués qu'ils eurent dans le dix-septième et le dix-huitième siècles, en mettant à part les poètes et les historiens : j'en citerai quelques-uns. Angelo dos Reis, né dans l'intérieur de la capitainerie de Bahia, devint un des plus célèbres élèves de Vieira, et mourut en 1723, alors qu'il parcourait l'intérieur comme missionnaire.

Ruperto de Jésus, né au bourg d'Iguarassou, dans la capitainerie de Pernambuco, en 1644, professa à Rio-de-Janeiro, et devint un des plus grands prédicateurs de son temps : il mourut à Bahia en 1708. Jacob

de Andrade Velosino, né à Pernambuco, de la même province, passa à Amsterdam, où il exerça la médecine avec le plus grand succès : il publia des ouvrages de controverse. Je mettrai au nombre des hommes célèbres un auteur qui vit le jour en Amérique, mais loin de ces contrées ; c'est le fameux Antonio de Léon, né au Pérou, vers 1650, de parens portugais. Il a donné, comme on sait, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer son *Epitome de la bibliotheca oriental y occidental*. Enfin, Eusebio de Matos, mort en 1692 ; et Lourenço Ribeiro, né à Cutigipe, s'illustrèrent dans la chaire, et laissèrent des écrits estimés.

Je pourrais nommer ici un assez grand nombre d'auteur nés au Brésil qui se sont occupés à retracer l'histoire de ce beau pays. Mais, continuellement resserré dans mon cadre, il me serait difficile de les faire connaître même rapidement. Après avoir été d'intrépides voyageurs, les Brésiliens ont été souvent d'intéressans historiens. Malheureusement, comme l'attestent les biographes, toutes leurs relations n'ont pas vu le jour, et sans doute les amis de la littérature doi-

vent vivement regretter la cessation complète d'un travail qui devait faire connaître une grande quantité de détails curieux sur l'Asie, l'Afrique et le Nouveau-Monde. Le premier volume de cette collection fut mis sous presse en 1795[1], mais il ne parut point, et probablement qu'une foule de mémoires curieux fournis par des Brésiliens ne purent voir la lumière. Il serait digne du gouvernement de continuer ces anciennes recherches, et de tirer de la poussière des bibliothèques les documens qui y ont été entassés.

On doit sans doute considérer comme l'historien le plus ancien du Brésil Manoel de Moraes, né à Saint-Paul, au seizième siècle. Il fut d'abord jésuite, mais bientôt il abandonna cet ordre, et il a donné une histoire de l'Amérique, dont Jean de Laet a tiré des choses fort importantes.

Mais l'homme le plus remarquable par l'importance et le nombre de ses documens est sans contredit Rocha Pitta. Il naquit à Bahia en 1660, et mourut en 1738. Son ouvrage intitulé *Histoire d'Amérique* ren-

[1] M. Correa de Serra. Coup d'œil sur l'état des sciences et des lettres parmi les Portugais.

ferme sur le Brésil une foule de détails inconnus à Barlœus et à Pison ; mais il faut le lire cependant avec une sorte de circonspection, car il admet certains faits merveilleux que son imagination vive et l'esprit de l'époque lui ont fait regarder trop souvent comme dignes d'une foi entière. C'est lui sans contredit qui donne les détails les plus importans sur cet empire de noirs indépendans formé au sein du Brésil sous le nom de Palmares. Dumourier, dans son voyage, m'a paru traiter cet historien avec trop de sévérité.

Un auteur beaucoup plus moderne a brillé dans une capitainerie féconde en événemens historiques, mais il s'est contenté de retracer l'histoire du commerce, en jetant un coup d'œil sur le sort des Indiens : je veux parler de M. de Azeredo Coutinho, évêque de Pernambuco, prélat estimé par ses travaux littéraires et par sa conduite privée. Il a donné un Essai politique sur le commerce de Portugal, dans lequel on pourrait souhaiter des détails plus circonstanciés, mais qui renferme des vues philosophiques sur certaines tribus d'indigènes. On voit que M. de Azeredo avait bien com-

pris le génie particulier de l'Américain, quand il dit :

« L'Indien né dans une liberté absolue, dans une indépendance complète et sans autres besoins que ceux auxquels les bras suffisent pour se satisfaire promptement, regarde tous les hommes comme lui, il s'habitue difficilement aux idées de soumission, aussi n'a-t-il point le courage de commander aux autres [1]. »

Il existe plusieurs autres ouvrages historiques publiés par des Brésiliens, mais ils ne sont pas venus à ma connaissance, ou la patrie de leur auteur n'est pas toujours suffisamment connue pour les classer ici.

Disons un mot des feuilles périodiques qui paraissent au Brésil. On doit sentir combien cette branche de la littérature peut avoir d'influence dans un empire naissant, où les distances sont si difficiles à parcourir, et où il devient chaque jour plus indispensable de faire connaître ce qui se passe dans les principales capitaineries.

Depuis quelques années le nombre des

[1] Cet ouvrage se trouve traduit à la suite du Voyage de Bourgoing.

journaux s'est accru à Rio-de-Janeiro et à San-Salvador; en général, ils sont faits avec assez de soin, mais ils s'occupent presque exclusivement de rappeler les événemens politiques qui agitent l'Europe. Il serait à souhaiter que le Brésil devînt plus essentiellement l'objet de leurs réflexions. J'ai lu cependant des articles remarquables sur la situation du pays.

Pour la littérature, et surtout pour les sciences, il serait vivement à désirer qu'il s'établît un journal hebdomadaire, où seraient consignés les mémoires curieux qu'on enverrait des provinces, de même que les traditions orales qu'on serait chaque jour à même de recueillir; par ce moyen, non-seulement les productions naturelles seraient mieux connues, et le commerce pourrait s'en enrichir, mais on finirait aussi par avoir des notions du plus grand intérêt sur les peuples sauvages qui habitent encore cette vaste portion de l'Amérique du sud. Les habitans de l'intérieur viennent sans cesse sur le bord de la mer pour y faire des échanges: il faudrait les interroger, et ne négliger aucune tradition intéressante, même quand elles ne satisferaient pas entièrement l'homme instruit.

C'est ainsi que je me rappelle avoir lu dans un des numéros de l'Idade d'Ouro un morceau extrêmement curieux sur les sauvages du Rio-Doce, et sur la manière dont on avait essayé de les soumettre : malheureusement de semblables récits sont beaucoup trop rares, et l'on ne connaît guère le Brésil que par les relations qu'ont publiées des étrangers. Le style de quelques journaux politiques est fort remarquable.

CHAPITRE VIII.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, etc.

Les Portugais ont porté dans le Nouveau-Monde leur goût pour les explorations aventureuses : malheureusement, comme je l'ai dit, une administration inquiète et soupçonneuse ne permettait point toujours la publication de ces voyages qu'on faisait continuellement dans l'intérieur pour obtenir la connaissance des terrains aurifères. Ces relations, tout imparfaites qu'elles étaient, seraient devenues d'une grande utilité pour écrire l'histoire du pays; en général, elles étaient enfouies dans les archives de la vice-royauté, ou dans les bibliothèques des différens monastères où il devenait assez difficile d'en obtenir la publication. Quoiqu'on ait peut-être exagéré le nombre de ces documens, il en est de vraiment précieux; les cartes qu'on leur a jointes sont souvent

d'une bonne exécution; j'en ai vu plusieurs entre les mains de divers particuliers, et dans les bibliothèques publiques; il serait à désirer qu'elles ne restassent point manuscrites.

La Bibliothèque royale de Paris possède une de ces relations originales qui ont été évidemment écrites sur les lieux, et qui sont souvent, grâce à leur naïveté, plus utiles que des ouvrages où la science imparfaite de ce temps eût montré son influence. Le manuscrit dont je veux parler est intitulé *Roteiro do Brasil*[1], et contient surtout des détails curieux sur les tribus indigènes; on peut y puiser des connaissances générales sur la situation statistique du pays vers le dix-septième siècle; on y rencontre encore des détails curieux qu'on trouve rarement dans d'autres voyages. Parmi ceux-ci je citerai un fait tout à la fois bizarre et cruel, qui semble avoir été particulier à la

[1] Je donne ici le titre complet : *Roteiro geral com largas informacoès de toda a costa que pertence a estado do Brazil e a descripcae de muitos lugares d'elle especialmente de Bahia de todos os santos*, nº 8,172.

nation la plus considérable du Brésil. L'auteur du Roteiro, après avoir donné une longue description des mœurs des Tupinambas, ajoute, en parlant de l'anthropophagie de ces peuples, qu'ils ne tuaient pas toujours leurs prisonniers à l'issue des batailles, mais qu'ils les conservaient pour les faire sacrifier à leurs enfans, qui changeaient alors de nom et se trouvaient revêtus de la noblesse appartenant au guerrier. A côté de cette horrible coutume, l'auteur en cite une autre, que je dois rapporter ici, puisqu'elle indique toute la vénération de ces peuples barbares pour ceux qui jouissaient des inspirations poétiques. Ces êtres privilégiés pouvaient aller au milieu des ennemis de la nation sans qu'on osât leur faire aucun mal : ils ne craignaient pas de se confier à toutes les tribus. L'éloquence et les idées poétiques de ces premiers habitans du Brésil seront du reste l'objet d'un examen particulier dans l'ouvrage dont je m'occupe en ce moment, et qui roule sur la poésie de tous les peuples sauvages.

Parmi les ouvrages de statistique qui ont paru au Brésil, il en est un surtout qui a fixé l'attention des savans, et qui leur a été

d'une utilité véritable. Je veux parler de la *Corografie brésilienne* du père Manoel Ayres do Cazal[1].

Il eût été vivement à désirer que cet important travail donnât un plus grand nombre de détails intéressans; la lecture n'en convient guère qu'aux personnes exclusivement livrées aux recherches géographiques, et ces personnes peuvent se plaindre qu'on n'ait pas joint des cartes géographiques à l'ouvrage, pour l'intelligence du texte. Toutefois, les services rendus à la science par M. Manoel Ayres do Cazal sont encore fort grands, et l'on doit se rappeler avec reconnaissance que, le premier, il a décrit d'une manière moins incertaine ces deux immenses provinces du Brésil désignées sous le nom du Para et du Mato-Grosso. Cette dernière capitainerie était peut-être encore moins connue que le vaste pays baigné par le fleuve des Amazones, et cependant elle égale en étendue la Germanie entière: non-seulement elle recèle dans son sein les sables aurifères les plus riches, les pierreries les plus précieuses, mais ses immenses

[1] J'ignore si cet auteur est brésilien.

forêts servent d'asile à une foule de tribus dont on ne connaît guère que le nom [1].

Il paraît que M. Ayres do Cazal a tâché d'avoir à sa disposition tous les documens fournis au gouvernement par les officiers civils, et qu'il a entrepris de fréquens voyages pour les obtenir. On doit regretter qu'il n'ait pas fait plus souvent part de ses propres observations, et qu'il s'en soit tenu à une nomenclature aride de villes et de villages, sans s'occuper beaucoup de ceux qui les habitent. Son ouvrage ne manque point d'ordre, quoiqu'il règne peu de méthode dans le style. Le plan est aisé à faire connaître, et je l'indiquerai en quelques mots. Après avoir donné, dans une rapide introduction, des notions générales sur l'histoire politique et sur l'histoire naturelle du Brésil, il parle un moment des peuples sauvages qui l'habitent encore, et là, comme dans ce qui précède, ses documens laissent beaucoup à désirer; il passe immédiatement à la description particulière de chaque capitainerie,

[1] J'ai donné la traduction des chap. consacrés à ces deux capitaineries dans les Nouv. Ann. des Voy. de MM. Eyriès et Maltebrun.

et le même plan le guide partout. Avant de parler de chaque ville et de chaque bourgade, il consacre un article particulier à l'histoire, à la géographie générale des montagnes, des fleuves, des lacs. Il s'occupe ensuite de présenter quelques rapides documens sur la botanique, la zoologie et la minéralogie. Si l'espace me le permettait, je pourrais faire connaître la manière dont il décrit, on verrait aisément que ce n'est point un homme initié aux mystères de la science; mais il ne manque point ordinairement d'exactitude, et cette exactitude est poussée bien loin pour les étrangers dans les détails géographiques, où il ne fait pas grâce du moindre édifice consacré aux nombreux ordres de moines.

Quoi qu'il en soit, je me plais à le répéter ici : l'ouvrage de M. Ayres do Cazal a rendu un service éminent à la géographie; plusieurs voyageurs s'en sont servis avec avantage; on le voit surtout dans l'ouvrage de M. Henderson.

M. Adrien Balbi indique comme devant paraître nécessairement un ouvrage de la plus haute importance. Il portera le titre de *Geografia statistica do Brasil*. Il doit se

composer de sept à huit volumes in-8, et l'auteur, l'abbé N. N., a, dit-on, parcouru presque toutes les capitaineries qu'il décrit.

Le voyageur le plus remarquable qui soit né au Brésil est mort il y a peu d'années, et la publication de ses ouvrages offrirait un bien vif intérêt; mais rien n'annonce qu'elle doive avoir lieu. M. Alexandre Rodriguez Ferreira a parcouru en philosophe et en naturaliste les immenses provinces du Para et du Mato-Grosso, et il a recueilli sur ces contrées si peu connues des détails d'une haute importance. On sent tout l'intérêt que doit avoir la relation d'un voyageur [1] qui a visité tant de tribus ignorées jusqu'alors.

Je ne terminerai point ce chapitre sans rappeler que les Brésiliens n'ont pas besoin de quitter leur pays pour rendre au monde savant les plus grands services. Par eux, non-seulement le Nouveau-Monde, mais l'Afrique peut être bien mieux connue. Il serait vivement à désirer que l'étude de

[1] La liste de ses ouvrages est immense. *Voyez* l'art. qui lui est consacré dans les mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne.

diverses langues africaines occupât des gens instruits, qui auraient sous ce rapport les plus grandes facilités. Je sais que M. Lucio, bibliothécaire de la bibliothèque publique de San-Salvador, avait appris plusieurs idiomes en interrogeant des noirs, et en comparant leurs réponses; la publication de ses travaux serait sans doute d'un haut intérêt pour les orientalistes.

De combien les naturalistes européens peuvent être redevables aux savans du Brésil! que d'observations importantes doit fournir ce beau jardin botanique établi près de Rio-de-Janeiro! là, les végétaux de l'Afrique et de l'Asie viennent s'acclimater insensiblement pour enrichir le Nouveau-Monde; et l'on ne peut signaler sans admiration ce lieu enchanté, où tout ce qui est offert aux regards rappelle des idées de richesses et de bonheur, en montrant dans un avenir peu éloigné la prospérité de l'agriculture.

Sans doute il me serait doux, après avoir tracé un tableau rapide de l'état de la littérature au Brésil, de faire connaître les savans qui honorent ce pays, mais ce serait dépasser les bornes qui me sont imposées;

qu'il me suffise de dire que, grâce à d'habiles professeurs, aux écoles et aux bibliothèques nouvellement fondées, le Brésil peut parvenir à une haute prospérité dans l'étude des sciences.

FIN.

NOTES.

Plusieurs auteurs se sont même exercés à composer des morceaux qui sont également latins et portugais, page 4.

Il existe un grand nombre de ces morceaux, je me contenterai d'en rapporter un très-court : c'est l'éloge de la langue portugaise, par Manoel Severim de Faria :

« O quam gloriosas memorias publico considerando quanto vales, nobilissima lingua. Cum tua facundia excessivamente nos provocas excitas, inflamas! quam altas victorias procuras. Quam celebres triumphos speras, quam excellentes fabricas fundas, quam perversas furias castigas, quam feroces insolencias rigorosamente domas, manifestando de prosa et de metro tantas elegancias latinas. »

Il faut en excepter, toutefois, le fragment d'un poëme sur l'occupation de l'Espagne par les Arabes, page 4.

Voici cet ancien monument de la littérature portugaise :

O Rouço da cava impria de tal sanha
A Juliam et horpas a saa grey daninhos,
Que em sembra cò os netos de agar fornezinhos
Huã atimaron prasmada fazanha

Ca muza, et zariph com basta campanha
De juso da sina do Miramolino
Co falça infançom, et prestes maligno
De cepta aduxerom ào solar de Espanha.

E perque era força, adarve, et foçado
Da Betica Almina, e o seo Casteval
O Conde per encha, e pro comunal
Em terra os encreos poyarom a saagrado
Et Gibraltar, maguer que adordado
et có compridouro per saa defensom.
Pelo susodeto sem algo de afom
Presto foy d'elles entrado et filhado.

Et os ende filhados leaes à verdade
Os hostes sedentos do sangue de onjudos
Metero à cutelo aprés de rendudos.
Sem esguardarem à seixo nem idade
Et tendo atimada a tal crueldade
O templo e orada de deos profanarom
Voltando em mesquita hu logo adorarom
Sa besta mafoma a medés maldade.

O gazu, et assalto que os da alevosia
Tramarom, per voltos de algòs sayoms.
Co' os dous almirantes da hoste mandoms
Quedarom com farta soberba et folia.
Et algesiras que o medês temia
Per ter a maleza cruenta sabuda
Mandou mandadeyro come era teuda
Aò rouzom do rey que en Toledo sia.

Ce morceau, rapporté par Faria, a été trouvé dans le château de Louzan, pris par Sanche Ier, vers l'an 1187. L'humidité l'avait tellement endommagé, qu'on n'en a pu lire que quatre octaves que j'offre ici. Quelques personnes l'attribuent à Rodrigue, dernier roi des Goths; je crois devoir rapporter le jugement qu'en porte le savant M. Raynouard.

« Un examen approfondi du langage dans lequel

les fragmens de ce poème sont écrits ne me permet pas de lui assigner une haute antiquité ; on n'y remarque point les signes qui caractérisent les monumens littéraires des douzième et treizième siècles, où se trouvent des formes romanes, qu'on chercherait en vain dans les vers de ce fragment. » *Gram. rom. Disc. prél.*, page 40.

J'ai copié le morceau entier dans l'ouvrage de M. de Balbi, qui donne l'explication des vieux mots par les modernes. M. de Sismondi ne rapporte pas la troisième strophe du fragment, mais il donne la traduction du passage qu'il transcrit. De même que l'abbé Andrés, il ne croit pas qu'on puisse lui assigner la haute antiquité qu'on lui accorde. Voy. *Litt. du midi*, t. III, p. 264.

Analogue de la langue romane, elle a quelquefois la naïveté du langage si poétique des troubadours, p. 8.

Les rapports du portugais avec la langue romane ont été bien prouvés par M. Raynouard. Je donnerai ici, d'après lui, une preuve incontestable de cette analogie, qu'il établit également pour l'espagnol et pour l'italien. C'est une petite pièce charmante de Camoens traduite dans la langue des troubadours.

Portugais.	*Langue des troubadours.*
Da lindeza vossa.	De cuindanza vostra
Dama quem a vè,	Domna qui la ve,
Impossivel hè	Impossibil es
Que guardar se possa.	Que guardar se possa
Se faz tanta móssa	Si faz tanta cocha
Ver vos hum so'dia	Vers vos un sol dia,
Quem se guardaria?	Qui se guardaria

Portuguais.	*Langue des troubadours.*
Melhor deve ser N'este aventurar Ver, et naó guardar Que guardar e ver, Ver, e defender Muito bom seria, Mas quem podria.	Melhor deu esser En est aventurar Vezer e no guardar Que guardar e vezer Vezer, e defendre Molt bon seria, Mas qui poiria.

Et l'on trouvera plus loin ces morceaux, qui nous ont été transmis par Faria, etc., page 6.

Voici la chanson de Egaz Moniz Coelho, qui vivait sous le règne d'Alphonse Henriquez, mort en 1185. M. Simonde de Sismondi indique celle-ci et les autres, mais ne les rapporte pas, et il dit avec raison que Faria lui-même ne pouvait pas les comprendre :

Fincaredes bos em bora Tam coitada Que ei boyme por Ahifòra De longada Sai-se o vulto de meu corpo. Mas ei nom Cà os çoccos vos fica morto O coraçom. Se pensades que ei me vó No lo pensedes Que em vos chantado estò A nom me vedes Mei jazido et mei amar Em vos acara Grenhas tendes d'espelhar A lusia Cara Nom farom estes meis olhos Tal abesso Que esgravissem os meis dolos Da compeço	Mas se ei for pera mondego Pois la vò Carulhas me façom cego Como ei sò Se das penas do amorio Que ei retouço Me figerem tornar frio Como ei ouço Amademe se queredes Come lusco Se nom torvo me acharedes A mui fusco Se me bos a mí leixardes Deis me garde Nom asmeys vos de queymardes Isto que arde Hora nom leixedes nom Ca sois garrida E se nom Cristeleison Per inha vida.

Le poète avait composé, dit-on, cette chanson pour prendre congé de dona Violante, dame d'hon-

neur de la reine Malfalda. M. de Balbi cite un fragment de chanson anonyme, encore antérieur, on le croit de 1112; elle est beaucoup plus facile à comprendre que la précédente :

No figueyral figueyredo
A no figueyral entrey
Seis ninas en contràra
Seis ninas encontrey
Pera ellas andàra
Pera elles andey.

Lhorando as aschàra
Lhorando as achei
Logo lhes pescudàra
Logo lhes pescudey
Quem as maltratàra
Y a tom mala ley.

Voici un couplet de la chanson d'Henriquez à sa femme, 1211.

Tinhe rabos, non tinhe rabos
Tal a tal ca monte ?
Tinharedesme, non tinharedesme
De la vinherasdes de ca filharedes
Cà amabia tudo en soma.

On trouve dans M. de Balbi deux sonnets attribués à Alphonse IV, mort en 1357. Il rapporte également des vers de D. Pedro, frère du roi D. Duarte, mort en 143. J'ai trouvé de nombreux fragmens des œuvres poétiques de ce prince dans l'ouvrage intitulé : *Collaccaõ dos Documentos que se apontaõ, nostres tomos das Memorias para vida del rey D. Joan I*, par Soares de Sylva ; elles ont été copiées sur le *Concioneiro de Resende*, et ces poésies offrent un vif intérêt; elles roulent sur des sujets moraux, tels que le mépris des choses humaines, le cas qu'il faut faire des dignités, de la beauté, de la force corporelle, etc.

Les chants de douleur du poète se répandirent après sa mort, page 22.

Voici cette chanson qui causa la mort de Macias: je copie la traduction qui en a été donnée par M. de La Beaumelle; le morceau qu'il rapporte également a été rectifié d'après les judicieuses indications de M. Dubeux, employé à la Bibl. royale. C'est un monument curieux de la naïveté de la littérature hispano-portugaise. Le traducteur a su conserver la mesure et la coupe de vers de l'original.

Étonnés, pleins de douleur,
Oyant le bruit de mes chaînes,
Voulez savoir quel malheur
M'accable de telles peines.
Cessez, ô féaux amis!
Cessez vos questions vaines,
Toujours dirai ce que dis:
J'eus tort ayant des pensées
Pour trop hautes, insensées.

Ai voulu, dans mon orgueil,
Atteindre le bien suprême;
Et vais descendre au cercueil,
Et ma misère est extrême.
Mais en vain suis malheureux,
Tant plus souffre et tant plus aime.
Chu dans un abîme affreux,
Le fol remonter désire,
Dût sa rechute être pire.

Pour si peu n'allez gémir,
Bien plus grande est ma faiblesse,
Et mourrai du seul désir
D'aggraver mal qui me blesse.
Las onc plus ne dois la voir!
Ne plus voir, aimer sans cesse,
Tel destin a pu m'échoir!
Cil qui vécut dans les chaînes
Doit mourir aux mêmes peines.

Mon sort ne sut enchaîner
A si douteuse espérance
Que mon cœur ne put donner
A mes vœux nulle assurance :
Mais de ce cruel amour
On ignore la puissance,
Et l'on dit du troubadour
Évitez-le ! il a la rage.
Son maître en rend témoignage.

Fernand Lopes fut un des premiers gardiens de ce précieux dépôt, page 29.

Les personnes qui désireraient connaître davantage cet historien pourront lire les réflexions pleines d'intérêt et de justesse qu'il a inspirées à M. Buchon, dans la préface de son édition de Froissart.

On peut voir dans les Œuvres de Radonvillers les services que de Teive rendit à la France, p. 49. C'est Gouvea dont parle cet auteur, et c'est par erreur que le nom de Teive s'est glissé dans la phrase.

Il publia son poëme en 1572, page 74.

Depuis quelques années on a réimprimé plusieurs fois *les Lusiades*, et de grandes améliorations dans la correction du texte ont été faites aux diverses éditions, grâce au travail de M. de Souza ; mais on peut affirmer que les excellentes réflexions de M. Mablin sur le texte des *Lusiades* contribueront singulièrement à la pureté des éditions à venir. Ce savant rappelle que deux éditions des *Lusiades* parurent à Lisbonne du vivant de l'auteur, et il pense que la seconde fut corrigée par le grand poëte. Tout en payant un juste tribut d'hommage

à M. de Souza, M. Mablin prouve que l'illustre éditeur des *Lusiades* s'est peut-être trop exclusivement attaché à reproduire le texte de la première édition, et il appuie son sentiment de tout ce que la raison et le goût offraient en sa faveur. Ce travail est digne de l'attention des savans portugais; il est intitulé : *Lettre à MM. les Membres de l'Académie des Sciences de Lisbonne.*

La flotte est équipée, les navires vont partir, on sent que le poète quitte sa patrie, page 97.

Un savant, qui s'occupe ordinairement de plus graves sujets, a dit avec beaucoup de justesse en parlant de ce passage : « Dans un auteur fécond chaque situation, chaque fait rappelle une foule d'idées et de sentimens, et lorsqu'en même temps cet auteur a du goût et de l'art, ces idées, ces sentimens, fortifient l'idée principale : ainsi, lorsque Camoens peint le départ de Vasco de Gama et de ses compagnons pour une navigation hasardeuse, il les représente préparant leurs âmes à la mort par des prières, et accompagnés par de longues processions de religieux, qui font des vœux pour eux; il peint la foule qui remplit le rivage; des mères, des épouses, des sœurs; il répète le discours d'une mère à son fils qui part, d'une épouse à son époux, d'un sage vieillard qui démêle les causes et les suites d'une si vaste entreprise, la vanité de la gloire, les désastres qui accompagnent les conquêtes : c'est plus que de raconter un embarquement. » *Voy.* Jean-Baptiste Say, *petit volume contenant quelques aperçus des hommes et de la société*, page 37.

Oui dans ce noble élan, pag. 111.

J'ai vu depuis que dans un article du *Journal des Savans*, M. Raynouard avait fait remarquer éloquemment cet appel de Camoens en faveur des Grecs.

Ce sont les vers qu'il composa durant son séjour dans l'Inde qui portent davantage ce caractère de mélancolie profonde, page 146.

En donnant ces poésies de Camoens, j'ai eu l'intention, je le répète, de faire connaître ses sentimens et ses malheurs, de même que je voulais faire comprendre combien son génie poétique prenait un caractère différent de celui des *Lusiades*. Il y a dans ses poésies diverses plusieurs morceaux d'un genre beaucoup plus élevé; ils se rapprochent du ton du poème, mais ils sont inutiles pour faire comprendre ses infortunes. Je rappellerai ici que deux mois après la publication des Scènes de de la nature sous les tropiques, dans lesquelles se trouve un épisode sur la vie du grand poète, il parut en portugais un poème anonyme intitulé : *Camoens*. Je laisse à d'autres le soin de décider du mérite de cet ouvrage; l'auteur avoue, il est vrai, qu'il paraît après moi, mais que six mois auparavant son travail était composé. J'avais eu l'honneur de lire, deux ans avant, mon épisode en présence d'une nombreuse assemblée, chez M. Thurot, l'un des professeurs du collége de France.

Corte-Réal, page 159.

Il existe une analyse fort imparfaite du naufrage

de Sépulveda, dans la Bibliothèque des romans, en 96 vol. : on ne fait aucune citation. M. Couchu, qui a donné dans ce recueil un grand nombre d'articles sur la littérature espagnole, fournit aussi quelques documens sur la littérature portugaise. C'est d'après lui que j'ai dit que le père du Tasse avait mis en vers l'*Amadis de Gaule*, de Lobeira. Cet auteur, qui mériterait d'être connu, a caractérisé, à mon avis, de la manière la plus heureuse les premiers essais de la littérature moderne. « Une simplicité spirituelle dans le récit, une certaine malice aimable, qui n'est pas de la satire, fait aujourd'hui le charme des fabliaux français. Les Italiens, dans leurs vieilles nouvelles, sont assez doux, flatteurs, simples aussi en apparence; mais plus vicieux que tendres, plus intrigans que galans, et trop souvent même tragiques. L'Espagnol, dans ses antiquités, se distingue par une simplicité si noble qu'elle en est inimitable, et par des sentimens si beaux, qu'ils en paraissent orgueilleux. Tous nos guerriers sont des amans dans nos contes, tous leurs amans sont des guerriers dont le fier amour s'exprime avec exagération. » Notice qui précède *l'Espejo de Amadores*, tome 93 de la Bibl. des romans.

Francisco de Moraes, romancier remarquable, p. 255. Quelques personnes ont attribué à Jean II l'ouvrage de Francisco de Moraes, Faria, Europa portugueza.

Themudo da Fonseca semble nous prouver qu'il n'y vint pas, etc., pag. 202. Il y a erreur : c'est Fran-

cisco Manoel qui écrivit à ce sujet à Themudo da Fonseca. Je n'ai pu me procurer qu'une vieille édition de Fernand Alvarez do Oriente, il y en a une moderne qui contient, je crois, la vie de l'auteur.

Quand le Portugal tomba au pouvoir de la Castille, la décadence des lettres sans doute ne fut pas aussi prompte que celle des armes, page 345.

En parlant des auteurs du dix-septième siècle, je rappellerai que Barbosa fait mention d'un homme qui portait un nom célèbre, et qui donna un poëme sacré, resté manuscrit, sur saint Paul ermite; c'est Simon Camoens, devenu jésuite à dix-sept ans, en 1648. J'ignore s'il était parent du grand poëte. Je rappellerai ici qu'on peut mettre au nombre des écrivains de cette période le frère du célèbre Diogo Bernardes. Il était religieux, et se nommait Frey Agostinho da Cruz. Il mourut en odeur de sainteté en 1619; il se livra avec succès aux lettres, et Antonio da Piedade, chroniqueur de la province d'Arrabida, fit imprimer quelques-unes de ses poésies qui ont été beaucoup vantées par quelques auteurs.

Barbosa raconte différemment cette aventure, page 364.

J'ai oublié de dire que Frey Luiz de Souza, avant d'entrer dans les ordres, portait le nom de Manoel de Souza Coutinho. Il était chevalier de Malte, fut fait prisonnier par les Maures, et devint l'ami de Michel Cervantes. L'anecdote, telle que je la rapporte, se trouve, je crois, dans les Mémoires d'histoire et de littérature portugaise du chevalier d'Oliveyra. Barbosa, qui paraît mieux instruit, affirme

qu'il était déjà marié avec dona Magdalena de Vilhena, lorsqu'il apprit que le mari de cette dame vivait encore. Tous ces faits sont éclaircis dans un excellent article des Mémoires de l'Académie.

On place au premier rang parmi les prédicateurs de ce temps Frey Antonio Feio, né en 1589, et mort en 1627. Il fut recteur du collége de Coimbre, et une partie de ses œuvres furent traduites en français, sous le titre *de Doctes et rares sermons pour tous les jours de carême,* par Hezecques. Ses œuvres complètes ont été réimprimées un grand nombre de fois.

Et si quelques hommes de génie, tel que Menezes, p. 388.

Il y a quelques autres prosateurs portugais du dix-septième siècle dont je me repens de ne pas avoir rappelé les ouvrages : cela tient à ce que je n'ai pu me les procurer. Parmi ceux-ci je citerai don Francisco Manoel, que l'on considère comme classique, et qui est souvent admirable par ses peintures des contrées étrangères. Son livre porte le titre d'*Ephanaras.* La description qu'il fait de l'île de Madère, au moment de la découverte, est un morceau plein de charmes.

De la vrai manière d'étudier, p. 411.

Je ne connais que l'abrégé de cet ouvrage important; il a été publié sous ce titre : *Essai sur les moyens de rétablir les sciences et les lettres en Portugal,* adressé à MM. les collaborateurs du Journal étranger, par M. Antoine Teixeira Gamboa. Il est dit dans l'avertissement que c'était un nom sup-

posé sous lequel se cachait M. Verney. L'ouvrage fut traduit du latin en français. Rien ne prouve mieux peut-être que ce livre l'état de décadence où était tombée la littérature portugaise, puisque l'auteur, fort instruit d'ailleurs, semble ne point connaître les poètes classiques de sa nation. Ce qu'il dit sur la littérature portugaise est en général fort injuste et très-peu étendu; mais en revanche il est excellent à consulter pour connaître l'état des sciences en Portugal au commencement du dix-huitième siècle, et les préceptes qu'il donne sont fort bons. Le père Isla, dans son *Frère Gerundio*, a attaqué M. Verney. Néanmoins son ouvrage fut traduit en espagnol en 1760.

Grâce à Lobeira, c'est elle, au quatorzième siècle, qui fournit ces fables chevaleresques, p. 512.

C'est à tort que j'ai omis de parler de cet auteur, en m'occupant de l'origine de la littérature : sa brillante imagination a eu certainement une grande influence sur les Italiens. On n'est point parfaitement d'accord sur l'époque à laquelle il vivait. Faria e Souza le croit contemporain du roi don Fernand; mais on pense plus généralement qu'il vivait sous Diniz. Deux sonnets rapportés par Faria, et adressés à l'auteur de *l'Amadis de Gaule*, éclairciraient la question si l'on connaissait leur véritable auteur. L'auteur de *l'Europe portugaise* les attribue à l'infant don Pedro, frère du roi don Duarte; d'autres critiques pensent qu'ils sont dus à Alphonse IV, mort en 1357, ou à son frère naturel Alphonse

Sanche : mais ceci reste à prouver. M. A. Balbi qui s'occupe de cette question dans une note curieuse, dit : « Des personnes dignes de foi, qui ont vu le manuscrit original de *l'Amadis de Gaule* lorsqu'il passa aux archives royales, par la confiscation des biens du duc d'Aveyro, dans le fief duquel il se trouvait, nous ont assuré qu'il est parfaitement semblable aux manuscrits du temps de don Diniz pour le langage, l'écriture, etc. Quelques savans pensaient que ce précieux roman avait péri lors du tremblement de terre de Lisbonne. En consultant Couchu, j'ai déjà dit que dès l'origine l'ouvrage avait été traduit en italien.

Le premier, Jean de Barros, fait bien connaître l'Asie, p. 512.

Le pape Pie IV fit élever une statue à cet historien. *Voy*. Faria, *Europa portugueza*.

Sans doute, la plupart de ceux que je viens de citer..., p. 533.

Pernambuco doit s'honorer encore parmi ses femmes illustres de dona Rita Joanna de Souza, née à Olinda; elle mourut en 1719. Elle s'occupait avec succès des beaux-arts et de la littérature; elle a laissé divers traités.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES CHAPITRES

Du Résumé de l'Histoire littéraire du Portugal.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVII *bis*.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

TABLE

DES CHAPITRES

Du Résumé de l'Histoire littéraire du Brésil.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

FIN DE LA TABLE.



Dans ses commentaires au livre du Comte de Barcellos, Faria y Souza donne ainsi la liste des troubadours Portugais qu'on peut faire remonter aux XII XIII & XIV siecles: João de Gaya que foi mui bom trovador, — Fernão Garcia o Esgaravanha, — Estevão Annes de Valladares, — João Soares de Paiva — João Martinez — Vasco Fernandez Praga.

Sous Sancho Capello, vivait un certain D. Fernan Garcia surnommé Esgaravinha (que foi bom trobador) Chronica Antiga

inf. Cette note se rapporte au personnage cité plus haut.

Garcia de Resende fait mention dans la chronique au chapitre 23 d'un certain Nuno Pereira, ami de João II, <u>bem trobador</u> (il vivait vers 1484).

prendre dans le Tome III du livre écrit par le Général Foy p 25 ce qu'il dit sur Gonçalo Annes Bandarra et sur ses prédictions touchant l'empire

---

histoire des preux vaillant et très valeureux chevalier Palmerin d'Angleterre, fils du Roi D. Edouard, contenant plusieurs faits d'armes et amours et les estranges adventures par luy mises à fin, ensemble les preux faits admirables de ce prince Florian du Désert son frère et Florendos fils de Primaleón de Grèce. Paris, Jehan Ruelle, 1574, 2 vol. in 8.

M. Anteiro paléographe éminent est à la tête des Annaes da Sociedade Maritima. Lisb. 1843-44 in 8

Mr Sané est mort en 1818.

Le Cardinal patriarche Saraiva est mort à Lisbonne le 7 mai 1845. Ses obsèques étaient dit on magnifiques. Le Roi & la Reine y ont assisté — c'était surtout un écrivain habile. il avait 79 ans lorsqu'il est mort.

---

l'hist. de la littérature espagnole par Bouterweck, a été trad. par Mme Steck née Guichelin. la préface est de Mr de Stapfer.

La 1ère édit. de la grammaire de Figueira de 1620, est mise à prix en Angleterre à 50 fr. (1857)

Le plus célèbre des Sinologues Portug. Joaquim Affonso Gonçalvez est mort à Macao au mois d'oct. 1841. il y a sur lui et sur ses ouvr-ages un fort bon article de Mr Callery dans la nouv. rev. encyc. Mars 1847.

Deux hommes bien peu connus aujourd'hui figurent vers le milieu du XVIme siècle dans l'hist. litt. du Brésil ce sont les frères Manoel de Chaves et Gonçalo^{s} d'Oliveira appartenant en 1568 à la mission des Jésuites de Piratininga. ils savaient parfaitement la langue des Tupis et ils catéchisaient. Voy. Annaes de Rio de Janeiro T 6 p. 129

Les missionnaires nous apprennent qu'on trouva chez les Français jadis guidés par Villegagnon, nombre de livres hérétiques.

P. Luiz da Cruz Jesuite, en 1558, faisait représenter des pièces de theatre à Coimbre. Ces drames étaient écrits en latin. l'un deux intitulé : Sedecias ou la destruction de Jérusalem fut joué devant le Roi D. Sebastien, lorsqu'en 1570 il visita l'université de Coimbre, accompagné de son oncle le Cardinal D. henrique.

Basileo da Gama mourut en 1799 à 60 ans. la Minerve Bresilienne renferme quelques détails biographiques sur lui. il était Arcade de Rome.

---

le P. Rui Pereira, parle en 1560, d'un serviteur de l'évêque de St. Vincent, nommé Antonio Leitão des meilleurs chanteurs et discoureurs, ayant excellent esprit et dont la compagnie espérait de grands services.

le P. Antonio Rodrigues était interprete "e sabem a doutrina, assim na lingua como no Portuguez" Ann. do Rio de J. t. 6 p 151.

Antonio de Sá est interprète pour un noble nommé Balthazar Gonçalves

José Liberato Freire de Carvalho, dans son histoire des Causes qui ont amené l'usurpation de D. Miguel, parle (p. 115) de José Agostinho de Macedo; Monstruosidade de nossos dias; porque vendeo sua literatura e saber aos inimigos da liberdade, inimigos que elle en seu coração desprezava.

Garcia de Resende parle au Chapitre 23 de Nuno Pereira; ami de Joam II, Gentil homme de bonne mine et bom trobador vers 1484.

Poema nupcial de Pedro de Faria, i Souza (sic) Lisboa, 1661, in 8 carré (mss. bien exécuté Catalogue de Motteley

---

André de Barro (le P.) Vida do Apostolico Padre Antonio Vieyra da Companhia de Jesus chamado por Antonomasia o Grande &c Lisboa, 1746, in fol.

Francisco Manuel était dans une telle pauvreté lorsqu'il mourut que la vente de son mobilier ne rapporta que 100 fr 20 c.
16:032 R.

Aqui jaz
Francisco Manuel do Nascimento
Presbytero Lisbonense
Das letras e da poesia até o ultimo dia.
infatigavel cultor
E da patria linguagem diligente campeão
Nasceu em Lisboa a 23 dezembro 1734,
Morreu em Pariz a 25 fevereiro 1819.
O Marquez de Marialva embaixador do
Rey de Portugal
Junto ao Christianissimo Rei
Generosamente pagou o seu enterro
E em honra de concidadão tão benemerito.
Mandou erigir este monumento
R I P
Perpetua concessão

L'epitaphe est en latin.

« Mr George harrisson citoyen américain dans la Pensylvanie a fait ériger dans son jardin un monument en l'honneur de notre poëte. il y a fait graver quelques vers de sa fameuse Ode à la liberté américaine...

Souza Monteiro historia de Portugal, T 2, p 453.

Santa Rita Durão mourut durant l'hyver de 1783 à 1784. il fut enterré dans l'église de l'hospice do Collegio -ho, appartenant à Graças rue dos Caval leiros à Lisbonne
voy. l'excellent Arte fait par Varnhagen Revista trimensal. T. 1 de la 2me Seri p 280

Cancioneiro Geral de Garcia de Resende publ. por E. H. de Kausler Stuttgart 1846-48 2 vol. gr. in 8.

Minerva Brasiliense — Bibliotheca Brasilica ou Collecção de obras originaes ou traduzidas de Autores célebres — Rio de Janeiro en 1845 ce recueil formait 2 vol. in 8.

Les Cartas Chilenas sont attribuées à Thomas Antonio Gonzaga. —

Le Bachelier Francisco Eleutherio de Faria e Mello, accompagna ou une réunion célèb. pour mieux dire fit partie de la députation qui alla offrir à D. Pedro l'hommage de la nation Portugaise; il est auteur d'un excellent tableau de l'hist. du Portugal pub. chez Aillaud, in 1 feuille atl.

Les deux autres députés étaient le duc de Lafões et l'Archevêque de Lacédémone. Cette mission solennelle eut lieu en 1825.

Antonio Jozé da Sylva né le 8 mai 1705 à Rio de Janeiro, il vi à Coimbra en 1726 il est à Lisbonne, il y (?) fut brulé en 1739

Francisco Freire de Carvalho —
Primeiro ensaio sobre a historia litteraria de Portugal, desde a sua mais remota origem até o presente tempo. Lisboa, 1 vol. in 8

Un cours de Tupi était fait chaque jour à Pyratininga, par le P. Luis de Grã, et on l'appelait par plaisanterie, sans doute, le cours de grec. Le P. Luis en choisit moins que personne les règles quoique les interprètes fussent excellents.

Annaes do Rio de Janeiro T6 p 165

voir pour l'hist. de Bernardim Ribeiro ce que dit Brantome touchant l'infante Beatrix. les Dames. édit. in 12. p 381.

l'ancienne édit. des oeuvres poétiques de l'infant D. Pedro, fut imp., dit-on, Beaucoup après la découverte de l'imp. D. Luiz de Menezes, Cte d'Ericeira, avait lu cette note, sur un exemp. de la belle bib.que des Ctes de Vimieiro, brulée durant l'incendie, qui succéda au tremblement de terre de 1755. Cet exemp. avait appartenu à Manoel Severim de Faria. Voy. Memorias de litteratura t. 8. p 8. il y avait un autre exemp. chez le Mqis d'Abrantes
On imp. à Lisb. vers 1481 un livre hébreu Sepher Orach Chaim de R. Jacob ben Ascer.
l'édit. de D. Pedro d'Alfarrobeira est probablement la 2me édit. donnée par Ant. d'Urrea vers 1478

En 1512, on peut comparer les libertés de langage contre le Clergé dont use Gringore avec les saillies satyriques de Gil Vicente ce sont les mêmes hardiesses.

Mr d'Almeida Garrett. a séjourné à Bruxelles il y a fait imprimer plusieurs de ses compositions dramatiques, mais sans les livrer à la circulation. voy. Bon. de Reiffenberg, coup d'œil sur les relations qui ont existé jadis entre le Portugal et la belgique Acad. Roy. de Bruxelles, t. XIV des mémoires (lu cet opuscule intéressant le 20 7bre 1847.)

Les deux premiers livres de l'amadis de Gaule trad. en Ital. ont paru en 1546 voir le Catalogue de Ginguené

—

Le Vte de Juromenha m'écrit en Sept 1857. pour savoir hélas si l'on trouverait de éditeurs pour sa monographie en 6 vol. in 8, de Camoens.

Lettre de D. Sebastien à L. S^t hilaire

Achiles Estaço. eu el Rey vos envio muito saudar, e folguey muito de ver a oração que fizestes e disestes quoando Joham Guomes da Sylva do meu Conselho e meu embaixador deu em meu nome a obediencia ao Sancto Padre e me hei nisso por servido de vos e tambem folgarei de ver todas as mais cousas que escreverdes, principalmẽte se forem de meus reinos, e em louvor dos portugueses, que com a vossa erudição se saberão milhor por essas partes, e servoi me o que me significaes em vossa Carta e tudo o mais que se vos ofrecer de meu serviço. / escripta em almeirim a XVIIJ de fevereiro de 1575.

—

Cette lettre précieuse fut écrite 6 ans environ avant la mort d'A. estaço, qui était né à Vidiqueira en 1521 et qui mourut en 1581

Statius, Sylvarum libri quinque, Thebaidos libri duodecim Achillei-dos duo. Venetiis, Aldus, 1502 in 8.
par une étrange méprise cet auteur célèbre est confondu par quelques écrivains superficiels avec le précédent

---

Mr Sobolewskij a donné un Article sur la littérature Portugaise dans le Messager de Moscou 1822 ou 1823 -

---

on trouve un travail curieux de Colomb de Batines sur l'Oeuvre de Choricis att. à Sigée, dans le T. 1 du Moniteur de la librairie.

La Moralité des blasphémateurs datant de 1502, serait contemporaine des premières pièces de Gil vicente.

On a bien écrit quelques lignes de prose quelques vers, qui peuvent être lus également en Portugais et en latin. la litt. esp. présente un phénomène plus extraordinaire — Valdes; Poema heroico hispano latino panegyrico de la fundacion y Grandezas de Lima. Madrid, 1687, le poeme renferme 2288 vers.

Thomas Antonio Gonzaga, né en 1747, termine ses études à Coimbre en 1768. ouvidor à Villa Rica. accusé du crime de Rébellion et condamné à l'exil perpétuel au lieu qu'on appelle Pedras d'Angoche, voit sa peine commuée en dix années d'exil à Mozambique part à la fin de 7bre 1793, et meurt fou en 1809.

Le Dr Pedro Nolasco (Vicente) auteur d'une traged
intitulée Cora et qui dans la 1ère édit s'appelait
o triumpho da Naturoza était un homme
d'études et de talents variés il est mort vers
1845.

Etudes sur la rédaction espagnole de
l'amadis de Gaule de Garcia Ordoñez de
Montalvo, par E. Barat. Parás, 1874,
in 8.

Reis (Francisco Sotero dos) Curso de
literatura portugueza e Brasileira
professado por Fco S. dos Reis no instituto
de humanidades da provincia de
Maranham dedicado pelo autor ao direc
tor do mesmo instituto o Dr Pedro Nunez
Leal Maranham 1868 in 8

Le T IV parait

Il faut lire attentivement ce qu'a dit Mr Theoph.
Braga ce qui a été dit par Mr Niemeyer
l'éditeur de halle touchant le Cancioneiro de Mr
Colocci-Brancuti. Ce beau livre compte 86 canções
complètement inédites.



